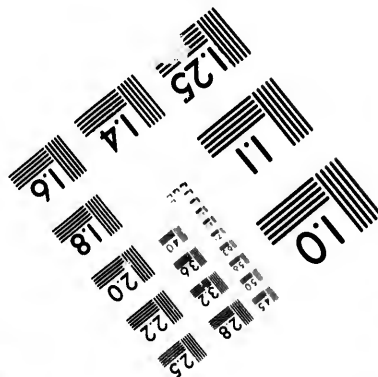
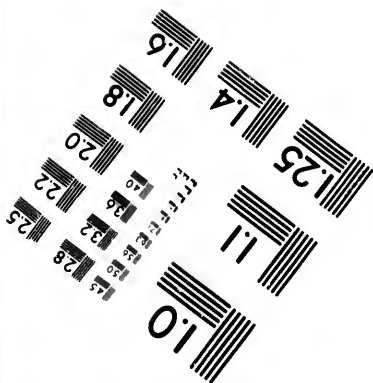
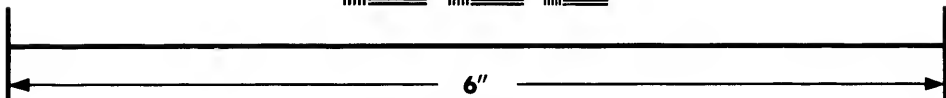
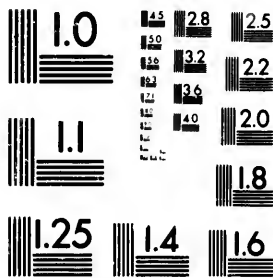


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

MacOdrum Library
Carleton University

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

MacOdrum Library
Carleton University

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

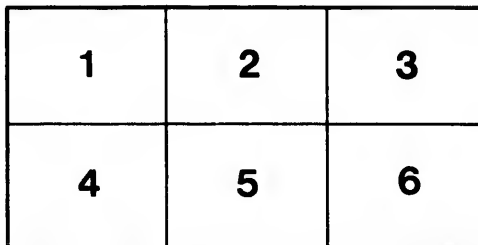
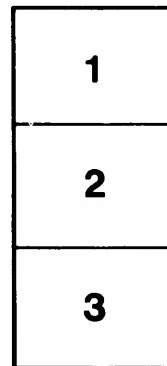
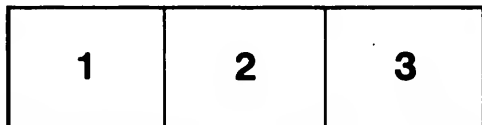
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



L'HIST

PRÉCIS

UNIVERSSELLE

TABLEAU HISTORIQUE

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSSELLE.

UNIVERSITY

L'H

Présent
semen
le tem
jusqu'

QUA

104

Chez } I

PREIS

TOURNAI

L. Gignou.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

OU

TABLEAU HISTORIQUE

Présentant les vicissitudes des Nations, leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes, depuis le temps où elles ont commencé à être connues, jusqu'au moment actuel.

PAR M. ANQUETIL, *L.P.*

QUATRIÈME ÉDITION, ENTIÈREMENT REVUE.

TOME II.

1042 8284 01 FC

D
20
A6
1811
v.2

~~~~~

A PARIS,

Chez { GARNERY, libraire, rue de Seine, n° 6,  
LE NORMANT, imprimeur-libraire,  
même rue, n° 8.

1811.



PIERRE

PAROISSIEN

DE

de la paroisse de Saint-Jacques  
à Paris, le 10 Mars 1789  
à l'Assemblée Nationale  
pour le département de Paris

de la commune de Paris

de la section de la Harpe

de Paris

DE

Nous  
voyoit  
exempl  
rois assi  
dant av  
il se tro  
d'autres  
tration,  
demand  
*curgue.*

Il éto  
un des  
parteno  
belle-so

---

---

PRÉCIS  
DE L'HISTOIRE  
UNIVERSELLE.

~~~~~

LACÉDÉMONIENS.

Nous avons déjà fait observer qu'on voyoit à Lacédémone , ce qui est sans exemple dans une autre nation , deux rois assis sur le même trône et commandant avec une égale autorité. Sans doute il se trouvoit beaucoup d'autres vices , d'autres incohérences dans l'administration, puisque les habitans de Sparte demandèrent une constitution à *Lycurgue*.

Il étoit de naissance royale. Son frère un des rois étant mort, le trône lui appartenoit, faute d'héritier direct. Sa belle-sœur lui fit dire qu'elle étoit en-

ceinte ; mais que s'il vouloit l'épouser , elle détruiroit le fruit qu'elle portoit dans ses entrailles. *Lycurgue* eut horreur de la proposition ; cependant pour ne pas exposer l'enfant de son frère à la fureur ambitieuse de cette marâtre , il lui dit qu'il ne vouloit pas lui faire hasarder à elle-même sa vie par l'effet des remèdes violens ; qu'elle eût à se conserver , qu'aussitôt qu'elle seroit accouchée , il la débarrasseroit de l'enfant , et l'épouserait. Quand elle fut près du terme , il ordonna que si c'étoit une fille on l'abandonnât aux femmes , si c'étoit un garçon , on le lui apportât.

Lycurgue étoit en ce moment à table en grande compagnie. On lui remet un enfant mâle. *Voilà votre roi*, leur dit-il. On sut qu'il auroit pu s'assurer le trône ; ce désintéressement lui fit infiniment d'honneur , mais sa belle-sœur ne lui pardonna pas une conduite aussi vertueuse. Malgré la preuve de modération qu'il avoit donnée , elle vint à bout de persuader qu'il ambitionnoit le pouvoir suprême. Elle affectoit de trembler pour son fils. Beaucoup de personnes paroisoient penser comme elle. *Lycurgue* fatigué de ces soupçons , et des désagrémens qu'ils lui attiroient quelquefois , après avoir élevé son ne-

veu ,
tit po

Il

Thale
Égypte
dont c
courut
lois ;
étoit l
mœurs
science
toriens
en Afr
peut di
les Spa
tation

pour ré

Sans

son syst
de néto
afin d'é
durable
Delphes
ni embr
La prêt

« Ses lo

« ment

« laque

« viend

Arrivé

amis ,

veu , le voyant en âge de régner , partit pour voyager.

Il prit pour compagnon de voyage *Thalès* le poète , qui lui fit trouver en Egypte la totalité des poèmes d'*Homère*, dont on n'avoit que des parties. Il parcourut la Crète , alors fameuse par ses lois ; l'Asie où la mollesse des mœurs étoit bien différente de la sévérité des mœurs Crétoises ; l'Egypte, séjour des sciences et de la sagesse. Quelques historiens le font voyager en Espagne , en Afrique et jusqu'aux Indes. On ne peut dire dans quel pays il étoit lorsque les Spartiates lui envoyèrent une députation chargée de l'engager à revenir pour régler leur gouvernement.

Sans doute il avoit formé d'avance son système , qui étoit de tout détruire, de nétoyer, pour ainsi dire, la place, afin d'élever un édifice uniforme et durable. Il se fit rendre en passant à Delphes un oracle qui n'étoit ni obscur, ni embrouillé, comme tous les autres. La prêtresse le nommoit ami des dieux. « Ses lois, ajoutoit-elle, sont parfaitement bonnes , et la république dans laquelle elles seront observées, deviendra la plus fameuse de la terre ». Arrivé à Sparte il conféra avec ses amis , et convint des mesures à

prendre , pour aider et faire valoir l'oracle.

Au jour marqué pour la promulgation d'un corps de lois , ils parurent dès le matin dans la place au nombre de vingt-huit , armés de poignards. Cet appareil effraya le jeune roi *Charilaüs* , neveu de *Lycurgue*. Il se réfugia dans le temple de Minerve. On le ramena par la douceur , et il se joignit à ces réformateurs. La première opération fut d'établir un sénat qui devoit être médiateur entre les rois et le peuple. Sans doute les vingt-huit et leurs principaux amis furent les premiers sénateurs , et la perspective de ces places ne servit pas peu à gagner les grands. Quant au peuple , afin qu'il ne se crût pas tout-à-fait oublié , on lui donna le droit non pas de proposer , ni de délibérer en assemblée , mais seulement d'accepter ou de refuser , par la simple formule de *oui* ou de *non*. Ces préliminaires établis , vinrent les lois civiles et morales , dont quelques-unes fort bizarres , firent de Lacédémone une république toute singulière. On les partagea en douze tables.

Religion. La religion tenoit le premier rang. Tous les dieux et toutes les déesses seront représentés armés , afin que les

Spart
de so
valeu
les off
par ce
dre au
prière
ce qu'
près d
quent
de la r
fiques,
pour l
pour l
vie reli
de cris
dignes
fermet
Tout
mille
Sparte
morcel
passent
ritiers ,
par la s
portion
fera des
Quan
portera
de sa tr
formé ,

Spartiates , qui doivent être un peuple de soldats , n'aient que des modèles de valeur et de courage. Les sacrifices et les offrandes seront de peu de valeur : par ce moyen rien n'empêchera de rendre aux Dieux ce qui leur est dû. Les prières seront courtes : les Dieux savent ce qu'il nous faut. Les sépulcres seront près des temples , afin qu'en les fréquentant , on se familiarise avec l'idée de la mort. Point de sépultures magnifiques, pas même d'inscriptions, excepté pour les hommes tués à la guerre , et pour les femmes qui se dévouent à la vie religieuse. Point de gémissemens ni de cris aux funérailles : ils seroient indignes de la grandeur d'ame et de la fermeté des Spartiates.

Toute la Laconie sera divisée en trente mille portions égales , et la ville de Sparte en six mille. On ne pourra jamais morceler ces portions ; il faut qu'elles passent entières entre les mains de héritiers , ou des acquéreurs. S'il se trouve par la suite plus de citoyens que ces portions n'en pourroient nourrir, on en fera des colonies.

Distribution
des terres.

Quand un garçon naîtra , le père le portera à un comité d'hommes graves de sa tribu. S'ils le trouvent bien conformé , ils le rendront au père , sinon ,

Lois domes-
tiques.

on le jettera dans une caverne au pied du mont Taygette. Le temps que séjourneront des étrangers à Sparte sera borné, de peur qu'ils ne corrompent les mœurs des citoyens. Celui dont les talens paroîtroient utiles à la république, sera adopté citoyen. Cependant il ne pourra jouir des privilèges de Sparte, s'il ne se soumet point à la sévérité du régime de la république.

Mariages.

Le célibat sera infâme pour les hommes. Le vieux garçon sera obligé de se promener nud, au cœur de l'hiver, dans la place publique, en chantant une chanson satirique contre lui-même. On ne lui rendra aucun honneur dans sa vieillesse. Il y avoit action en justice, contre celui qui laissoit passer l'âge fixé pour le mariage, ainsi que contre ceux qui se marioient au-dessus ou au-dessous de leur condition. Ceux qui avoient trois enfans, ne payoient qu'une taxe fort modérée. Ceux qui en avoient quatre ne payoient rien du tout. Point de dot pour les filles; ainsi rien n'empêchera que chacun ne suive son penchant. La fille devoit être à la fleur de l'âge; l'époux pendant les premières années du mariage ne pouvoit s'introduire auprès d'elle que furtivement, comme, s'il eût commis un rapt: trop de facilité auroit

pu ra
prêter
voient
mes
ment

Dès
quelq
pour
jeune
nuit sa
corité
blesses
et pau
ment,
sur des
lit du
public
leur ta
truire.
sauce
vinaigr
ne sav
plaisir.
infâme
afin d'i
reur p

On
injures
Les ha
ront é
vres: c

pu ralentir les desirs. Il étoit permis de prêter sa femme : les rois seuls ne devoient pas le faire. En général les femmes de Sparte ne se piquoient nullement de pudeur.

Dès le berceau, la nourrice devoit Nourriture. quelquefois refuser le sein à l'enfant, pour l'accoutumer à la sobriété. Un jeune Spartiate étoit formé à rester la nuit sans lumière, à marcher dans l'obscurité, et à se mettre au-dessus des foibles ordinaires à l'enfance. Riches et pauvres, tous étoient élevés également, dans un lieu commun, couchés sur des lits durs, sans autre bain que le lit du fleuve Eurotas. Ils mangeoient en public. Les vieillards se trouvoient à leur table, pour les examiner et les instruire. Le mets le plus agréable étoit la sauce noire, mets composé de sel, de vinaigre et de sang. Un Lacédémonien ne savoit ce que c'étoit de boire par plaisir. L'ivresse étoit regardée comme infâme. On faisoit enivrer des esclaves, afin d'inspirer aux jeunes gens de l'horreur pour cette turpitude.

On se vêtoit pour se garantir des Habits. injures de l'air, et non pour se parer. Les habits pour la façon et l'étoffe, seront égaux entre les riches et les pauvres : c'est par la vertu qu'on se distin-

gue, et non par la beauté des vêtemens. Jusqu'à l'âge de douze ans, ils porteroient une tunique. Passé cet âge, on y ajoutoit un manteau d'une étoffe si mince, que le *vêtement Lacédémonien*, pour dire un vêtement approchant de la lésine, étoit passé en proverbe. Ils ne portoient point de souliers ni de cheveux dans l'enfance. En grandissant, ils laissoient croître leur chevelure dans toute sa longueur, et ne la coupoient plus ensuite. Un Lacédémonien ne connoissoit ni les essences ni les parfums : à la guerre ils portoient des habits de pourpre et se couronnoient de fleurs, avant de charger l'ennemi. Les robes des filles ne descendoient qu'aux genoux ; les seules femmes d'une vertu équivoque pouvoient porter de l'or, de l'argent, des pierreries, et d'autres ornemens précieux. Les filles paroissoient en public sans voile, et les femmes voilées ; les premières avoient besoin d'être regardées, et non les autres. Dans les gymnases, filles et garçons combattoient nus. En ôtant au sexe la pudeur, *Lycurgue* eut dessein de le rendre moins dangereux, et de prévenir par l'égalité de la naissance et des richesses, les motifs de jalousie, qui ont coutume de causer des troubles dans les républiques.

Le
mon
obéis
de re
ment
l'état
eux.
enfa
sance
qu'on
Parm
chef
et qu
reuse
réserv
devan
toit qu
Les
culti
quoie
D'où
assez
penda
appel
sieurs
cieux
norgu
et de
leurs
soldat
étoien

Le grand devoir imposé aux Lacédémoniens, étoit l'obéissance aux lois, l'obéissance qui ne permettoit même pas de rechercher le motif du commandement. Tous les enfans appartenoient à l'état ; chaque citoyen avoit droit sur eux. Si un vieillard ne reprenoit pas un enfant par distraction ou par complaisance, il devoit subir la même peine qu'on auroit imposée au coupable. Parmi les enfans mêmes, il y avoit un chef qui devoit réprimander et punir, et qui le faisoit quelquefois très-rigoureusement. Un jeune Spartiate étoit réservé, silencieux, ne regardoit que devant lui ou à terre, et ne se présentoit que dans l'attitude la plus modeste.

Ordonnan-
ces généra-
les.

Les Lacédémoniens étudioient peu, cultivoient peu l'écriture, et ne se piquoient pas de parler correctement. D'où étoit venu le proverbe : *il parle assez bien pour un Lacédémonien*. Cependant on estimoit leur briéveté, qu'on appelloit *laconisme*. Il a donné à plusieurs de leurs phrases un air sentencieux, qui les a fait conserver. Ils s'enorgueillissoient de leur rudesse même, et de leur attachement aux maximes de leurs ancêtres. Un Spartiate n'étoit que soldat. Les professions de nécessité étoient exercées par les Ilotes, qui n'é-

Etudes et
sciences.

CARLETON UNIVERSITY

toient pas absolument esclaves , mais qui formoient une espèce de bourgeoisie inférieure. Acteurs , diseurs de bonne aventure , orateurs et autres charlatans , n'étoient pas soufferts dans la ville. Ils s'exerçoient à des questions utiles. « En « quoi consiste le mérite de telle action ? « La réputation de tel héros est - elle » bien fondée ? » La raillerie , pourvu qu'elle fût délicate et point choquante , étoit recommandée comme une leçon dont on pouvoit profiter. Ils aimoient la musique , si on peut appeler ainsi des chansons anciennes , dont ils étoient si jaloux , qu'ils ne permettoient pas à leurs esclaves d'en apprendre l'air , ou du moins de les chanter publiquement. Quand on s'attachoit à une fille , il n'y avoit point de jalousie entre les rivaux ; mais au contraire une liaison plus intime entre eux , et plus d'émulation pour plaire à la personne aimée.

Exercices.

La chasse étoit un amusement de la jeunesse , prescrite pour donner au corps de la souplesse et de l'agilité. La danse , les exercices violens et guerriers étoient communs aux deux sexes , qui s'y livroient ensemble. Ainsi les femmes devenues aussi fortes que les hommes , ne mettoient au monde que des enfans sains et vigoureux ; mais elles perdoient

cette
charr
garde
chirés
s'appl
avoier
reux
ser u
Le vo
étoit p
temen
prend
pour a
queme

Pres
par éc
loit un
et les a
mais d
deux
petite
ayant
et ne p
restoie
tant pl
pays r
qu'il n
ni de
Ainsi ,
uns pl
On

cette tendresse , peut-être le plus grand charme de la maternité. On en a vu regarder d'un œil sec leurs enfans déchirés de verges devant les autels , et s'applaudir de la fermeté qu'elles leur avoient inspirée , lorsque ces malheureux souffroient ce tourment sans verser une larme , ni pousser un soupir. Le vol entroit dans les exercices. Il étoit permis , pourvu qu'il fût fait adroitement ; mais le voleur qui se laissoit surprendre , étoit sévèrement puni , non pour avoir manqué à l'honneur , mais uniquement pour avoir manqué d'adresse.

Presque tous les marchés se faisoient par échange. Cependant , comme il falloit une monnoie pour égaliser les ventes et les achats , *Lycurgue* en fit faire une , mais de fer , et si pesante , qu'il falloit deux chevaux pour traîner une assez petite somme. Ainsi les Lacédémoniens ayant tous la même quantité de terre , et ne pouvant amasser de numéraire , restoient nécessairement égaux , d'autant plus que les monnoies des autres pays n'avoient point cours chez eux , qu'il n'étoit pas permis de prêter à rente , ni de recevoir des présens étrangers. Ainsi , point de moyen de s'enrichir les uns plus que les autres.

On ne pourra , avoit statué *Lycurgue*,

Monnoie.

Justice.

approcher des tribunaux qu'à trente ans, même pour entendre plaider, de peur qu'on ne prît le goût des procès. On ne recherchera pas la raison de telle ou de telle loi; obéir, voilà la loi suprême. Les libertins ou prodigues ne seront jamais juges ni magistrats dans la république. Comment pourroient-ils prononcer sur les intérêts des autres, eux qui n'ont pas pu gérer leurs propres affaires ?

Lois militaires.

Que la première et principale loi militaire soit l'obéissance. La vaillance ne se prescrit pas : elle étoit comme innée chez les Lacédémoniens, sucée avec le lait, augmentée par les exemples, confirmée par les louanges prodiguées aux héros, et par le mépris dont les lâches étoient accablés. « Reviens avec ton bouclier ou sur ton bouclier, disoit une mère Spartiate à son fils, partant pour l'armée ». Cela veut dire : *Sois vainqueur ou meurs*, parce qu'on rapportoit les morts sur leurs boucliers. On ne fera pas la guerre long-temps contre le même ennemi, de peur de l'aguerrir. Ils n'aimoient ni la mer, parce que le commerce des matelots et des étrangers corrompt les mœurs; ni les sièges, parce qu'ils n'estimoient pas la gloire de forcer et de vaincre en quelque sorte des murailles. Lacédémone elle-même n'avoit

point
habit
ils se
deleu
fessio
moier
point
fense
s'abar
les ex
de pr
soir,
toient
des d
charge
crifice
dassen
transm
couro
çoit au
de Cas
qu'aut
victoir
stratag
le vain
qu'un
homme
qui les
On
d'une
emplo

point de remparts ; le courage de ses habitans en tenoit lieu. Pendant la guerre, ils se relâchoient un peu de l'austérité de leur vie, afin de faire désirer la profession militaire. En campagne, ils dormoient tout armés. L'avant-garde n'avoit point de boucliers. Privés de cette défense, ils étoient avertis de ne point s'abandonner au sommeil. Dans toutes les expéditions, ils avoient grand soin de pratiquer leurs rites religieux. Le soir, après le repas, les soldats chantoient ensemble des hymnes à la louange des dieux. Quand ils étoient près de charger l'ennemi, le roi offroit des sacrifices aux Muses, afin qu'elles les aidassent à faire des actions dignes d'être transmises à la postérité. Les soldats se couronnoient de fleurs, et l'armée avançoit au son des flûtes qui jouoient l'hymne de *Castor*. Ils ne poursuivoient l'ennemi qu'autant qu'il falloit pour assurer la victoire. Celui qui la remportoit par stratagème, offroit un bœuf à *Mars*, et le vainqueur à force ouverte n'offroit qu'un coq. La ruse qui épargnoit les hommes étoit plus estimée que la valeur qui les prodigue.

On ne sait si *Lycurgue* est l'auteur d'une précaution politique bien cruelle, employée par les Lacédémoniens, pour

Cryptie.

diminuer le nombre de leurs esclaves , lorsqu'ils paroissent trop multipliés ; elle se nommoit *Cryptie* , c'est-à-dire *embuscade*. Elle consistoit à armer de poignards les plus hardis des jeunes gens ; on leur donnoit l'ordre d'exterminer jusqu'à un certain nombre de ces malheureux esclaves, ce qu'ils faisoient, soit en les massacrant de nuit, soit en les surprenant de jour occupés à leurs ouvrages, cela de sang-froid, sans avoir contre eux le moindre sujet de plainte, uniquement pour mettre le reste hors d'état de rien entreprendre.

Quelques précautions que *Lycurgue* eût prises, ses lois ne passèrent pas sans contradiction. Il y eut une émeute dans laquelle il fut blessé par un jeune homme nommé *Alcandre*, qui lui créva un œil. *Lycurgue* eut la magnanimité de pardonner à cet ennemi ; cette violence donna lieu d'ajouter cette loi, que personne ne viendrait armé dans les assemblées du peuple ou des magistrats. S'il restoit encore quelques difficultés, elles furent suspendues par l'espérance de l'opposition que le législateur eut l'adresse de laisser aux malveillans. Il convoqua une assemblée générale. « Il me reste, leur dit-il, un objet important, et peut-être le plus important à

« vo
« pu
« d'A
« m'y
« ten
« vie
rois ,
le ser
envoy
« Les
« lent
« sera
« mor
Lacéd
gislate
solenn
ses am
mour
ment a
gés d'é
qu'ils a
retour.

En e
ait jam
ses lois
caractè
rendue
sante. L
gemens
presque
qui fon

« vous communiquer ; mais je ne le
« puis , qu'après avoir consulté l'oracle
« d'Apollon à Delphes. Je parts pour
« m'y rendre. Promettez-moi de main-
« tenir jusqu'à mon retour les lois qui
« viennent d'être établies ». Les deux
rois , le sénat , le peuple , tous en firent
le serment. Arrivé à Delphes, *Lycurgue*
envoya à Lacédémone cette réponse :
« Les lois données à Sparte sont excel-
« lentes ; tant qu'elle les observera , elle
« sera la ville la plus glorieuse du
« monde ». En recevant l'oracle , les
Lacédémoniens apprirent que leur légis-
lateur , après avoir offert un sacrifice
solennel à Apollon , avoit pris congé de
ses amis et de son fils et s'étoit laissé
mourir de faim. Alors , après un dévoue-
ment aussi héroïque , ils se crurent obli-
gés d'être pour toujours fidèles aux lois
qu'ils avoient juré de garder jusqu'à son
retour.

En effet , il n'y a point de peuple qui
ait jamais été plus fidèle observateur de
ses lois. Sans doute elles convenoient au
caractère de la nation , puisqu'elles l'ont
rendue et maintenue si long-temps floris-
sante. Elles ont éprouvé peu de chan-
gemens. L'histoire de Sparte ne présente
presque pas de ces secousses intérieures
qui font l'intérêt de celle d'Athènes.

PARIS
UNIVERSITY

Outre les expéditions militaires dont nous abrègerons les récits, parce que trop détaillés, ils deviendroient fastidieux, la vie des rois de Lacédémone offre des traits héroïques de patriotisme, des réflexions sentencieuses, des mots d'une fierté sublime, et une magnanimité quelquefois féroce.

AP. D. 2095

AV. J. C. 903

Charilaüs, neveu de *Lycurgue*, conserva toujours beaucoup de respect pour son tuteur. Il fit observer ses lois. Quelqu'un se plaignoit de ce qu'il n'en avoit pas fait davantage. « Il n'en faut pas beaucoup, dit-il, à ceux qui ne parlent guères ». La première guerre remarquable qu'eurent les Lacédémoniens, fut contre les Messéniens; elle fut aussi cruelle qu'injuste. Ceux-ci offrirent envain de s'en rapporter à l'arbitrage des amphyctions, ou de l'aréopage d'Athènes. Les Spartiates gardèrent pendant trois ans leur ressentiment pour une foible injure, et fondirent à l'improviste sur la ville frontière des Messéniens, dont ils tuèrent tous les habitans sans distinction d'âge ni de sexe. Ils étoient alors gouvernés par le roi *Nicandre*, qui commanda ou souffrit cette barbarie, mais qui se faisoit scrupule de recevoir des présens. « Si j'en acceptois, disoit-il, les lois et moi

« ne

« ble

Cet

nemer

traités

dit qu

vierge

la fille

todème

Un jeu

mise en

somme

todème

pour sa

fille, la

vrit le

tort ell

blesse.

couron

conduit

compét

les pren

quant la

L'im

rendoit

Aristoc

filés, le

gnirent

crime d

mes qui

Messén

« ne pourrions être d'accord ensemble ».

Cette guerre se continua avec acharnement. Les Messéniens toujours maltraités consultèrent l'oracle, qui répondit qu'il falloit sacrifier aux dieux une vierge du sang royal. On voulut prendre la fille du roi; il s'enfuit avec elle. *Aristodème*, parent du roi, offrit la sienne. Un jeune homme à qui elle étoit promise en mariage, s'écria qu'il l'avoit consommé, et qu'elle étoit enceinte. *Aristodème* regardant comme une honte pour sa maison l'imputation faite à sa fille, la tua de sa propre main, lui ouvrit le ventre, et fit voir au peuple qu'à tort elle avoit été taxée de cette foiblesse. A ce prix, *Aristodème* acquit la couronne. Il la mérita ensuite par sa conduite sage et prudente, et gagna ses compétiteurs au trône, en leur donnant les premières places, et en leur marquant la plus grande confiance.

L'impétuosité des Lacédémoniens les rendoit redoutables en pleine campagne. *Aristodème* les attiroit dans les défilés, les harceloit, les fatiguoit. Ils feignirent de condamner à mort, pour crime de trahison, une centaine d'hommes qui s'enfuirent à Ithome, ville des Messéniens, dont ils devoient ouvrir

Guerre de Messene.

Aristodème.

AP. D. 2226

AV J. C. 752

BRITISH UNIVERSITY

les portes quand ils y seroient reçus. *Aristodème* découvre leur dessein : aussi généreux que brave , il renvoie les prétendus criminels sans les maltraiter , et écrit cet mots aux Spartiates : *Votre ruse est usée*. Les efforts d'*Aristodème* n'empêchèrent pas que les Messéniens ne fussent souvent battus. Le découragement s'empara d'eux. Désespéré de ne pouvoir relever leur courage , il se laissa dominer par la mélancolie , qui le conduisit sur le tombeau de sa malheureuse fille , où il se tua. Ses sujets furent condamnés par les Lacédémoniens , à leur donner la moitié du produit de leurs terres , dont les propriétaires devinrent ainsi les fermiers , à assister aux convois des rois de Sparte , et à en porter le deuil. Conditions onéreuses et humiliantes.

Ephores.

Vers ce temps , furent établis les *Ephores*. On ne sait à quelle occasion. Ces magistrats étoient au nombre de cinq , choisis parmi le peuple , par le peuple , et quelquefois de la lie du peuple ; car tout citoyen hardi , factieux , et qui savoit parler , pouvoit aspirer à cette charge. Ils étoient chargés de tenir en bride les rois et le sénat. Pour décider une affaire quelconque , l'unanimité entre eux étoit nécessaire. Ils acquirent successivement

une a
aux a
la gu
noien
gloier
de l'é
On ne
à faire
dernie
Ephor
se leve
tituler
faisoie
enfin l
condu
peines

Cett
rois qu
pompe
magist
avoir à
« faut
« amis
« et qu
« vère
sage da
temps
« diso
« emp
La
Sparte

une autorité illimitée. Ils présidoient aux assemblées générales, déclaroient la guerre, faisoient la paix, déterminoient le nombre de troupes à lever, régloient les impôts, distribuoient au nom de l'état de peines et des récompenses. On ne voit point après cela ce qui restoit à faire au sénat et aux rois, sinon à ces derniers de commander les armées. Les Ephores avoient le privilège de ne point se lever en présence du roi, de faire intituler l'année de leur nom, comme faisoient les archontes d'Athènes, et enfin le plus important, de censurer la conduite des rois, et de prononcer des peines contre eux.

Cette conduite auroit été inutile à des rois qui auroient pensé comme *Théopompe*, celui-même qui institua cette magistrature populaire. Il disoit que pour avoir à craindre le moins possible, « il faut qu'un monarque permette à ses amis de lui dire librement leur avis, et qu'il soit lui-même prêt à punir sévèrement les méchans ». Ce prince, sage dans sa conduite, savoit en même temps apprécier les hommes. « Le temps, disoit-il, augmente les médiocres, et emporte ceux qui sont trop grands ». Parthéniens.

La guerre de Messène occasionna à Sparte un mouvement qui pensa lui être

Ap. D. 2309

Av. J.-C. 689

funeste. Les hommes s'étoient engagés par serment à ne point revenir dans la ville, qu'ils n'eussent subjugué les Messéniens. L'expédition dura dix ans. Pendant ce temps, les femmes et les filles s'ennuyèrent. Les femmes écrivirent à leurs maris, que pendant qu'ils délivroient la patrie de ses ennemis, ils négligeoient d'autres intérêts, qui ne devoient pas être moins chers. Les guerriers comprirent le sens de la plainte, et y pourvurent en partie. Ils choisirent ceux de leurs jeunes gens qui, arrivés à l'armée depuis le commencement de l'expédition, n'étoient pas liés par le serment, et les renvoyèrent à la ville. De ces unions illégitimes vinrent les *Parthéniens, enfans de vierges*. Comme apparemment les liaisons n'avoient pas été fort régulières, ces enfans, en grandissant, se trouvèrent sans pouvoir de réclamer ni pères ni biens.

Cet abandon piqua leur amour-propre. Ils joignirent leur dépit à la haine des Ilotes, qui étoient toujours prêts à se soulever contre leurs tyrans, et résolurent de demander à main armée, dans une assemblée du peuple, des biens et un rang. Le signal devoit être un bonnet jeté en l'air. Presqu'au moment de l'exécution, les éphores défendirent de

jeter
du pe
noître
On en
nes ge
choisi
étoit
nie, e
cedém

Elle
bien f
nouve
ditions
étoient
à soule
alliés,
sa vale
très-op
les Spa
avanta
armes,
A la fa
la nuit
hardies
temple
inscrip
déesse
Lacéd

On cor
« les S
« d'At

jeter un bonnet en l'air dans l'assemblée du peuple. Cette prohibition fit connoître que le complot étoit découvert. On en vint à des arrangemens. Les jeunes gens, sous le chef qu'ils s'étoient choisi, furent pourvus de tout ce qui étoit nécessaire pour établir une colonie, et en partant, ils délivrèrent Lacédémone de ces inquiétudes.

Elle ne tarda pas à en avoir de trop Aristomène.
 bien fondées de la part d'*Aristomène*, ap. D. 2314
 nouveau chef des Messéniens. Les con- av. J. C. 684
 ditions qui leur avoient été imposées, étoient si dures, qu'il n'eut pas de peine à soulever le peuple : il leur trouva des alliés, et recommença une guerre que sa valeur et ses autres talens rendirent très-opiniâtre, et très-dangereuse pour les Spartiates. Après quelques premiers avantages, et s'être fait craindre par les armes, il les attaque par la superstition. A la faveur d'un déguisement, il entra la nuit dans Lacédémone, et eut la hardiesse d'aller attacher à la porte du temple de Minerve un bouclier avec cette inscription : *Aristomène consacre à la déesse cette partie des dépouilles des Lacédémoniens.* La ville fut troublée. On consulta l'oracle, il répondit : « Que
 « les Spartiates fassent venir un chef
 « d'Athènes. » Les Athéniens, jaloux

des Lacédémoniens, et peu curieux de contribuer aux succès de tels rivaux, leur envoyèrent pour général un certain *Tyrtée*, maître d'école, poète boiteux, et qui avoit la réputation d'être un peu fou. Ils le reçurent, et, rassurés par leur soumission à l'oracle, ils allèrent au combat comme à la victoire, mais ils furent battus.

Consternés de cette défaite, ils songeoient à demander la paix, lorsque *Tyrtée* releva leur courage par des chants guerriers, les dirigea par ses conseils, recruta leur armée de quelques hommes choisis entre les Ilotes, et leur fit continuer la guerre. *Aristomène* eut de nouveaux succès et fut blessé. Il battit les Spartiates, et fut battu par leurs femmes, mit leur territoire en feu, et vit ravager le sien. Blessé deux fois, il fut pris la seconde, et mené à Lacédémone. On eut grand soin de le faire guérir, pour en tirer une vengeance qui déshonore les Spartiates. Ils le condamnèrent au supplice qu'on infligeoit aux criminels de la lie du peuple, à être précipité avec ses compagnons d'esclavage dans une profonde caverne. L'infortuné demanda pour grâce de conserver ses armes. On les lui accorda. Il resta trois jours dans cet antre affreux, marchant sur les morts,

écrasé
de faire
bruit a
ronge
saisit p
veut f
mouve
qu'à u
Le pri
conco
gles e
foibles
Ira, f

On a
ses vic
portât
roit fait
de ceu
le proj
cédém
tiate ét
courage
la hardi
Spartia
la comp
poignan
de sept

Le si
qu'*Aris*
une ble
prirent l

écrasé par les mourans. Près d'expirer de faim et d'infection, il entend un petit bruit auprès de lui. C'étoit un renard qui rongeoit un corps mort. *Aristomène* le saisit par la patte de derrière ; l'animal veut fuir. *Aristomène* se prête à ses mouvemens, et se laisse conduire jusqu'à un trou, où l'animal passe sa tête. Le prisonnier apercevant une lueur, conçoit quelque espérance. Avec ses ongles et ses armes, malgré son extrême foiblesse, il s'ouvre un passage et gagne *Ira*, forteresse des Messéniens.

On apprit à Sparte son aventure par ses victoires ; peu s'en fallut qu'il n'en portât lui-même la nouvelle, et il l'auroit fait s'il n'avoit pas été trahi par un de ceux qui devoient le seconder dans le projet formé d'aller surprendre Lacédémone, pendant que l'armée Spartiate étoit devant *Ira*. Ce malheur ne découragea pas *Aristomène* ; il eut même la hardiesse de s'exposer à la cruauté des Spartiates. Il fut pris, et il échappa par la compassion d'une fille qui l'arma d'un poignard, avec lequel il se débarrassa de sept hommes qui le gardoient.

Le siège d'*Ira* dura onze ans. Pendant qu'*Aristomène* étoit retenu au lit par une blessure, les Lacédémoniens surprirent les portes ; les Messéniens se re-

tranchèrent dans la ville; on combattit trois jours et deux nuits, les femmes montroient autant de courage que les hommes. Après ce terme, toute espérance de conserver la ville étant perdue, *Aristomène* rassemble ses malheureux compatriotes, place les femmes et les enfans au centre, forme l'avant-garde et l'arrière-garde de la jeunesse Messénienne qu'il fait commander par *Gorgus*, son fils, et *Théoclès*, brave Messénien. Lui-même se met à la tête, fait ouvrir la barrière, et brandissant sa lance, marche droit à l'ennemi. Le général Lacédémonien, soit prudence, soit compassion, respecte ces malheureux réduits au désespoir, fait retirer ses troupes, et *Aristomène* gagne l'Arcadie, plus triomphant que ses vainqueurs. Le roi qui termina la guerre des Messéniens, se nommoit *Eurycrate*. On lui demandoit pourquoi les Spartiates ne conservoient point d'argent dans le trésor. Il répondit: « C'est afin que les gardiens ne soient pas tentés d'en venir les voleurs ».

Léonidas.

Les faits militaires se ressemblant presque tous, méritent peu d'exercer la plume de l'historien. Il y en a cependant qui, par leur singularité, excitent l'admiration. Telle est l'action du roi

Léonidas
mes po
de Xer
« mer
« mon
« pour
de sa fe
voit rien
« répor
« un va
« donn
nommo
Dès l'en
bien fra
patrie:
gager C
ner les L
en Asie.
présente
le pria
pouvoir
« le pou
« qu'un
par offri
considér
jets à sec
doubl
« mon p
« cet ét
Arrivé
jetant les
Tom.

Léonidas, partant avec trois cents hommes pour s'opposer à l'armée immense de *Xerxès*. « Je pars, dit-il, pour fermer le pas des Thermopyles, mais mon vrai dessein est d'aller mourir pour ma patrie ». Lorsqu'il prit congé de sa femme, elle lui demanda s'il n'avoit rien de particulier à lui dire. « Rien », répondit-il, sinon que vous épousiez un vaillant homme, et que vous lui donniez de vaillans enfans ». Elle se nommoit *Gorgo*, fille du roi *Cléomène*. Dès l'enfance, elle donna une preuve bien frappante de son attachement à sa patrie. *Aristagore de Milet* vouloit engager *Cléomène*, son père, à déterminer les Lacédémoniens à porter la guerre en Asie. *Gorgo*, âgée de huit ans, étoit présente à leur conférence. *Aristagore* le pria de faire sortir sa fille, afin de pouvoir parler plus librement; « vous le pouvez », reprit *Cléomène*, ce n'est qu'un enfant ». *Aristagore* commença par offrir au roi de Sparte une somme considérable, s'il vouloit engager ses sujets à seconder les efforts des Ioniens. Il doubla, il tripla cette somme. « Fuyez, mon père », s'écria la petite fille; fuyez, cet étranger vous corrompra ».

Arrivé aux Thermopyles, *Léonidas* jetant les yeux sur les trois cents soldats

qui l'accompagnoient, remarqua que beaucoup d'entre eux avoient à peine atteint l'âge viril. C'est ce moment qu'il faut saisir pour exciter l'enthousiasme. Il en fit partir quelques-uns, sous prétexte de les charger de messages pour les Ephores. Un de ceux auxquels il s'adressa, pénétrant son dessein, lui dit : « Seigneur, je suis venu pour servir
« comme soldat, et non comme cour-
« rier ». Un autre répondit : « Combat-
« tons premièrement, après cela je por-
« terai la nouvelle de la bataille ». On
a vu qu'ils furent tous tués.

Pausanias. *Pausanias*, vainqueur de Platée, offre dans sa conduite un contraste étrange. Ap. D. 2508. Av. J.-C. 491. Se trouvant, après la victoire, dans la tente de *Mardonius*, général Perse, il ordonne à ses cuisiniers d'apprêter un repas fourni de toutes les délicatesses Asiatiques. En même temps il fait servir une table à la Spartiate, et s'adressant aux Grecs, qui l'environnoient : « Admirez, « dit-il, mes amis, la folie de ce roi
« des Mèdes, qui pouvant vivre chez lui
« aussi somptueusement, vient de si
« loin, pour dépouiller les Grecs, qui
« font si pauvre chère ». Heureux *Pausanias*, s'il eut persisté dans ses senti-
mens ! Mais il se laissa gagner par ce
même luxe qu'il avoit dédaigné, prit

goût a
en rid
pays.
perdir
lontie
lui fire
Grèce
Pen
espéra
compa
mal, l
sonna
belle,
amour
trouve
un br
sanias
saisir,
mortel
appaie
eut rec
son on
« vous
« la fi
ses co
Ephore
dans l
sanctu
ment l
roit, s
une gr

goût aux manières des Perses, et tourna en ridicule les coutumes simples de son pays. Ces habitudes voluptueuses le perdirent, et le menèrent à écouter volontiers les propositions que les Perses lui firent de le rendre souverain de la Grèce.

Pendant qu'il se repaissoit de cette espérance criminelle, l'inquiétude qui accompagne toujours celui qui médite le mal, lui causa un malheur qui empoisonna le reste de sa vie. Une femme très-belle, nommée *Cléonice*, dont il étoit amoureux, lui avoit promis de venir la trouver la nuit. En approchant, elle fit un bruit qui réveilla en sursaut *Pausanias*. Plein de l'idée qu'on vient le saisir, il se jette sur son épée, et blesse mortellement sa chère *Cléonice*. Pour appaiser les mânes de sa maîtresse, il eut recours aux devins qui évoquèrent son ombre. Le fantôme lui dit : « Quand vous serez à Sparte, vous trouverez la fin de vos infortunes ». En effet, ses complots y furent découverts, les Ephores voulurent l'arrêter, il se sauva dans le temple de *Pallas*. C'étoit un sanctuaire inviolable. On ne savoit comment l'en tirer. Pendant qu'on délibéroit, sa mère, sa propre mère, prend une grosse pierre, la pose à la porte du

temple, et se retire sans proférer une seule parole. Le peuple l'imita; *Pausanias*, ainsi enfermé, périt faute d'alimens.

Agis.

Ap. D. 2331
Av. J.-C. 667

Agis a passé pour un grand politique. C'est lui qui disoit qu'on trompoit les enfans avec des jouets, et les hommes avec des sermens. On raconte des éphores de son temps une action digne de la maxime d'*Agis*. Les Ilotes se multiplioient quelquefois assez pour donner de l'inquiétude à la république. Dans une de ces circonstances, les Ephores firent publier une promesse de liberté à ceux des Ilotes qui voudroient servir comme volontaires dans une expédition qui se préparoit. Il s'en présenta deux mille. Cet empressement servit à faire connoître les plus vaillans. Des deux mille, on en fit périr treize cents secrètement, le reste fut envoyé à la guerre. *Agis* connoissoit les dangers de la puissance. « Quand on veut gouverner un grand nombre d'hommes, disoit-il, il faut en combattre un grand nombre. »

Callicratidas

Sous son règne, parurent deux généraux célèbres, *Callicratidas* et *Lysandre*. Le premier étoit d'un désintéressement au-dessus de tout éloge. *Cyrus*, le jeune, dont les Lacédémoniens s'étoient rendus auxiliaires, en envoyant le prêt de l'ar-

mée,
sens
l'argé
sens.

« qu
« en
« son
« ils
« no
il av
taille
lui di
rieux
« Cel
« dor
« en
« hon
« de
cesseu
victoir

Lys
les At
leurs n
Il ram
gée d'
en fure
sors, c
Lycur
décidè
vir d'
partici

mée, jugea à-propos d'ajouter des présens pour le général. *Callicratidas* reçut l'argent des troupes, et renvoya les présens. « Il n'est pas nécessaire, dit-il, « qu'il y ait une amitié particulière « entre Cyrus et moi. S'il est fidèle à « son alliance avec les Lacédémoniens, « ils seront tous ses amis, et je serai du « nombre. » Il mourut en héros, comme il avoit vécu. Au moment d'une bataille navale qu'il alloit livrer, le devin lui dit que les Spartiates seroient victorieux, mais que l'amiral seroit tué. « Cela est fort bien, dit-il, combattons « donc. Sparte ne perdra pas beaucoup « en me perdant ; mais elle perdrait son « honneur, si je me retirois à la vue « de l'ennemi. » Il nomma son successeur, et mourut dans le sein de la victoire.

Lysandre eut la gloire de soumettre *Lysandre.* les Athéniens. Ce fut lui qui détruisit leurs murailles et brûla leurs vaisseaux. Il ramena à Lacédémone la flotte chargée d'immenses richesses. Les Spartiates en furent embarrassés ; recevoir ces trésors, c'étoit porter atteinte aux lois de Lycurgue. Après bien des débats, ils décidèrent que l'état pourroit se servir d'or et d'argent ; *mais qu'aucun particulier ne pourroit posséder l'un ou*

l'autre de ces métaux , sous peine de mort.

Agésilas.

Après la mort d'*Agis*, *Lysandre* contribua à mettre sur le trône *Agésilas*, frère cadet du défunt. Ce prince réunissoit des qualités qui semblent s'exclure. Ambitieux et hardi, il étoit doux et aimable. La valeur, la fierté s'allioient chez lui à la bonté. Il aimoit sa patrie jusqu'à la préférer à sa sûreté et à sa tranquillité personnelle. Ses vertus effrayèrent les Ephores qui le condamnèrent à une amende, *parce qu'il s'attiroit trop l'affection du peuple.* *Agésilas* connoissoit le caractère ombrageux du peuple, et se mettoit autant qu'il pouvoit en garde contre les soupçons et la jalousie, au point de n'avoir pas voulu accepter le commandement d'une armée, qu'on ne lui eût nommé un conseil de trente personnes. Il est vrai que cette armée devoit décider du sort de la Grèce. *Agésilas* jouoit alors le rôle d'*Agamemnon*, chef de la ligue grecque contre Troie. Le roi de Sparte étoit chef de la ligue grecque contre les Perses. Se trouvant en Aulide, la ressemblance de sa situation avec celle d'*Agamemnon*, lui fit rêver que les dieux l'exhortoient à imiter le sacrifice du roi de Mycènes, dont il étoit succes-

seur.
tout-à
vierge
la fai
habita
c'étoit
rent l'
ment
l'emp
entr'e
quelle
la val
rendir
Il y
quelqu
Le roi
du gé
rang.
deux g
faits p
travail
patrie.
glorieu
tant
mille
si peu
avoit f
dot, re
le conc
tivement
« qu'il

seur. Il ne crut pas devoir se refuser tout-à-fait à cette inspiration ; mais à une vierge, il substitua une biche, et voulut la faire immoler par son augure. Les habitans du pays prétendirent que c'étoit violer leurs droits. Ils renversèrent l'autel et la victime. Ce petit événement coûta dans la suite, aux Spartiates, l'empire de la Grèce, parce qu'il excita entr'eux et les Béotiens, une guerre à laquelle toute la Grèce prit part, et que la valeur et l'habileté d'*Epaminondas* rendirent funeste aux Lacédémoniens.

Il y eut entre *Agésilas* et *Lysandre* quelque froideur causée par la jalousie. Le roi usa un peu durement à l'égard du général, de la supériorité de son rang. Celui-ci plia sans s'abaisser, et ces deux grands hommes, qui n'étoient pas faits pour être ennemis, continuèrent à travailler de concert à la gloire de leur patrie. *Lysandre* finit ses jours dans cette glorieuse carrière, et fut tué en combattant contre les Thébains. Il avoit eu mille occasions de s'enrichir, et il laissa si peu de bien, qu'un riche citoyen qui avoit fiancé ses filles, les voyant sans dot, refusa de les épouser. Les Ephores le condamnèrent à une amende, et motivèrent ainsi leur sentence : « Parce qu'il a un caractère assez bas pour ai-

« mer mieux prendre une femme dans
 « une maison opulente que dans une
 « maison vertueuse. »

Bataille de
 Leuctres.

Ap. D. 2628

Av. J. C. 370

La guerre contre les Béotiens, dont Thèbes étoit la capitale, et dont on a vu la cause si peu importante, se continuoit avec vigueur. Les Lacédémoniens succombèrent dans les plaines de *Leuctres*. Ils y firent une perte sans exemple dans la république. Quand la nouvelle de cette défaite parvint à Sparte, on y célébroit les jeux gymniques. Les Ephores ne voulurent pas les interrompre. Ils se contentèrent d'envoyer dans les maisons les noms des morts qui les intéressoient. Alors parut dans tout son éclat la grandeur d'ame des Spartiates. Les parens de ceux qui avoient été tués s'embrassoient et se félicitoient réciproquement, pendant que les autres n'osoient se montrer ; ou s'ils étoient obligés de paroître, ils alloient les bras croisés, les yeux fixés à terre, donnant toutes les marques de la honte la plus douloureuse. Ceux qui s'étoient sauvés du combat furent dégradés de leurs emplois, condamnés à ne jamais se montrer en public, qu'en habits bigarés, la barbe à moitié rasée, et à souffrir les coups et les insultes du premier venu, sans se défendre.

L'exécution de cette sentence, con-

form
 l'em
 l'aut
 conc
 licat
 dans
 il ca
 serva
 toute
 « do
 « pr
 rôla
 bonn
 et ré
 des e
 moiti
 devan
 n'avo
 Agès
 les T
 Par
 dans
 même
 s'étoi
 Le s
 et qu
 Agès
 parce
 comp
 mesti
 semb

forme aux lois de *Lycurgue*, causoit de l'embarras. On donna au roi *Agésilas* l'autorité la plus étendue, afin qu'il se conduisît dans une conjoncture aussi délicate comme il l'entendrait. Il parut dans l'assemblée du peuple, et d'un mot il calma les frayeurs des lâches, et conserva aux institutions de *Lycurgue* toute leur autorité. « Que les lois, dit-il, « dorment aujourd'hui, et quelles re-
« prennent demain leur autorité. » Il enrôla tout ce qu'il pût trouver de gens de bonne volonté, même parmi les Ilotes, et résolut d'aller lui-même au-devant des ennemis. Mais ils lui épargnèrent la moitié du chemin. *Epaminondas* parut devant la fière Sparte, dont les murs n'avoient jamais vu le camp ennemi. *Agésilas* fit si bonne contenance que les Thébains se retirèrent.

Parmi tant de malheurs, on découvrit dans la ville une conspiration. On sut même que deux cents conspirateurs s'étoient emparés d'un poste important. Le sénat vouloit qu'on les attaquât, et qu'on les passât au fil de l'épée. *Agésilas* crut la force dangereuse, parce qu'on ignoroit le nombre des complices. Il alla, suivi d'un seul domestique, à l'endroit où étoient rassemblés les rebelles, et leur dit : « Ca-

CARLETON UNIVERSITY

« marades , ce n'est pas là que je vous
« avois envoyés. » En même temps, il
leur marqua différens postes pour les
séparer. Persuadés qu'ils n'étoient pas
découverts, ils s'y rendirent, furent pris
et punis.

L'orgueilleuse Sparte eut encore le
chagrin de voir les Thébains sous *Epa-*
minondas, prêts à pénétrer dans leur
ville. Femmes, enfans, vieillards, tous
furent obligés de s'armer et de combattre
pour leurs foyers. Ils chassèrent encore
une fois les Thébains, mais ils les pour-
suivirent témérairement, et ils essayèrent
un échec considérable. Des revers suc-
cessifs les forcèrent de recourir aux Athé-
niens, qu'ils avoient tant humiliés. Sur
la fin du règne d'*Agésilas*, la mort
d'*Epaminondas* leur fit remporter quel-
ques avantages ; mais ils ne purent re-
monter dans la Grèce à la hauteur de
crédit et de réputation dont ils étoient
déchus. Dans cet état même de déca-
dence, ils refusèrent de signer un traité
avantageux, parce que les Messéniens,
leurs anciens rivaux, y étoient compris,
Agésilas mourut à quatre-vingt-quatre
ans, après un règne de quarante, cou-
vert de gloire par ses actions guerrières,
mais non exempt de reproches, pour
avoir engagé sa patrie dans des guerres

ruin
d'or
moi
cité
imit
moi
qu'u
avec
et sa
miss

Fi
vère
nom
vertu
amba
doin
temp
des
mon
deur
« qu
« n'a
« dit
de c
ceux
« ser
« co
vant
nou
ceux
E

ruineuses, que moins d'obstination et d'orgueil auroient fait éviter. On l'estimoit aussi pour sa frugalité et la simplicité de ses mœurs; en quoi il ne fut pas imité par *Archidamus*, son fils, qui aimoit la liberté et les plaisirs, et pensoit qu'un bon repas n'étoit pas incompatible avec la vertu. Pour s'y livrer sans gêne et sans risque, il se fit donner des commissions qui l'éloignoient de Sparte.

Fils d'un père austère, mais peu sévère lui-même, *Archidamus* eut un fils nommé *Agis*, qui pratiqua les âpres vertus de Sparte. Jeune, il fut envoyé ambassadeur à *Philippe*, roi de Macédoine, auquel les Grecs flatteurs dans le temps de sa grande prospérité, faisoient des députations nombreuses. Ce monarque fut piqué de voir l'ambassadeur de Lacédémone seul. « Quoi, rien qu'un seul de Sparte, dit-il. Aussi n'ai-je été envoyé qu'à un seul, répondit fièrement le jeune *Agis*. » Percé de coups dans une bataille, il renvoya ceux qui vouloient le défendre. « Réservez-vous, leur dit-il, pour être encore utiles à votre patrie ». Ne pouvant encore se soutenir, il mit un genou en terre, et tomba sur le corps de ceux qu'il immola avant de mourir.

Eudamidas, son fils, s'opposa tou-

Archidamus.
Agis II.

Ap. D. 2653
Av. J. C. 345

Eudamidas.

jours à la guerre. Il desiroit faire goûter aux Lacédémoniens, affoiblis par les expéditions militaires, les avantages de la paix. « Je la veux, disoit-il, afin de leur faire sentir le tort qu'ils ont eu. » On lui représentoit les avantages que ses ancêtres avoient obtenus contre les Perses, afin de l'exciter contre les Athéniens bien moins nombreux. « Vous croyez, répondit-il, que c'est la même chose de faire la guerre à mille moutons ou à cinquante loups ». Il entra un jour dans l'école de *Xénocrate*, et remarqua que le philosophe étoit fort âgé. « Quelle est sa profession ? demanda-t-il. C'est un sage répondit-on, qui cherche la vertu. Hélas ! dit-il, s'il la cherche à présent, dans quel temps en fera-t-il usage ? »

Siège de
Sparte.

Ap. D. 2672
Av. J. C. 326

Sous *Aréus*, son petit-fils, Lacédémone courut le plus grand danger de la part de *Pyrrhus*, roi d'Epyre, qui fut amené devant la ville par *Cléonyme*, prétendant à la couronne comme fils d'*Agis*. *Pyrrhus* bien conduit, se trouva aux premières maisons, sans que les habitans connussent la nouvelle de sa marche. On lui conseilloit d'entrer sur-le-champ; mais il étoit trop tard, son armée étoit trop fatiguée : il remit au lendemain. Quand les Lacédémoniens

le v
cure
rière
pren
d'em
pass
déci
pute
au s
« Sé
« ni
« les
« viv
« pa
« de
« Sp
« vo
« no
« pré
En
assign
elles,
penda
se tro
périll
les bl
aux c
porto
battit
achar
deux

le virent campé à leurs portes, ils concurent quelque espérance, et délibérèrent sur ce qu'ils avoient à faire. Le premier point de leur résolution, fut d'embarquer les femmes, et de les faire passer en Crète. A la nouvelle de cette décision, les femmes s'assemblent et députent *Archidamie*, une d'entr'elles, au sénat. Elle entre l'épée à la main. « Sénateurs, leur dit-elle, quelle opinion avez-vous des Lacédémoniennes? « les croirez-vous assez lâches pour survivre à la perte de la liberté de leur patrie? ne délibérez pas sur l'endroit de notre retraite. Nous sommes à Sparte, c'est à Sparte que nous devons mourir. D'ailleurs comptez sur nous; il n'y a rien que nous ne soyons prêts à entreprendre. »

En effet, dans les travaux qui furent assignés, elles en prirent un tiers pour elles, qu'elles finirent avec les vieillards pendant la nuit. Pendant l'assaut, elles se trouvèrent dans les endroits les plus périlleux de la mêlée, elles retiroient les blessés, les pansoient, retournoient aux combattans, les excitoient, leur portoient à boire et à manger. On se battit jusque dans les rues avec un égal acharnement. L'assaut se renouvela à deux jours différens; enfin il arriva aux

Lacédémoniens un secours qui força *Pyrrhus* de se retirer avec le regret d'avoir, par le délai de quelques heures, laissé échapper une si belle proie. Il voulut, en se retirant, s'emparer d'Argos. Déjà il étoit entré dans la ville, lorsqu'une vieille femme voyant du toit de sa maison ce prince lever l'épée sur son fils qui se défendoit, détache une tuile, la jette sur la tête du roi et le tue.

Les malheurs firent revivre dans Lacédémone le zèle patriotique, et l'amour des lois de *Lycurgue* qui étoient fort affoiblis. Ce retour vers les anciens principes donna lieu à des scènes tragiques dont il faut d'abord connoître les principaux personnages, pour mieux suivre le fil de l'intrigue. *Léonidas*, roi de Sparte, fils de *Cléonyme* le rebelle; *Agis* son collègue, successeur de son père *Eudamidas*; *Agésilas*, son oncle maternel, partisan feint de *Léonidas*; *Lysandre* Ephore, ami d'*Agis*; *Cléombrote* gendre de *Léonidas*, ennemi de son beau-père; *Chélonide*, fille de *Léonidas* et femme de *Cléombrote*; *Archidamie*, sœur de *Léonidas*, et mère d'*Argésistrate*; *Argésistrate*, mère d'*Agis*.

Léonidas avoit passé plusieurs années à la cour brillante et voluptueuse de *Séleucus*. Il en rapporta le goût du

lux
mé
de
ôto
disp
vent
avoi
risât
doit

A
gran
qu'él
mère
délia
avoit
en vi
l'anci
cette
mater
vertue

Il v
ne dev
sion d
deux
une é
lacédé
suader
et onc
leur op
dérabl
d'Agés
ter Léo

luxé. Sous un tel roi, un Ephore nommé *Opytadée*, crut l'occasion favorable de détruire la loi de *Lycurgue*, qui ôtoit à chaque citoyen la liberté de disposer de ses terres, par don, par vente, ou par testament. L'infraction avoit déjà lieu, mais sans loi qui l'autorisât, et une centaine de familles possédoit toutes les terres.

Agis, l'autre roi, jeune homme de grande espérance, doux, modeste, quoiqu'élevé par *Archidamie*, sa grand-mère, et *Argésistrate*, sa mère, dans la délicatesse et la splendeur, à vingt-ans avoit déjà renoncé aux plaisirs, vivoit en vieux Spartiate, et vouloit rétablir l'ancienne discipline. Il étoit encouragé à cette entreprise par *Agésilas*, son oncle maternel, homme éloquent, mais peu vertueux.

Il vint, à ce parti, un renfort qu'on ne devoit pas attendre. Ce fut l'accession d'*Archidamie* et *Argésistrate*; ces deux mères qui avoient donné à *Agis* une éducation si éloignée des mœurs lacédémoniennes. Elles se laissèrent persuader par *Agésilas*, frère de l'une et oncle de l'autre, et entraînent, dans leur opinion les femmes les plus considérables de l'état. Il paroît que le but d'*Agésilas* étoit seulement de supplanter *Léonidas*, en se faisant un parti con-

CORLETON UNIVERSITY

sidérable dans le peuple. *Léonidas* s'appuya des riches, et les deux factions commencèrent une guerre ouverte.

La loi favorable aux riches, proposée par l'Ephore, *Opytadée*, fut contredite par une loi que *Lysandre*, autre Ephore, présenta au sénat. Les principaux articles portoient que tous les débiteurs seroient déchargés de leurs dettes, qu'il y auroit une nouvelle distribution des terres, et que, comme le nombre des anciennes familles étoit fort diminué, on y suppléeroit par une espèce d'adoption de voisins et d'étrangers, dans la fleur de l'âge, qu'on assujétiroit pour les exercices et les repas à la discipline prescrite par *Lycurgue*.

On conçoit combien cette loi devoit plaire au peuple. Elle ne fut pas non plus désagréable à une grande partie du sénat, puisqu'elle ne fut rejetée que d'une voix. Les deux partis travaillèrent alors à s'étayer chacun d'un roi; les pauvres d'*Agis*, les riches de *Léonidas*. Comme ce dernier avoit de la fermeté et de l'influence même dans le peuple, on ne chercha pas à la lui faire perdre; mais l'Ephore *Lysandre* lui intenta un procès pour avoir épousé une femme étrangère, crime digne de mort pour un roi de Lacédémone. Ce prince fut tellement effrayé de l'accusa-

tion
ple
sur l
lonic
du s
chéa
cour
et *CA*
père
sur l
voul
le sau
Les
même
passer
que l'
res ar
sée tr
et fire
pour
loi; lu
gues,
dettes
cusés
montr
établis
rois qu
tagés,
deveno
d'accor
deux r

tion, qu'il chercha un asile dans le temple de Minerve. *Lysandre* mit alors, sur la scène, *Cléombrote*, mari de *Chélonide*, fille de ce roi, lui-même prince du sang royal, qui, en vertu de la déchéance de son beau-père, demanda la couronne et l'obtint. *Léonidas* s'enfuit, et *Chélonide* préféra d'accompagner son père malheureux, à l'avantage de vivre sur le trône avec son époux. *Agésilas* vouloit faire tuer le fugitif, mais *Agis* le sauva.

Les deux rois se trouvant dans les mêmes principes, étoient près de faire passer la loi en faveur des pauvres, lorsque l'époque du changement des Ephores arriva. Les chefs de la faction opposée trouvèrent moyen de se faire élire, et firent citer, devant eux, *Lysandre*, pour se justifier de ce que contre la loi, lui et les autres Ephores, ses collègues, avoient proposé l'abolition des dettes, et le partage des terres. Les accusés recoururent aux rois, ils leur remontrèrent que les Ephores n'ayant été établis que pour décider entre les deux rois quand leurs sentimens étoient partagés, la puissance de ces magistrats devenoit nulle, quand les rois étoient d'accord. D'après ce raisonnement, les deux rois se présentent à l'assemblée,

ordonnent aux Ephores de quitter leurs sièges, et en nomment d'autres, à la tête desquels ils mettent *Agésilas*.

Cet homme doué, comme on l'a vu, de beaucoup d'esprit, mais rusé et méchant, jouoit tous les partis. Il étoit venu à bout de persuader à *Agis*, son neveu, jeune homme franc et droit, enthousiaste de la liberté, qu'il ne travailloit que pour elle; à sa sœur, à la reine sa nièce, aux principales dames de Sparte, qu'il étoit beau de se dépouiller de leurs richesses; au peuple enfin, qu'il ne travailloit que pour ses intérêts, pendant que le trompeur ne songeoit qu'aux siens propres. Il avoit beaucoup de dettes, et possédoit une grande et belle terre. Quand il vit les deux rois d'accord sur l'abolition des dettes et le partage des terres, il fit entendre à ces princes qu'il y auroit du danger à faire ces deux opérations à la fois. Ils le crurent, firent porter toutes les obligations dans la place publique, et y mirent le feu; sous différens prétextes, l'adroite *Agésilas*, à qui sa terre restoit sans dettes, trouva moyen de différer le partage. Une guerre qui survint força *Agis* de partir. Pendant son absence, *Agésilas*, qui gouvernoit en qualité d'Ephore, commit les violences les plus injustes.

Le per
le cha
qui éto
ple de
celui d

Léo
moyen
mais at
des as
Amph
mort d
mille,
sa mèr
meuble
s'appro
de trois
rent en
établis
s'y tro
dont le
tres int
s'il n'av
et par
« Je n
« pond
« desse
« tablin
« insist
« tez-ve
« la me
« roit

Le peuple déjà irrité d'avoir été trompé, le chassa, et rappela *Léonidas*. *Agis*, qui étoit revenu, se réfugia dans le temple de Minerve, et *Cléombrote* dans celui de Neptune.

Léonidas employa toutes sortes de moyens pour tirer *Agis* de son asile, mais aucun ne lui ayant réussi, il aposta des assassins. Un d'entr'eux, nommé *Amphares*, avoit un intérêt direct à la mort du roi et à la destruction de sa famille, parce qu'il avoit emprunté, de sa mère, de la vaisselle d'argent et des meubles magnifiques, qu'il comptoit s'approprier par leur mort. Au nombre de trois, ils surprirent *Agis* et le menèrent en prison; de nouveaux Ephores, établis par *Léonidas*, s'y rendirent. Il s'y trouva aussi quelques sénateurs, dont le suffrage étoit acheté. Entre autres interrogations, ils lui demandèrent s'il n'avoit pas été forcé par *Lysandre* et par *Agésilas* à faire ce qu'il avoit fait. « Je n'ai été forcé par personne, répondit-il, c'est moi qui ai formé le dessein, et mon intention étoit de rétablir les lois de Lycurgue. » — « Mais, insista un des juges, ne vous repentez-vous pas? » — Non, répondit-il, la mort que j'ai sous les yeux, ne sauroit me faire repentir d'une action

HARVARD UNIVERSITY

« noble et vertueuse. » Cette réponse fut sa sentence. Les Ephores ordonnèrent qu'on l'étranglât. On eut de la peine à trouver un bourreau. Les gardes pleuroient. « Mon ami, dit le roi à l'un « d'entr'eux, ne pleure pas sur moi, je « n'ai pas mérité le supplice qu'on veut « me faire subir. Je suis plus heureux « que ceux qui m'ont condamné. » Il reçut la mort avec une fermeté digne du rang qu'il avoit occupé.

Amphares, un des traîtres qui l'avoient arrêté, présidoit à l'exécution. Quand elle fut faite, en sortant du cachot, il rencontre *Argésistrate*, mère d'*Agis*, qui se jette à ses genoux. Il la relève. « Votre fils, lui dit-il, n'a à crain- « dre aucun mauvais traitement, vous « pouvez le voir. » Elle demande, pour *Archidamie*, sa mère, la même permission qui lui est accordée. Elle entre la première dans le cachot ; *Amphares* fait fermer la porte, les ordres étoient donnés, elle est étranglée. Quand il juge l'exécution faite, le monstre fait entrer sa mère, elle voit *Agis* étendu à terre sans vie, et sa fille suspendue au plancher. Après le premier instant de la douleur, elle aide elle-même aux exécuteurs à détacher sa fille, l'étend doucement auprès du corps de son fils, la

couver
sur le
drem
« l'ex
« qui
phare
furicu
« acti
« en p
donne
« dieu
« Spar
bourre
Léon
Cléomb
peine à
Chéloni
geuseme
de *Léon*
irrité en
de supp
dans ses
beau po
« vêtém
« deuil
« quitté
« êtes re
« le trôn
« vivre d
« je pren
« que je

couvre d'un linge, et se jetant ensuite sur le corps de son fils, elle le baise tendrement, en disant : « O mon fils, c'est « l'excès de ta bonté qui t'a perdu, et « qui nous a perdus avec toi. » *Amphares*, qui écoutoit à la porte, entre furieux : « Puisque vous approuvez les « actions de votre fils, lui dit-il, vous « en partagerez la récompense. » Il ordonne qu'on l'étrangle. « Venillent les « dieux, dit-elle, que ceci soit utile à « Sparte ! » Elle présente le col au bourreau et meurt.

Léonidas en vouloit encore plus à *Cléombrote*, son gendre, et il auroit eu peine à échapper à sa colère, sans *Chélonide*. On a vu qu'elle avoit courageusement partagé la disgrâce et l'exil de *Léonidas*. Elle se présente à ce père irrité en habits de deuil, et en posture de suppliante, tenant ses deux enfans dans ses bras. Voici son discours, trop beau pour n'être pas conservé. « Ces « vêtemens lugubres sont les restes du « deuil que j'ai pris, quand vous avez « quitté Sparte ; maintenant que vous « êtes rendu à la patrie et remonté sur « le trône, faut-il que je continue à « vivre dans les larmes ! ou faut-il que « je prenne des robes magnifiques, lorsqu' « je vois le mari que vous m'avez

« donné prêt à être égorgé dans mes
 « bras, par vos propres mains? Si
 « *Cléombrote* ne peut vous fléchir par
 « les larmes de sa femme et celle de ses
 « enfans, il sera plus puni qu'il ne mé-
 « rite, lorsqu'il verra mourir avant lui
 « une épouse qui lui fut si chère? Et
 « comment pourrois-je me résoudre à
 « vivre et à me trouver parmi les autres
 « femmes de Sparte, moi qui n'aurai
 « pu toucher par mes prières, ni mon
 « mari pour mon père, ni mon père
 « pour mon mari? Malheureuse! je suis
 « née pour souffrir également comme
 « femme et comme fille, de la part de
 « ceux à qui je suis unie par les liens
 « les plus forts. Quant à *Cléombrote*, j'ai
 « assez blâmé sa conduite, quand je l'ai
 « abandonné pour vous suivre; mais à
 « présent, vous le justifierez vous-
 « même, en montrant à l'univers que
 « le desir de régner autorise le meurtre
 « d'un gendre, et rend insensible aux
 « prières et aux larmes d'une fille ». Elle
 obtint sa grâce, mais comme elle avoit
 refusé de partager le trône de son mari
 pour suivre son père en exil, de même,
 au lieu de jouir de la fortune de son
 père, elle s'attacha au malheur de son
 mari, et le suivit dans son bannisse-
 ment. Cette tragédie finit par un ma-

riag
 obli
 ven
 riche
 pous
 ses
 ascen
 inspir
 mens
 de *Le*
Agés
 meurt
 traîna
 prisabi
 mentie
 .. Apr
mène,
 toutes
 et le de
 comme
 redoute
 doivent
 donnât
 ple. *Cle*
 guerre
 armée,
 réussir
 engagea
 guerre,
 ment de
 veuve de

riage. *Archidamas*, frère d'*Agis*, fut obligé de fuir. Il laissa sa femme qui venoit d'accoucher. Comme c'étoit une riche héritière, *Léonidas* la força d'épouser *Cléomène*, son fils : son âge et ses charmes lui donnèrent un grand ascendant sur ce jeune époux. Elle lui inspira sur le gouvernement ses sentimens qui étoient bien différens de ceux de *Léonidas*, son père. Quant au perfide *Agésilas*, véritable cause de tous ces meurtres, on ne sait ce qu'il devint. Il traîna apparemment une vie trop méprisable, pour que l'histoire en fasse mention.

Après la mort de *Léonidas*, *Cléomène*, son fils, monta sur le trône avec toutes les vertus des anciens Spartiates, et le desir de les faire revivre. Son règne commença par des victoires qui le firent redouter des Ephores. Ils appréhendoient que l'éclat de ses succès ne lui donnât trop de crédit auprès du peuple. *Cléomène* pensoit en effet, qu'une guerre qui nécessiteroit la levée d'une armée, étoit le vrai moyen de faire réussir son projet. A force d'argent il engagea les Ephores à recommencer la guerre, et à lui confier le commandement des troupes. *Cratésiclée*, sa mère, veuve de *Léonidas*, bien éloignée des

Cléomène.

Ap. D. 2783

AV. J. C. 215

opinions de son mari, appuyoit le partage des terres. Elle se remaria, afin de fortifier le parti de son fils de quelqu'un des principaux de Sparte ; elle s'engagea de céder ses biens en cas qu'un nouveau partage eût lieu, et fit promettre la même chose à son époux.

Cléomène mena à la guerre ceux qui lui étoient le plus suspects, et se signala par des exploits dignes d'un prince Lacédémonien. Près de revenir, il fatigua son armée par des marches et des contre-marches, de sorte que plusieurs demandèrent à rester dans les lieux conquis par sa valeur. Il ne prit donc avec lui que ceux qui convenoient à ses desseins. Arrivé près de Sparte, il se fit précéder par une troupe sûre qui devoit le débarrasser des Ephores, dont il avoit déjà éprouvé, et dont il craignoit la résistance. De cinq, on en tua quatre, le cinquième se sauva, et on ne s'en embarrassa plus.

Le lendemain *Cléomène* paroît dans la place publique. Il avoit fait ôter les sièges des Ephores, et n'en avoit fait laisser qu'un qu'il occupa. Après avoir rendu compte au peuple de ses vues et de sa conduite, il proteste que c'est malgré lui qu'il s'est servi de moyens violens, et qu'il ne s'en permettra plus

qu'un
citoy
Il fu
biens
père
assign
qu'il
peler,
mettro
das ro
peuple
seul oc
Lycur
cation
pour s
un corp
discipli
nouvelle
l'exemp
trouvci
blemens
cienne a
pendans
étoient n
de la libe
loit pas q
es en gé
Malheu
ité entre
Achéens.
du roi de
Tom.

qu'un seul qui est l'exil de quatre-vingt citoyens, dont il fait afficher les noms. Il fut ensuite le premier à mettre ses biens en commun. Ses amis et son beau-père l'imitèrent. Dans le partage, il assigna une portion à chacun de ceux qu'il avoit bannis, et promit de les rappeler, lorsque les circonstances le permettroient. Il nomma son frère *Euclidas* roi avec lui, ce qui plût beaucoup au peuple, qui craignoit qu'il ne voulût seul occuper le trône. Les autres lois de *Lycurgue*, sur-tout par rapport à l'éducation des enfans, furent rétablies, et pour soutenir ces changemens, il leva un corps de troupes considérable qu'il disciplina, et qu'il arma d'une manière nouvelle. Il donna aussi, quant au luxe, l'exemple de ce qu'il prescrivoit. On ne trouvoit chez lui ni habits, ni ameublemens précieux; tout y respiroit l'ancienne austérité; elle ne bannissoit cependant pas la gaîté et l'affabilité qui lui étoient naturelles. On remarque qu'ami de la liberté jusqu'à sa table, il ne vouloit pas que des invitations trop pressantes en gênassent les plaisirs.

Malheureusement il s'éleva une rivalité entre *Cléomène* et *Aratus*, chef des Achéens. Malgré les efforts et l'habileté du roi des Lacédémoniens, affoiblis par

des guerres antérieures, ceux-ci furent vaincus. *Cléomène*, pressé par l'ennemi, eut recours à *Ptolémée*, roi d'Égypte, qui lui promit du secours, pourvu qu'il lui envoyât sa mère et ses enfans en ôtage. Cette demande embarrassa cruellement *Cléomène*. Plus d'une fois il fut près d'en parler à sa mère, mais il avoit peine à s'y résoudre. Quand enfin il lui eut déclaré la chose, elle se mit à rire. « Quoi ! dit-elle, c'est donc-là ce que vous n'osez me découvrir ! Eh ! que ne me jetez-vous au plutôt dans quel- » que vaisseau, pour m'envoyer par- » tout où vous croirez que mon corps » pourra être utile à Sparte, avant que » la mort ne vienne le détruire » ? Quand *Cratésiclée* fut sur le point de s'embarquer, elle tira son fils à part, et le mena seul dans le temple de Neptune, où elle l'embrassa, le baigna de larmes ; mais voyant couler celles de son fils, elle lui dit : « Allons, roi de Lacédémone, » essayons nos larmes, afin qu'en sor- » tant de ce temple, personne ne nous » voie pleurer, ni rien faire qui soit » indigne de notre patrie. Nous ne » sommes maîtres que de nos actions ; » mais les événemens sont entre les » mains des dieux ». Arrivée en Égypte, elle lui écrivit : « Roi de Sparte, faites

«
«
«
«
son
mit
par
Séra
et d
misé
déjà
nées
paton
aux y
avec l
La
et la
niens.
dans
leur la
Agési
curgu
royale
que E
Agésip
d'autre
Il laissa
anéanti
tué en
Après
puissant

« hardiment ce qui vous paroitra utile
 « ou glorieux pour la patrie, et qu'une
 « vieille femme et un enfant ne vous
 « fassent pas craindre *Ptolémée* ». Ce
 sont-là les derniers élans de la magnani-
 mité lacédémonienne! *Cléomène*, battu
 par les Macédoniens, à la journée de
 Sérasié, fut obligé d'abandonner Sparte,
 et de se réfugier en Egypte, où il périt
 misérablement, ainsi que nous l'avons
 déjà raconté dans l'histoire des *Ptolé-
 mées*, roi d'Egypte. *Ptolémée-Philo-
 pator* fit mettre son cadavre en croix,
 aux yeux de sa mère, qu'on massacra
 avec le reste de sa famille.

La fuite de *Cléomène* avoit livré Sparte
 et la Laconie au pouvoir des Macédo-
 niens. Ils se contentèrent de les tenir
 dans une espèce de sujétion; mais ils
 leur laissèrent élire des rois, qui furent
Agésipolis, fils de *Cléombrote*, et *Ly-
 curgue*, qui n'étoit pas de la famille
 royale, et qu'une somme donnée à cha-
 que Ephore fit reconnoître. Il chassa
Agésipolis, et lui-même menacé par
 d'autres Ephores, fut contraint de fuir.
 Il laissa le trône à *Machanidas*, qui
 anéantit la puissance des Ephores, et fut
 tué en combattant contre les Achéens.

Après sa mort, Sparte gémit sous la
 puissance de *Nabis*, qu'on regarde

Nabis.

Ap. D. 2803.

Av. J.C. 195.

comme le plus odieux des tyrans. On ignore comment il parvint au trône, mais on sait que parvenu à la puissance suprême, il se montra ennemi de tous ceux qui se distinguoient par leur naissance, leur mérite ou leur courage, massacrant les uns, bannissant les autres, pour les faire ensuite plus aisément assassiner. Il inventa une machine qui représentoit une femme vêtue d'habits magnifiques. Chaque fois qu'il vouloit extorquer de l'argent et qu'on refusoit de lui en donner, il faisoit avancer la machine, qui toute garnie de pointes de fer, embrassoit le malheureux, et le forçoit d'accorder au tyran ce qu'il exigeoit. Sous son gouvernement, tout cruel qu'il étoit, Sparte reprit quelque splendeur ; ses succès forcèrent les Achéens à appeler à leur secours les Romains. *T. Quintius* vint comme arbitre. Son arrivée en Grèce, sa marche contre Lacédémone, inquiétèrent *Nabis*. Il craignoit les ennemis qu'il avoit dans Sparte. Pour prévenir leur soulèvement à l'approche du général romain, il assemble les citoyens hors de la ville, les fait environner par les troupes, et dans un discours étudié, il leur rappelle les peines qu'il a déjà prises en plusieurs occasions, pour sauver Sparte, qu'il est

ton
s'e
«
«
« v
« a
« s
« tr
« é
« re
née
rent
leur
la nu
ger d
jusqu
coup
Le
de sa
assez
ne vo
les au
sées d
ficiles
tyran
dont
Malgré
vint ce
une su
tiates
général

toujours dans la même disposition de s'exposer pour eux à tous les périls : « mais je me vois forcé, ajoute-t-il, « d'exiger une chose aussi nécessaire à « votre sûreté qu'à la mienne. Il y en « a parmi vous dont la conduite m'est « suspecte : j'ai dessein de les faire met- « tre en prison, jusqu'à ce que le danger « étant passé, j'aie le plaisir de leur « rendre la liberté ». La multitude éton- née reste immobile. Ses satellites saisi- rent quatre-vingt citoyens distingués par leur réputation de gens d'honneur, et la nuit suivante le monstre les fit égor- ger dans la prison. Il fit aussi fouetter jusqu'au sang et mettre à mort beau- coup d'Iloles, dont il se défioit.

Le général romain, selon la politique de sa nation, obtint contre le tyran assez de succès pour l'humilier, mais il ne voulut pas le détruire, de peur que les autres parties de la Grèce débarras- sées de *Nabis*, ne devinssent plus dif- ficiles à subjuger. Il se forma contre le tyran de Lacédémone une grande ligue, dont les *Ætoliens* étoient les chefs. Malgré tant de forces réunies, on ne vint cependant à bout de *Nabis* que par une surprise. Après sa mort, les Spar- tiates encouragés par *Philopémen*, général des *Ætoliens* reprirent leur

liberté , et se joignirent à la ligue achéenne.

On attribue l'esclavage des Lacédémoniens sous les derniers tyrans , à trois causes : 1°. la corruption des mœurs , qui est toujours le premier pas vers la servitude ; 2°. la proscription des gens les plus distingués par leurs richesses , leur mérite et leur autorité , forcés d'abandonner leur patrie ; 3°. la patience des gens d'un caractère bon et doux , qui dans le malheur se nourrissoient d'espérance et se croyoient libres , tant que la république asservie par ses enfans ne plioit pas sous un joug étranger. Ainsi disparut d'entre les puissances celle de Lacédémone , qui avoit tenu un rang si distingué. Elle n'eut même pas l'honneur de figurer avec les républiques grecques , que la ligue achéenne soutint quelque temps contre les Romains , et il ne reste plus de Sparte que le nom. On nomme la ville nouvelle qui remplace l'ancienne , Misithra.

LIGUE ACHÉENNE.

L'Achaïe a été le centre de la plus longue ligue qui ait existé ; il faut que

le gé
pays
respe
voris
com
derni
où fin
ligue
lexan
elle se
Achée
éclat ,
comba
Romain
Cett
provinc
la Grè
Mégare
Béotie ,
ensuite
rinthe ,
D'un
l'Achaïe
degré de
grands e
prépond
la valeur
de ses lo
des rois
plan d'u
que , qu'

le génie de ses habitans et de ceux des pays voisins , il faut que leur position respective aient été bien propres à favoriser une association , pour qu'elle ait commencé dès le temps de *Gigès* , leur dernier roi , c'est-à-dire , au moment où finissent les temps héroïques ; cette ligue se maintint jusqu'au règne d'*Alexandre*. Détruite par ce conquérant , elle se reproduisit sous le nom de *ligue Achéenne* , et ensuite se soutint avec éclat , jusqu'au moment où elle succomba sous la puissance énorme des Romains.

Cette ligue embrassoit d'abord les provinces du continent , qu'on appeloit la Grèce ; savoir l'Attique , le pays de Mégare , la Locride , la Phocide , la Béotie , l'Ætolie et la Doride. Elle s'est ensuite resserrée entre la baie de Corinthe , Sycione et l'Elide.

D'une considération assez médiocre , l'Achaïe s'éleva insensiblement à un degré de pouvoir supérieur à celui des grands états de la Grèce. Elle ne dut sa prépondérance ni à la population , ni à la valeur des Achéens , mais à la sagesse de ses lois. Après avoir secoué le joug des rois , les Achéens se formèrent le plan d'un gouvernement démocratique , qu'adoptèrent toutes les villes de

leur petite république ; de telle sorte cependant que ces villes ne formant qu'un seul corps , étoient néanmoins indépendantes les unes des autres. Elles étoient unies par une étroite alliance , gouvernées par les mêmes lois , elles avoient la même monnoie , les mêmes poids , les mêmes magistrats ; en un mot , il régnoit tant d'uniformité entr'elles , que toute l'Achaïe ne paroissoit qu'une seule ville. C'est ce qui détermina plusieurs peuples de leur voisinage , à adopter leur forme de gouvernement , et à accéder à leur ligue. Quand il s'éleva une puissance à laquelle ils ne purent résister , comme celle d'Alexandre , l'association cessa d'elle-même.

Mais les Achéens n'ayant pas encore eu le temps sous ses successeurs , d'oublier le prix de la liberté , résolurent de secouer un joug aussi incommode que honteux. Les habitans de *Patra* et de *Dima* , deux assez petites villes , renouvelèrent leur ancienne association. D'autres villes voisines , qui n'étoient pas beaucoup plus considérables , s'y joignirent après avoir tué les tyrans qui les opprimoient. Le bon ordre qui régnoit dans cette petite république , dans laquelle la liberté et l'égalité se trouvoient réunies avec un amour sincère pour la

just
siet
ple.
rem
qu'
et le
que
II
leur
tans
et v
men
trou
rité
de se
famil
sept a
ne s'
multe
le me
erré c
il ent
sœur
regar
que c
comm
Argos
possib
père.
Arc
forma

justice et le bien public, engagea plusieurs autres villes à imiter leur exemple. Mais la ligue n'acquiesça une force remarquable de résistance et d'agression, qu'à l'époque seulement où les conseils et les exploits d'*Aratus* lui eurent donné quelque consistance.

Il étoit fils de *Clinias*, un des meilleurs citoyens de Sycione. Les habitants avoient choisi *Clinias* pour chef, et vivoient heureux sous son gouvernement, lorsqu'un nommé *Abandidas* trouva moyen de s'emparer de l'autorité souveraine. Son premier soin fut de se défaire de *Clinias* et de toute sa famille. *Aratus*, quoiqu'il n'eût que sept ans, n'auroit pas été épargné, s'il ne s'étoit échappé à la faveur du tumulte qu'occasionnoit dans la maison le meurtre de son père. Après avoir erré quelque temps autour de la ville, il entra par hasard dans la maison de la sœur du tyran, pour s'y cacher. Elle regarda comme une inspiration divine que cet enfant eût choisi sa maison comme un asile, et le fit conduire à Argos, où il fut élevé avec tous les soins possibles, par quelques amis de son père.

Aratus n'avoit que vingt ans lorsqu'il forma le projet de rendre la liberté à sa

Aratus.

Ap. D. 2723

Av. J.-C. 275

patric. Malgré l'attention de *Nicoclès* successeur d'*Abandidas*, qui surveilloit toutes ses démarches, le jeune Sycionien trouva moyen de lever des troupes. Il escalada la nuit les murailles de Sycione. Le tyran *Nicoclès*, successeur d'*Abandidas*, s'enfuit. Les habitans, réveillés par le bruit, s'assemblèrent. Un héraut parut, et fit la proclamation suivante : « *Aratus*, fils de *Clinias*, invite tous les citoyens à reprendre leur ancienne liberté ». Cette invitation fut reçue avec de vives acclamations de joie. Il n'y eut dans cette révolution, pas une goutte de sang répandue. Mais *Nicoclès* ne voulant point renoncer à sa puissance, eut recours, pour la recouvrer, à *Antigone*, roi de Macédoine. Pour lui résister, *Aratus* ne trouva pas de meilleur moyen que de joindre Sycione à la ligue des Achéens, qui se relevoit. Lui-même l'augmenta de la ville de Corinthe, dont il enleva la citadelle aux Macédoniens. Elle devint un point d'appui important pour la ligue, à laquelle se réunirent plusieurs villes considérables, dont les rois, qu'on nommoit tyrans, résignèrent volontairement leur autorité. C'est à peu-près de ce temps qu'on doit dater l'établissement des lois que cette ligue s'imposa.

To
un gra
fois
nomb
citoye
seil dé
et disp
sident
rale à
présid
l'armé
mais il
On lui
gistrats
Ils éto
affaires
pouvoir
sans ,
Lorsqu
çoit pa
ou ref
en tem
traindr
pouvoir
du con
posoier
gers ne
n'ait é
écrit au
bres du
sous qu

Toutes les villes étoient soumises à un grand conseil qui s'assembloit deux fois par an. Chacun y envoyoit un nombre de députés, élus par leurs concitoyens à la pluralité des voix. Ce conseil décidoit de la paix et de la guerre, et dispoit des places vacantes. Le président étoit élu dans l'assemblée générale à la pluralité. Il pouvoit réunir la présidence et le commandement de l'armée. Il avoit une grande puissance, mais il étoit comptable et responsable. On lui choisissoit pour conseil dix magistrats, qui s'appeloient *demiurges*. Ils étoient chargés de la direction des affaires en l'absence du président, et pouvoient même, dans des cas pressans, assembler le conseil général. Lorsqu'une ville de la ligue n'acquiesçoit pas aux résolutions de l'assemblée, ou refusoit de fournir son contingent en temps de guerre, on pouvoit l'y contraindre par la force des armes. On ne pouvoit être incorporé à la ligue, que du consentement de ceux qui la composoient. Nulle proposition des étrangers ne sera faite à l'assemblée, qu'elle n'ait été auparavant communiquée par écrit au président. Défense aux membres du conseil de recevoir des présens, sous quelque prétexte que ce soit. L'as-

CARLETON UNIVERSITY

semblée générale ne dura jamais que trois jours.

Ap. D. 2778

Av. J. C. 220

La première guerre importante de la ligue fut contre les Lacédémoniens, suscitée par *Cléomène*, leur roi, qui avoit besoin d'occuper ses sujets; ils eurent aussi à combattre contre les *Ætoliens*. Les succès de ces deux ennemis forcèrent la ligue d'appeler à son secours *Antigone* avec les Macédoniens. Ces forces réunies écrasèrent *Cléomène*. Les *Ætoliens*, privés de l'appui de Lacédémone, furent forcés de se tenir tranquilles. Les *Ætoliens* vivoient sur terre, comme des corsaires sur mer, c'est-à-dire, de rapines. Ils s'ennuyèrent du calme qui avoit succédé à la guerre de *Cléomène*. Las d'une paix qui les ruinoit, ils attaquèrent les Messéniens. Ceux-ci étoient du corps de la ligue qui prit leur défense. Mais *Aratus*, qui commandoit les troupes Achéennes, essuya un échec considérable. Il conseilla d'appeler encore les Lacédémoniens. *Philippe*, successeur d'*Antigone*, vint au secours de la ligue. Pendant qu'il ravageoit l'*Ætolie*, les *Ætoliens* pillèrent la Macédoine, et tout étoit en feu dans le Péloponèse.

Une intrigue de cour hâtoit ou ralentissoit les ruines et les massacres. *Phi-*

lipp
des
des
Celu
son
trer
men
s'effo
renve
eut
proje
parce
Phil
dans
dans
qu'il
disgra
dition
que la
son in
retour
au dev
comm
mais
avec le
veur,
sitôt
le min
Mais
après
le con

lippe, jeune prince tout entier à la gloire des armes, se reposoit de la conduite des affaires sur *Apelle*, son ministre. Celui-ci prit ombrage de l'estime que son maître monroit à *Aratus*. Il fit entrer plusieurs grands dans ses sentimens, et en forma une cabale qui s'efforçoit, par tous les moyens, de renverser le crédit de l'étranger. Il y eut des entreprises manquées, des projets bien combinés qui échouèrent, parce qu'*Aratus* les avoit conseillés. *Philippe* n'en persévéroit pas moins dans son attachement. Le roi remarqua dans son ministre des perfidies si claires, qu'il résolut de le punir. Il essaya de le disgracier. *Apelle* revenoit d'une expédition qui avoit été heureuse, parce que la conduisant lui-même, il étoit de son intérêt de la faire réussir : à son retour, tous les courtisans coururent au devant de lui, et l'accompagnèrent, comme en triomphe, jusqu'au palais ; mais lorsqu'il s'attendoit à être reçu avec les marques de la plus grande faveur, la garde lui refusa l'entrée. Aussitôt la foule des flatteurs disparoit, et le ministre gagne tristement sa maison. Mais comme il avoit de la capacité, après ce léger châtement qui auroit dû le corriger, le roi lui rendit sa con-

fiance. *Apelle* en abusa de nouveau. Ses manœuvres soulevèrent l'armée à laquelle il persuada que de prétendues injustices commises dans le partage du butin, étoient inspirées par *Aratus*. *Philippe* crut alors devoir couper le mal par la racine. Il dissimula quelque temps, et toutes les mesures étant bien prises, il fit arrêter *Apelle*, qui fut puni de mort, avec un des ses principaux complices : un autre se tua lui-même.

Prophétie
d'Agélas.

Les désastres de ces guerres inspirèrent à toutes les parties et à *Philippe* lui-même le désir de la paix. Dans les conférences qui s'ouvrirent à Naupacte, *Agélas*, ambassadeur des alliés, fit en présence du roi un discours que l'événement pourroit faire regarder comme une prophétie. « Il seroit à désirer, « dit-il, que les Grecs ne se fissent « jamais la guerre, qu'ils se tinsent « pour ainsi dire par la main, et qu'ils « unissent leurs forces pour se garan- « tir des barbares qu'ils doivent tant « appréhender. Si une pareille intel- « ligence ne peut être éternelle, nous « devons du moins nous réunir dans « la conjoncture présente, et veiller à la « conservation de notre liberté, mena- « cée de toutes parts. L'homme le moins « instruit en politique prévoit que les

« vai
« ne
« l'en
« qu'
« les
« dev
« som
« gara
« atta
« qu'à
« blir
« et v
« moy
« et vo
« fidél
« la gl
« faire
« nez
« tez d
« mis t
« l'occ
« pire
« soufl
« de l'o
« est b
« bient
« guerr
« affaire
Ce sa
sio d'u
dura pa

« vainqueurs Carthaginois ou Romains
 « ne borneront pas leur ambition à
 « l'empire de l'Italie ou de la Sicile, et
 « qu'ils y comprendront la Grèce. Tous
 « les Grecs, et vous-même, ô Philippe!
 « devez considérer le péril dont nous
 « sommes menacés. Vous pouvez en
 « garantir les Grecs, si au lieu de les
 « attaquer, comme vous avez fait jus-
 « qu'à présent, et si au lieu de les affoi-
 « blir, vous prenez leurs intérêts à cœur,
 « et veillez pour leur défense. Par ce
 « moyen, vous gagnerez leur affection,
 « et vous les engagerez à vous demeurer
 « fidèlement attachés. Si soupirant après
 « la gloire, vous avez le dessein de
 « faire quelque grande entreprise, tour-
 « nez les yeux vers l'occident, profi-
 « tez des événemens d'une guerre qui a
 « mis toute l'Italie en feu. Sachez saisir
 « l'occasion, et je vous promets l'em-
 « pire universel. Si au contraire vous
 « souffrez que l'orage qui s'élève du côté
 « de l'occident, fonde sur la Grèce, il
 « est bien à craindre que vous ne soyez
 « bientôt plus en pouvoir de faire la
 « guerre ou la paix, et régler vos
 « affaires selon votre volonté ».

Ce sage discours déterminâ la conclu-
 sion d'une paix générale, mais elle ne
 dura pas long-tems. *Annibal* engagea

Mort
 d'Aratus.

Ap. D. 27^e 7

Av. J.C. 211

Philippe à rompre avec les Romains. Ce prince, pour être utile à son nouvel allié, crut intéressant de se rendre puissant en Grèce. Il s'empara d'Ithome, place forte de Messénie. *Aratus* n'étoit point d'avis de faire cette conquête. « En la gardant, lui dit-il, vous perdez votre principale citadelle, qui est votre crédit ». La franchise du républicain déplut; il s'en aperçut, et se retira à Sycione avec son fils, jeune encore, mais déjà très-estimé. *Philippe* craignant pour ses projets ambitieux, les conseils et la bravoure de ces deux hommes, fit donner au père un poison lent, dont les effets, pouvoient être regardés comme les symptômes d'une maladie ordinaire. *Aratus* ne s'y trompa nullement. Un de ses amis lui témoignant sa surprise, de lui voir cracher du sang, le malade lui dit : « Voilà mon cher *Céphalion*, le fruit de l'amitié des rois ». Le fils fut traité encore plus inhumainement. On lui donna un de ces poisons qui jettent dans la démence, et qui lui fit commettre des actions abominables, dont il auroit été déshonoré, si on avoit pu les croire volontaires. Les Sycioniens honorèrent les obsèques du père par des hymnes, des

cant
d'été
le re
tien
De
plisse
assié
taqu
Il en
lui co
lopén
pes.
génér
sadeu
Achés
Ils
ensem
lippe
que l
impos
rester
tion,
dont i
auroie
unes
d'app
ambas
honne
Du r
gueill
de pro

cantiques et des jeux funèbres, et lui déférèrent les honneurs divins. On doit le regarder comme le principal soutien de la ligue Achéenne.

Déjà la prophétie d'*Agélas* s'accomplissoit. *Philippe*, dans les villes qu'il assiégeoit, et dans les armées qu'il attaquoit, trouvoit des Romains en tête. Il engagea les Achéens à se joindre à lui contre eux. La ligue avoit alors *Philopémen* pour commandant de ses troupes. Ses succès amenèrent une paix générale, pendant laquelle des ambassadeurs Romains déterminèrent les Achéens à s'unir à eux.

Ils joignirent leurs troupes, et eurent ensemble des succès qui forcèrent *Philippe* à accepter la paix aux conditions que Rome et la ligue voulurent lui imposer. La principale fut qu'il ne lui resteroit dans la Grèce aucune domination, et qu'il rendroit toutes les villes dont il étoit en possession. Les Romains auroient bien voulu en garder quelques-unes qui leur auroient servi de point d'appui en Grèce; mais *Flaminius*, leur ambassadeur, crut qu'il falloit se faire honneur d'un entier désintéressement. Du rôle d'allié, selon le génie orgueilleux de la nation, il passa à celui de protecteur. Il prit occasion des jeux

La Grèce
déclarée li-
bre.

Ap. D. 2807
Av. J.C. 191

PARIS
UNIVERSITY

isthmiques , qui rassembloient des députés de toutes les parties de la Grèce , pour faire lire par un héraut ce fameux décret : « Le sénat et le peuple Romain , et *Quintius Flaminius* , pro-
 « consul , après avoir vaincu *Philippe* ,
 « et donné la paix à la Macédoine ,
 « déclarent les Corinthiens , les Phocéens , les Locriens , les Eubéens ,
 « les Magnésiens , les Thessaliens , les Perrhèbes , les Achéens et les Phitotes
 « entièrement libres. Que tous ces
 « peuples vivent dans un état d'indépendance , et se gouvernent par leurs
 « propres lois. ».

Par cette liberté générale , la ligue Achéenne s'augmenta de plusieurs alliés , entr'autres de Lacédémone , que le généreux *Philopémen* délivra de l'affreuse tyrannie de *Nabis*. Des dépouilles trouvées dans le palais de cet usurpateur , les Spartiates tirèrent une somme très-considérable , qu'ils vouloient offrir à leur libérateur. Mais quant il fut question de la lui présenter , la vénération qu'on avoit pour sa vertu , et la crainte de le désobliger , firent qu'on ne put trouver personne , et on fut obligé d'avoir recours à un décret qui enjoignoit à *Timolaus* , son ami particulier , de s'acquitter de cette commis-

Désintéressement de *Philopémen*.

Ap. D. 2812
 47. J. C. 186

sion. I
 la rem
 de l'au
 de sa g
 qu'il n
 sième
 tiates ,
 propos
 sang-fr
 après le
 noissan
 « Gard
 « pour
 « cour
 « votre
 « se tar
 « sord
 « de fe
 « un a
 « touj
 « ne vo
 Sous
 men , la
 les effor
 miner
 qu'on
 fut ble
 les Mes
 la ligue
 gés de
 sonnier

sion. Deux fois il se mit en devoir de la remplir, et deux fois il fut si frappé de l'austérité des mœurs de *Philopémen*, de sa grandeur d'ame et de sa frugalité, qu'il n'osa parler de présent. Une troisième fois, toujours forcé par les Spartiates, il gagne sur lui de faire sa proposition. *Philopémen* l'écoute de sang-froid, assemble les citoyens, et après leur avoir témoigné la vive reconnaissance dont il est pénétré, il ajoute : « Gardez cet argent, ô Lacédémoniens, « pour gagner ceux qui, par leurs dis- « cours séditieux, mettent le trouble dans « votre ville, afin qu'étant payés pour « se taire, ils ne causent plus de dé- « sordre ; car il est bien plus avantageux « de fermer la bouche à un ennemi qu'à « un ami. Quant à moi vous pourrez « toujours compter sur mon amitié, qui « ne vous coûtera jamais rien ».

Sous le commandement de *Philopémen*, la ligue Achéenne se soutint malgré les efforts secrets des Romains, pour la miner et la détruire. Ce grand homme qu'on a nommé le dernier des Grecs, fut blessé et pris dans une action contre les Messéniens qui s'étoient détachés de la ligue. Les vainqueurs étoient partagés de sentimens à l'égard de leur prisonnier. Les uns ne pouvoient sans verser

Sa mort,

Ap. D. 2820

Av. J.C. 178

HARVARD UNIVERSITY

des larmes , voir dans les fers ce héros de la Grèce , sous lequel la plupart avoient combattu et triomphé , et qui les avoit délivrés de la tyrannie de *Nabis*. Les autres aimoient à voir en lui un ennemi humilié. Pour jouir à leur aise de ce spectacle , ils demandèrent que tout blessé qu'il étoit , il fut placé sur le théâtre ; mais ses ennemis remarquant que ce spectacle ranimeroit l'estime et l'affection du peuple , le retirèrent brusquement , et le firent porter dans un cachot , où blessé , malade et fatigué , il passa une nuit cruelle. Le lendemain le peuple s'assembla. Il desiroit obtenir , des ennemis , des conditions avantageuses en échange du prisonnier ; mais ceux quiavoient entraîné le peuple dans la révolte contre la ligue , et qui craignoient de trouver en lui un ennemi implacable , convinrent de le faire mourir. L'exécuteur , par leur ordre , alla porter le poison à *Philopémen*. Quand il le vit entrer , une coupe à la main , il se souleva avec peine , et demanda d'un air tranquille si les jeunes gens qui avoient combattu avec lui , et auxquels il avoit été possible de se sauver , avoient gagné un lieu de sûreté. *Pas un n'a été tué ni pris* , répondit l'exécuteur. *Je meurs content* , dit *Philopémen* , il prit la

coupe
le visa
vengé
sène e
de *PA*
peuple
r'eux
même
funèbr
noit sa
à Még
l'armée
enchaî
sa mor
beau ;
Grèce
en son
Les E
dire , la
politiqu
ne se cor
auquel
trance ;
ce princ
sances ,
injustic
les renc
Non se
les unes
sein mē
une div

coupe, et la vuida, la joie peinte sur le visage. Sa mort ne tarda pas à être vengée; les Achéens investirent Messène et demandèrent que les meurtriers de *Philopémen* leur fussent livrés. Le peuple n'hésita pas. Le principal d'entre eux, nommé *Dinocrate*, se tua lui-même. Les autres servirent à la pompe funèbre de ce héros. L'urne qui contenoit sa cendre, fut portée en triomphe à *Mégalopolis*, sa ville natale. Toute l'armée l'escortoit. A la suite marchoient enchaînés les Messéniens coupables de sa mort. Il furent lapidés sur son tombeau; et il y eut peu de villes de la Grèce qui n'érigéât quelques trophées en son honneur.

Les Romains enchaînèrent, pour ainsi dire, la ligue achéenne, par des égards politiques, tant qu'ils craignirent qu'elle ne secourût *Persée*, roi de Macédoine, auquel ils faisoient une guerre à outrance; mais quand ils eurent vaincu ce prince, ils cessèrent leurs complaisances, ou plutôt ils commencèrent les injustices dont le plan bien combiné, les rendit à la fin maîtres de la Grèce. Non seulement ils excitèrent les villes les unes contre les autres, mais dans le sein même des villes, ils entretenoient une division funeste par des émissaires.

Injustice des Romains.

Ap. D. 2836

AV. J. C. 162

Leurs partisans étoient sûrs d'être soutenus, quelle que fût l'iniquité de leurs prétentions. Ils soulevoient les esclaves contre les maîtres ; soudoyoient d'infâmes délateurs ; bientôt ce fut un crime d'avoir manqué de dévouement aux intérêts des Romains. Il y eut des listes de proscriptions. Ils envoyèrent des commissaires chargés de mettre leurs sentences secrètes à exécution. Dans une assemblée publique des Achéens, ils eurent l'impudence de demander que ceux qui avoient assisté *Persée*, fussent préalablement condamnés à mort, et qu'ensuite ils les nommeroient. « Après la condamnation ! s'écria l'assemblée ; quelle justice est-ce là ? commencez par les nommer, et qu'ils se défendent. S'ils ne peuvent rien dire pour leur justification, nous promettons de les condamner. Vous le promettez, répliqua le commissaire : eh bien ! tous vos capitaines généraux, tous ceux qui ont rempli quelque charge dans votre république, sont coupables de ce crime ». *Xenon*, homme de grand crédit, et fort respecté dans la ligue, se lève et dit : « J'ai commandé l'armée, j'ai eu l'honneur d'être chef de la ligue. Je proteste de n'avoir jamais rien fait contre les intérêts des Ro-

« mai
 « je s
 « dev
 « à R
 saisit
 « Pui
 « lui
 « app
 « ble
 étoien
 partir
 Rome
 homm
 là leur
 Leu
 sible p
 Italie
 villes,
 s'ils av
 seil d
 mand
 Le sér
 vaise
 trouve
 s'étoie
 quel
 Achée
 lenne
 il rép
 qu'il t
 exilés

« mains, et si quelqu'un m'attaque,
« je suis prêt à me justifier, soit ici
« devant l'assemblée des Achéens, soit
« à Rome devant le sénat ». Le Romain
saisit cette dernière parole, et dit :
« Puisque *Xenon* a nommé le sénat,
« lui et les autres accusés ne peuvent
« appeler à un tribunal plus équita-
« ble ». Il nomma ensuite ceux qui
étoient accusés, et leur ordonna de
partir pour aller plaider leur cause à
Rome. Ils étoient plus de mille, tous
hommes d'un mérite distingué, et c'étoit
là leur crime.

Leur départ fut une plaie bien sen-
sible pour la ligue achéenne. Arrivés en
Italie, on les distribua en différentes
villes, où ils restèrent prisonniers comme
s'ils avoient déjà été condamnés. Le con-
seil d'Achaïe députa à Rome, pour de-
mander qu'ils pussent plaider leur cause.
Le sénat répondit avec une insigne mau-
vaise foi, que les bannis avoient été
trouvés coupables en Achaïe, et ne
s'étoient rendus à Rome que pour savoir
quel châtiment leur seroit infligé. Les
Achéens envoyèrent une ambassade so-
lennelle, qui embarrassa le sénat; mais
il répondit qu'il ne lui paroissoit pas
qu'il fût de l'intérêt des Achéens que les
exilés retournassent dans leur patrie. A

une autre ambassade qui s'abaissa à des supplications, le sénat inexorable opposa toujours le même refus. On ne gagna même à ces instances que de rendre l'esclavage des proscrits plus dur. Dix-sept ans se passèrent en prières inutiles. Ils étoient réduits à environ trois cents, lorsque *Polybe*, qui étoit un de ces infortunés, et qui avoit rendu des services à *Paul Emile* dans l'éducation de ses enfans, obtint, par cette protection, que leur affaire fût rappelée au sénat. *Caton*, par complaisance pour le jeune *Scipion*, promit d'appuyer la demande. Quand elle fut présentée, les opinions se partagèrent; le plus grand nombre cependant étoit défavorable. Quand le tour de *Caton* arriva, il prit l'air le plus grave, et dit : « A nous voir
« disputer avec tant de chaleur pour
« savoir si quelques vieillards de Grèce,
« seront enterrés en Italie ou dans leur
« propre pays, ne croiroit-on pas que
« nous n'avons rien à faire » ?

Cette plaisanterie rendit le sénat honteux, et la demande fut accordée. *Polybe* auroit désiré qu'on prononçât, qu'en arrivant, ils seroient rétablis dans leurs charges et dignités. Avant de présenter sa requête, il demanda conseil à *Caton*. Le sénateur lui répondit en souriant :

« *Po*
« d'*U*
« l'ant
« char
« sées
« Deu
Dioeus
vengea
de rend
rité; m
ruine.
tus, ni
entrepr
auroien
circonst
tisme ét
subsisto
me une
ces disp
ter sur d
étoient
politiqu
Les deu
d'attaqu
déclarer
crièrent
sulter le
se voyan
ils les m
à la pop
la patrie
Tom.

« *Polybe*, vous n'imitiez pas la sagesse
« d'*Ulysse*. Vous voulez rentrer dans
« l'ancre du Cyclope, pour quelques mé-
« chantes hardes que vous y avez laissés. »

Deux de ces députés, *Crytolaiüs* et *Dicæus*, revenus dans leur patrie la vengeance dans le cœur, se proposèrent de rendre à la ligue son ancienne autorité; mais ils ne firent que précipiter sa ruine. Ils n'avoient ni la sagesse d'*Ara-tus*, ni la force de *Philopémen*; et ils entreprirent un ouvrage que ces héros auroient eu peine à imaginer dans les circonstances actuelles. L'ancien patriotisme étoit détruit chez les grands. Il ne subsistoit plus dans le peuple, que comme une effervescence passagère. Avec ces dispositions, on ne pouvoit compter sur des efforts grands et durables, qui étoient cependant nécessaires contre la politique et la puissance des Romains. Les deux Achéens eurent la mal-adresse d'attaquer les Romains de front. Ils se déclarèrent hautement contre eux, déclarèrent leurs intentions, et firent insulte leurs députés par le peuple. Ne se voyant pas soutenus par les grands, ils les maltraitèrent, et les dénoncèrent à la populace, comme des ennemis de la patrie, et leur attirèrent des persé-

cutions qui les engagèrent à fuir. Les troupes de la république se ressentirent de cette espèce de défection; elles se trouvèrent composées d'une tourbe sans discipline, mais pleine d'audace et de présomption.

Prise de
Corinthe.

Ap. D. 2857

Av. J-C. 141

Telle étoit l'armée que *Crytolaiüs* et *Diceus* opposèrent à *Memmius*, général romain, sous les murs de *Corinthe*. Une bataille décida du sort de la république Achéenne. Le courage aveugle balança quelque temps la victoire. Mais l'habitude et l'expérience l'emportèrent. *Crytolaiüs* fut tué, *Diceus* s'enfuit à toute bride à *Mégalapolis* où étoit sa femme; il la tua, mit le feu à sa maison, et s'empoisonna. Il auroit pu se retirer à *Corinthe*, qui étoit une des plus fortes places de la terre, et y obtenir une capitulation honorable. Les Corinthiens furent tellement étourdis de cette défaite, qu'ils ne songèrent pas seulement à fermer leurs portes. Elles restèrent trois jours ouvertes, et les remparts sans défenseurs. *Memmius* n'osoit y entrer dans la crainte de qu'elqu'embuscade; enfin il s'y hasarda, et quand il eut assuré sa possession, il en abandonna le pillage à ses soldats. Les hommes furent passés au fil de l'épée, les femmes et les enfans furent vendus comme esclaves.

L
passe
l'emp
par l
meut
Plusi
tomb
qui,
détrui
On cit
sur le
qu'ils
comm
acheta
plus d
noie. L
noisseu
car, ay
seaux,
vouloit
menaç
navires
venoi
les obli
Aprè
tion des
duite en
rain son
die, for
compos
nommer

Les trésors qui s'y trouvèrent surpassent toute imagination. Corinthe l'emportoit sur toutes les villes, tant par la quantité, que par la richesse des meubles, des statues et des tableaux. Plusieurs pièces d'un prix inestimable, tombèrent entre les mains des soldats, qui, n'en connoissant pas la beauté, les détruisirent ou les vendirent à vil prix. On cite entre autres un tableau d'*Apelle*, sur lequel les soldats jouèrent aux dés, qu'ils troquèrent pour une table plus commode, et qu'*Attale*, roi de Pergame, acheta une somme qui équivaldroit à plus de cent mille livres de notre monnoie. Le général n'étoit pas plus connoisseur, ni plus habile que les soldats; car, ayant fait porter à bord des vaisseaux, plusieurs statues et tableaux qu'il vouloit faire servir à son triomphe, il menaça très-sérieusement les maîtres des navires, si quelques-unes de ces pièces venoient à se gâter ou à se perdre, de les obliger à en fournir d'autres.

Après le pillage, la ville, en exécution des ordres venus de Rome, fut réduite en cendres. L'or, l'argent et l'airain fondus ensemble dans cet incendie, formèrent des ruisseaux d'un métal composé des trois que nous venons de nommer, fort célèbre et fort recherché

dans la suite. Les murailles de la ville furent abattues, et on arracha jusqu'aux fondemens. Avec Corinthe périt la ligue achéenne, dont elle étoit comme la capitale. Les Romains abolirent le gouvernement populaire dans toutes les villes. Elles eurent cependant la permission de se gouverner par leurs propres lois, sous l'inspection d'un prêteur; ainsi la Grèce devint une province romaine, et fut assujétie à un tribut annuel.

Néron rendit à la Grèce ses anciens privilèges, et rejeta sur la Sardaigne, le tribut de l'Achaïe. *Vespasien* la réduisit à son premier état de sujétion. *Nerva* et *Trajan* accordèrent à l'Achaïe une ombre de liberté. *Constantin* fit entrer cette province dans le partage de l'empereur d'Orient. Pendant le règne d'*Honorius* et *Arcadius*, les Goths ravagèrent ces provinces, sous le roi *Alaric*, et changèrent les beaux édifices qui restoient, en monceaux de ruines. Dans le dixième siècle, l'empereur *Emmanuel* partagea le Péloponèse en sept provinces qu'il donna à ses fils. On l'appela la *Morée*, à cause du rapport entre la figure de cette province, et la feuille d'un mûrier *Morus*, ou plutôt parce que les premiers mûriers apportés de la Séricque, furent sous l'empire de *Justi-*

nien
où il
zième
dent
tombe
Mah
Mah
qu'el
en 1
possé
un s
Grèce

On
peuple
paix
leurs
à l'ho
trahir
dre ga
regard
racter
conséc
liens,
deshor
plus l
plus i

rien transplantés dans cette presqu'île, où ils réussirent très-bien. Dans le treizième siècle, quand les princes d'Occident prirent Constantinople, la Morée tomba au pouvoir des Vénitiens : les Mahométans s'en rendirent maîtres sous *Mahomet II*, la gardèrent jusqu'en 1637, qu'elle revint aux Vénitiens, retourna en 1715 à l'empire Ottoman, qui la possède actuellement et la gouverne par un sangiac; sous le Beglierbey de la Grèce, qui demeure à Modon.



ÆTOLIENS.

On nous peint les Ætoliens comme un peuple inquiet, turbulent, rarement en paix entr'eux, toujours en guerre avec leurs voisins. On ajoute qu'inaccessibles à l'honneur, ils furent toujours prêts à trahir leurs meilleurs amis pour le moindre gain; en un mot, leurs voisins les regardoient comme des brigands. Ce caractère, tracé par *Polybe* achéen, par conséquent ennemi naturel des Ætoliens, paroît outré, en ce qu'il a de plus déshonorant. Les Ætoliens n'ont pas été plus brigands, plus avides de butin, plus incommodes à leurs voisins, que

Ætolie, ou la petite Grèce, entre la Locrie et l'Arcadie, l'Épire et la baie de Corinthe.

HARVARD UNIVERSITY

les autres peuples de ces contrées. Passionnés pour la liberté, ils s'agitèrent dans leurs liens pour les rompre. Attaqués, ils attaquoient; c'étoit une réaction continuelle, et on ne voit pas qu'ils aient été plus inquiets, plus turbulens que les Achéens.

Il seroit difficile de décider entre ces deux peuples, quels étoient les agresseurs, lequel a le premier établi la confédération qui a réuni sous les mêmes lois des villes voisines, et en a fait un corps fédératif. Les conditions de la ligue ætolienne, sont les mêmes que celles de la ligue achéenne. Excepté, qu'ils ne s'engageoient pas à forcer par les armes ceux d'entr'eux qui ne concouroient pas à une guerre résolue par le plus grand nombre : modération qui fait honneur à leur justice, si elle n'en fait pas à leur politique.

Action des
Ætoliens.

Ils furent les premiers des Grecs qui se laissèrent tromper par les insinuations perfides des Romains. Ils firent alliance avec eux, pour repousser *Philippe*, roi de Macédoine, qui menaçoit leur liberté. Lorsqu'ils espéroient que les Romains les aideroient à terminer cette guerre, de manière à n'avoir plus rien à craindre des Macédoniens, ils se virent trompés par ces alliés infidèles, qui, ayant

intér
sans
quel
ceux-
chus

Ce
auqu
sa cor
Il fall
lie, o
nibal
mains
chez
parti
suffiro
blicain
Grèce
Ætoli
miers
gagne
une a
discut
et une
romain
Les
rien fi
nation
secour
peuple
à son
« veut

intérêt de faire la paix, la conclurent, sans beaucoup s'inquiéter du danger auquel ils exposoient les Ætoliens. Alors ceux-ci acceptèrent le secours d'*Antiochus*, roi de Syrie.

Ce prince étoit engagé par *Annibal*, Antiochus. auquel il avoit accordé un asyle dans Ap. D. 2812 sa cour, à faire la guerre aux Romains. Av. J. C. 186 Il falloit décider s'il la porterait en Italie, ou s'il la feroit dans la Grèce. *Annibal*, toujours persuadé que les Romains ne pouvoient être vaincus que chez eux, insistoit pour le premier parti; mais *Antiochus* crut qu'il lui suffiroit, contre l'ambition de ces républicains, de se faire un rempart de la Grèce, sur-tout ayant pour lui les Ætoliens, qui soutiendroient les premiers efforts. *Antiochus* travailla à les gagner, il envoya des ambassadeurs à une assemblée générale où devoit être discuté le parti à prendre entre un roi et une république. *Flaminius*, général romain, s'y rendit.

Les ambassadeurs du monarque Syrien firent une longue énumération des nations que leur maître ameneroit au secours de la Grèce, en désignant ces peuples chacun par leur nom. *Flaminius* à son tour, prit la parole et dit : « On veut vous épouvanter par le dénom-

Flaminius.

« brement de tous les peuples qui vont
 « inonder la Grèce comme un torrent.
 « Ceci me rappelle un repas que me
 « donna *Chalcis*, un ami, d'une humeur
 « gaie, et qui reçoit parfaitement bien
 « son monde. Il m'invita à un festin
 « dans un temps où le gibier étoit fort
 « rare ; cependant sa table en étoit cou-
 « verte. Surpris de cette abondance, je
 « lui demandai où il avoit pu trouver
 « tant de gibier ? Ce n'est, me répondit
 « mon ami, que du cochon assaisonné
 « diversement, et mis à différentes sau-
 « ces. Il en est de même des troupes du
 « roi, dont on vient de faire une si
 « pompeuse énumération. Daces, Mè-
 « des, Caddusiens, Elyméens, noms
 « inconnus en Grèce jusqu'à ce jour,
 « ne sont qu'un peuple, et encore un
 « peuple d'esclaves. Quelque déguise-
 « ment qu'on emploie, ils ne forment
 « tous qu'une même nation : que la
 « sauce soit ce qu'on voudra, c'est
 « le même mets ». *Flaminius* entra en-
 suite dans des raisonnemens politiques,
 qui firent impression sur les Achéens,
 chez lesquels l'assemblée se tenoit. Ils se
 joignirent aux Romains, et les Ætoliens
 à *Antiochus*.

Ce prince ne répondit pas aux espé-
 rances de ses alliés. Dans un âge plus

que
 feann
 pend
 Rom
 tant
 ce re
 prem
 redou
 d'une
 étoit
 ractér
 mone
tiochu
 succès
 poste
 sidéra
 hontes
 se rel
 défens
 de leu
 devan
 Les
 d'espé
 du si
 accom
 sition
 reçut
 il av
 reteni
 en se
 paren

que mûr , il épousa une très-jeune femme , auprès de laquelle il oublia pendant plusieurs mois , très-précieux , Rome , la Grèce et la Syrie. Il eut d'autant plus grand tort de s'amollir dans ce repos , qu'il auroit dû profiter de la première ardeur des Ætoliens , peuple redoutable dans le commencement d'une entreprise , et dont l'impétuosité étoit terrible. Ils avoient déployé ce caractère dans une guerre contre Lacédémone , qui ne put leur résister. *Antiochus* fut tiré de sa léthargie , par les succès des Romains ; mais poussé de poste en poste , après un échec considérable , il fut obligé de s'embarquer honteusement. Les Ætoliens abandonnés se réfugièrent dans leurs villes , qu'ils défendirent avec vigueur. Naupacte , une de leurs principales villes , vit échouer , devant ses murs , la valeur des légions. Les Ætoliens profitèrent de la lueur d'espérance que leur donnoit la levée du siège , pour tenter , à Rome , un accommodement. Ils firent leur proposition d'un ton soumis. Le Sénat les reçut d'un air altier. Il agit , comme il avoit coutume , lorsqu'il vouloit retenir ce qui ne lui appartenoit pas , en se conservant l'honneur d'une apparence de justice. Ce fut d'imposer

une alternative inacceptable ; savoir : de payer une somme énorme, ou de se soumettre à tout ce que les Romains voudroient ordonner.

La somme étoit infiniment au-dessus des moyens des Ætoliens. Ils demandèrent quelles seroient les bornes de cette volonté qu'on leur proposoit pour loi irréfragable. On ne leur donna à cet égard que des réponses très-vagues, qui leur firent voir, que le véritable dessein des Romains étoit de les avoir à discrétion. Transportés de rage, les Ætoliens, au retour de leurs envoyés, tombèrent en furieux sur les alliés de la république, parcoururent en désespérés la Macédoine, que les Romains protégeoient, y mirent tout à feu et à sang ; pendant ce temps, les Romains avançoient insensiblement, faisoient une guerre sage et mesurée, et toujours accompagnée de succès. Ils prirent Lamia, capitale d'Ætolie, et enfin se trouvèrent devant Ambracie, la dernière ressource de la république Ætolienne.

Siège d'Ambracie.

Si les Romains employèrent contre cette ville tous les moyens en ruses et en machines qu'avoit fait imaginer l'art des sièges, les Ætoliens ne négligèrent aucun des moyens de rendre cette attaque inutile. On remarque entre autres,

une
inve
des
ereus
noit
le fe
une
laque
tenoi
rèren
enter
Ils cr
rent
mais
la mi
cer, a
chine
seau
de pl
nombr
Rom
étoit
mette
flets,
assié
la m
par c
vail
liens
mur
A

une machine ingénieuse que les assiégés inventèrent pour ralentir les progrès des mines. Elles se faisoient alors, en creusant sous le mur, que l'on soutenoit avec des étais de bois. On y mettoit le feu : la muraille tomboit et ouvroit une brèche plus ou moins large, par laquelle entroient les assaillans, qui se tenoient tout prêts. Les assiégés s'assurèrent par les coups de pioches qu'ils entendoient, que la mine avançoit. Ils creusèrent de leur côté, rencontrèrent les mineurs opposés, se battirent; mais les assiégeans n'abandonnoient pas la mine. Les Ambraciens pour les y forcer, apportèrent de leur côté une machine ainsi construite : c'étoit un vaisseau creux avec un fonds de fer, percé de plusieurs trous, et garni d'un grand nombre de pointes, afin d'empêcher les Romains d'en approcher. Ce vaisseau étoit rempli de plumes auxquelles ils mettoient le feu, ensuite avec des soufflets, ils chassoient la fumée du côté des assiégeans, les obligeoient de sortir de la mine, pour n'être pas suffoqués, et par conséquent d'interrompre leur travail, ce qui donnoit le temps aux Ætoliens de réparer les fondemens de leurs murailles.

Ambracie capitula à des conditions

dures, qui annonçoient celles que toute la nation, divisée par les intrigues des Romains, se laissa imposer. Elles prescrivoient une vénération profonde pour la majesté du peuple Romain, la remise des prisonniers et déserteurs, une grosse amende dont une partie payable comptant, et l'autre en plusieurs termes, quarante otages au choix du vainqueur; enfin cette capitulation renfermoit toutes les obligations qui pouvoient enchaîner un peuple subjugué et conquis.

Après ces conditions dures et vexatoires, les Romains trouvèrent mauvais, non pas que plusieurs Ætoliens; dans la guerre de *Persée*, prissent parti, mais qu'ils inclinassent simplement pour ce prince. Tous ceux qui se trouvèrent soupçonnés de ces sentimens, furent contraints d'aller se justifier à Rome, où on les retint prisonniers, et d'où ils ne revinrent jamais. On compta cinq cent cinquante des principaux de la nation, assassinés, sans autre crime que celui d'être suspects, et les commissaires envoyés par le Sénat, déclarèrent, que justement ils avoient été tués, puisqu'ils s'étoient attirés ce malheur, en favorisant le parti Macédonien.

L
de s
tion
part
fut l
resta
tôt p
partie
réuni
natio
appel
temps
toutes
et en
Ils la
les su
jour.

A
Le
Athén
ligue
Philip
les m
Attale
et sur
menço
arts. L

Les Ætoliens restèrent dans un état de servitude stricte, jusqu'à la destruction de la ligue achéenne. Alors, ils participèrent à l'espèce de liberté qui fut laissée à la Grèce. L'Ætolie, tantôt resta attachée à l'empire d'Orient, tantôt passa entre les mains des princes particuliers. En 1532, *Amurat II*, en réunit toutes les parties sous sa domination. Le fameux *George Castriot*, appelé *Scanderberg*, la défendit longtemps, comme son patrimoine, contre toutes les forces de l'empire Ottoman, et en laissa une partie aux Vénitiens. Ils la perdirent sous *Mahomet II*, dont les successeurs l'ont gardé jusqu'à ce jour.

ATHÈNES. (Province).

Le peu de liberté qui étoit restée aux Athènes. Athéniens, après la destruction de la ligue achéenne, leur fut enviée par *Philippe*, roi de Macédoine. Ce prince les menaça : ils appelèrent contre lui *Attale*, roi de Pergame, les Rhodiens, et sur-tout les Romains. Ceux-ci commençoient à cultiver les sciences et les arts. Ils se firent honneur d'une alliance

avec la ville qui passoit , à juste titre , pour le centre des connoissances agréables. Ils envoyèrent du secours ; *Philippe* fut battu et obligé de s'en aller.

Siège. Ce service important , qui auroit dû
d'Athènes. attacher invariablement les Athéniens
Ap. D. 2912 à la république , n'empêcha pas le peu-
Av. J. C. 86 ple de prendre , contre elle , le parti de
Mithridate , roi de Pont. Il y fut excité
par un philosophe de la secte d'Epicure ,
nommé *Aristion* , qui jouissoit d'un
grand crédit dans la ville. Les princi-
paux citoyens n'approuvoient pas cette
nouvelle alliance. N'espérant pas les
gagner , *Aristion* résolut de les enchaî-
ner en se rendant maître d'Athènes. Il
concerta l'exécution de son dessein avec
Archelaüs , général de *Mithridate* : ce-
lui-ci s'empara de l'île de *Délos* , et pilla
le célèbre temple d'*Apollon* Délien. Cette
île avoit autrefois appartenue aux Athé-
niens. *Archelaüs* annonça qu'il feroit
porter ce butin à Athènes , comme de-
vant lui appartenir. Les Athéniens char-
més de ce trait de générosité , ne son-
gèrent seulement pas à l'escorte qui ac-
compagnoit le présent : ils laissèrent en-
trer jusqu'à deux mille hommes ; mais
ces troupes n'eurent pas été plutôt re-
çues , qu'*Aristion* disposa de tous les
emplois , et régna dans Athènes avec

une au-
étoien
ou ma

La g
une cr
tions le
ral Ro
qui avo
seaux d
claves ,
insulair
Ce Bru
souteni
Sylla c
la Grèc
lui enlev
étoit co
citadelle
parties ,
entouré
enfin le
rée , qui
ville par
très-épai
défense d
des port
Sylla
d'assaut
mina do
formes.
il emplo

une autorité souveraine. Tous ceux qui étoient favorables aux Romains, furent ou massacrés ou envoyés à *Mithridate*.

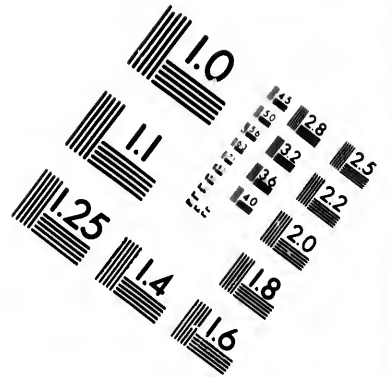
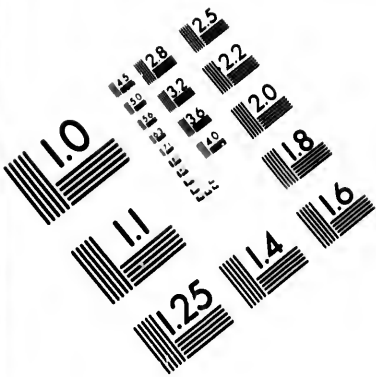
La guerre commença à se faire avec une cruauté qu'on reprocheroit aux nations les plus barbares. *Bruttius*, général Romain, ayant pris une petite île qui avoit donné asile à quelques vaisseaux de *Mithridate*, fit crucifier les esclaves, et couper le bras droit aux insulaires, qui tombèrent entre ses mains.

Ce *Bruttius* précéda *Sylla*, nommé pour soutenir la guerre contre *Mithridate*.

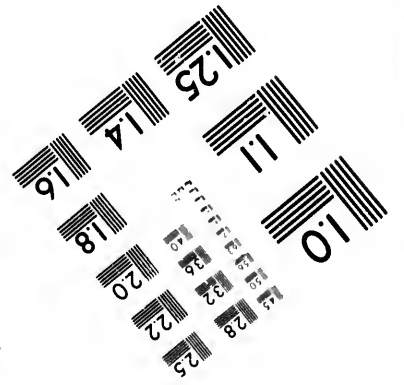
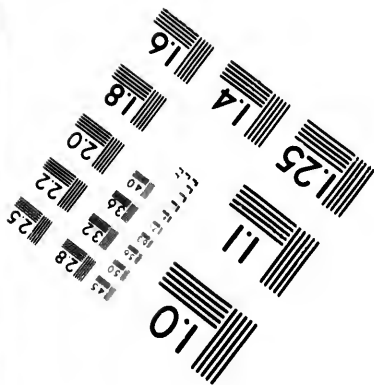
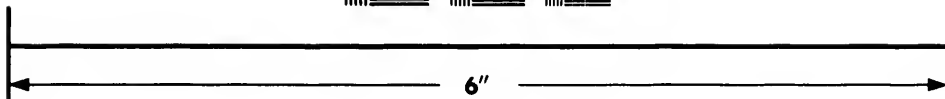
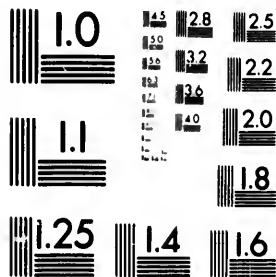
Sylla crut devoir ôter la ressource de la Grèce à ce prince, et se proposa de lui enlever Athènes. Cette ville très-forte étoit composée de trois parties, 1°. la citadelle, 2°. la basse ville, en deux parties, séparées par un gros mur, et entourées chacune d'un bon rempart; enfin les deux ports *Munychie* et le *Pyrée*, qui n'en faisoient qu'un, joints à la ville par deux murailles très-hautes et très-épaisses. *Aristion* se chargea de la défense de la ville, et *Archélaiis* de celle des ports.

Sylla se flatta de prendre le port d'assaut, et fut repoussé. Il se détermina donc à attaquer Athènes dans les formes. Il la bloqua pendant l'hiver, et il employa ce temps à faire des prépa-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
15 28
18 32 25
22
20
18

6

11
10
5
4
3

ratifs , sur-tout en machines. Des forêts entières furent coupées. Il n'épargna ni les bocages , ni les arbres du Lycée , abattit tous les édifices qui pouvoient lui nuire , ou dont les décombres pouvoient favoriser les approches. Comme le pays , de lui-même assez stérile , avoit en outre été ravagé , des vaisseaux conduits par vingt mille matelots , étoient journellement occupés à apporter des vivres.

Ces dépenses eurent bientôt épuisé la caisse militaire. Dans sa détresse , *Sylla* eut recours aux trésors sacrés. Il écrivit aux Amphyctions , alors assemblés à Delphes , et les pria de lui envoyer les trésors d'*Apollon* , s'engageant solennellement à rendre au Dieu qu'il honoroit véritablement , la valeur de ce qui seroit avancé. Un certain *Caphis* , natif de Phocide , qu'il envoya présenter sa requête , dit aux prêtres , qu'il ne s'en étoit chargé que malgré lui. Il pleura devant eux , et les supplia de consulter l'oracle. Le Dieu ne répondit point , mais le son de sa lyre fut entendu dans le sanctuaire. Quand cette circonstance fut rapportée à *Sylla* , il dit à *Caphis* : « Comment ne comprend-t-on pas que la musique ne peut jamais être qu'une expression de joie ?

« Pa
« co
« Di
pas p
riches
d'Épi
mit a
plus p
Les
se dir
attaqu
leur. S
tage d
truit p
place
comma
donnés
qu'on
camp
chélaii
trahison
toutes l
blance ,
couvert
les Rom
assauts
forcé.
Pend
soit de
Plusieur
d'herbe

« Partez, rapportez les trésors, et
« comptez que vous ferez plaisir au
« Dieu ». Ce premier pas fait, il n'eut
pas plus de scrupule de prendre les
richesses d'*Esculape*, dans son temple
d'Epidaure. Avec ces secours, *Sylla* se
mit au printemps à serrer la ville de
plus près.

Les principaux efforts de ce général
se dirigèrent contre le Pyrée, qui fut
attaqué et défendu avec une égale va-
leur. *Sylla* avoit sur *Archélaüs* l'avan-
tage d'être presque à chaque heure, ins-
truit par des espions renfermés dans la
place assiégée, de tous les projets du
commandant ennemi. Ces avis lui étoient
donnés, inscrits sur des balles de plomb,
qu'on lançoit avec des frondes dans le
camp de *Sylla*; mais la valeur d'*Ar-
chélaüs* rendoit presque toujours la
trahison inutile. Surpris, attaqué, contre
toutes les règles et contre toute vraisem-
blance, parce que ses desseins étoient dé-
couverts, il n'en repousoit pas moins
les Romains; et il soutint jusqu'à trois
assauts en un jour sans pouvoir être
forcé.

Pendant ces combats, la famine cau-
soit de nouveaux ravages dans Athènes.
Plusieurs citoyens ne vivoient plus que
d'herbes et de racines, qu'ils alloient

arracher sur les remparts. Dans cette funeste conjoncture, les sénateurs et les prêtres allèrent se jeter aux pieds d'*Aristion*, le suppliant d'avoir pitié de la ville, et de se rendre à des conditions supportables. Loin de les écouter, il les fit chasser violemment de sa présence. Au milieu de la misère publique, ce tyran et ses complices, passoient en vrais Épicuriens les jours et les nuits dans la débauche, et avoient leurs tables couvertes de mets exquis. Cependant après avoir mangé tous les animaux, chevaux, chiens, chats, on en vint à cette extrémité, de se nourrir de vieux cuirs bouillis, et même de chair humaine.

Alors *Aristion* feignit d'avoir pitié du peuple. Il députa à *Sylla*; mais ses envoyés n'étoient que des déclamateurs qui parlèrent de Thésée, de grands hommes d'Athènes et de leurs anciens exploits contre les Mèdes. Pas une proposition sur les circonstances. « Gardez pour vous, leur dit *Sylla*, ces fleurs de réthorique. La république ne m'a pas envoyé pour entendre vos antiques prouesses, mais pour punir votre rébellion. » L'excès de la famine faisoit attendre tranquillement au général romain le jour, où quelqu'émeute dans la ville, la lui remettroit entre les mains;

mais
appr
peu
et en
mire
mand
et ma
term
quan
vainq
plaire
troup
jusqu
nage
ressen
lemen
et ceu
Les h
mière
Ce gén
la brè
ôta a
magist
après
Ils
de *Po*
un sié
aux vi
et prit
sa mo
Brutu

mais un hazard précipita ce moment. Il apprit qu'un côté foible de la place étoit peu gardé, il l'attaqua, fit une brèche, et entra avec ses troupes; les soldats mirent bas les armes, et le peuple demanda grâce. Mais ce peuple insolent et malin s'étoit permis contre *Sylla* des termes de mépris, des railleries piquantes, des propos insultans, dont le vainqueur tira une vengeance exemplaire. Il abandonna le pillage à ses troupes, et fit passer au fil de l'épée, jusqu'aux femmes et aux enfans. Le carnage fut horrible. Le soldat animé du ressentiment de son général, punit également et ceux qui avoient fait l'affront, et ceux qui ne l'avoient pas empêché. Les habitans qui échappèrent à la première fureur, *Sylla* leur accorda la vie. Ce général défendit qu'on fermât jamais la brèche par laquelle il étoit entré, et ôta aux citoyens le droit d'élire leurs magistrats; mais il leur rendit bientôt après ce privilége.

Ils embrassèrent dans la suite le parti de *Pompée* contre *César*, et soutinrent un siège contre ce dernier qui pardonna aux vivans, dit-il, en faveur des morts, et prit Athènes sous sa protection. Après sa mort, ils épousèrent les intérêts de *Brutus*, ensuite ceux d'*Antoine*. Au

guste les punit de s'être déclarés pour les meurtriers de *César*, leur bienfaiteur. *Germanicus* leur accorda un licteur, ce qui étoit une marque de souveraineté. *Vespasien* réduisit l'Attique en province romaine, disant que les Athéniens ne savoient pas être libres; *Adrien* avoit été archonte d'Athènes, par honneur ou bien autrement. Il s'en souvint étant empereur, rendit à la ville ses privilèges, lui donna une somme d'argent considérable, lui assura une rente en blé, et répara ses ports; bienfaits qui lui méritèrent le titre de second fondateur. Les deux *Antonin*, le pieux et le philosophe, confirmèrent ces privilèges, *Sévère* en retrancha quelque chose, *Valérien* fut plus favorable, et les rétablit en entier.

Constantin se déclara protecteur et ami des Athéniens; honora leur premier magistrat du titre de grand duc. La générosité de *Constance* alla jusqu'à les mettre en possession de plusieurs îles de l'Archipel. Les Goths les maltraitèrent cruellement sous *Arcadius* et *Honorius*, et ruinèrent presque tout ce qui restoit de leurs bâtimens magnifiques. Dans le treizième siècle, Athènes appartint successivement à des seigneurs latins, à l'empire grec, aux Arragonnois, qui furent dépossédés par un Florentin, nommé

Rain
Véni
nomm
aux V
contr
avec
entre
repris
Turcs
Les p
et don
les mé

Apr
tiens s
étoit p
couron
signoit
révolue
ouze p
modér
sédaien
mée; c
marqu
quatre
posés c
qui éta

Rainier Acciaïoli. Il laissa Athènes aux Vénitiens, et la Béotie à son fils naturel nommé *Antoine*. Celui-ci reprit l'Attique aux Vénitiens, voulut défendre ses états contre les Turcs, qui les lui enlevèrent avec la vie. En 1787, Athènes retomba entre les mains des Vénitiens, et fut reprise quelques années après par les Turcs qui l'ont gardée jusqu'à présent. Les petits états circonvoisins d'Athènes et dont nous avons déjà parlé, ont subi les mêmes changemens qu'elle.

~~~~~

### BÉOTIENS.

Après l'expulsion des rois, les Béo-  
 tiens se formèrent en république. Elle  
 étoit présidée par un préteur, qui en-  
 couroit peine de mort, quand il ne ré-  
 signoit pas sa charge au bout de l'année  
 révolue. Un conseil de sept, neuf ou  
 onze personnes nommées *Béotarques*,  
 modéroit l'autorité du préteur. Ils pos-  
 sédoient les premières places dans l'ar-  
 mée; et des magistrats nommés *Polé-  
 marques* rendoient la justice. Il y avoit  
 quatre conseils, vraisemblablement com-  
 posés chacun des députés de leur canton,  
 qui étant réunis, décidoient des affaires

Béotie, entre  
 l'Attique, la  
 Floride et  
 Corinthe.

CARLETON UNIVERSITY

Générales. On remarque comme une singularité, qu'à Thèbes, capitale de la Béotie, les marchands et les artisans étoient admis au nombre des citoyens, mais qu'ils étoient exclus des emplois publics. Une loi qui fait honneur à leur humanité, défendoit d'exposer ses enfans. Ceux qui se trouvoient hors d'état de les nourrir, devoient recourir au magistrat, lequel cherchoit quelqu'un de bonne volonté, et l'enfant devenoit esclave de celui qui l'avoit nourri.

Les Béotiens entourés de républiques plus puissantes, se laissoient aller au mouvement qu'elles leur imprimoient. Leurs plaines servirent souvent de champ de bataille à leurs ennemis et à leurs alliés. Quelquefois aussi ils figuroient dans les combats; et leurs soldats, plus fermes qu'impétueux, étoient fort estimés. On leur a reproché, lorsque la république tiroit à sa fin, d'avoir été traîtres et assassins, mais un peuple ne devient pas méchant tout-à-coup et sans cause. Ils étoient tourmentés par les Romains, tyrans de tous les peuples qui ne courboient pas servilement la tête sous leur empire. Les Béotiens n'étant pas en état de leur résister en corps de nation, s'en défaisoient par parties. Tout romain qui passoit par leur pays

pour a  
étoit t  
temps  
de ceu  
vrit en  
de les  
amenc  
lant la  
tranch  
seulen  
les ph  
mort,  
romain

La p  
choit l  
aux ro  
consul  
épouse  
*Philip*  
ses plu  
*Corcyr*  
dont la  
second  
*cade,*  
contre  
des ho

pour affaire ou pour cause de commerce, étoit tué et jeté dans un lac. On fut longtemps sans deviner la cause de l'absence de ceux qui disparoissoient. On la découvrit enfin. Le proconsul romain, chargé de les châtier, imposa d'abord une forte amende à toute la nation; ensuite, mêlant la douceur à la sévérité, il en retrancha la plus forte partie, et exigea seulement qu'on lui livrât les meurtriers les plus coupables. Ils furent punis de mort, et la Béotie devint province romaine.

---

### ACARNANIENS.

La position des Acarnaniens les attachoit beaucoup plus que les autres grecs aux rois de Macédoine. Cependant le consul *Flaminius* entreprit de leur faire épouser les intérêts de Rome contre *Philippe*, et d'ôter par-là à ce prince ses plus fidèles alliés. Il les assembla à *Corcyre*, où se fit un projet de traité dont la ratification fut renvoyée à une seconde entrevue, qui eut lieu à *Leucade*, capitale d'Acarnanie. Il s'y trouva, contre l'attente du négociateur romain, des hommes fermes, qui déclamèrent

Acarnanie,  
entre l'Étolie,  
l'Épire.

CORNELIUS UNIVERSITY

hautement contre l'espèce d'infamie qu'on vouloit faire commettre à la nation, en violant la foi des traités. Le peuple, très-prévenu contre les Romains, déclara qu'il ne se soumettroit jamais à cette impérieuse république ; et le préteur, c'est-à-dire, le chef de l'assemblée, seulement pour avoir proposé l'affaire, fut cassé. Le consul gagna du moins par ses intrigues de jeter le trouble entre les Acarnaniens. Il espéroit que leur division les livreroit à lui sans défense. Dans cette confiance, il mit le siège devant Leucade ; mais il fut étonné en approchant de voir les murailles bordées de soldats préparés à une vigoureuse résistance. Les actions ne démentirent pas la contenance. Trois fois *Flaminius* attaqua les remparts, et trois fois il fut repoussé. Le siège auroit pu durer long-temps, sans la trahison de quelques bannis Italiens, qui pour avoir leur grâce, introduisirent les Romains dans la place. La prise de la capitale épouvanta tellement les Acarnaniens, qu'ils abandonnèrent *Philippe*, et se soumirent aux Romains, qui laissèrent à l'Acarnanie ses lois, jusqu'à ce qu'elle devint une province romaine, après la prise de Corinthe.

Le  
frapp  
roma  
et de  
le ca  
ses vo  
génér  
malgr  
mand  
Ces  
*Déid*  
les aff  
minat  
gouve  
mand  
lemen  
Les ro  
les Ep  
leur  
course  
mains  
*Philip*  
de les  
contre  
ment l  
*Emile*  
doine  
T

## ÉPIROTES.

Les Epirotes fournissent un exemple frappant de la barbarie de la république romaine, qui du sein de ses triomphes et de ses plaisirs, envoyoit l'incendie et le carnage chez les nations rebelles à ses volontés absolues, et imposoit à ses généraux la nécessité d'exécuter même malgré eux les proscriptions qu'elle commandoit.

Epire, entre l'Ætolie, la mer Adriatique, la Macédoine, la Tenarie et la mer Ionienne.

Ces peuples tenoient leur liberté de *Déidamie*, petite-fille de *Pyrrhus*. Elle les affranchit en mourant de toute domination, et ils établirent entre eux le gouvernement républicain, sous le commandement de magistrats élus annuellement dans une assemblée générale. Les rois de Macédoine regrettant que les Epirotes qui avoient été leurs sujets leur eussent échappé, faisoient des courses continuelles en Epire. Les Romains secoururent les *Epirotes* contre *Philippe*; mais *Persée* trouva moyen de les gagner. Ils épousèrent sa querelle contre les Romains; ce qui irrita tellement le sénat, qu'il envoya ordre à *Paul Emile*, après la conquête de la Macédoine, d'abandonner ce pays au pillage.

et de raser les villes jusqu'aux fondemens.

Etrange effet du despotisme de la république ! *Paul Emile*, en recevant le décret, pleura, mais obéit. Sous prétexte de relever les garnisons, afin que l'Épire pût jouir d'une entière liberté, il envoya dans toutes les villes des corps de troupes proportionnés, qui furent reçus par-tout avec de grandes démonstrations de joie, et dans le même jour, à la même heure, il lâcha la bride à ses soldats, qui pillèrent, volèrent, assassinèrent avec un ordre régulier et des conditions prescrites, de sorte que le butin fut rapporté en commun, et distribué par égales portions aux troupes. Outre l'argent de toutes les recettes, qui avoit été mis à part pour le trésor de la république, on vendit au profit du fisc, cent cinquante mille hommes comme esclaves. Les principaux du pays furent transférés à Rome, et condamnés à une prison perpétuelle ; et il y eut soixante-dix villes démantelées.

L'Épire ne s'est jamais relevée de cette terrible exécution. Elle devint sous les Romains partie de la province de Macédoine, tomba après Constantin en partage à l'empire d'Orient, se conserva à des princes Grecs après la prise

de C  
par  
pass  
dée  
nom  
brav

L  
lèbre  
leurs  
dont  
tude  
l'hist  
En  
*Phoc*  
villag  
la m  
Les  
toien  
habit  
premi  
des v  
jusqu  
baie  
favora  
craint  
par C

de Constantinople par les Latins, recut par les victoires de *Scanderberg*, un éclat passager, et enfin aujourd'hui est possédée par les empereurs ottomans, sous le nom d'Albanie, d'où ils tirent leurs plus braves soldats.



## I O N I E.

L'Ionie renferme plusieurs villes célèbres, encore moins par la beauté de leurs édifices, que par les événemens dont elles ont été le théâtre. Les vicissitudes de chacune de ces villes feront l'histoire de ce pays.

Ionie, entre l'Ætolie, la mer Egée, la Carie et la Lydie.

Entre les principales, on distingue *Phocée*, qui n'est à présent qu'un petit village, nommé *Foggia*, sur le bord de la mer, à peu de distance de *Smirne*. Les Ioniens et les Athéniens se disputoient l'honneur de l'avoir fondée. Ses habitans étoient regardés comme les premiers Grecs qui eussent entrepris des voyages de long cours. Ils voguèrent jusqu'en Espagne, et trouvèrent dans la baie de Cadix un roi qui les reçut très-favorablement. Ils lui firent le récit des craintes qu'ils avoient d'être inquiétés par *Cyrus*. Le roi leur offrit généreuse-

Phocée.

ment un asyle; et sur leur refus, il leur donna une grosse somme pour fortifier leur ville.

Les Phocéens furent en effet attaqués par *Harpagus*, général de *Cyrus*. Prés d'être forcés, ils demandèrent une trêve de trois jours : quoiqu'*Harpagus* se doutât bien de l'usage qu'ils vouloient en faire, il l'accorda. Les Phocéens embarquèrent leurs femmes, leurs enfans et toutes leurs richesses, et cinglèrent vers l'île de *Chio*. Ils se propoioient d'acheter de ces insulaires des petites îles qui leur appartenoient; mais ceux de *Chio* ne voulurent pas du voisinage de gens si habiles. Ils revinrent donc sur Phocée, surprirent les Perses qui s'y étoient établis, et les passèrent au fil de l'épée; mais dans la crainte de ne pouvoir s'y soutenir, ils n'y restèrent pas, et s'engagèrent par un serment solennel à n'y jamais revenir, qu'une masse de fer rougie au feu qu'ils jetèrent dans la mer, ne reparût ardente sur l'eau. Cependant après l'assurance d'une amnistie que les Perses leur promirent, plus de la moitié de la flotte revint à Phocée.

Le reste se mit à exercer la piraterie sur les côtes des Gaules, d'Italie et de Carthage. Ils firent d'*Alerie* en Corse l'asile de leurs brigandages. Chassés par

un  
for  
fen  
tra  
vil  
per  
tôt  
tôt  
exe  
Ph  
dan  
des  
les  
Gre  
chu  
pri  
elle  
Per  
Ro  
Ph  
sen  
pri  
mie  
san  
Eol  
vill  
ne  
très  
Un  
ils



une ligue que les peuples tourmentés formèrent contre eux, ils mirent leurs femmes et leurs enfans à *Rhége*, les transportèrent ensuite à *Pouzac*, petite ville de la mer de Toscane, où on les perd tous de vue. Ceux de Phocée, tantôt sous la domination des Perses, tantôt sous celle de leurs propres tyrans, exercèrent la piraterie sur les côtes de Phénicie, mirent leurs prises à l'abri dans les ports de la Sicile, d'où ils firent des courses contre les Carthaginois et les Toscans, sans jamais inquiéter les Grecs. *Phocée* se déclara pour *Antiochus* le grand, contre les Romains, qui prirent cette ville et lui firent grâce; elle récidiva en faveur d'*Attale*, roi de Pergame. Sa perte étoit prononcée à Rome; mais les Massiliens, colonie des Phocéens, arrêtrèrent l'exécution de la sentence. *Pompée* lui accorda de grands privilèges, qui la rendirent sous les premiers empereurs, une des plus florissantes villes de l'Asie mineure.

On croit que Smirne fut bâtie par les Eoliens. Les habitans de Colophon, ville d'Ionie, chassés de leurs foyers, on ne sait par quel peuple, furent reçus très-affectueusement par les Smirnéens. Un jour étant sortis pour un sacrifice, ils trouvèrent leurs portes fermées par

Smirne.

les Colophoniens. Tout ce qu'ils purent obtenir, fut qu'on leur rendît leurs meubles. Pour eux ils se répandirent dans les villes d'Asie, qui les adoptèrent.

La chimère des Smirnéens étoit de croire leur ville fondée par une Amazone, rebâtie par *Alexandre*, et qu'elle ne seroit détruite que par un tremblement de terre. En effet elle en éprouve souvent ; mais sa position avantageuse pour le commerce, la fait bientôt après sortir de ses ruines. C'étoit la *capitale*, la *première*, la *principale ville d'Asie*, l'*ornement de l'Ionie*, ainsi que portent des inscriptions trouvées dans des décombres. On y a trouvé de très-belles statues, et on y voit des restes assez bien conservés, d'un théâtre de marbre, d'un cirque, de bains, de temples. Un ancien auteur nous apprend que les rues en étoient tirées au cordeau, larges et pavées, qu'il y avoit une bibliothèque publique, et que le port se fermoit.

Elle s'est distinguée par son attachement aux Romains, même dans les temps de détresse de ce peuple, notamment pendant les plus grands succès des Carthaginois. Les Smyrnéens poussèrent la flatterie pour leur alliée, jusqu'à bâtir un temple avec cette inscription : à

Re  
mo  
le  
pe  
à  
dis  
con  
et  
que  
qui  
pas  
pla  
bra  
C  
Lyc  
Ale  
ens  
gnit  
Les  
bea  
situ  
sur  
Ils  
gus  
cho  
U  
Ery  
cré  
san  
Mé  
vu

*Rome déesse.* Lorsque le gouvernement monarchique eut remplacé dans Rome le gouvernement républicain, les empereurs donnèrent de grands privilèges à Smirne. *Tibère*, *Marc-Aurèle*, se distinguèrent à cet égard. Elle est encore très-peuplée pour une ville d'Asie, et le centre d'un commerce très-actif, quoique sous la domination des Turcs, qui le favorisent peu. Les Smirnéens passaient pour aimer beaucoup leurs plaisirs; mais ils n'en étoient pas moins braves.

Clazomène a d'abord appartenu aux Clazomènes. Lydiens, après eux aux Perses, enfin à *Alexandre*. Elle a été sur le continent, ensuite dans une île qu'*Alexandre* joignit à la terre ferme par une chaussée. Les Romains en ménagèrent toujours beaucoup les habitans, à cause de sa situation propre à favoriser leurs projets sur l'Asie, et à appuyer leurs conquêtes. Ils étoient déclarés peuple libre; *Auguste* embellit cette ville qui est peu de chose actuellement.

Une Sybille rendoit ses oracles à Erythrée. *Erythrée*. *Téos* a été le berceau d'*Anacréon*. *Priene* se glorifioit de la naissance de *Bias*; *Colophon* de celle de *Ménandre*, et prétendoit même avoir vu naître *Homère*.

CARLETON UNIVERSITY

Ephèse se croyoit bâtie par les Amazones. Mais quand ils ne recouroient point aux fables, les Ephésiens reconnoissoient *Lysimaque* pour leur fondateur. L'emplacement qu'ils occupoient lui déplut. Il construisit une nouvelle ville dans un endroit qui lui paroissoit plus commode; mais il ne convint pas aux Ephésiens. Ils refusèrent de quitter leurs anciens foyers. A leur insçu, *Lysimaque* fit boucher tous les canaux par où l'eau s'écouloit dans les marais voisins : de sorte qu'à la première forte pluie, la ville fut inondée, et les habitans s'estimèrent très-heureux de trouver la ville que *Lysimaque* leur avoit préparée.

Le temple d'Ephèse a été fameux, tant par sa construction, à laquelle tous les états de la Grèce concoururent, que par son incendie. *Erostrate* y mit le feu pour faire passer son nom à la postérité, Les Ephésiens défendirent de le prononcer; et c'est peut-être cette défense qui l'a conservé. On traite *Erostrate* de fou parce qu'il a brûlé un temple, et on ne suspecte seulement pas la sagesse de ceux qui, pour se faire un nom, mettent en feu des provinces et des royaumes. C'est que la folie d'*Erostrate* a été plus singulière. On construisit ce temple dans un marais, afin qu'il fût moins sujet aux

tre  
car  
vir  
y  
soi  
na  
ma  
par  
rin  
c'e  
séc  
em  
me  
bie  
ten  
Les  
gra  
stat  
tro  
du  
san  
fam  
jou  
ran  
d'u  
ser  
du  
sien  
«  
«  
«

tremblemens de terre. On y jeta des carrières entières. Il dura deux cent vingt ans à bâtir. Cent vingt-sept rois y envoyèrent chacun une colonne de soixante et dix pieds de haut. Les canaux qui déchargeoient les eaux du marais subsistent encore, et sont pris par les habitans actuels pour un labyrinthe. Les gens de l'art décideront si c'est un moyen bien propre pour le desséchement, que celui, dit-on, qui fut employé, savoir, de mettre alternativement des couches de charbon de bois, bien battues, et des lits de laines. Le temple et ses cavernes servoient d'asile. Les prêtres étoient fort considérés. La grande Diane d'Ephèse étoit une petite statue d'ébène qu'on trouva dans le tronc d'un arbre. Elle avoit été envoyée du ciel par Jupiter. Au tronc, premier sanctuaire de la déesse, on substitua le fameux temple qui fut brûlé le même jour qu'*Alexandre* naquit. Ce conquérant proposa de faire toute la dépense d'un second, à condition que son nom seroit gravé sur le frontispice : il y avoit du danger à refuser l'offre ; les Ephésiens s'en tirèrent habilement. « Il ne  
 « convient pas, répondirent-ils, qu'un  
 « Dieu bâtisse un temple à un autre  
 « Dieu. »

PARLIAM UNIVERSITY

Ephèse a été long-temps la principale ville d'Ionie, gouvernée par des rois dont les descendans, quand elle fut devenue république, conservèrent le privilège de porter le manteau d'écarlate, le sceptre et la couronne. Un tyran, nommé *Pytagore*, remplit la ville de sang, et ne respecta pas l'asile du Temple. Ses successeurs furent plus ou moins bons ou méchans. Ils se soutenoient par le moyen des Perses. *Alexandre* chassa le dernier, et donna en revenu au Temple ce que la ville payoit aux Persans. Dans la guerre de *Mithridate*, les Ephésiens se déclarèrent contre les Romains, et massacrèrent tous ceux qui se trouvèrent dans leur ville. Le sanguinaire *Sylla* ne punit ce crime que par une amende. Ils étoient fort adonnés à la magie. Possesseurs d'un temple fameux, ils avoient ce que gardent de la superstition, ceux qui ont intérêt de l'inspirer à d'autres. La grande Ephèse est réduite à quelques cabanes habitées par trente ou quarante familles grecques. Son port, première source de ses richesses, est comblé; le temple, qui les augmentoit, est détruit.

Milet.

Si l'on en croit quelques auteurs, les Milésiens ont fondé, les uns disent quatre-vingt, d'autres trois cents colo-

nie  
pol  
le  
des  
lès  
agit  
Les  
prié  
cor  
pag  
tés  
pres  
mar  
Apr  
« R  
« d  
« C  
« le  
« g  
M  
seul  
rois  
Pers  
détr  
les l  
de c  
poë  
prop  
avoi  
des  
que

nies. Leur ville avoit un temple d'Apollon et un oracle. Près de Milet étoit le mont Lathmus, où la lune rendoit des visites secrettes à *Endymion*. *Thalès*, un des sept sages, y est né. Elle fut agitée par des troubles domestiques. Les habitans ne pouvant les terminer, prièrent les Pariens de rétablir la concorde entr'eux. En traversant les campagnes qui entouroient Milet, les députés Pariens remarquèrent qu'elles étoient presque toutes mal cultivées. Ils demandèrent à les considérer de plus près. Après l'examen, les arbitres dirent :  
 « Remettez l'autorité souveraine à ceux  
 « dont les terres sont en meilleur état.  
 « Ce sont ceux qui gouvernent bien  
 « leurs affaires, qu'on doit choisir pour  
 « gouverner celles du public. »

Milet a soutenu avec succès et avec ses seules forces, la guerre contre quatre rois de Lydie, successivement. Les Perses après avoir été amis de Milet, la détruisirent, et transportèrent ailleurs les habitans de cette ville. Les malheurs de ces infortunés parurent à *Phrynique*, poète dramatique d'Athènes, un sujet propre à la tragédie. Les Athéniens avoient été touchés jusqu'aux larmes, des malheurs des Milésiens. Le souvenir que le poète en renouvela, fit éclater

les spectateurs en sanglots. Les Athéniens n'aimoient pas à être attristés, ils condamnèrent l'auteur à une amende, pour avoir rappelé leur douleur, et ils défendirent de jouer la pièce d'avantage.

Les Milésiens revinrent de leur captivité, et rebâtirent leur ville; mais ils ne purent jamais lui rendre la splendeur et les richesses, qui la faisoient regarder comme une des premières de l'Ionie. Ils eurent le malheur de se voir souvent assujétis par des tyrans domestiques. On remarque entr'autres *Thrasybule*, qui entretenoit une grande paix et une grande union dans la ville. Celui de Corinthe lui envoya demander quel étoit son secret pour être si tranquille. *Thrasybule* mena le messenger dans un champ de blé, et se mit à abattre, comme par amusement, avec son sabre, les plus hauts épis. Le Corinthien entendit la leçon, et en profita.

*Alexandre* rendit aux Milésiens leur liberté, quoiqu'ils ne se fussent soumis à lui qu'à la dernière extrémité. Ils jouirent de grands privilèges sous la république romaine, et de plus grands encore sous les empereurs.

Toutes ces villes composoient ce qu'on a appelé la ligue ionique, dont on

n  
el  
gu  
vi  
et  
ma  
la  
ni  
de  
  
se  
Tr  
ens  
che  
tan  
sur  
  
Do  
tém  
Il e  
con  
Du  
fun  
ne r  
l'art  
prit  
Der  
Cal  
sont  
lebr  
xité



ne connoît pas les lois : s'il y en a eu, elles n'ont jamais été beaucoup en vigueur. Il paroît que presque toutes ces villes subsistoient dans l'indépendance, et se gouvernoient par leurs propres magistrats. Quelque danger commun de la part des puissances étrangères les réunissoit ; et le péril étant passé, l'amour de l'indépendance les isoloit.

Onze villes composoient l'Eolide, où se trouvoit la Troade, le champ où a été Troye, plus fameuse que ces onze villes ensemble. On propose aux artistes de chercher comment les habitans de Pitane faisoient des briques qui nageoient sur l'eau comme du bois.

Eolide, entre l'Ionie et la Propontide.

Halicarnasse étoit la capitale de la Doride, célèbre par le monument qu'*Artémise* fit élever à son mari *Mauzole*. Il étoit si admirable qu'on le regardoit comme une des merveilles du monde. Du nom de ce prince, les monumens funèbres ont été appelés *Mausolées*. Il ne reste plus de traces de cet ouvrage de l'art, et nous jouissons de ceux de l'esprit dans les livres d'*Hérodote* et de *Denis d'Halicarnasse*. *Héraclite* et *Callimaque*, deux poètes fameux, y sont aussi nés. Gnide, autre ville célèbre, conservoit la *Vénus de Praxitèle*.

Doride, Promontoire de la Carie.

Ioniens.  
Religion.  
Commerce.

La religion de l'Ionie étoit la même que celle de la Grèce. Les Ioniens, qui avoient été fort vaillans, devinrent voluptueux, efféminés, superstitieux. On leur attribue l'invention des parfums, des couronnes de fleurs dans les festins, et l'art de confire les fruits, qui étoient excellens en Ionie, un des pays les plus délicieux de la terre, où tout abondoit, productions indigènes et étrangères, et d'où l'on transportoit librement les marchandises par des flottes nombreuses. Les Ioniens trouvent leur place dans le tableau de ces peuples qu'on a peint par leurs goûts. Les Crotoniates, disoit-on, aiment les jeux olympiques, les Spartiates de belles armes, les Crétois la chasse, les Sybarites les habits magnifiques, les Ioniens les danses lascives.

Histoire.  
Ap. D. 2441  
Av. J.C. 557

Outre les secousses particulières aux villes d'Ionie dont nous avons parlé, il y en a eu de communes au corps de la nation. Ou comme sujets ou comme alliés, les Ioniens se louoient du gouvernement de *Crésus*. Ils prioient son vainqueur *Cyrus*, de les traiter aussi favorablement; mais ils ne faisoient cette prière qu'à regret et comme contraints; ils leur répondit par cet apologue: « Un joueur de flûte ayant aperçu

« c  
« s  
« a  
« e  
« P  
« g  
« t  
« v  
« d  
« m  
« s  
pare  
quar  
main  
je n  
miss  
L  
Pers  
de l  
la G  
déci  
rejo  
à la  
ætol  
nage  
ensu  
Grec  
ils dé  
crère  
l'arge  
vain

« dans la mer beaucoup de poissons,  
« s'imagina qu'il pouvoit par ses sons en  
« attirer un grand nombre sur le rivage,  
« et se mit à jouer. Mais ne réussissant  
« pas, il jeta le filet et en amena un  
« grand nombre. Quand il les vit sau-  
« tiller sur terre, il leur dit : Puisque  
« vous n'avez pas jugé à propos de  
« danser quand je vous y invitois par  
« musique, il est inutile que vous dan-  
« siez maintenant ». Cela veut dire ap-  
paremment, vous ne m'avez pas écouté  
quand je vous invitois avec douceur ;  
maintenant que je vous tiens par force,  
je ne vous sais aucun gré de votre sou-  
mission.

Les Ioniens furent réduits par les Perses, se relevèrent, devinrent alliés de leurs vainqueurs, les aidèrent contre la Grèce, et au moment d'une action décisive, abandonnèrent les Perses et se rejoignirent aux Grecs. Ils participèrent à la liberté que les ligues achéenne et ætolienne propagèrent dans leur voisinage. Les Romains les flattèrent, et ensuite les assujétirent comme les autres Grecs. Comme les autres peuples aussi, ils détestèrent les Romains et les massacrèrent. *Sylla* tua les hommes, emporta l'argent, et l'Ionie épuisée jouit en vain de quelque convalescence sous les

empereurs, elle n'eut jamais que asanté d'un corps mutilé.



## SICILE.

Sicile, île de la Méditerranée, entre l'Italie et l'Afrique.

Les îles ont eu leurs tempêtes politiques, ainsi que la Terre-Ferme. La Sicile est la plus grande île de la Méditerranée. Elle est de forme triangulaire, et a à-peu-près deux cents lieues de tour. Son terroir est très-fertile, surtout en blé. On l'appeloit pour cela autrefois le grenier de Rome. L'air y est pur et sain, la mer fort poissonneuse. Par sa situation et par ses ports, c'est un des pays du monde le plus propre au commerce. On y trouve des mines. Le mont Etna lance des feux, vomit des pierres et des cendres. Ses mugissemens effrayent les habitans. Ses secousses ont souvent renversé des villes, et couvert l'île de décombres. Il n'y a point de pays qui ait produit plus d'hommes de savoir et de génie. *Eschyle, Diodore de Sicyle, Empédocle, Gorgias, Euclide, Archimède, Epicharme, Théocrite*, étoient natifs de cette île.

Dans la mer de Toscane, près de la Sicile, sont les îles Ioniennes et Vulca-

nie  
ca  
ren  
pir  
ver  
les  
len  
Lip  
fert  
tun  
aus  
vol  
pet  
On  
îles  
mai  
L  
cilie  
qu'a  
L  
fut  
ville  
de la  
ties  
ville  
velo  
tour  
par  
rend  
mon  
suite

niennes, ainsi nommées parce que *Vulcain* y avoit ses forges, et qu'*Eole* y renfermoit les vents soumis à son empire, c'est-à-dire que le sifflement des vents qui s'échappent des cavernes, et les feux d'une terre volcanique, réveillent l'idée des forges et des tempêtes. Lipari, la principale de ces îles, est fertile, abonde en alun, soufre et bitume, et a des bains chauds. Stromboli aussi fertile, est tourmentée par un volcan très-actif. Beaucoup d'autres petites îles environnantes sont désertes. On trouve quelques habitans dans les îles Egéennes, qui sont sur l'autre côté, mais peu considérables.

Les détails relatifs à l'origine des Siciliens appartiennent plus à la fable qu'à l'histoire. Origine.

La ville la plus célèbre, Syracuse, fut fondée par un Corinthien. Cette ville, qui long-temps fut la dominatrice de la Sicile, étoit divisée en quatre parties, qu'on regardoit comme autant de villes, chacune fortifiée, et le tout enveloppé d'une triple muraille garnie de tours : elle avoit deux ports défendus par des châteaux. Son commerce la rendoit une des plus riches villes du monde. Elle eut d'abord des rois, ensuite le gouvernement démocratique s'y

établit. Cette alternative s'est perpétuée, et Syracuse, pendant plusieurs siècles, nous offre successivement le spectacle d'un état de liberté sous le gouvernement populaire, et d'esclavage sous les tyrans.

Gélon.

Le premier fut *Gélon*. Ce prince doit nous réconcilier avec le nom de tyran. *Ap. D. 2514.* Dans notre langue, il présente l'idée d'un oppresseur; mais *Gélon* fut doux, juste, généreux. *Av. J.C. 484.* L'histoire lui reconnoît toutes les vertus, et ne lui reproche aucun vice. Il paroît cependant que son autorité a été sinon usurpée, du moins surprise. Il s'introduisit par adresse dans *Syracuse*, et gagna le peuple, qui lui conféra la puissance absolue. Quelques guerres avec des voisins tournèrent à l'avantage de la capitale. Il en tiroit tous les riches d'entre eux, qu'il ramenoit à *Syracuse*, et par ce moyen il fonda l'immense commerce qui rendit cette ville si opulente. Les esclaves qu'on faisoit dans cette guerre, il ordonnoit qu'on les transportât hors de Sicile. En général, il n'en voulut pas souffrir un trop grand nombre dans les villes, non plus que de bas peuple, par cette maxime, *qu'il est plus facile de gouverner mille citoyens riches, qu'un seul qui n'a rien à perdre.*

A  
sa f  
troi  
cent  
ving  
cher  
rir l  
à co  
men  
Syrac  
soun  
dant  
pres  
Carth  
pour  
cette  
car,  
hom  
de l'  
vaisse  
cinq  
mère  
tude,  
avoie  
autre  
surpr  
que l  
devoi  
un ca  
qu'il  
un co

Avec ces moyens, lorsque *Xerxès* fit sa fameuse invasion en Grèce, *Gélon* se trouva en état d'offrir aux Grecs deux cents galères, quatre mille chevaux, vingt mille fantassins, deux mille archers, deux mille frondeurs, et de nourrir l'armée grecque pendant la guerre, à condition qu'il auroit le commandement en chef. Heureusement pour les Syracusains, les Grecs refusèrent de se soumettre à ces conditions; car, pendant que *Gélon* songeoit à faire sortir presque toutes ses forces de la Sicile, les Carthaginois que *Xerxès* avoit soudoyés pour opérer une diversion, jetèrent dans cette île, sous le commandement d'*Amilcar*, une armée de trois cents mille hommes, ramassée de toutes les parties de l'Afrique. Ils mirent à terre leurs vaisseaux, qui étoient au nombre de cinq mille, et assiégèrent la ville d'*Himère*. *Gélon* les observoit avec inquiétude, d'autant plus que les Carthaginois avoient des partisans en Sicile, entre autre les habitans de *Sélinonte*. *Gélon* surprit une lettre, par laquelle il sut que le lendemain, pendant qu'*Amilcar* devoit faire un sacrifice à *Neptune*, dans un camp occupé par ses gens de mer, qu'il avoit mis à terre, il lui arriveroit un corps de cavalerie de *Sélinonte*. La

lettre, par ordre de *Gélon*, fut exactement rendue à *Amilcar*. Pendant qu'il faisoit son sacrifice, qu'il n'avoit autour de lui que des soldats sans armes, la cavalerie arrive en nombre indiqué, sous le costume des Sélinontins, va droit à *Amilcar*, qui est tué; elle disperse les troupes, et met le feu aux vaisseaux. En même temps *Gélon* attaque l'autre camp. L'incendie des vaisseaux jette la terreur parmi les Carthaginois. Les Syracusains n'eurent que la peine de tuer et de faire des esclaves qui transportèrent à *Syracuse* le butin. Il n'échappa que huit vaisseaux, qui étoient en mer. Ayant été submergés par une tempête, il ne resta qu'une chaloupe pour aller porter à Carthage la nouvelle de ce désastre. Les Carthaginois consternés, croyant déjà voir *Gélon* à leurs portes, lui envoyèrent une députation suppliante. Il les reçut en grâce, et n'exigea que ces conditions : une somme d'argent pour les frais de la guerre, la construction d'un temple où le traité seroit conservé, et l'abolition des sacrifices humains. Il est beau de ne faire usage de sa puissance, que pour imposer de pareilles lois.

Libre de toute guerre, *Gélon* écarta les troupes étrangères de la ville, et in-

diqu  
ord  
arm  
adre  
éton  
cons  
usag  
lui é  
avoit  
« aj  
« pu  
« de  
« ran  
« nin  
« au  
« voi  
son r  
touch  
n'avoit  
Préter  
prit l  
*Hiér*  
frères  
Les  
qu'en  
avoit  
sans a  
leurs  
qui le  
citoye  
des ro



diqua une assemblée générale, avec ordre à tous les citoyens de s'y trouver armés. Lui seul y parut sans armes ; adressant la parole à cette multitude étonnée et inquiète, il fit un détail circonstancié de sa conduite : il dit à quels usages il avoit consacré les sommes qui lui étoient confiées, et quel emploi il avoit fait de son autorité. « Jamais, « ajoute-t-il, je n'ai eu en vue que le bien « public. Si néanmoins il m'est arrivé « de commettre quelque faute par igno- « rance, il ne tient qu'à vous de m'en pu- « nir, puisque je n'ai ni gardes, ni aucun « autre moyen de me défendre contre « vous, qui êtes armés ». La vérité de son récit, la confiance qu'il marquoit, touchèrent tous les cœurs. Jusques-là il n'avoit pris que la qualité modeste de Préteur de *Syracuse* ; on voulut qu'il prît le titre de Roi, qui passeroit à *Hiéron* et à *Thrasybule*, ses deux frères.

Les Syracusains ordonnèrent aussi, qu'en mémoire de la confiance qu'il avoit eue de se présenter sans gardes et sans armes, et de remettre sa vie entre leurs mains, on lui érigerait une statue qui le représenteroit en habit de simple citoyen. Lorsque dans la suite les statues des rois ou tyrans se furent multipliées,

un d'entre eux, plus jaloux de plaire à ses concitoyens que de leur commander, non-seulement rendit la liberté à *Syracuse*, mais afin d'effacer jusqu'aux traces de l'esclavage, il ordonna que toutes ces statues fussent fondues au profit du public. Cette exécution ne se fit point par une populace aveugle, sans ordre et sans discernement. On instruisit le procès de toutes ces statues, ou plutôt des personnages qu'elles représentoient, comme d'autant de criminels. Toutes furent condamnées, la statue seule de *Gélon* exceptée, comme un juste monument de la reconnoissance que les Syracusains conservoient pour un si digne monarque.

Il est du petit nombre de ceux qui sont devenus meilleurs sur le trône. On loue son attention à ne point charger ses sujets d'impôts. Dans les occasions embarrassantes il empruntoit. On prêtoit volontiers, parce qu'il rendoit exactement. Il n'aimoit point les arts de plaisir, et se déclaroit ennemi de tous ceux qui peuvent corrompre les mœurs. Souvent il se promenoit dans les champs, et conversoit familièrement avec les laboureurs. *Gélon* ne prenoit de la royauté que les peines et les soins. On lui entendit plus d'une fois dire : « Les Syracu-

« s  
« la  
« d  
« m  
« g  
« su  
« fr  
« do  
cette  
marc  
dern  
frère  
nérai  
crite.  
pour  
grets  
qu'or  
dieux  
Vc  
d'*Hi*  
*Diod*  
un pr  
la sin  
que,  
de se  
et qu  
qu'ils  
été re  
de son  
exalte  
nature

« sains , en mé mettant la couronne sur  
 « la tête , n'ont pu avoir d'autre objet  
 « dans une faveur si marquée , que de  
 « m'engager à défendre l'état , à proté-  
 « ger l'innocence , et à donner à mes  
 « sujets , par une vie simple , modeste et  
 « frugale , l'exemple des vertus qu'ils  
 « doivent pratiquer ». Il fut fidèle à  
 cette espèce d'engagement , et on re-  
 marque que dans son lit de mort , sa  
 dernière parole fut un ordre à son  
 frère , de ne pas s'écarter , dans ses fu-  
 nérailles , de la simplicité qui étoit pres-  
 crite. Le peuple le paya de ce respect  
 pour les lois , par ses larmes et ses re-  
 grets , en lui décernant les honneurs  
 qu'on rendoit alors aux héros ou demi-  
 dieux.

Voici deux portraits bien différens , *Thrasybule*.  
 d'*Hiéron*, frère et successeur de *Gélon*. Ap. D. 253●  
*Diodore de Sicile* le représente comme Av. J. C. 458  
 un prince avare, cruel, très-éloigné de  
 la sincérité de son frère *Gélon*. Il ajoute  
 que , sur de simples soupçons , il tâcha  
 de se défaire de son frère *Thrasybule* ,  
 et qu'il opprima ses sujets , au point  
 qu'ils l'auroient déposé , s'ils n'avoient  
 été retenus par le souvenir des vertus  
 de son frère *Gélon*. *Elie*n au contraire ,  
 exalte la justice , la libéralité , l'excellent  
 naturel de ce prince. Il dit que les plus

pauvres sont moins disposés à recevoir, qu'il ne l'étoit à donner; que sa générosité n'avoit point de bornes, qu'il étoit l'ami et le protecteur des sciences et des beaux-arts, que rien n'égaloit sa candeur et sa sincérité, et qu'il vivoit dans la plus parfaite harmonie avec ses frères.

On explique ces contrariétés, en distinguant deux époques dans la vie et le règne d'*Hiéron*. La première époque, où, plein de force et de vigueur, il se laissa aller à l'instinct d'un naturel féroce et sauvage; la seconde où, étant attaqué d'une maladie de langueur, il se renferma dans son palais, et y fit des réflexions qui produisirent en lui un changement admirable. Durant cette maladie, son plus grand plaisir étoit de converser avec des personnes savantes qu'il faisoit appeler auprès de lui de toutes parts. De ce nombre furent *Bazilide*, *Epicharme*, *Eschyle*, *Simonide*, *Pindare*, trois poètes et deux philosophes courtisans: c'en est assez pour tailler le crayon de l'histoire, de manière qu'il ne puisse plus tracer que des louanges.

Quant à *Thrasybule*, il n'y a point deux manières de le peindre: il fut cruel et sanguinaire. On eut dit, à son orgueil, qu'il se croyoit d'une autre nature

que  
noie  
sacra  
titre  
xatio  
mes.  
la vil  
d'aut  
quer  
soum  
en It  
So  
cusain  
cepen  
volue  
exclu  
*Gélon*  
recon  
rendu  
tes, n  
d'un c  
les viv  
tre, et  
arriva  
des ét  
les mé  
viléges  
que, d  
ils n'ay  
cepend  
temps  
To

que ses sujets. Tous ceux qui lui donnoient le moindre ombrage étoient massacrés. La richesse devint sous lui un titre de proscription. Outre de ces vexations, les Syracusains prirent les armes. Il se retrancha dans un quartier de la ville, d'où il demanda à traiter. Point d'autres conditions, sinon qu'il abdi-querait, et sortiroit de la Sicile. Il se soumit, et alla traîner une vie obscure en Italie.

Son départ rendit la liberté aux Syracusains. Ils établirent une démocratie : AP. D. 2544  
 cependant les magistratures furent dé- AV. J. C. 454  
 volues aux principaux citoyens. On en excluait aussi les étrangers, auxquels *Gélon* avoit donné les droits de cité, en reconnaissance de très-grands services rendus à la guerre. Ils firent des plaintes, ne furent pas écoutés, s'emparèrent d'un quartier de la ville; on leur coupa les vivres; ils furent obligés de combattre, et succombèrent. La même chose arriva dans plusieurs autres villes, où des étrangers se trouvoient établis pour les mêmes raisons, avec les mêmes privilèges. Les Siciliens crurent pour lors que, débarrassés de troupes étrangères, ils n'avoient plus de tyrans à craindre : cependant il se montra de temps en temps, parmi les riches, des hommes

qui sembloient aspirer à l'autorité. On en reprima quelques-uns avant l'éclat de leurs prétentions ; d'autres furent punis après. Enfin, pour se délivrer de l'embarras de la surveillance, les Syracusains firent une loi pareille à l'ostracisme d'Athènes, qu'ils nommèrent le *pétalisme*, parce qu'ils y employoient une feuille de figuier, appelée en grec *pétallos*. On traçoit dessus le nom de celui que ses richesses, son crédit ou son mérite pouvoient élever à l'autorité suprême. D'après la pluralité, sans autre examen, il étoit banni. La rigueur de la loi, l'usage fréquent qu'on en fit, engagea les gens de mérite à ne s'y point exposer. Ils désertèrent. La magistrature se trouva remplie par les derniers du peuple et des citoyens sans mérite. L'abus appela le remède. On renonça au pétalisme, et les rênes du gouvernement furent remises entre les mains capables de les tenir.

Guerre.  
contre les  
Athéniens.  
Ap. D. 2588  
Av. J.C. 410

Il n'est pas rare de voir l'esprit de domination se glisser dans les républiques. *Syracuse*, qui n'avoit pas voulu obéir à d'autres, prétendit soumettre les villes voisines. Elles se liguerent contre l'ennemi commun, et ne se trouvant pas assez fortes, elles appelèrent à leurs secours les Athéniens. Soit par désir de

but  
biti  
blis  
ville  
exp  
t-on  
néra  
dési  
faire  
fut  
ques  
que  
s'inc  
Nici  
on le  
barq  
gent  
appe  
niers  
Le  
mille  
trion  
milie  
Pyre  
qu'il  
accou  
voile  
le sig  
prière  
ficiers  
coutu

butin, soit par amour de gloire, ils ambitionnoient depuis long-temps un établissement en Sicile. Aussi, quand les villes liguées envoyèrent leurs orateurs exposer leurs besoins, à peine se donna-t-on le temps de délibérer. *Nicias*, général prudent, que l'estime publique désignoit pour cette expédition, voulut faire quelques remontrances; sa voix fut couverte par les clameurs de quelques jeunes officiers qui ne respiroient que la guerre; le peuple, enthousiasmé, s'indignoit des retards. On demanda à *Nicias* ce qu'il vouloit. Cent galères, on les arma: cinq mille hommes de débarquement, ils furent levés: de l'argent, on ouvrit les trésors. Le sénat appella les chefs pour recevoir les derniers ordres.

Le lendemain, l'armée, fortée de sept mille hommes d'élite, avec cet air de triomphe que prend volontiers la jeune milice, marche depuis la ville jusqu'au Pyrée, où la flotte l'attendoit. Tout ce qu'il y avoit de citoyens et d'étrangers, accourt au port. On s'embarque, la voile se déploie, la trompette donne le signal du départ. On adresse des prières solennelles aux Dieux, et les officiers et les soldats boivent, suivant la coutume, dans des vases d'or et d'ar-

gent, à l'heureux succès de l'entreprise.

Elle ne fut pas si facile que les Athéniens se l'étoient imaginé. Ils trouvèrent peu de ressource dans les alliés qu'ils étoient venus secourir. Presque tout le fardeau de la guerre tomba sur eux. Cependant ils la commencèrent d'une manière assez brillante, et arrivèrent devant *Syracuse*, qu'ils assiégèrent par terre et par mer. Déjà la famine, et surtout la soif, tourmentoient les Syracusains. Ils parloient de se rendre, lorsqu'on leur annonça l'arrivée de *Gylippe*, général des Lacédémoniens. Partout où les Athéniens combattoient ils étoient sûrs de trouver des Spartiates en tête. Ces auxiliaires ranimèrent les Syracusains abattus ; ils remportèrent des avantages, et *Nicias* fut obligé de demander du renfort à Athènes.

Après les espérances qu'on avoit conçues, cette demande étonna, mais ne découragea pas. On fit partir une nouvelle flotte, commandée par *Démosthène*, général audacieux et confiant. Elle étoit chargée de huit mille hommes de troupes, de machines, et d'une quantité prodigieuse de vivres. Elle arriva avec un appareil et un air de victoire. Les poupes étoient couronnées de fleurs, les mâts ornés de bandelettes. Les échos



de *Syracuse* assiégée , renvoioient le bruit des trompettes et des cris qui parloient de la flotte et du camp.

Ces troupes fraîches brûloient de l'ardeur de se signaler. *Démosthène* déterminâ *Nicias* à un assaut ; il ne fut pas heureux. Les Athéniens qui bloquoient *Syracuse* , se trouvèrent bloqués dans le port. La nécessité d'une retraite les engagea aux derniers efforts dont ils commençoient à sentir le besoin , pour sauver leur flotte , et ce besoin occasionna un des plus rudes combats dont l'histoire fasse mention. Les deux armées de terre étoient rangées sur les bords ; les habitans garnissoient les murs et les endroits élevés de leurs maisons , qui avoient vue sur le port. Les deux flottes s'attaquèrent avec une bravoure qui devint bientôt acharnement. Le massacre étoit affreux des deux côtés. Les cris lamentables des blessés et de ceux qui périssoient dans la mer , joints à ceux que jetoient les deux armées placées sur le rivage , empêchoient d'entendre le commandement. Chacun ne prenoit conseil que de son courage. Comme la bataille se donnoit au bas des murs de la ville , les parens étoient témoins de la mort de leurs enfans , les femmes de celle de leurs maris. Un ami voyoit son

ami percé de coups , sans pouvoir le secourir. Après que l'engagement eut duré quelques heures , les deux partis se trouvèrent accablés de lassitude , et hors d'état de pouvoir manier leurs armes. Cependant s'il arrivoit à quelque vaisseau de vouloir gagner le rivage , ceux qui les montoient essuyoient les plus amers reproches. *Voulez - vous regagner Athènes par terre ?* disoient les Athéniens à leurs soldats ; et quoique couverts de blessures , ils les repousoient en mer. Si un Syracusain prêt à couler bas , vouloit aborder : *Sauvez votre vie* , lui crioient ses compatriotes , *en sautant dans un vaisseau ennemi , ou mourez glorieusement en défendant la patrie.* Le combat dura tout le jour. Les Athéniens furent vaincus. Un cri de joie des Syracusains sur la flotte , auquel l'armée de terre et les spectateurs , sur les murs , répondirent par d'autres cris d'allégresse , annonça la victoire.

Il ne restoit aux Athéniens d'autre ressource que de tâcher de gagner quelque ville alliée , où ils pussent attendre du secours d'Athènes ; ou des vaisseaux pour y retourner. Ils se mirent en marche , mais avec la consternation d'une armée forcée d'abandonner ses muni-

tion  
subs  
augr  
mou  
aux  
enne  
nant  
serre  
avec  
se tr  
loin  
force  
mand  
la cr  
donn  
seme  
des c  
L'  
sans  
Arriv  
les y  
Les  
et en  
deux  
voit  
étoit  
une  
mont  
celle  
paix  
besoi

tions ; son bagage , et incertaine sur sa subsistance. La désolation étoit encore augmentée par la vue des morts et des mourans , dont les uns restoient exposés aux bêtes , les autres à la vengeance des ennemis. Les malades et les blessés tenant leurs camarades ou leurs amis serrés entre leurs bras , les conjuroient , avec larmes , de les emmener. D'autres se traînant après eux , suivoient aussi loin qu'il étoit possible , et quand les forces venoient à leur manquer , ils demandoient vengeance aux Dieux de la cruauté avec laquelle on les abandonnoit. L'air retentissoit de gémissemens , et leur route étoit tracée par des cadavres.

L'ennemi les suivoit avec chaleur , sans leur laisser le temps de reposer. Arrivés à une rivière , l'ardeur de la soif les y précipita sans ordre ni discipline. Les Syracusains y entrèrent avec eux , et en firent un carnage affreux. Les deux généraux furent pris. *Nicias* n'avoit jamais approuvé cette guerre. Il s'y étoit prêté , parce qu'il savoit que dans une république , il est dangereux de montrer une volonté différente de celle du peuple. Il n'avoit osé faire ni paix ni trêve , quoiqu'il en sentit le besoin , parce qu'une république rend

ses généraux responsables des événemens, mais du moins, il avoit fait la guerre avec égard et humanité. Le peuple Syracusain, malgré les réclamations des principaux de la ville, n'en condamna pas moins l'infortuné Athénien et son collègue à être battu publiquement de verges et précipité. Les soldats furent enfouis dans des carrières, où on ne leur donnoit que ce qu'il falloit de nourriture, pour s'apercevoir qu'ils alloient mourir, et qu'à leur tour, ils infecteroient, de leurs cadavres, les survivans, comme ils étoient infectés par les morts.

Deuxième  
guerre con-  
tre les Car-  
thaginois.

Ap. D. 2692  
Av. J.-C. 306.

Si on veut savoir jusqu'où peut s'étendre la cruauté des hommes, il faut lire l'expédition d'*Annibal* en Sicile. Il étoit petit-fils d'*Amilcar*, qui avoit été tué devant Himère, en venant secourir ceux de Selinonte. Maintenant ses intérêts étoient changés. Ceux de Selinonte refusèrent un accord insidieux que leur proposoient les Carthaginois, et ce fut par eux que ceux-ci commencèrent leurs ravages. Ils étoient appelés en Sicile, par la division des insulaires qui leur faisoit espérer d'y reparer, à l'aide d'un butin abondant, les pertes qu'ils avoient faites dans leur première guerre. Par cette raison, ils

donnèrent le commandement à *Annibal*, qui avoit la mort de son grand-père à venger. Il débarqua avec trois cents mille hommes, presque tous Africains, soldats féroces et barbares.

Ce fut souvent le sort des Siciliens, de se défendre en héros et d'être vaincus. Les habitans de Sélinonte l'éprouvèrent. Ils disputèrent leurs murailles, puis leurs rues, les places publiques, leurs maisons. Par-tout le nombre les accabla. Environ deux mille se retirèrent, à la faveur de la nuit, dans une ville voisine où ils furent bien reçus; le reste fut passé au fil de l'épée. Il ne resta pas un homme en vie. On mit le feu à la ville. Les soldats repousoient les femmes et les enfans dans les flammes. On en vit porter des pieds, des mains, et d'autres membres à leurs ceintures, et promener des têtes sanglantes au bout des piques; trophées affreux d'une horrible barbarie.

Des ruines de Sélinonte, *Annibal* courut sur Himère. La défense y fut aussi vigoureuse, et aussi inutile, et la prise par assaut, suivie des mêmes atrocités. Le général y ajouta ce raffinement de cruauté et de vengeance. Il fit amener trois mille Himériens à l'endroit où son grand-père avoit été tué,

et après les avoir exposés aux insultes de ses barbares , il les fit inhumainement massacrer. Couronné de ces lauriers sanglans , il porta à Carthage un immense butin, que les tranquilles citoyens de cette ville opulente, se partagèrent , sans donner un soupir de compassion , à tant de maux qu'ils causoient.

**Hermocrate.** Les Syracusains envoyèrent, à leurs  
**Dioclès.** voisins attaqués, des secours, mais trop foibles, et pas assez à temps pour empêcher leurs désastres. Ils étoient eux-mêmes peu d'accord entre eux. Deux factions partageoient la ville. Il paroît que c'étoit, comme à l'ordinaire, celle des riches et celle des pauvres. A la tête de la première paroissoit *Hermocrate*, homme de mérite, qui après la défaite des Athéniens, avoit commandé contre eux, en Attique, les secours que les Syracusains envoyèrent aux Spartiates, et étoit revenu de cette expédition avec gloire. A la tête du parti populaire se monroit *Dioclès*, homme sévère, dont on estimoit la probité et la sagesse. Les magistrats, avant lui, se nommoient à haute voix; il introduisit la coutume de les élire par un scrutin secret, méthode plus favorable à la liberté, et plus propre à donner un bon

choix. Il fit aussi passer une loi qui portoit que celui qui viendrait armé dans le sein de l'assemblée générale, seroit mis à mort, quand même il y passeroit par mégarde. Il survint une alarme aux portes de Syracuse. On s'écria que l'ennemi approchoit. *Dioclès* s'arma pour le repousser. Sans y songer, il passa par l'endroit fatal. On lui fit observer qu'il avoit son épée au côté, et qu'il violoit la loi. *Je m'en punirai*, dit-il, et il se tua. Cette action lui valut une statue.

On ne sait quand elle arriva; mais dans le temps dont nous parlons, il étoit antagoniste d'*Hermocrate*. Il le fit bannir comme suspect de vouloir aspirer à l'autorité souveraine. Ses amis remontrèrent en vain, seulement, que son mérite avoit engagé des jaloux à animer contre lui l'ingrate multitude; ils ne purent le faire rappeler. Alors ils lui conseillèrent de se faire recevoir par force. *Hermocrate* rassembla une armée, mais qui ne se trouva pas assez considérable. Il fut battu, et tué. Tous ses partisans furent condamnés à un bannissement perpétuel, entre autres *Denis*, qu'on a surnommé le *Tyran*.

Attirés par l'appât du butin, les Agrigents, Carthaginois revinrent en Sicile, tou-

Jours avec trois cents mille hommes , levés en Afrique , disent les historiens. Ils tombèrent sur Agrigente , la plus opulente ville de Sicile , après Syracuse. Les récits des exploits de ces hordés de barbares , jetés sur cette malheureuse île , se ressemblent tous. Défense plus qu'humaine des assiégés , succès des assaillans dûs à la multitude , plaisir cruel à s'abreuver , pour ainsi dire , de sang humain. Au siège d'Agrigente se passèrent des événemens mémorables. Dès le commencement , les habitans , dans une sortie , brûlèrent les machines des assiégeans , et firent un grand carnage. Les Carthaginois , pour tenir lieu de leurs machines , démolirent les tombeaux autour de la place , et avec les matériaux , élevèrent des terrasses à la hauteur des murs. La peste se mit dans leur camp. On auroit pu croire qu'elle étoit causée par des exhalaisons des cadavres exhumés ; mais les devins annoncèrent que c'étoit un châtimement des Dieux , pour la violation des tombeaux. L'armée se mit en prières. On immola un enfant à Saturne , et afin d'apaiser Neptune , on jeta plusieurs prêtres dans la mer. C'étoit violer , sur le lieu même , la loi imposée par *Gélon* , aux Carthaginois , de ne point faire de sacrifices humains.



A la peste succéda la famine. Les Carthaginois , après l'avoir vivement ressentie , se délivrèrent de ce fléau en surprenant les blés destinés aux Agrigentins. La famine pour lors tourmenta les assiégés. Entre l'alternative de périr de faim , ou d'aller chercher une mort certaine dans le camp ennemi , le conseil prit un parti mitoyen qui étoit encore pénible , ce fut d'abandonner Agrigente. Aussitôt que cette résolution devint publique , des cris lamentables partirent de chaque maison. Il n'est pas possible d'exprimer l'accablement , la tristesse dont les citoyens étoient saisis. Perdre en un instant le fruit de leurs travaux , leurs biens , leurs richesses , leur patrie ! Et les gens âgés , les malades , les infirmes qu'il falloit laisser à la merci des cruels Carthaginois ! Plusieurs ne purent se déterminer à les abandonner. Ils restèrent pour leur donner les derniers soins , et mourir avec eux. Leur triste intention ne fut que trop remplie. Les Carthaginois n'épargnèrent personne , pas même ceux qui s'étoient réfugiés dans les temples. Ils trouvèrent des richesses immenses , une quantité prodigieuse de tableaux , de vases et de statues sorties des mains des plus grands maîtres , et tout ce qu'on peut imaginer

dans une ville des plus opulentes , qui n'avoit jamais été pillée , ni même assiégée.

Denis.

Ap. D. 2600

Av J. C. 398

Il y avoit , dans Agrigente , des troupes syracusaines qui protégèrent la sortie des expatriés , et les accompagnèrent , une partie à Gêle , l'autre à Syracuse même , où ils furent reçus avec beaucoup de générosité. On leur y donna le privilège de citoyens. Cette faveur ne les empêcha pas de se plaindre hautement des troupes de Syracuse , et surtout de leurs généraux ou principaux officiers , qu'ils prétendoient s'être laissé gagner par les Carthaginois. Ils furent appuyés dans leurs plaintes par un jeune homme nommé *Denis*.

On ne sait s'il étoit d'une famille illustre , ou d'une basse extraction. Il est cependant probable que sa naissance n'étoit pas absolument obscure , puisqu'il est compté entre les partisans d'*Hermocrate* , et qu'il fut même blessé dans le combat que celui-ci soutint aux portes de Syracuse. On ne le sauva du dernier supplice qu'en répandant le bruit de sa mort. Il n'eut permission de reparoitre , qu'à l'occasion du siège d'Agrigente , où il prit parti. *Denis* se distingua singulièrement dans la seule action importante qui eut lieu sous les murs

d'A  
con  
il p  
blâ  
mag  
rom  
Car  
à co  
la m  
c'est  
bre.  
lors  
cette  
cont  
écha  
des t  
et d  
nom  
de la  
pers  
sent  
de d  
hâte  
vers  
qual  
D  
brave  
avis  
inten  
répu  
songe

d'Agigente. Après avoir vaillamment combattu pour les infortunés habitans, il plaida leur cause. Non seulement il blâma les généraux, mais il taxa les magistrats même de s'être laissé corrompre, d'entretenir commerce avec les Carthaginois, afin d'être aidés par eux à concentrer l'autorité souveraine dans la magistrature, et à établir l'oligarchie, c'est-à-dire, la puissance du petit nombre. Que ne persuade-t-on pas au peuple lorsqu'on flatte ses passions, surtout cette jalousie qui le porte naturellement contre les riches? Le discours de *Denis* échauffa les esprits au point que les chefs des troupes furent déposés sur-le-champ, et d'autres nommés à leur place: de ce nombre étoit *Denis*, aussi chéri alors de la populace, qu'il en avoit été haï et persécuté auparavant. Sa conduite présentée sans intermèdes, offre une espèce de drame dont le principal personnage hâte les événemens, et les précipite vers le but, d'une manière bien remarquable.

*Denis* vaillant et éloquent, d'un côté brave ses collègues, est toujours d'un avis opposé dans les conseils, rend leurs intentions suspectes, et marque de la répugnance à servir avec des gens qui songent plus à leur intérêt particulier,

qu'à celui du public. Il appréhende, dit-il, d'être trahi, s'il concertoit avec eux ses plans d'attaque et de défense. D'un autre côté, il amuse le peuple par de beaux discours, et gagne sa bienveillance, au point que le sénat commence à le craindre, et se propose de lui interdire la tribune. Une loi défendoit d'y paroître tant qu'on n'auroit pas payé une amende à laquelle on seroit condamné. Il est accusé comme perturbateur du repos public, on lui impose une amende si forte, qu'il lui étoit impossible de la payer; mais un citoyen très-riche satisfait pour lui, et promet de payer tant qu'il en aura besoin.

Appuyé de ces trésors, *Denis* recommence ses discours. Il étoit question de lever un corps de troupes pour grossir celui qui étoit revenu d'Agrigente, et faire un effort victorieux contre les Carthaginois. On parloit à ce sujet d'une taxe sur le peuple. « Qu'est il besoin, « dit *Denis*, de faire venir à grands « frais des troupes d'Italie et du Pélo- « ponèse, pendant que nous avons des « compatriotes que nos riches ont bannis, « qui soupirent après leur rappel, et qui « ne demandent pas mieux que de l'a- « cheter par un service gratuit. » On goûte l'expédient; les exilés sont rap-

pelés, et deviennent autant de partisans dévoués à *Denis*.

Toujours actif, il apprend qu'il y a des troubles dans Gêles, ville importante. Il craint que les Carthaginois ne profitent de la division pour s'en emparer. Sur-le-champ il s'y transporte avec un bon corps de troupes. Il décide que les prétentions de la noblesse sont outrées, fait mourir tous ceux que condamne la multitude, rendue juge dans sa propre cause, confisque leurs biens, en distribue une grande partie à ses soldats, et leur promet encore double part de ce qui viendra. On sortoit du théâtre lorsqu'il arriva à Syracuse. Tout le monde se porte en foule vers lui, et lui demande des nouvelles des Carthaginois. « Des Carthaginois? » leur répondit-il d'un air triste. « Syracuse a des ennemis bien plus dangereux qu'eux. Vos généraux, vos magistrats, qui au lieu de faire les préparatifs pour vous défendre, vous amusent par de vains spectacles, et laissent manquer le nécessaire aux troupes, dont ils détournent la paie à leur profit particulier. Depuis longtemps je soupçonnais la cause de cette conduite. Mais je n'en suis plus aux simples conjectures. *Imilcon*, le général des Carthaginois, sous prétexte

« d'échange de prisonniers, m'a envoyé  
 « un officier dont le vrai but étoit de  
 « me prier, si je ne veux pas me prêter  
 « aux vues de mes collègues, du moins  
 « de ne pas examiner leur conduite avec  
 « rigueur. Je ne veux plus servir avec  
 « des traîtres, et je vous déclare que je  
 « viens donner ma démission. »

Le lendemain le peuple s'assemble ; les plus sages proposoient d'examiner la dénonciation de *Denis* contre ses collègues ; mais une voix s'écrie qu'on aura tout le temps de faire cet examen, que le plus pressé actuellement et le plus important, est de nommer un bon général contre trois cents mille Carthaginois, dont on est menacé ; et que c'est dans une conjoncture à peu près pareille, que *Gélon* avoit été nommé généralissime. L'exemple cité détermine la multitude. *Denis* est proclamé généralissime, et sur-le-champ il fait décréter la double paie aux soldats. Sous prétexte d'une expédition secrète, il fait publier l'ordre à tous les bannis et autres gens de bonne volonté, au-dessus de quarante ans, de se rendre à Léonte, ville des Syracusains, avec des vivres pour trente jours. Il s'y rend lui-même à la tête des soldats qu'il venoit d'enrichir de la double paie. Avec cette troupe il campe dans un

cha  
 un  
 se  
 ville  
 sold  
 rass  
 crie  
 voir  
 cie  
 Sur  
 à la  
 soit  
 ven  
 entr  
 tad  
 cinq  
 prin  
 dou  
 moc  
 les i  
 sa p  
 d'H  
 L  
 cons  
 à l'a  
 ceux  
 leur  
 bras  
 que  
 ensa  
 essu

champ près de la ville. La nuit il se fait un grand bruit autour des tentes. *Denis* se sauve comme en désordre dans la ville, criant qu'on veut l'assassiner. Ses soldats le suivent, les bannis et autres rassemblés à Léonte l'environnent. Tous crient qu'il ne faut pas différer de pourvoir à la sûreté d'une personne si précieuse. On lui décerne six cents gardes. Sur-le-champ il s'en choisit mille, mande à la garnison laissée dans Gêles, qui faisoit partie de ses premiers soldats, de venir joindre. Précédé de ce cortège, il entre dans Syracuse, s'empare de la citadelle, et se fait proclamer roi à vingt-cinq ans, fait condamner à mort ses principaux adversaires, et finit par un double mariage entre lui et la fille d'*Hermocrate*, dont il avoit autrefois soutenu les intérêts au prix de son sang, et entre sa propre sœur et *Polixène*, beau-frère d'*Hermocrate*.

*Denis* eut beaucoup plus de peine à conserver la royauté, qu'il n'en avoit eu à l'acquérir. Sa vie est capable d'effrayer ceux qui tenteroient d'élever un trône à leur ambition, sans songer que mille bras sont toujours prêts à l'ébranler, et que les marches en sont ordinairement ensanglantées. Le premier échec qu'il essaya contre les Carthaginois, donna

lieu de publier qu'il étoit d'intelligence avec eux. Le peuple, ce peuple si léger, si inconstant, ajoute foi à cette imputation, se joint à ses ennemis, et l'enferme dans une partie de la ville, où il eut des combats à soutenir. En prolongeant sa défense, des soldats étrangers lui arrivent. Les Carthaginois même semblèrent le seconder en acceptant la paix. Une nouvelle insurrection le met dans un si cruel embarras, qu'il délibère avec ses amis, non pas s'il mourra, mais de quel genre de mort. Un d'entr'eux lui conseille de vivre, de régner, et de ne renoncer à la couronne qu'avec la vie. Cet avis fut appuyé par un renfort de troupes étrangères qui se firent jour jusqu'à lui. De la partie de la ville où il étoit retiré, il fit une sortie sur les Syracusains, en tua un grand nombre, et eut soin de faire enterrer les morts. Cet acte religieux toucha les cœurs. Les armes tombèrent, pour ainsi dire, des mains des habitans, et pour plus grande sûreté, il les leur enleva. Il n'y eut qu'un corps de cavalerie, apparemment composé des principaux citoyens, qu'il ne put jamais gagner.

Afin d'occuper le peuple, *Denis* déclara de nouveau la guerre aux Carthaginois, qui de leur côté, se mettent dans

an  
enle  
poss  
ginc  
et l'  
ils  
ven  
app  
ils f  
recc  
fect  
de  
d'en  
P  
que  
trou  
plus  
étoit  
flott  
sains  
un  
hors  
le fé  
tôt l  
enne  
« po  
« vo  
« de  
« ca  
« ri  
« qu



an état de défense formidable. Il leur enlève la plus importante des villes qu'ils possédoient en Sicile, mais les Carthaginois se présentent devant Syracuse, et l'assiègent. Comme devant Agrigente, ils détruisent les tombeaux, et se servent des décombres pour favoriser les approches. Comme à Agrigente aussi, ils furent attaqués de la peste; mais on reconnut qu'elle étoit causée par l'infection, tant des cadavres exhumés, que de ceux qu'on n'avoit pas le temps d'enterrer.

Pendant que la peste affoiblissoit chaque jour les Carthaginois, *Denis* se trouva exposé au danger peut-être le plus pressant qu'il eut jamais couru. Il étoit allé avec un détachement de la flotte chercher des vivres. Les Syracusains, en son absence, avoient obtenu un avantage. *Denis* revenant, appelle hors des portes de la ville le peuple pour le féliciter, et promet de terminer bientôt la guerre, et de les délivrer de leurs ennemis. « Cela dépend de vous, ré-  
 « pond *Théodore*, citoyen très-estimé,  
 « vous n'avez qu'à résigner le com-  
 « dement, et nous remettre en liberté;  
 « car quand même vous nous procure-  
 « riez la victoire, à quoi serviroit-elle,  
 « qu'à nous rendre les esclaves d'un ty-

« ran domestique ? » S'adressant ensuite au peuple : « Si la fortune se déclare pour les Carthaginois, ils nous demanderont un tribut ; et nous laisseront vivre selon nos lois ; mais si *Denis* reste le maître, il pillera nos temples et nos maisons, s'emparera de nos terres, se jouera de notre vie et de tout ce que nous avons de plus cher. Défaisons-nous d'un ennemi qui loge dans notre sein, avant que de songer à repousser un ennemi extérieur et bien moins dangereux. Après avoir mis tout nouvellement en fuite des milliers d'hommes, aurons-nous peur à présent d'un seul ? nous avons nos armes, et contre qui pouvons-nous en faire un meilleur usage, que contre un tyran ? si *Denis* consent à abdiquer, ouvrons-lui nos portes ; s'il refuse de résigner son autorité usurpée, qu'il éprouve ce que peut dans des hommes généreux, l'amour de leur liberté ». L'assemblée restoit suspendue entre la crainte et l'espérance. Les regards se fixèrent sur *Pharacide*, qui commandoit un corps de Lacédémoniens, envoyé au secours de Syracuse. Qui n'auroit cru qu'un Spartiate se seroit déclaré pour la liberté ? Mais il dit qu'il étoit venu pour secourir les Syracusains et *Denis*,

et non pas pour faire la guerre à *Denis*, et détruire son autorité. Ce mot arrêta tout. La garde du tyran arriva, et l'assemblée se dispersa.

Jusque dans sa propre famille, il comptoit des ennemis. Dans ses vengeances il ne les épargnoit pas plus que les autres. *Polixène*, époux de *Thesta*, sa sœur, fut obligé de fuir en Italie. *Denis* voulut faire des reproches à sa sœur de ce qu'elle ne l'avoit pas averti. Elle lui répondit : « me croyez-vous femme  
« assez lâche pour croire que si j'avois  
« su que mon mari voulût s'enfuir, je  
« n'eusse pas fait tous mes efforts pour  
« l'accompagner ? Je n'ai pas su son  
« dessein, mais s'il me l'avoit commu-  
« niqué, j'aurois partagé avec lui ses  
« dangers et ses malheurs. Oui, je me  
« serois trouvée bien plus heureuse d'être  
« appelée la femme de *Polixène* banni,  
« que la sœur de *Denis* le tyran ».

Les Carthaginois épuisés par la peste, furent obligés de lever le siège. *Denis* les laissa partir tranquillement, moyennant une grosse somme d'argent qu'ils lui donnèrent. Dans le dessein d'occuper les Syracusains, il tourna ses armes contre l'Italie. Rhége, ville forte, avoit excité sa colère, parce qu'elle lui avoit refusé une de ses concitoyennes en ma-

riage, et avoit accompagné ce refus de propos désobligeans. La ville résista à ses attaques, mais elle succomba à la famine. Il traita les habitans avec son inhumanité ordinaire; mais il se distingua à l'égard de *Python*, leur chef, qui s'étoit bravement défendu. Il fit précipiter son fils dans la mer. Quant au pere, il ordonna qu'on l'attachât à l'extrémité d'une des plus hautes machines, et dans cet état, il lui fit dire que son fils avoit été noyé la veille. « Eh bien, dit l'infortuné, mon fils a été d'un jour plus heureux que moi ». On le détacha, et on le promena par la ville, en le battant de verges, et en lui faisant essuyer mille outrages. Un hérault le précédoit, et crioit : « C'est ainsi qu'on traite le perfide qui a excité à la guerre les habitans de Rhége. Dites plutôt, s'écrioit *Python*, qu'on me traite ainsi, parce que je n'ai pas voulu livrer ma patrie au tyran ». Ce spectacle, contre l'intention de *Denis*, toucha les soldats, et dans la crainte qu'ils ne délivrassent le malheureux, il le fit promptement jeter dans la mer.

Il n'est guères échappé à *Denis* d'action de clémence que par intérêt. Il semble que l'inhumanité lui étoit naturelle. Il ne paroît cependant pas s'être

plu  
lari  
cette  
hon  
mor  
lui é  
d'un  
com  
don  
Cep  
lui-n  
par  
cons  
jema  
de  
sonn  
n'été  
été  
l'app  
avoir  
serru  
onvir  
vis. I  
dans  
servi  
ne p  
exige  
quan  
préca  
exagé  
rable

plu dans les supplices, comme un *Phalaris* et beaucoup d'autres monstres de cette espèce; mais il comptoit la vie des hommes pour rien, et il commandoit la mort d'un ennemi, ou d'un homme qui lui étoit seulement suspect, le massacre d'une troupe, l'incendie d'une ville, comme une de ces actions ordinaires, dont on ne doit pas même s'étonner. Cependant personne n'étoit plus que lui-même attaché à la vie, si on en juge par les précautions qu'il prenoit pour conserver la sienne. Il ne haranguoit jamais le peuple que du haut d'une tour, de peur de se laisser approcher. Personne, pas même ses frères ni ses fils, n'étoit admis en sa présence, qu'il n'eût été fouillé, et lui-même n'alloit dans l'appartement de ses femmes, qu'après avoir fait par-tout des visites. Outre les serrures et les verroux, il étoit encore environné d'un fossé, avec un pont levé. Le moindre bruit dans les rues ou dans son palais, le faisoit frissonner. Les services personnels de propreté, qu'il ne pouvoit se rendre lui-même, il les exigeoit de ses filles, encore seulement quand elles étoient petites. Tant de précautions, si le récit n'en est pas exagéré, prouvent combien est misérable la vie de celui qui ayant fait

du mal à tous, est exposé à craindre de tous.

Un pareil état de frayeur, est capable d'empoisonner les plus grands plaisirs. *Denis* le prouva à un de ses courtisans, nommé *Damoclès*, qui, enchanté des prospérités dont le tyran jouissoit, puissance absolue, richesses, palais magnifiques, lui vantoit perpétuellement son bonheur. « Voulez-vous le goûter un jour ? » lui dit *Denis*. *Damoclès* y consent. Le lendemain il est invité à dîner à la table du tyran, et placé sur un lit d'or, couvert de tapis richement brodés. La table étoit chargée des mets les plus exquis, entourée d'esclaves d'une rare beauté, magnifiquement vêtus, attentifs à ses moindres signes pour le servir. Le courtisan nageoit dans la joie, et convenoit qu'il se croiroit le plus heureux des hommes, s'il pouvoit toujours se promettre la même félicité. Mais dans le moment où il savouroit avec le plus de volupté ces plaisirs, il aperçoit sur sa tête une épée suspendue, qui ne tenoit qu'à un cheveu ; une sueur froide le saisit, tout disparoît à ses yeux, excepté l'épée. Il demande avec empressement qu'il lui soit permis de se retirer, et déclare qu'il renonce pour toujours à un pareil bonheur.

I  
*Den*  
 Il c  
 sion  
 il n  
 appo  
 et s  
 plut  
 être  
 gran  
 com  
 cour  
 sûr  
 sout  
 eut  
 cout  
*Den*  
 la pr  
 com  
 grâce  
 conc  
 persu  
 seroit  
 ter se  
 dit-il  
 tranq  
 « Qu  
*Deni*  
 répon  
 donne  
 L'a

L'épreuve de *Damoclès* marque que *Denis* ne s'avengloit point sur son état. Il cherchoit quelquefois à y faire diversion, par la société de gens d'esprit; mais il ne falloit pas se fier à ses faveurs. Il appela auprès de lui le célèbre *Platon*, et sur un mot du philosophe qui lui déplut, il le fit mener au marché pour être vendu comme esclave. Il se croyoit grand poète, et récitoit des vers avec complaisance. *Philoxène*, un de ses courtisans, éprouva qu'il n'étoit pas sûr de ne point applaudir à des talens soutenus d'une pareille puissance. Il eut la hardiesse non-seulement de l'écouter froidement, mais de le critiquer. *Denis* l'envoya aux carrières, qui étoit la prison publique. Cependant, à la recommandation de ses amis, il lui fit grâce le lendemain. Pour sceller la réconciliation, il l'invita à dîner. Le tyran persuadé que le censeur si bien averti seroit plus complaisant, se met à réciter ses vers. « Qu'en pensez-vous? » dit-il à son convive; *Philoxène* se tourne tranquillement vers les esclaves, et dit: « Qu'on me remène aux carrières. » *Denis*, pour cette fois, tourne la réponse en plaisanterie, et lui pardonne.

L'amour de la poésie n'étoit pas un

simple goût chez *Denis*, c'étoit une passion. Il en disputa le prix à Athènes, et marqua plus de satisfaction de l'avoir remporté, que de ses plus belles victoires. Aucun genre de gloire ne lui étoit indifférent. Il ambitionna la couronne des jeux olympiques : le déplaisir d'avoir échoué dans cette entreprise, le plongea, pour quelque temps, dans une véritable mélancolie. On a de lui des plaisanteries sur les Dieux. Après une expédition qui avoit été très-heureuse, quoiqu'il eût pillé le temple de Proserpine, il dit : « Voici comme les Dieux immortels favorisent les sacrilèges. » Il ôta à une statue de Jupiter un manteau d'or massif. « Il est, dit-il, trop pesant en été, et trop froid en hiver. » Plusieurs statues des Dieux tenoient à la main des coupes et des couronnes d'or, il les prit en disant : « Je ne fais que les recevoir : « il y auroit bien de la simplicité à de-  
« mander continuellement des biens  
« aux Dieux, puis de les refuser, quand ils  
« étendent eux-mêmes la main pour en  
« donner. » Ces dépouilles furent, par son ordre, vendues à l'encan. Le lendemain il fit publier que ceux qui avoient quelque chose chez eux appartenant aux Dieux immortels, en fissent restitution ; mais il ne rendit pas l'argent :

ma  
tées  
On  
le c  
qui  
solu  
solu  
rer  
para  
tre  
dem  
pé à  
père  
la li  
vint  
ma  
ciple  
jeun  
lui a  
dété  
ses c  
sonn  
Plat  
vais  
père  
tude  
de s  
ports  
sans  
celui



malheur à ceux qui les avoient ache-  
tées !

*Denis* le tyran mourut dans son lit. On l'a aussi surnommé *l'ancien*, pour le distinguer de *Denis* le jeune, son fils, qui le remplaça. A un roi ferme et absolu, succéda un prince foible et irrésolu. Deux partis essayèrent de s'emparer de l'esprit du nouveau tyran ; l'un se parant de l'austérité de la sagesse, l'autre présentant l'appât des plaisirs. Ce dernier l'emporta d'abord. *Denis*, échappé à la contrainte que lui imposoit un père ombrageux, se livra sans mesure à la liberté d'une vie dissolue. De l'excès vint le remède. *Dion*, frère d'*Aristomaque*, femme de *Denis* l'ancien, disciple et ami de *Platon*, fit honte au jeune prince d'une conduite capable de lui attirer le mépris de ses sujets. Il le détermina à chasser les complices de ses désordres, remplit le palais de personnages graves, et l'engagea à rappeler *Platon*. Le philosophe oubliant les mauvais traitemens qu'il avoit recus du père, voulut bien s'exposer à l'ingratitude du fils. Il ne tarda pas à se repentir de sa complaisance. Sur de faux rapports imaginés par l'intrigue des courtisans que *Dion* avoit fait disgracier, celui-ci fut disgracié à son tour, et *Pla-*

*Denis* le  
jeune. *Dion*.

ton fut renfermé dans la citadelle. Il eut quelques jours après permission de se retirer.

On vit alors se développer le système de toute faction dominante, qui consiste à porter les choses à la dernière extrémité, et à rendre ses partisans irréconciliables avec ses adversaires. Tous les amis de *Dion* furent persécutés; mais on auroit bien voulu l'avoir lui-même. Il s'étoit retiré à Athènes, où *Platon* étoit allé le trouver. *Denis* feignit de se repentir de ses injustices à l'égard du philosophe. Il employa ses amis pour l'engager à revenir. On lui présenta la flatteuse espérance de réconcilier *Dion* avec *Denis*. *Platon* ne put tenir contre cet appât. Il revint. Mais quand il voulut parler de l'espèce d'engagement pris avec lui, et du rappel de son ami, les choses étoient changées. *Denis* avoit remporté une victoire qui l'empêchoit de craindre son oncle. Les instances de *Platon* furent mal reçues. Cette troisième fois, il fut non-seulement banni de la cour, mais il courut risque de la vie.

Son départ, dont il obtint la permission avec peine, fut le signal des plus violentes persécutions contre *Dion* lui-même. On lui refusa le revenu de ses

bien  
cong  
qu'à  
son  
*Tim*  
prov  
peut  
près  
petit  
riva  
occu  
qu'il  
affra  
du t  
berté  
ville.  
troup  
*Dion*  
bless  
de *D*  
mais  
héros  
des g  
de le  
Il att  
se dé  
déli  
avec  
côté,  
Italie  
*Apol*

delle. Il  
 sion de  
 système  
 qui con-  
 dernière  
 isans ir-  
 es. Tous  
 tés; mais  
 i-même.  
 à Platon  
 gnit de se  
 égard du  
 mis pour  
 résenta la  
 ier *Dion*  
 hir contre  
 d il vou-  
 ment pris  
 ami, les  
 nis avoit  
 mpêchoit  
 instances  
 es. Cette  
 nent ban-  
 risque de  
 a permis-  
 des plus  
*Dion* lui-  
 au de ses

biens, que *Denis* lui avoit promis en le congédiant, et il poussa l'outrage jusqu'à forcer *Arête*, femme de *Dion*, que son mari aimoit beaucoup, d'épouser *Timocrate*, un de ses flatteurs. Tant de provocations irritèrent *Dion*, qui seroit peut-être sans cela resté tranquille auprès de ses amis d'Athènes. Il leva une petite troupe, mais brave et résolue, arriva à *Syracuse* pendant que *Denis* étoit occupé à la guerre en Italie, publia qu'il venoit non pas se venger, mais affranchir *Syracuse* et la Sicile du joug du tyran. Sous cet étendard de la liberté, *Dion* s'empara d'une partie de la ville. La citadelle fut gardée par les troupes du tyran, qui revint, livra à *Dion* un combat dans lequel celui-ci fut blessé, et pensa tomber entre les mains de *Denis*. Les *Syracusains* le sauvèrent; mais bientôt ils se dégoûtèrent de leur héros à l'instigation d'*Héraclide*, un des généraux de *Dion*, qui vint à bout de le supplanter dans l'esprit du peuple. Il attaqua son général qui ne voulut pas se défendre contre ceux qu'il étoit venu délivrer, et aima mieux quitter la ville avec ses troupes. *Denis*, d'un autre côté, étoit allé chercher du secours en Italie, et laissa la citadelle à son fils *Apollocrate*.

Il y souffrit constamment les extrémités de la famine, attendant patiemment l'occasion d'attaquer la ville. Les divisions qui y régnoient, la firent naître. La discipline pendant les troubles étoit oubliée; une petite victoire que remportèrent les Syracusains, la fit encore négliger davantage. Dans cette circonstance la garnison profite d'une fête que se donnoient les vainqueurs, sort de la citadelle au nombre de dix mille, taille en pièces tout ce qu'elle rencontre, et répand parmi les habitans une frayeur inexprimable: alors tous s'écrient: *Où est Dion?* On alla le prier de revenir. Il étoit temps. *Nypsius*, général de la garnison, venoit de faire une attaque meurtrière. Les rues et les places publiques étoient jonchées de corps; il partoit des maisons un torrent de flammes. Derrière cette espèce de remparts, la garnison, fièrement postée sur une brèche faite à l'avant-mur qui défendoit la citadelle, attendoit l'assaut avec intrépidité. Il fut terrible. Après une longue résistance, la garnison, obligée de se retirer dans la citadelle, capitula, et *Dion* y entra à la tête de ses troupes.

Sa sœur, *Aristomaque*, qui y avoit été renfermée, vint au-devant de lui;

elle menoit le fils de *Dion* et sa femme *Aréte*, si cruellement arrachée à son amour. L'infortunée attendoit en tremblant sa sentence. « Comment vous embrassera-t-elle, dit *Aristomaque* en la présentant ? est-ce comme son époux, ou bien expirera-t-elle à vos pieds, sans avoir jamais manqué volontairement à la fidélité qu'elle vous avoit jurée ? » *Dion*, le visage baigné de larmes, l'embrassa tendrement, lui remit son fils entre les bras, et la reçut dans sa maison. Il rendit la citadelle aux Syracusains, et congédia ses gardes.

Il songea pour lors à donner un gouvernement à ses concitoyens. Suivant son plan, l'autorité suprême devoit résider dans un conseil dont les membres seroient élus par le peuple et par la noblesse. Ce projet fut encore traversé par *Héraclide*, qui avoit déjà enlevé une fois à *Dion* la faveur du peuple. Fatigué des obstacles que cet homme mettoit à ses desseins, *Dion* permit qu'on le tuât, et avoua le meurtre ; mais il en fut puni par des regrets et des remords qui le jetèrent dans une profonde mélancolie. Il attribua à un juste châtement des Dieux, le malheur de son fils, qui tomba d'un toit et se tua. Lui-même fut puni de cet homicide par une mort violente.

*Caltype*, son hôte, son ami, mais qui aspirait à la souveraineté, l'assassina dans sa maison. Il semble que *Dion* ne daigna pas se soustraire à ce malheur, dont il avoit des indices. Sa vertu sévère lui fit peut-être regarder comme une expiation nécessaire le sacrifice d'une vie qu'il avoit souillée par un crime. L'assassin profita peu de sa trahison. Syracuse qu'il avoit asservie un moment, le chassa. Il traîna quelque temps une vie errante et malheureuse, et fut enfin égorgé par deux amis de *Dion*, du même poignard dont il s'étoit servi pour assassiner son ami. La malheureuse *Arête*, arrachée d'abord des bras de son époux qu'elle aimoit, livrée à un hymen involontaire, rétablie auprès de son mari, forcée de pleurer la mort funeste d'un fils, plongée dans le deuil par celle de son époux, tomba entre les mains d'*Icetas*, tyran de Léonte, autre ami perfide de *Dion*. Pour se débarrasser d'une veuve inutile, il l'embarqua, donna ordre de la tuer et de la jeter dans la mer, ce qui fut exécuté. Qu'il y a de tristes destinées dans le monde!

La mort de *Dion* et la fuite de *Caltype* rappelèrent *Denis* à Syracuse. Les citoyens lui opposèrent cet *Icetas* dont

nous venons de parler ; ils comptoient en même temps se servir de ses talens et de ses forces contre les Carthaginois qui les menaçoient de nouveau ; mais ils découvrirent qu'abusant de leur confiance , *Icetas* avoit fait avec les Carthaginois un traité secret, par lequel ils s'engageoient à le rendre maître de Syracuse. De son côté, il promettoit de ne pas traverser leurs conquêtes en Sicile. Effrayés de cette trahison, les Syracusains envoyèrent demander du secours à Corinthe, dont ils prétendoient tirer leur origine. Les députés furent bien reçus, et on convint de les satisfaire.

Près de Corinthe vivoit un homme, *Timoléon*, que le zèle brûlant de la liberté avoit porté à un crime atroce contre son frère *Timocrate*. Ce frère, *Timoléon*, l'aimoit tendrement, il lui avoit même sauvé la vie dans une bataille ; mais sa patrie lui étoit plus chère encore. Ayant des preuves certaines qu'il aspirait à la souveraineté de Corinthe, et tous ses efforts pour l'en détourner étant inutiles, il le fit tuer en sa présence. Les principaux citoyens de la ville louèrent cette action comme un trait d'héroïsme admirable. D'autres la condamnèrent comme un crime détestable, digne d'at-

tirer sur lui et sur sa famille la vengeance des Dieux. Sa mère, quand il alla pour la consoler, le chargea d'imprécations, et refusa de le voir. Le désespoir de sa mère le frappa d'horreur pour lui-même. Ne s'envisageant plus que comme un criminel dévoué à la mort, *Timoléon* prit le parti de s'abstenir de toute nourriture. Ses amis eurent beaucoup de peine à le faire revenir de cette funeste résolution; mais du moins il se condamna à passer le reste de ses jours dans la solitude. Il renonça aux affaires publiques, s'absenta de la ville, n'habita pendant vingt ans que des lieux déserts, toujours livré à une noire mélancolie. Au bout de ce temps, il revint à Corinthe, mais il y vivoit en simple particulier, toujours retiré, sans se mêler du gouvernement.

Il s'agissoit de délivrer Syracuse d'un tyran et peut-être de purger beaucoup d'autres villes de la Sicile de ceux qui asservissoient leurs concitoyens. On crut ne pouvoir mieux choisir pour cette expédition, qu'un homme qui avoit montré tant d'horreur pour la tyrannie. Les Corinthiens le nommèrent chef de l'entreprise, mais avec si peu de soldats, qu'il sembloit qu'ils ne comptassent que sur lui seul. En effet, la ruse lui servit

d'al  
Car  
sage  
reta  
Ice  
car  
tade  
Tim  
lui p  
emp  
fait  
serv  
se r  
méd  
obli  
Cice  
afin  
une  
cer  
T  
citad  
thien  
mé  
nis  
lors  
par  
quan  
mém  
renf  
les a  
cher



d'abord plus que la force. Il trompa les Carthaginois, qui lui fermoient le passage, surprit *Icetas*, qui se flattoit de le retarder par d'adroites propositions. *Icetas* étoit maître de la ville, l'amiral carthaginois des ports, *Denis* de la citadelle. Celui-ci étoit réduit aux abois. *Timoléon* se détermine à traiter avec lui plutôt qu'avec les autres. Il lui laisse emporter une partie de ses trésors, et le fait escorter jusqu'à Corinthe, qui lui servit d'asile. On dit que *Denis* le jeune se ruina avec des parfumeurs, des comédiens et des chanteurs, et qu'il fut obligé d'ouvrir une école pour subsister. *Cicéron* prétend qu'il choisit cet état, afin d'exercer du moins sur des enfans une tyrannie qu'il ne pouvoit plus exercer sur les hommes.

*Timoléon* ne s'enferma pas dans la citadelle, il y laissa quatre cents Corinthiens sous un habile commandant nommé *Léon*. *Icetas* et les Carthaginois réunis, le bloquèrent étroitement; mais lorsqu'ils comptoient emporter *Leon* par famine, il surprit lui-même un quartier de la ville, et s'y établit. En même-temps, *Timoléon* ayant reçu des renforts, se présente en bataille devant les alliés, et trouve moyen de déboucher une partie de leurs troupes. Le

général carthaginois effrayé de cette défection, monte sur ses vaisseaux, et s'enfuit. *Icetas* soutint dans la ville une espèce d'assaut; c'est-à-dire que ses soldats parurent sur les remparts et les abandonnèrent. Il se retira avec eux, *Timoléon* s'empara de la ville.

Le lendemain il fit inviter à son de trompe les habitans à venir avec des outils, pour démolir la citadelle et les autres forteresses, qu'il appeloit les *nids des tyrans*. Ils y accoururent en foule, rasèrent les murs, les palais, jusqu'aux tombeaux, et tout ce qui pouvoit rappeler le souvenir de la tyrannie. Sur cet emplacement, *Timoléon* fit bâtir des édifices publics destinés à l'administration de la justice. Il s'appliqua ensuite à repeupler Syracuse, que les derniers troubles avoient réduite à un état déplorable. Les bannis y revinrent. Il en arriva de toutes les parties de la Sicile, de l'Italie et de la Grèce. De concert avec deux législateurs que les Corinthiens envoyèrent, *Timoléon* donna de nouvelles lois, dont la base étoit le gouvernement démocratique, présidé par un magistrat annuel.

Après avoir, pour ainsi dire, ressuscité Syracuse, *Timoléon* parcourut la Sicile en vainqueur, soumit les tyrans

de  
rin  
den  
tha  
cile  
les  
ils  
*Ice*  
*Ar*  
poi  
ave  
imm  
d'A  
S  
*Tin*  
de l  
trist  
d'un  
Les  
serv  
son  
son  
fem  
Cor  
de s  
la fé  
vue  
nit  
lui t  
resp  
visite

de plusieurs villes , et les envoya à Corinthe tenir compagnie à *Denis*. Son dernier exploit fut la défaite des Carthaginois, qui reparurent encore en Sicile. S'il ne put les chasser, du moins il les confina dans une partie de l'île, d'où ils ne purent nuire aux Syracusains. *Icetas*, meurtrier de la malheureuse *Arête*, femme de *Dion*, n'échappa point à une juste vengeance. Il fut tué avec son fils, et sa femme et sa fille furent immolées par les Syracusains aux mânes d'*Arête*.

Si la plus grande partie de la vie de *Timoléon*, empoisonnée par le souvenir de la mort de son frère, se passa dans la tristesse, il jouit les dernières années d'une douce et glorieuse tranquillité. Les Syracusains pour reconnoître ses services, lui donnèrent la plus belle maison de la ville, et une magnifique maison de campagne, où il se retira avec sa femme et ses enfans qu'il fit venir de Corinthe. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie, goûtant le bonheur d'avoir fait la félicité de tant de villes. Il perdit la vue dans sa vieillesse. Ce malheur fournit une occasion aux Syracusains de lui témoigner leur considération et leur respect. Ils lui rendoient de fréquentes visites, lui amenoient les étrangers de

marque qui passaient chez eux , afin qu'ils vissent leur bienfaiteur et leur libérateur. Dans les affaires importantes, ils ne manquoient pas de le consulter et de suivre ses avis. Il venoit ordinairement dans Syracuse monté sur un char, et étoit introduit dans l'assemblée avec des cris de joie de tout le peuple, qui le reconduisoit hors des portes avec les mêmes acclamations. Rien ne manqua à la magnificence des funérailles de ce grand homme. Les Syracusains y destinèrent une somme considérable, mais les larmes mêlées aux bénédictions, dont tous les citoyens honoroient sa mémoire, furent le plus bel ornement de son convoi. Il fut ordonné que tous les ans le jour de sa mort seroit rappelé par une fête funèbre, et que toutes les fois que Syracuse seroit en guerre avec les barbares, elle demanderoit un général à Corinthe.

*Agathocle.* Dans une ville composée de tant de nations, il est plus étonnant que la paix de *Timoléon* ait duré quelque temps, que de la voir rompue au bout de vingt années. Ce fut au milieu des troubles que s'éleva le plus cruel tyran de Syracuse, nommé *Agathocle*. Il étoit fils d'un potier, d'une beauté extraordinaire, très-bien conformé; en grandis-

*Ap. D.* 2662

*Av. J.C.* 336

san  
bra  
dat  
pes  
har  
Syn  
des  
vor  
de  
pas  
teu  
ma  
dér  
S  
ran  
s'ét  
ne  
il v  
écha  
alla  
écla  
cha  
sui  
sarc  
ent  
don  
une  
chas  
prin  
de v  
moc

sant, il acquit une force prodigieuse; sa bravoure répondoit à sa force. Nul soldat ne pouvoit porter des armes plus pesantes que lui, et aucun n'étoit plus hardi dans l'occasion. Il plut à un riche Syracusain, nommé *Démas*. Elu chef des Agrigentins, il n'oublia pas son favori, et lui donna le commandement de mille hommes. Sans doute il n'avoit pas déplu à la femme de son protecteur, qui l'épousa après la mort de son mari, et le mit à la tête d'un bien considérable.

Syracuse étoit alors assujétie à un tyran nommé *Sosistrate*, auquel *Démas* s'étoit rendu suspect. Son successeur ne lui inspirant pas moins d'ombrage, il voulut le faire assassiner. *Agathocle* échappa par une ruse à ce danger, et alla tenter fortune ailleurs. Son ambition éclata dans deux villes d'Italie, qui le chassèrent. Soit que *Sosistrate* le poursuivit dans ses retraites, soit que le hasard les opposât l'un à l'autre, il y eut entre eux et leurs troupes un combat dont *Agathocle* sortit vainqueur. Par une suite de malheurs, *Sosistrate* fut chassé de Syracuse avec sept cents des principaux citoyens plus que suspects de vouloir substituer l'oligarchie à la démocratie. *Sosistrate* étoit secondé par

les Carthaginois qui menaçoient Syracuse. Une victoire déjà remportée sur lui par *Agathocle* devint aux Syracusains une raison déterminante, pour donner à celui-ci le commandement de leurs forces. Il défit les troupes réunies de *Sosistrate* et des Carthaginois, et recut sept blessures dans le combat. Le crédit qu'un dévouement si bien marqué aux intérêts de la ville lui donna parmi le peuple, lui fit hasarder quelques actes de souveraineté. Les esprits n'étoient pas encore assez préparés; il lui en coûta le généralat qui fut transféré à un Corinthien.

On prit même des mesures pour le faire périr, il se sauva d'une embuche si bien préparée, qu'on le croyoit mort. Pendant que les Syracusains étoient dans cette ferme confiance, il reparut sous leurs murs à la tête d'une forte armée, qu'il avoit levée dans le cœur de la Sicile. On négocia. Les habitans consentirent à recevoir *Agathocle*, s'il vouloit renvoyer ses troupes, et promettre de ne rien entreprendre contre la démocratie. Il s'obligea par un serment solennel à soutenir les intérêts du peuple. C'étoit une espèce d'engagement contre le sénat composé de six cents des principaux citoyens. *Agathocle* avoit

con  
les  
gue  
fit  
risé  
thoc  
mée  
gem  
A  
atro  
sold  
cont  
ni d  
quat  
les d  
C  
thoc  
min  
en v  
cito  
facil  
cont  
mas  
avoi  
« m  
« lu  
« u  
« c  
« d  
« M  
« e

congédié ses soldats, mais de manière à les retrouver. Sous le prétexte d'une guerre avec Erbite, ville voisine, il se fit nommer commandant. Ainsi autorisé à rassembler des troupes, *Agathocle* se vit bientôt à la tête d'une armée; alors il ne connut plus de ménagemens.

Après avoir prononcé une harangue atroce, il lâcha la bride à la fureur des soldats qui égorgent tout ce qu'ils rencontrent, sans distinction de rangs, d'âge ni de sexe. En peu d'heures, plus de quatre mille personnes tombèrent sous les coups des meurtriers.

Ce n'étoit pas encore assez pour *Agathocle*. Il vouloit non-seulement exterminer les nobles, mais qu'on ne laissât en vie seulement qu'un petit nombre de citoyens aisés, afin de les gouverner plus facilement. Dans cette intention, il fait continuer deux jours le pillage et le massacre; ensuite il assemble ceux qui avoient survécu à cette boucherie. « Le mal, leur dit-il, étoit grand; il a fallu lui appliquer un violent remède. Mon unique but a été de rétablir la démocratie, et d'affranchir la ville du joug de quelques magistrats tyranniques. Maintenant je veux vivre tranquille, et je me retire. » Il y avoit peu de

ceux qui l'écoutoient , qui ne fussent complices de ses cruautés. Ils sentoient bien qu'ils ne pourroient s'assurer l'impunité , qu'en confiant la puissance souveraine au premier auteur du massacre. Tous le prièrent de prendre l'autorité absolue , et le proclamèrent roi.

Sa première loi fut l'abolition des dettes , et le partage égal des terres entre les pauvres et les riches. Ainsi les nobles se trouvèrent de niveau avec les derniers du peuple , qu'il attacha , par ce moyen , fermement à sa révolution. Quand elle fut bien établie , il devint plus juste et plus humain , fit des lois sages , et s'affermir sur le trône par la conquête de toute la Sicile , excepté des villes qui appartenoient aux Carthaginois.

Quoiqu'il respectât la propriété de ces étrangers , ses succès leur causèrent de l'ombrage. Ils envoyèrent contre lui une armée sous le commandement d'*Amilcar*. Les mécontents et les ennemis d'*Agathocle* , s'y joignirent en grand nombre , et remportèrent sur lui une victoire complète , qui le força de se renfermer dans Syracuse. Réduit à cette extrémité , il conçoit un projet qui a été imité depuis ; mais il en a tout l'honneur , puisqu'il l'a conçu le premier. Il ne le

con  
les  
pat  
du  
trou  
Afr  
S  
ser  
c'ét  
bre  
Les  
les  
ma  
Ag  
d'un  
rés  
sold  
de  
pré  
« Q  
« p  
« j  
« d  
« t  
» P  
« c  
« s  
« c  
« c  
« r  
Il



confie à personne, exhorte seulement les Syracusains à soutenir le siège avec patience, pendant qu'il va leur chercher du secours, embarque ses meilleures troupes, cingle droit avec sa flotte en Afrique, et débarque dans ce pays.

Ses vaisseaux l'embarrassoient. Laisser un corps de troupes pour les garder, c'étoit affoiblir son armée déjà peu nombreuse pour les projets qu'il méditoit. Les abandonner sans défense, c'étoit les livrer aux Carthaginois qui étoient maîtres de la mer. Dans cet embarras, *Agathocle* prend une résolution digne d'un génie élevé et hardi comme le sien, résolution qui ôteroit tout espoir aux soldats, et les forceroit de vaincre ou de mourir. Il les assemble, après avoir prévenu les officiers, et leur dit :

« Quand nous partîmes de Syracuse, »  
 « poursuivis de près par les ennemis, »  
 « je fis vœu à *Cérès* et à *Proserpine*, »  
 « déesses tutélaires de Sicile, de brûler »  
 « tous nos vaisseaux, si elles nous em- »  
 « pêchoient de tomber entre les mains »  
 « des Carthaginois, et si elles nous fai- »  
 « soient aborder heureusement en Afri- »  
 « que. Aidez-moi, soldats, à m'acquitter »  
 « de mon vœu, les déesses nous dédom- »  
 « mageront aisément de ce sacrifice. »

Il lance le premier un flambeau dans

le vaisseau qui l'avoit apporté , chaque capitaine en fait autant. Les tourbillons de flammes s'élèvent , les trompettes sonnent , et tout le rivage retentit de cris de joie. Mais quand la réflexion vint , lorsqu'ils songèrent qu'ils se trouvoient séparés de leur patrie par une vaste mer , dans un pays ennemi ; sans aucun moyen d'en sortir , l'accablement succède au transport. *Agathocle* les ranime par la vue d'un pays délicieux qu'ils alloient parcourir , et sur-tout par la perspective de la *grande ville* , cette Carthage superbe , dont les dépouilles ne pouvoient leur échapper.

La frayeur y étoit grande ; on ne savoit que penser de cette subite invasion. *Amilcar* étoit-il battu ? Ses troupes anéanties ? comment avoit-il laissé passer une armée entière sans coup férir ? En attendant les éclaircissemens , les Carthaginois firent sortir de leurs murs une armée commandée par *Bomilcar* et *Hannon*. *Agathocle* qui avoit intérêt d'en venir aux mains , ne tarda pas à les joindre. *Hannon* fut tué dans l'action. *Bomilcar* retira son aîle sans grande perte. Il vouloit réserver ses soldats pour parvenir dans sa patrie à la souveraine autorité , dont la mort d'*Hannon* , son rival , lui frayoit le chemin. Ainsi *Agathocle*

thoc  
à la  
anim  
com  
hibo  
oisea  
vant  
chér  
des  
rent  
cette  
Sy  
mém  
sages  
rever  
patrie  
qu'il  
s'avis  
quelo  
cusai  
fit pa  
de la  
crure  
rendr  
porta  
noier  
noml  
reçut  
à Sy  
vue  
soute

*thocle* ne dut pas la victoire uniquement à la valeur de ses troupes. Il avoit su les animer par un prestige religieux. Au commencement de l'action, il lâcha des hiboux dont il avoit fait provision. Ces oiseaux, consacrés à *Minerve*, ne pouvant voler loin en plein jour, se perchèrent naturellement sur les boucliers des soldats d'*Agathocle*, qui se sentirent merveilleusement encouragés par cette marque de protection de la déesse.

Syracuse étoit toujours assiégée, et même pressée. *Amilcar* reçut des messages par lesquels il étoit sommé de revenir promptement au secours de sa patrie. Avant d'abandonner une proie qu'il comptoit prête à lui appartenir, il s'avisa d'une ruse. On lui avoit envoyé quelques ferremens des vaisseaux Syracusains, trouvés dans les cendres. Il les fit passer à Syracuse, comme une preuve de la défaite entière du roi. Plusieurs le crurent, il y eut un grand parti pour se rendre, mais l'opinion contraire l'emporta. On chassa même ceux qui inclinoient à la capitulation. Ils sortirent au nombre de huit cents, qu'*Amilcar* reçut. *Agathocle* de son côté, envoya à Syracuse la tête d'*Hannon*, dont la vue encouragea les habitans, et leur fit soutenir avec succès un dernier assaut.

Ensuite, dans une sortie, ils mirent en déroute les Carthaginois, prirent *Amilcar*, et à leur tour envoyèrent sa tête à *Agathocle*. Il étoit alors campé devant les Carthaginois, qui s'étoient renforcés; mais ce spectacle leur imprima une grande frayeur.

*Agathocle* les poursuivoit de toutes manières. Il séduisoit leurs alliés, et leur suscitoit des ennemis. Il étoit sur-tout tenté de s'attacher *Ophellas*, roi des Cyénéens, qui avoit une armée de vingt mille hommes bien disciplinés. Le Syracusain lui fait entendre, que lui *Agathocle*, avec un royaume aussi beau que la Sicile, ne pense point à s'établir à Carthage; qu'il lui assurera ce trône, s'il veut se joindre à lui pour détruire l'orgueilleuse république. *Ophellas* se laisse prendre à cet appât et amène ses troupes. Aussitôt qu'il est arrivé, *Agathocle* le fait tuer. Cette armée qui étoit sans chef, et éloignée de son pays, fut forcée de se donner à l'assassin de son roi.

Comme la guerre traînoit en longueur, l'activité d'*Agathocle* lui fit prendre la résolution de repasser en Sicile. Il donne les ordres nécessaires, pour que son absence ne cause aucun événement fâcheux, embarque avec lui deux mille

hom  
règle  
s'éto  
villes  
sance  
les c  
chag  
le co  
taille  
étoit  
exam  
sourc  
salut  
lui-m  
l'arm  
dats l  
d'un  
Les s  
chag  
avoit  
concl  
pales  
nois l  
leur a  
deme  
Ar  
les E  
prend  
tous  
noble  
souffe

hommes d'élite , arrive à Syracuse , y règle les affaires , détruit une ligue qui s'étoit formée dans l'île , entre plusieurs villes , pour se soustraire à son obéissance , et repart. En arrivant , il trouve les choses bien changées en Afrique. *Archagathe* , son fils , auquel il avoit laissé le commandement , avoit perdu une bataille. Les vivres manquoient , l'armée étoit près de se révolter. *Agathocle* examine tout , ne voit point de ressource , et se mettant peu en peine du salut de ses sujets , pourvu qu'il se sauve lui-même , prend le parti d'abandonner l'armée. Son dessein transpire. Les soldats l'arrêtent ; mais bientôt à la faveur d'un tumulte , il se sauve et met en mer. Les soldats outrés de rage , tuent *Archagathe* et un autre fils qu'*Agathocle* avoit laissé , se nomment des chefs , et concluent la paix , dont une des principales conditions fut , que les Carthagiinois les transporteroient en Sicile , et leur abandonneroit Selinonte pour leur demeure.

Arrivé en Sicile , *Agathocle* attaque les Egesthains qui s'étoient révoltés , prend leur ville d'assaut , fait passer tous les habitans au fil de l'épée ; les nobles ne furent exécutés qu'après avoir souffert les plus cruelles tortures. Le

reste de la vie de ce tyran, n'est plus qu'un assemblage de crimes. A la nouvelle de la mort de ses enfans en Afrique, il ordonna à *Antendre*, son frère, gouverneur de Syracuse, de faire mourir tous ceux qui étoient liés par le sang ou par l'amitié, à ceux des Syracusains qui l'avoient accompagné dans cette expédition. La boucherie fut horrible. On ne marchoit que dans le sang. Les eaux de la mer, le long des murailles, en étoient rougies. Tous les parens des soldats ou officiers qui composoient l'armée d'Afrique, depuis le bisayeul jusqu'à l'enfant à la mamelle, furent massacrés.

Sa mort.

Cette barbarie souleva tous les esprits. Les ennemis du tyran, qui étoient en grand nombre, se rassemblèrent sous la conduite d'un banni, nommé *Dinocrate*, adversaire digne d'*Agathocle*, par les vices. Celui-ci se trouve réduit à demander la paix, sous la condition de remettre la souveraineté à *Dinocrate*, et de conserver seulement deux forteresses où il vivroit tranquille. Ces propositions sont rejetées. Tirant alors des forces de son désespoir, il attaque le camp des ennemis, et les disperse. Un corps détaché s'étoit retiré sur une hauteur, d'où il proposoit de capituler. *Agathocle* promet la vie aux hommes

qui  
les  
bas  
et m  
qui  
la vi  
et l'

D  
mét  
à gag  
ou i  
de  
pais  
leur  
som  
insu  
port  
nem  
jouir  
crim  
tend  
sa p  
quel  
l'en  
rema  
se n  
*Mén*  
lent  
fure  
devi  
men

qui le composent , s'ils veulent rendre les armes. Aussitôt qu'ils les ont mises bas , il les fait entourer de tous côtés , et massacrer jusqu'au dernier. *Dinocrate* , qui étoit un homme de sa trempe , eut la vie sauve. *Agathocle* le prit en amitié , et l'employa depuis.

De roi , le tyran devint corsaire. Tout métier lui étoit bon , pourvu qu'il trouvât à gagner. Il parcourut les côtes d'Italie , où il fit un grand butin : attaqua les îles de Lipari , dont les habitans vivoient paisibles , sans se mêler des affaires de leurs voisins. Il en arracha une grosse somme , et quand il eut dépouillé les insulaires , il pilla leurs temples , emporta le trésor sacré , et tons les ornemens. Peut-être se proposoit-il de jouir tranquillement du fruit de ses crimes , mais la vengeance céleste l'attendoit au moment le plus éclatant de sa prospérité. Un nommé *Ménon* , auquel il avoit fait un sanglant outrage , l'en punit de cette manière. Il avoit remarqué qu'*Agathocle* , après le repas , se nettoyoit les dents avec une plume. *Ménon* la trempa dans un poison si violent , que ses dents et ses gencives en furent consumées. Tout son corps ne devint qu'une seule plaie , et au moment où il souffroit les plus cruelles

douleurs, on le porta sur un bûcher, où le feu fut mis pendant qu'il vivoit encore. On assure qu'il fit mourir pendant les dernières années de sa vie, plus de personnes que les tyrans qui l'avoient précédé, pendant tout le cours de leur règne. Si on lui connoît quelques qualités estimables, elles sont bien effacées par sa barbare cruauté.

Il y avoit dans les troupe d'*Agathocle*, un corps de Mammertins, c'est-à-dire, *guerriers invincibles*. A la mort du roi, ils gagnèrent Messène dans l'intention de s'embarquer, pour se rendre en Campanie, leur patrie. Les Messéniens les reçurent en amis. Ces soldats trouvant ce pays à leur bien-séance, la ville commode par son port, et propre à former une république, tuent les hommes et épousent les femmes. Ils travaillèrent ensuite à augmenter leur puissance, pendant que celle de Syracuse declinoit. Des mains d'*Agathocle*, l'autorité suprême passa dans celles de *Ménon*, son meurtrier, qui fut chassé par *Héractas*. Celui-ci prit le titre modeste de préteur. Pendant qu'il étoit absent pour remettre sous le joug les Agrigentins, *Timon* lui enleva l'autorité souveraine, qui lui fut disputée par *Sosistrate*, tous chefs de faction. Les

Cart  
et de  
cour  
la gu  
Ce  
théat  
floris  
arriv  
*Tim*  
tre le  
il n'a  
les p  
gagn  
nuan  
activ  
villes  
gueil  
réuni  
un no  
cour  
louan  
plais  
vrer  
chez  
qu'il  
entr  
toujo  
chen  
prép  
riche  
turb



Carthaginois les attaquèrent tous deux et de concert ils appelèrent à leurs secours *Pyrrhus*, roi d'Epire, qui faisoit la guerre contre les Romains.

Ce prince quitta avec plaisir un théâtre où sa gloire, quelque temps florissante, commençoit à flétrir. En arrivant, armées, troupes, autorité, *Timon* et *Sosistrate* lui firent tout entre les mains. Le peuple, pour lequel il n'avoit encore rien fait, le reçut avec les plus vives démonstrations de joie. Il gagna les cœurs par sa conduite insinuante, et son extrême affabilité. Son activité à faire rentrer sous le joug les villes qui l'avoient secouru, flattoit l'orgueil des Syracusains. Chaque cité qu'il réunissoit à la république étoit comme un nouveau fleuron qu'il attachoit à leur couronne. On ne tarissoit point sur ses louanges. Mais plus politique que complaisant, il se mit en tête pour se délivrer des Carthaginois, d'aller les attaquer chez eux. Les Syracusains auroient voulu qu'il les chassât auparavant de toute l'île, entr'autres de *Lilibée*, qui leur offroit toujours un port commode. Son attachement à son projet les choqua. Ses préparatifs pour lesquels il employa leurs richesses, déplurent à ces républicains turbulens. Les autres villes prirent les

impressions de la capitale. En peu de temps *Pyrrhus* se trouva entouré de mécontents, dont la contenance étoit menaçante. Comme sur l'invitation des Siciliens, il s'étoit trouvé heureux de quitter l'Italie, où sa fortune chanceloit, il saisit volontiers l'occasion de se rendre aux vœux des Italiens qui l'appeloient un seconde fois.

Hiéron.

Ap. D. 2733  
Av. J.C. 260

Il laissa Syracuse dans un état d'anarchie vraiment déplorable. Bientôt les troupes s'emparèrent de toute l'autorité, et se donnèrent des commandans, qui par l'effet des circonstances, devenoient chefs de la république. L'un d'eux se nommoit *Hiéron*, d'une naissance distinguée par son père, mais dont la mère avoit été esclave. Son éducation fut soignée. Il fit ses premières armes sous *Pyrrhus*. Une figure aimable, une constitution robuste, une force extraordinaire, et plus que tout cela, une valeur éclatante, beaucoup d'esprit, de la douceur, de l'application, attirèrent sur lui les regards de *Pyrrhus* et ses faveurs. Il jouissoit déjà d'une réputation distinguée, quand ce prince quitta la Sicile. La modération qu'il mit dans l'exercice du commandement que les troupes lui avoient conféré, gagna les citoyens, et quoiqu'ils fussent mécon-

tens  
rogé  
ils e  
*Hiér*  
milit  
Or  
proch  
circo  
saire.  
comp  
respe  
fectio  
soien  
jours  
unis e  
puir  
ment  
loit d  
on se  
en tre  
contr  
et dét  
le fro  
avec  
charg  
ch  
pouss  
lans,  
les S  
pièce  
Et

iens de ce que les soldats s'étoient arrogé le droit de leur donner un maître, ils confirmèrent ce choix, et revêtirent *Hiéron* de toute la puissance civile et militaire.

On n'eut dans toute sa vie, à lui reprocher qu'une seule cruauté, que les circonstances rendoient peut-être nécessaire. Il y avoit une partie de l'armée composée d'étrangers, qui n'avoient ni respect pour les commandans, ni affection pour un état, dont ils ne faisoient point partie, et qui étoient toujours prêts à se révolter. Ils étoient si unis entre eux, qu'en entreprenant de punir les plus coupables, leur châtiement auroit irrité tous les autres. Il falloit donc ou souffrir tous leurs excès, ou se défaire de tous à la fois. *Hiéron* en trouva le moyen. Dans une action contre les Mammertins, soldats féroces et déterminés, il plaça les étrangers sur le front de son armée, et se mit derrière avec les Syracusains. Les étrangers chargèrent, les Mammertins soutinrent le choc avec leur valeur ordinaire, repoussèrent et poursuivirent les assaillans, qui, n'étant point secourus par les Syracusains, furent tous taillés en pièces.

En quittant la Sicile, *Pyrrhus* s'étoit

écrié : « Quel beau champ de bataille  
 « nous laissons aux Carthaginois et aux  
 « Romains ! » En effet, ces deux peuples en firent comme une arène, où ils se disputèrent l'empire du monde. *Hiéron* balança quelque temps entre eux ; mais enfin il s'attacha inviolablement aux Romains. Les fâcheux revers qu'ils éprouvèrent à Trasimène et à Cannes, ne furent pas capables d'ébranler son amitié. Plusieurs fois il leur fournit des vivres en abondance, et leur envoya gratuitement en Italie des approvisionnementemens de blé. *Hiéron* possédoit l'art de donner, souvent plus agréable que le don même. Soupçonnant que les Romains pourroient bien avoir la délicatesse de ne pas accepter une somme considérable, dont ils avoient pourtant besoin, il la convertit en une victoire d'or dont il leur fit présent. Ils la reçurent comme une marque précieuse d'amitié, et comme un augure favorable, dont ils le remercièrent. Les Carthaginois eux-mêmes, éprouvèrent sa générosité, dans les temps de disette ; enfin, il envoya de l'argent, des meubles et des habillemens aux Rhodiens, dont les maisons avoient été renversées par un tremblement de terre.

On parle d'une galère qu'il fit cons-

trui  
 tenc  
 un  
 salle  
 jard  
 pour  
 des  
 tour  
 forte  
 tions  
 sculp  
 plus  
 grand  
 tiné à  
 gypte  
 mille  
 taux  
 grand  
 sons  
 d'aut  
 Ma  
 qu'el  
 exage  
 d'avo  
 docil  
 tran  
 denc  
 dres  
 et le  
 com  
 leur

truire, à vingt rangs de rames, qui contenoit tout ce qu'on peut désirer dans un vaste palais. Trois corridors, une salle d'exercices, des promenades, des jardins, des tuyaux de plomb et de terre pour l'arrosement, une bibliothèque, des baignoires, un grand réservoir, huit tours d'attaque et de défense, une forte baliste, sans parler des décorations extérieures, peintures, dorures, sculptures, parqueteries des bois les plus précieux, et de la main des plus grands maîtres. C'étoit un présent destiné à *Ptolémée Philadephe*, roi d'Égypte. Il fut accompagné de soixante mille muids de blé, vingt mille quintaux pesant de chair salée, dix mille grands vases de terre, pleins de poissons salés, et d'une immense quantité d'autres provisions.

Mais cette galère tout merveilleuse qu'elle étoit, si la renommée n'a pas exagéré, n'approche pas du miracle d'avoir rendu le peuple de Syracuse docile, paisible et reconnoissant de la tranquillité qu'on lui procuroit. La prudence de *Hiéron* étouffa jusqu'aux moindres semences de discorde. Les soldats et les citoyens le regardoient moins comme leur souverain, que comme leur protecteur et leur père. Il s'appli-

qua particulièrement à mettre l'agriculture en honneur, et ne dédaigna pas d'écrire sur cet objet. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après en avoir régné cinquante-quatre, infiniment regretté de sujets et des étrangers.

**Hiéronyme.** *Hiéron* eut dessein, en mourant, d'aboir la royauté, parce qu'il prévoyoit des troubles sous *Hiéronyme*, son petit-fils, jeune homme de quinze ans, qui devoit lui succéder. Mais il en fut détourné par *Démarate*, sa fille aînée, épouse d'*Andranodore*, grand seigneur sicilien. Ces époux voyoient avec plaisir la perspective d'une minorité pendant laquelle ils se flattoient de gouverner sous le nom du neveu, en attendant l'occasion de s'emparer peut-être eux-mêmes du trône. Une autre fille d'*Hiéron*, nommée *Héradée*, étoit mariée à un seigneur nommé *Zoippe*, homme d'un naturel tranquille, éloignés l'un et l'autre de toute ambition. Le vieux roi nomma, pour son petit-fils, un conseil de quinze personnes qu'on appela tuteurs, auxquels il recommanda, entre autres choses, de ne jamais se départir de l'alliance des Romains.

Le testament fut écouté par le peuple assemblé, avec assez de froideur; il y avoit déjà deux partis, les royalistes et

les ré  
ne d  
et  
jours  
sures  
pues  
grand  
inter  
ainsi  
roien  
tage  
Il vo  
texte  
ner,  
se re  
que  
nom  
mais  
du r  
partis  
Le  
la pr  
inter  
débat  
odieu  
contr  
vrit,  
nom  
n'acc  
autre  
à mo

les républicains. Celui-ci se contenta de ne donner aucun signe d'approbation, et *Hiéronyme* fut proclamé. Peu de jours se passèrent, sans que les mesures du sage *Hiéron* ne fussent rompues. En nommant quinze des plus grands seigneurs tuteurs, il avoit eu l'intention de les attacher à son petit-fils, ainsi qu'à sa puissance qu'ils partageroient en quelque manière. Mais ce partage ne convenoit pas à *Andranodore*. Il vouloit commander seul. Sous prétexte que le roi étoit en état de gouverner, il congédia le conseil. Ces seigneurs se retirèrent, et il ne resta à la cour que les deux oncles du roi, et un nommé *Thrason*, courtisan adulateur; mais qui, connoissant bien les intérêts du royaume, faisoit profession d'être partisan des Romains.

Le jeune prince, sans autre frein que la présence de personnes qui avoient intérêt de flatter ses goûts, se livra à la débauche, devint méprisable et bientôt odieux. Il se forma une conjuration contre lui; le Syracusain qui la découvrit, ne put indiquer qu'un conjuré nommé *Théodore*; mis à la torture, il n'accusa que des amis du roi, entre autres *Thrason* lui-même, qui fut mis à mort sans beaucoup d'examen. Ce

qu'il y a de remarquable, c'est que les complices se crurent si sûrs de la fermeté de *Théodore*, que pendant qu'il fut dans les tourmens, aucun d'eux ne jugea nécessaire des'eloigner.

La mort de *Thrason*, donna aux Carthaginois, dans le conseil d'*Hiéronyme*, une supériorité qui ne fut plus contestée. Les Romains firent des démarches pour resserrer les nœuds de l'ancienne alliance. Le jeune roi instruit des victoires d'*Annibal*, les regarda comme perdus. Non seulement il refusa de traiter avec eux; mais encore il accompagna son refus de railleries piquantes sur leurs défaites. La fierté romaine ne pardonna pas cette insulte, Rome déclara la guerre; mais ce ne fut pas le plus grand mal pour *Hiéronyme*. Selon toutes les apparences, le préteur romain, qui commandoit en Sicile, se lia aux conjurés, dont *Théodore* avoit tu les noms dans les plus cruels tourmens, et s'associa à *Théodore* lui-même, qui paroît avoir survécu aux tortures. Quelle qu'ait été la trame de l'intrigue, *Hiéronyme* fut assassiné en passant dans une rue étroite, et le peuple prit si peu d'intérêt à sa personne, qu'on laissa pourrir le cadavre sur le lieu même où il étoit tombé.

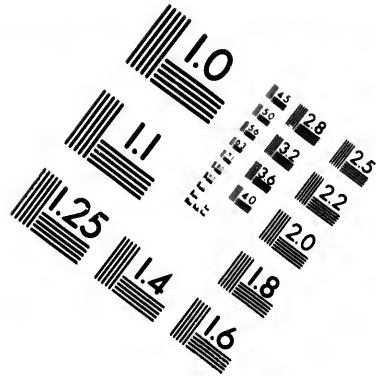
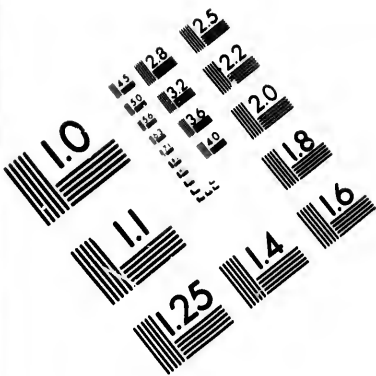
A  
And  
plus  
les  
d'éto  
desq  
rere  
lui p  
il se  
conj  
taqu  
et P  
prop  
récla  
peloi  
ran,  
trôn  
pied  
n'eut  
de m  
ses s  
de se  
aux  
tir d  
» N  
» pr  
» co  
» m  
» au  
» qu  
La



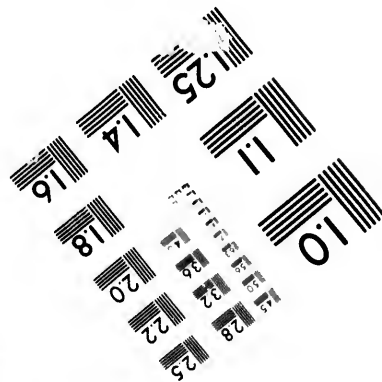
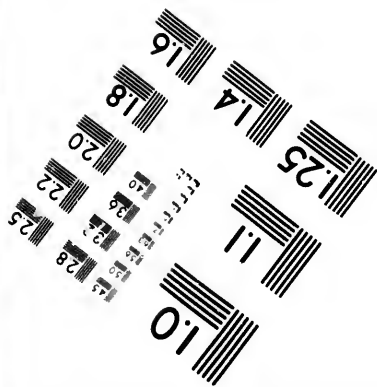
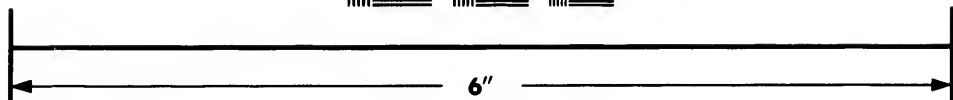
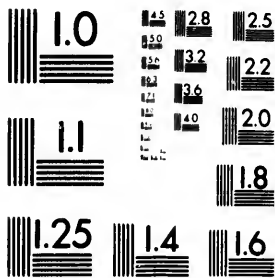
Au premier bruit de cet assassinat , *Andranodore* s'empara du quartier le plus fort de la ville. Le peuple , dans les autres quartiers , restoit immobile d'étonnement. Les conjurés , à la tête desquelles on trouve *Théodore* , le tirèrent de cette espèce de stupeur , en lui promettant les trésors du roi. Alors il se déclara de tous côtés pour les conjurés. Il couroit de tous côtés pour attaquer *Andranodore*. Un citoyen sage et prudent conseilla de lui faire des propositions. Il les écouta malgré les réclamations de sa femme , qui lui rappeloit ce mot célèbre de *Denis* le tyran , *qu'il ne faut point descendre du trône , qu'on n'en soit arraché par les pieds*. En se soumettant , *Andranodore* n'eut que le dessein de se réserver pour de meilleures circonstances. Il congédia ses soldats , remit au Sénat les trésors de son neveu , et après une félicitation aux conjurés , qui n'auroit pas dû sortir de la bouche d'un oncle , il leur dit  
» Ne croyez pas que la glorieuse entre-  
» prise de rétablir la liberté , soit ac-  
» complie. Vous n'avez fait que com-  
» mencer. Une populace indomptée est  
» aussi dangereuse dans une républi-  
» que , qu'un tyran même ».

La soumission d'*Andranodore* , lui





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

14  
12  
10  
8  
6  
4  
2  
1

11  
10  
9  
8  
7  
6  
5  
4  
3  
2  
1

valut l'avantage d'être mis au nombre des nouveaux magistrats que le peuple élut, avec *Thémiste*, mari d'*Harmonie*, sœur du feu roi. Les agens des Carthaginois, nommés *Hypocrate* et *Epycide*, s'apercevant que dans ce changement ils étoient mal vus des Syracusains, demandèrent à se retirer, et qu'on leur donnât une escorte. Le Sénat en consentant à leur départ, négligea d'en fixer le temps. Les Syracusains laissèrent ainsi parmi eux, deux hommes très-habiles, politiques adroits, généraux estimés, propres à conduire une intrigue, aussi bien qu'à faire une action d'éclat.

On ne peut assurer qu'ils aient été l'ame du complot formé par *Andrandore*, pour monter sur le trône. Mais du moins est-il très-vraisemblable, qu'il comptoit sur leur secours. Sa femme, *Démaraté*, l'excita sans cesse à lui faire porter la couronne de son père : « Tout » est tranquille dans Syracuse, lui di- » soit-elle, mais les soldats accoutumés » à recevoir la paie du roi, ne sont pas » encore dispersés et n'ont pas encore » pris l'esprit républicain. Deux grands » généraux, disciples d'*Annibal*, sont » prêts à se mettre à leur tête. Qu'atten- » dez-vous ? Pourquoi différer ? »

sur  
cain  
cipa  
bien  
cito  
men  
avec  
s'en  
*Ari*  
Séna  
*dra*  
en l  
Séna  
C  
caus  
ble  
sont  
On  
tem  
van  
» q  
» p  
» n  
» t  
» q  
» r  
» c  
» l  
» v  
» l

*Andranodore* prit ses mesures, s'assura des mercénaires Ibériens et Africains, qui devoient exterminer les principaux citoyens de Syracuse, dont les biens serviroient de récompense aux citoyens assassins. Il confia ses arrangements à *Thémiste*, ou les fit de concert avec lui. *Thémiste* eut l'imprudenc de s'en ouvrir à un comédien nommé *Ariston*. Celui-ci alla tout découvrir au Sénat. Sur sa simple déposition, *Andranodore* et *Thémiste* sont condamnés en leur absence, et tués en entrant au Sénat.

Ce meurtre exécuté si brusquement, cause de la rumeur. Le peuple s'assemble autour de la salle, demande quels sont les coupables, et quel est le crime? On leur jette les cadavres. En même temps *Sapater*, orateur véhément, s'avance et leur dit : « Reconnoissez ceux » qui sont cause de nos malheurs, bien » plus criminels qu'*Hiéronyme*, qui » n'étoit qu'un enfant. Ce sont ses tueurs qui régnoient sous son nom, » qu'il auroit fallu détruire avec le tyran. L'impunité les a encouragés à » de nouveaux crimes. Ils ont porté » l'audace au point d'aspirer à la souveraineté ; n'ayant pu y réussir par » la force, ils ont mis en œuvre la dis-

» simulation et la perfidie. Vous le  
 » voyez ; quoiqu'*Andranodore* ait été  
 » nommé à la première magistrature ,  
 » parmi les libérateurs de la patrie ,  
 » une faveur si distinguée n'a pu vain-  
 » cre sa mauvaise volonté. Ce sont leurs  
 » femmes qui leur ont inspiré le désir  
 » effréné de régner. Ces furies sont les  
 » causes de nos calamités. » A ces mots ,  
 un cri général s'élève , qu'aucune d'elles  
 ne mérite de vivre , et qu'il faut extir-  
 per entièrement la race des tyrans.

A peine cette cruelle sentence est pro-  
 noncée , que les préteurs qui auroient  
 dû travailler à empêcher les premiers  
 effets de la fureur du peuple , ordonnent  
 qu'elle soit exécutée. *Démarate* et *Har-*  
*monie* , princesses du sang royal , sont  
 massacrées. On court à la maison d'*Hé-*  
*raclès* , femme de *Zoippe*. Cette prin-  
 cesse étoit la seule de la famille royale  
 qui n'eût pas trempé dans la conspira-  
 tion. Son époux , connu par ses senti-  
 mens républicains , s'étoit fait nommer  
 à l'ambassade d'Egypte , pour n'être pas  
 témoin des désordres qu'il prévoyoit. Sa  
 vertueuse épouse , toute occupée de l'é-  
 ducation de ses deux filles , menoit la  
 vie la plus retirée. Avertie qu'on venoit  
 chez elle , elle se retire dans l'endroit le  
 plus reculé de sa maison où étoient ses

dieu  
 réte  
 E  
 les  
 » fa  
 » su  
 » ro  
 » et  
 » pe  
 » d'  
 » pe  
 » he  
 » sa  
 » dr  
 » dr  
 pied  
 pitié  
 et in  
 gères  
 de se  
 sang  
 Lors  
 arriv  
 l'exé  
 trop  
*Hér*  
 fureu  
 si for  
 tence  
 temp  
 L'

dieux pénates; mais cet asile sacré n'arrête pas les assassins:

Elle se présente les cheveux épars, les yeux baignés de larmes. « Qu'ai-je » fait, malheureuse! s'écria-t-elle, ne » suis-je pas moi-même victime de ce » roi que vous avez eu tant sujet de haïr » et qui m'a séparé de mon époux? Que » peut-on craindre de moi dans l'état » d'abandon où je suis réduite? Que » peut-on craindre de mes filles mal- » heureuses orphelines, sans crédit et » sans appui? Reléguez-moi à Alexan- » drie, permettez-moi d'y aller rejoindre mon époux ». Elle se jeta aux pieds des assassins, les supplia d'avoir pitié de ces innocentes victimes. Féroces et inexorables, les bourreaux lui plongèrent le poignard dans le sein, auprès de ses filles qui furent couvertes de son sang, et aussitôt égorgées elles-mêmes. Lorsqu'elles rendoient le dernier soupir arriva l'ordre du peuple de suspendre l'exécution. Quand ils surent qu'il étoit trop tard, de la pitié pour l'innocente *Héraclès*, les Syracusains passèrent à la fureur contre les magistrats qui s'étoient si fort hâtés de faire exécuter une sentence cruelle, sans laisser au peuple le temps d'en sentir l'injustice.

L'horreur de ce meurtre mit à Syra-



cuse une espèce d'équilibre entre le parti des Romains et celui des Carthaginois. Les premiers, outrés républicains ; les seconds, fauteurs du royalisme. Telle étoit l'opinion qu'ils inspiroient d'eux ; mais au fond ni les Romains ne s'embarrassoient que le gouvernement populaire s'établît à Syracuse, ni les Carthaginois que ce fût le gouvernement royal ou aristocratique, pourvu qu'ils dominassent dans cette ville, et qu'ils pussent en exclure leurs adversaires. Les Syracusains croyant que ces rivaux s'armoient pour leurs querelles, n'étoient effectivement que les instrumens et le jonet de deux nations ambitieuses. Qu'ils eussent eu la sagesse de ne se pas livrer plus aux Carthaginois qu'aux Romains, ils auroient pu vivre tranquilles dans une entière neutralité. Mais *Hypocrate* et *Epycide*, ces deux habiles Carthaginois qu'on avoit négligé de renvoyer, comme ils le demandoient ; après la mort d'*Hieronyme*, se firent une faction si puissante, qu'ils furent élus magistrats et admis dans le sénat. Ils agiterent ensuite la ville par mille faux bruits, tantôt que les Romains vouloient y entrer, tantôt qu'ils égorgoient ceux qui se réfugioient dans leur camp ; tout cela avoit été précédé de quelques

expéc  
servi  
pes,  
force  
cuse.

*Marc*  
ils ch  
qui é  
ville.

gagné  
céda  
teurs,  
tués

*Epyc*  
deux,  
eux.

chiren

soldat

troup  
comp  
grand

*Ma*  
comm

ambas

qu'il  
la libe

délivr

gémis  
préteu  
s'ils pe  
avoien

expéditions militaires qui leur avoient servi à entretenir un bon corps de troupes, avec lequel, moitié ruse, moitié force, ils s'emparèrent enfin de Syracuse. Ne doutant pas que le consul *Marcellus* ne vînt bientôt les assiéger, ils chassèrent les personnes suspectes qui étoient les plus considérables de la ville. Quant au peuple, il fut bientôt gagné par quelques largesses; on procéda à la nomination de nouveaux préteurs, parce que les autres avoient été tués dans le tumulte. *Hyppocrate* et *Epycide* en firent réduire le nombre à deux, et surent faire tomber le choix sur eux. Ils ouvrirent les prisons, affranchirent les esclaves dont ils firent des soldats, et promirent aux déserteurs des troupes romaines un accueil et des récompenses qui leur en procurèrent un grand nombre.

*Marcellus* étoit aux portes. Avant de commencer les hostilités, il envoya une ambassade aux Syracusains, leur dire qu'il n'étoit pas venu pour les priver de la liberté, mais au contraire pour les délivrer de l'oppression sous laquelle ils gémissaient, et venger la mort de leurs préteurs inhumainement massacrés. Que s'ils permettoient à leurs magistrats qui avoient cherché un asile dans son camp

de retourner dans leurs maisons, et s'ils remettoient dans les mains du consul les auteurs du dernier massacre, il s'engageoit à ne pas commettre la moindre violence : mais que s'ils refusoient de si justes demandes, ils seroient traités en ennemis. *Hippocrate* qui reçut l'ambassade, répondit par une ironie, et la congédia.

Le consul assiégea Syracuse par terre et par mer, et tenta d'abord un assaut général. Les galères s'avançoient fièrement chargées de machines propres à lancer des traits. D'autres, aussi élevées que les murailles, devoient y décharger les soldats : mais à leur grand étonnement, une pierre énorme, ou plutôt un rocher lancé des remparts, écrase la plus forte des machines. Une main de fer s'avance au bout d'une poutre, accroche une galère toute chargée d'hommes, l'enlève hors de l'eau, la laisse retomber et la submerge, en attire une autre, et la fracasse contre les rochers. Les soldats approchent des remparts pour éviter ces machines ; mais d'autres les accablent de traits, de pierres, de masses de plomb, sans qu'ils puissent se garantir, parce que les machines étoient placées derrière les murailles, la plupart hors de vue. Elles

étoie  
mati  
force  
son  
en c  
arme  
trop  
de d  
effet  
vent  
répar  
grand  
font  
roisse  
rédui  
suffir  
le siè  
Il  
dans  
des v  
tailles  
envoy  
phans  
contr  
mède  
« ses  
« la  
« cer  
ennen  
les s  
perch

étoient l'ouvrage d'un habile mathématicien, nommé *Archimède*. Par la force de son génie, sans faire usage de son épée, un seul homme eut la gloire, en cette occasion, de repousser deux armées romaines. On ne conçoit pas trop des machines qui lancent des pierres de douze cents pesant, et leur font faire effet à une grande distance, qui enlèvent des galères chargées de soldats, qui répandent dans l'air une multitude de grandes flèches, de fortes piques, et les font toucher au but. Ces inventions paroissent exagérées; mais exagérées ou réduites à leur vraie proportion, elles suffirent pour forcer *Marcellus* à lever le siège.

Il le convertit en blocus, alla faire dans l'île quelques expéditions contre des villes qu'il soumit, gagna des batailles contre les Carthaginois qui avoient envoyé une forte armée avec des éléphants, et revint après plusieurs mois contre Syracuse. Il y retrouva *Archimède*. « Ferons-nous, disoit le romain à ses ingénieurs, ferons-nous toujours la guerre à ce *Briarée*, à ce géant à cent mains? » En effet, c'étoit un ennemi bien embarrassant. Aussitôt que les soldats voyoient une corde, une perche sortir des murailles, ils s'imagi-

noient être déjà enlevés, ils fuyoient sans qu'on pût les ramener. *Marcellus* avoit voulu ouvrir quelque correspondance avec la ville, afin de terminer par négociation un siège qui à plusieurs reprises, duroit depuis deux ans : mais ses efforts furent inutiles. Les déserteurs romains, ceux qui avoient trempé dans les assassinats, sachant bien qu'il n'y avoit point de grâce pour eux, retenoient le peuple, quelqu'ennuyé qu'il fût d'une si longue captivité.

Un heureux hasard servit *Marcellus*. Passant souvent devant la muraille, un soldat s'avisa de compter les pierres ; il reconnut qu'elle n'étoit pas aussi haute qu'on pensoit. Sur son rapport, le consul ordonna une escalade qui réussit. Quand il se vit dans la première enceinte, pendant que les officiers le félicitoient sur cet avantage, et sur ceux qu'il avoit droit d'attendre, il considéra avec attendrissement cette ville infortunée ; on dit même qu'il versa des larmes sur le triste sort que ses citoyens autrefois si riches, si heureux, étoient sur le point d'éprouver. On doit dire à la louange de *Marcellus*, que s'il n'épargna pas aux Syracusains tous les malheurs, il fit du moins tous ses efforts pour les diminuer. Il ne put refuser à ses soldats

le pi  
d'ass  
mais  
dre,  
entro  
or, a  
qui  
viole

L'  
la vi  
renfe  
étran

consu

contr

cours

fit de

et ch

engag

dition

les R

le plu

de gé

un as

Le ce

livra

le co

donn

désér

Ar

racon

math

le pillage des parties de la ville prises d'assaut ; mais il y mit des règles. Jamais ville ne fut pillée avec autant d'ordre, et si peu de cruauté. Les soldats entroient dans les maisons, prenoient or, argent, meubles, provisions, tout ce qui leur convenoit, sans la moindre violence contre les personnes.

L'Achradine, le plus fort quartier de la ville, n'étoit pas encore prise ; elle renfermoit, outre l'élite des soldats étrangers, les déserteurs romains. Le consul ne voulut pas exposer ses troupes contre ces désespérés. Il eut encore recours au blocus. Une peste survint, qui fit de grands ravages chez les assiégeans et chez les assiégés. Tant de malheurs engageoient le peuple à recevoir les conditions justes que proposoient toujours les Romains : mais ce peuple n'étoit pas le plus fort : il étoit obligé de souffrir et de gémir. Cet esclavage finit encore par un assaut, mais il ne fut pas meurtrier. Le consul avoit gagné un officier qui lui livra une porte ; il arrêta le carnage dès le commencement, et l'humanité lui fit donner l'ordre de laisser échapper les déserteurs romains.

*Archimède* étoit dans l'Achradine. On raconte qu'occupé d'une démonstration mathématique, il n'entendit pas le bruit

de l'assaut. Il traçoit tranquillement quelques lignes. Un soldat se présente, et lui met l'épée sur la poitrine. « Attendez un moment, mon ami, lui dit *Archimède*; et mon problème sera résolu. » Le soldat, étonné de la tranquillité de cet homme dans un si grand danger, voulut le mener au consul. Il partoit, mais il prit auparavant une boîte pleine d'instrumens de mathématique. A l'attachement que le géomètre montrait pour cette boîte, le soldat crut qu'elle étoit pleine d'or, et le tua. *Marcellus* très-fâché de cet accident, lui fait faire de magnifiques funérailles, et élever un tombeau.

Le consul traita les Syracusains moins en ennemis qu'en alliés. Il leur rendit le droit d'élire des magistrats, les remit en possession de leurs anciens privilèges, les exhorta à la paix, à l'union, et répara autant qu'il fut en lui cette ville désolée. Malgré sa bonté indulgente, il fut accusé en plein sénat par ces mêmes Syracusains, d'avoir abusé de son autorité à leur égard. C'étoit une cabale des ennemis de *Marcellus*, qui se servoient de ces ingrats pour les mortifier. Sa justification fut noble et simple. Les Syracusains se repentirent de leur injustice : ils décrétèrent que toutes les

fois  
cella  
iroit  
et c  
sacri  
tecti  
devi  
A  
enco  
Rom  
premi  
pour  
tende  
sistât  
l'opp  
refus  
impér  
et la p  
battu  
rédui  
frant  
pouil  
que.  
cut p  
rédui

T

fois que quelqu'un de la famille de *Marcellus* aborderoit en Sicile, le peuple iroit au-devant de lui, couronné de fleurs, et célébreroit cet heureux jour par des sacrifices. L'île entière resta sous la protection de *Marcellus*, et les Siciliens devinrent cliens de cette famille.

Après la prise de Syracuse, il resta encore quelques villes à soumettre. Les Romains, qui, lorsqu'ils abordèrent la première fois en Sicile, ne demandoient pour ainsi dire qu'à être soufferts, prétendoient maintenant qu'on ne leur résistât plus, et punissoient sévèrement l'opposition à leurs volontés. *Agrigente* refusant de subir le joug de ces maîtres impérieux, le consul *Lavinus* l'assiégea et la prit. Les chefs furent par son ordre battus de verges et décapités, le peuple réduit à l'esclavage et vendu au plus offrant; et l'argent qui provint des dépouilles grossit le trésor de la république. Après ce terrible exemple, il n'y eut plus de résistance, et la Sicile fut réduite en province romaine.



## R H O D E S.

**Rhodes,**  
dans la Mé-  
diterranée,  
vis-à-vis la  
Carie et la  
Lycie.

L'île de Rhodes, vue de la mer, présente un aspect riant, des vergers, des vignes qui donnent de bon vin, une ville encore belle, qui s'élève sur un coteau en amphithéâtre, au bas un bon port, fermé par deux rochers éloignés de cinquante pieds, qui servoient de base au fameux colosse.

**Colosse.** C'étoit une statue de cuivre érigée en l'honneur d'*Apollon* et du *Soleil*, dieu tutélaire de l'île. On lui donne cent cinq pieds de haut. De sorte que les navires passaient à pleines voiles entre ses jambes. L'ouvrier, nommé *Charès*, fut douze ans à le faire. Le colosse ne subsista debout que soixante ans. Un tremblement de terre l'abattit, et il resta huit cent quatre-vingt-quatorze ans dans l'endroit où il étoit tombé. Celui qui le dépeça, en chargea neuf cents chameaux, et le poids du cuivre évalué, par la charge de chaque chameau, a dû monter à sept cent vingt mille livres.

**Religion.** On ne sait rien de la religion des Rhodiens qu'une singularité. Tous les ans ils célébroient une fête, non pas avec des bénédictions, mais avec des imprécations, de sorte que s'il échappoit à

que  
on  
fall  
-I  
Pile  
Car  
dan  
leur  
tron  
Les  
de T  
habi  
L  
bon  
gati  
sont  
lois,  
dien  
code  
les d  
Elles  
inco  
servé  
times  
Le  
narc  
rois  
Troy  
d'être  
on tr  
de la

quelqu'un un seul mot de bienveillance , on en tiroit un mauvais augure ; et il falloit recommencer la cérémonie.

Les premiers habitans originaires de l'île de Crète , se sont emparés de la Carie , et ont établi des colonies tant dans la terre-ferme que dans les îles. On leur attribue les premières notions d'astronomie que les Égyptiens ont tiré d'eux. Les émigrations , produites par la guerre de Troye ont aussi fourni à Rhodes des habitans.

Habitans.

Les Rhodiens se sont adonnés de Commerce. bonne heure au commerce et à la navigation. Pendant plusieurs siècles ils se sont vus souverains de la mer. Leurs lois , connues sous le nom de *Lois Rhodiennes* , sont devenues une espèce de code , d'après lequel on décidoit toutes les contestations relatives à la marine. Elles ont paru si sages , qu'elles ont été incorporées aux lois romaines , et observées dans toutes les provinces maritimes de l'empire.

Gouvernement.

Le gouvernement a d'abord été monarchique. On a les noms de plusieurs rois de Rhodes , avant la guerre de Troye ; mais aucune action qui mérite d'être rapportée. Après cet événement , on trouve un *Cléobule* qui va chercher de la sagesse en Égypte , et qui est

compté entre les sept sages de la Grèce : *Cléobulie*, sa fille, très-savante poète, philosophe astrologue, à qui il laissa sa couronne : *Diagore*, contemporain de *Pindare*, vainqueur dans tous les jeux Olympiques, Istmiques, Néméens et Argiens, ainsi que son fils; tous célébrés par ce poète, qu'ils payoient bien. Il étoit défendu aux femmes, sous peine de mort, d'approcher des Jeux Olympiques.

Ap. D. 2643 A la royauté succéda le gouvernement  
Av. J. C. 355 républicain; on en ignore la forme, s'il fut démocratique ou aristocratique, ou mêlé de l'un et de l'autre; mais quel qu'il ait été, on doit le croire très-analogue au caractère des Rhodiens. Jamais la discorde ne se mit parmi eux, et durant la paix, ainsi que durant la guerre, on voit l'harmonie la plus parfaite régner entre eux. C'est sous l'égide de ce gouvernement, qu'ils ont fait un commerce florissant; qu'ils ont eu une marine militaire redoutable; qu'ils ont repoussé avec gloire les ennemis de leurs remparts, et qu'enfin leur république a été quelque temps l'émule de la république romaine.

Artémise. Il convient de retrancher de l'éloge des Rhodiens ce qui leur arriva avec *Artémise*. Elle étoit reine de Carie,

fam  
ma  
de  
avo  
veu  
tém  
dev  
elle  
mun  
trois  
et d  
envi  
et fl  
cend  
laiss  
qui s  
ses s  
et ci  
reco  
voye  
pas  
que  
port  
la flo  
dent  
mou  
qu'ils  
en C  
carna  
qui  
ser u

Grèce :  
 poète,  
 aïssa sa  
 rain de  
 es jeux  
 ens et  
 célébrés  
 bien. Il  
 s peine  
 Olym-  
 nement  
 e, s'il fut  
 ou mêlé  
 qu'il ait  
 ogue au  
 la dis-  
 et du-  
 guerre,  
 faite ré-  
 de de ce  
 un com-  
 une ma-  
 s ont re-  
 de leurs  
 blique a  
 la répu-  
 e l'éloge  
 iva avec  
 e Carie,

fameuse par son deuil, ses regrets et le magnifique édifice élevé à la mémoire de *Mausole*, son époux. Ce prince les avoit subjugués. Ils se vengèrent sur sa veuve, et ravagèrent son royaume. *Artémise* sut qu'ils devoient se présenter devant Halicarnasse, sa principale ville; elle dit aux habitans de se tenir sur leurs murailles, et quand les ennemis paroïtroient, d'exprimer par des acclamations et des battemens de mains, une grande envie de se rendre. Les Rhodiens attirés et flattés par ces démonstrations, descendent, sont reçus dans la place, et laissent leurs vaisseaux vides. *Artémise*, qui se tenoit en embuscade, y fait monter ses soldats, y place sa propre chiourme, et cingle vers Rhodes. Les habitans qui reconnoissent leurs vaisseaux, et les voyent couronnés de fleurs, ne doutent pas qu'*Halicarnasse* ne soit prise, et que leurs compatriotes ne leur en apportent le butin. Ils ouvrent le port, la flotte y entre, et les Cariens se rendent maîtres de la ville. *Artémise* fit mourir les principaux citoyens, parce qu'ils avoient été auteurs de l'expédition en Carie, et punit de mort dans Halicarnasse la stupide confiance de ceux qui y étoient entrés. La reine fit dresser un trophée de sa victoire, avec deux

statues de bronze, dont l'une représentoit la ville de Rhodes, et l'autre, *Artémise*, qui marquoit l'effigie d'un fer chaud. Les Rhodiens n'osèrent détruire ce monument, parce qu'il étoit consacré; mais ils l'entourèrent d'un mur, afin de cacher du moins leur honte, s'ils ne pouvoient en effacer les vestiges. Rhodes devint libre par le secours des Athéniens qu'elle avoit cependant offensés.

Siège de  
Rhodes.

Ap. D. 2798  
Av. J. C. 200

Un des événemens les plus célèbres de l'ancienne Rhodes, est le siège qu'elle soutint contre *Démétrius*, fils d'*Antigone*. Elle n'avoit cependant pas encouru l'indignation de ce prince. Tout son crime étoit d'avoir voulu rester neutre entre lui et *Ptolémée*, roi d'Egypte. Quand *Démétrius* la força d'opter, elle n'hésita pas à se déclarer pour son ancien allié; ce qui attira contre elle les forces redoutables d'*Antigone*, commandées par son fils *Démétrius*, surnommé *le preneur de villes*. On étoit si persuadé que celle-ci ne lui échapperoit pas, que sa flotte, portant quarante mille hommes, étoit suivie aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, de corsaires, de marchands d'esclaves et de tous les infâmes trafiquans qui s'attachent à une armée victorieuse.

L  
res  
deh  
bren  
hom  
mais  
qui  
la vi  
tres  
ou a  
bliq  
ceux  
qu'e  
leurs  
fans  
dot;  
l'âge  
la gra  
cour  
Ta  
de g  
croya  
Les r  
argen  
ce qu  
taux  
chine  
aux c  
son p  
se ren  
Rhoc

Les Rhodiens prirent de sages mesures pour soutenir le siège, et mirent dehors les bouches inutiles. Le dénombrement ne leur donna que sept mille hommes en état de porter les armes; mais ils promirent la liberté aux esclaves qui feroient quelque belle action, et la ville s'engagea à rendre à leurs maîtres le prix de ceux qui seroient tués ou affranchis. On déclara que la république feroit enterrer honorablement ceux qui mourroient en combattant, qu'elle pourvoiroit à la subsistance de leurs pères, mères, femmes et enfans; qu'elle fourniroit aux filles une dot; et quand les enfans auroient atteint l'âge viril, qu'on leur donneroit, dans la grande solennité des Bacchanales, une couronne et une armure complète.

Tant d'encouragemens, d'intérêt et de gloire, allumèrent une ardeur incroyable dans tous les ordres de la ville. Les riches alloient en foule porter leur argent pour les dépenses du siège, tout ce qu'on pouvoit avoir de bois, de métaux propres pour les armes et les machines, on le fournissoit gratuitement aux ouvriers. C'étoit principalement par son génie inventeur, que *Démétrius* se rendoit redoutable dans les sièges. Les Rhodiens ne lui opposèrent pas moins

CARLETON UNIVERSITY

d'industrie et d'intelligence dans cette partie. Quant aux assauts, aux combats de près sur les remparts et dans les mines, si quelquefois les soldats de *Démétrius* eurent des avantages, ils furent promptement repoussés, et au bout d'un an, ce prince s'estima heureux de trouver un prétexte de lever le siège sans déshonneur. En partant, il fit présent de ses machines aux Rhodiens. De l'argent qu'ils en tirèrent, ils achetèrent le cuivre qui forma le colosse dont nous avons parlé.

*Protogène*, peintre célèbre, avoit son atelier dans un faubourg hors de la ville, quand *Démétrius* en fit le siège. La présence des ennemis, le bruit des armes qui retentissoit sans cesse à ses oreilles, ne lui firent point quitter sa demeure ni interrompre son travail. Le roi, surpris de cette tranquillité, lui en demanda la raison. *Protogène* lui fit une réponse digne d'être connue des princes. « C'est, dit-il, que je suis persuadé que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, et non aux arts ».

Le tremblement de terre qui renversa le colosse, occasionna une quête générale en faveur des Rhodiens. Ils écrivirent de tous côtés, et ce qu'on envoya, peut servir à faire connoître

quel  
riche  
gyp  
més  
pou  
de  
envo  
man  
les o  
tigon  
pout  
chac  
mille  
sine  
dame  
mest  
de p  
deux  
sieur  
date  
greco  
gnald  
prese  
exem  
chan  
roien  
plus  
rétab  
qui e  
Rhod  
s'app

quelles étoient les productions et les richesses de chaque pays. Le roi d'Égypte donna de l'argent, un million de mesures de froment, des matériaux pour bâtir vingt galères à cinq rangs de rames, et autant à trois rangs. Il envoya aussi cent maçons, trois cents manœuvres, avec promesse de payer les ouvriers tant que besoin seroit. *Antigone* donna de l'argent, dix mille poutres de seize coudées de longueur chacune, sept mille planches, trois mille livres de fer, autant de poix résinée, et mille mesures de goudron. Une dame nommée *Chrysis*, cent mille mesures de froment, trois mille livres de plomb. *Antiochus*, dix galères, deux cent mille mesures de blé, et plusieurs effets précieux. *Prusias*, *Mithridate*, tous les rois d'Asie, les nations grecques, les princes de l'Europe, signalèrent leur générosité, et le moindre présent, fut celui des monarques qui exemptèrent d'impôts toutes les marchandises que leurs sujets transporteroient à Rhodes. Jamais quête ne fut plus abondante. Le prétexte en étoit le rétablissement du colosse, acte religieux qui encouragea la libéralité; mais les Rhodiens laissèrent l'idole à terre, et s'appliquèrent les offrandes.



A l'occasion d'une guerre avec *Philippe*, roi de Macédoine, les Rhodiens firent alliance avec les Romains. Ils traitèrent d'égal à égal, et leurs ambassadeurs furent reçus avec déférence par le sénat; cette union leur donna beaucoup de prépondérance dans les états dont ils étoient voisins. Les succès leur inspirèrent de l'orgueil. Ils parloient avec hauteur, non-seulement aux républiques de la Grèce leurs égales, mais encore aux plus grands rois. Les services qu'ils rendirent aux Romains dans plusieurs combats sur mer, leur persuadoient que la république ne pouvoit trop payer leur fidélité; mais ils trouvèrent dans *Eumène*, roi de Pergame, un compétiteur dont les prétentions furent mieux écoutées.

Trouverie  
avec les  
Romains.

Ap. D. 2825

17. J. C. 173

L'un et l'autre après la défaite d'*Antiochus*, demandèrent aux Romains quelques états conquis sur ce prince et qui étoient à leur bienséance. *Eumène* fut le mieux partagé, au grand regret des Rhodiens, qui n'eurent que la Lycie. Quoiqu'idolâtres de la liberté, ces républicains se permirent d'opprimer cruellement les Lyciens. Ce peuple se plaignit, et trouva protection auprès des Romains. Le sénat écrivit aux Rhodiens une lettre qui sentoit la supériorité

rité  
sujé  
eien  
De  
la c  
rece  
mis  
ren  
que  
on  
trai  
I  
dun  
que  
qu'  
ces  
eus  
ner  
étr  
pou  
éto  
de  
con  
guc  
leu  
sén  
leu  
mo  
Rh  
les

rité. Ceux-ci piqués, traitèrent leurs sujets encore plus durement. Les Lyciens se révoltèrent et furent vaincus. De la dureté, leurs maîtres passèrent à la cruauté. Les opprimés eurent encore recours à Rome, qui envoya des commissaires chargés de terminer ce différend. On ne les reçut pas avec les marques d'affection ordinaire; cependant on céda, et les Lyciens furent mieux traités.

Il ne seroit pas étonnant que la conduite des Romains, impérieuse à quelques égards, eût piqué les Rhodiens; qu'ils n'eussent pas été fâchés de voir ces fiers républicains humiliés, et qu'ils eussent souhaité des succès à leurs ennemis. Dans cette disposition, peut-être marquèrent-ils de l'inclination pour *Persée*, avec lequel les Romains étoient alors en guerre. Ils furent obligés de se justifier en plein sénat sur ce soupçon; mais ils le firent avec tant de morgue, qu'ils perdirent tout le prix de leur démarche. Pour toute réponse, le sénat fit lire devant eux le décret qui leur ôtoit la Lycie. Dans le premier moment de leur orgueil blessé, les Rhodiens se déclarèrent neutres entre les Romains et *Persée*, et rappelèrent

les vaisseaux qu'ils avoient dans la flotte romaine. Cependant pour ne pas se brouiller tout-à-fait, ils envoyèrent à Rome des ambassadeurs chargés d'exhorter le sénat à la paix.

Fâcheuse conjoncture ! ils arrivèrent en même-temps que la nouvelle de la défaite entière de *Persée*. Ils voulurent parler : « Allez, leur dit le consul, allez « perfides, dire à votre république, que « ses soins pour les intérêts de *Persée*, « ne sont plus de saison. » Ce fut alors aux Rhodiens à s'humilier. *Astymède*, chef de leur ambassade, le fit d'une manière qui dut lui être pénible. Il avoua que la vanité étoit le caractère dominant de ses compatriotes : « mais « regarderez-vous ce trait d'imperfection nationale, comme un crime qui « ne peut être expié que par la ruine « totale de notre pays ? » Il parla ensuite des services rendus par les Rhodiens à la république. « S'ils ont cessé, ajouta-t-il, d'assister les Romains, au moins « n'ont-ils jamais commis d'hostilités « contre eux. Au reste, je vous déclare « que nous nous soumettrons entièrement au bon plaisir de Rome, et que « nous avons résolu de n'opposer aucune résistance en cas d'attaque. » On alloit aux voix, un grand nombre

opinoit pour déclarer la guerre aux Rhodiens , lorsque Caton estima qu'il falloit laisser aux Rhodiens la possession de leur île. Cet avis l'emporta. Il ne fut plus question de guerre. Le sénat exigea seulement qu'ils banniroient ceux qui s'étoient montrés partisans de *Persée*. Ils obéirent. Cette condescendance désarma le sénat qui déclara les Rhodiens alliés de la république.

Depuis ce temps , Rhodes fut traitée par Rome , en sœur , mais en sœur cadette , dont l'aînée recevoit les prévenances comme une dette. Rhodes se trouva engagée dans une guerre de Carie , sans avoir pu , avant les hostilités , demander à Rome son consentement. Elle fut victorieuse , et envoya porter ses lauriers aux pieds des sénateurs , comme un hommage et une excuse d'avoir vaincu sans leur permission. Le sénat daigna la faire remercier de cette déférence. Rhodes redoubla d'attentions respectueuses , en priant qu'il lui fut permis de placer dans le temple de Minerve , à Rome , une statue de la déesse , haute de trente coudées. Sans doute on mesuroit la dignité de l'offrande par la hauteur. Cette grâce fut accordée , et on y joignit la restitution de la Lybie , que la

république romaine avoit enlevée à Rhodes lorsqu'elle en étoit mécontente.

Ap. D. 2911

Av. J. C. 87

Les Romains se regardoient dans cette île comme en famille. Ils s'y rassemblèrent lorsque *Mithridate*, roi de Pont, les chassoit de l'Asie. Ce prince y auroit fait d'illustres prisonniers, s'il avoit pu la forcer à se rendre lorsqu'il y mit le siège; mais il trouva une résistance opiniâtre, tant de la part des habitans que des réfugiés qui combattoient tous, comme pour leur commune patrie.

Cette espèce de fraternité fut pernicieuse aux Rhodiens, en ce qu'elle ne leur permit pas d'être neutres dans les troubles domestiques de leur alliée. Ils se déclarèrent pour *Pompée*, ensuite pour *César*, se défendirent avec courage contre *Cassius*, son meurtrier, livrèrent deux combats, y perdirent la plus grande partie de leurs vaisseaux. La ville fut livrée par trahison à *Cassius*, qui la dépouilla de ses ornemens, en fit tuer les principaux habitans, et en exigea de fortes contributions. *Marc-Antoine* lui rendit ses privilèges, et lui donna comme propriétés des îles adjacentes. Les Rhodiens, ces zélés partisans de la liberté, accablèrent tellement de taxes ces différens pays, que le dicta-

ten  
pas  
de  
cap  
la  
elle  
la  
enl

I  
Can  
de  
long  
deu  
bien  
terr  
Cett  
cent  
qui  
rem  
nom  
tien  
On  
nelé  
circe  
que

teur fut obligé de les reprendre. *Vespasien* imposa un tribut à Rhodes, qui de souveraine, devint seulement la capitale des îles assujetties à Rome dans la Méditerranée. On verra que depuis elle a recouvré son indépendance, que la puissance Ottomane lui a ensuite enlevée.

## CRÈTE.

La Crète, actuellement nommée Candie, est une des plus grandes îles de la Méditerranée, beaucoup plus longue que large. On lui donne environ deux cents lieues de tour. Elle est bien arrosée, et produit de bons vins. Le territoire est fertile et l'air excellent. Cette île étoit autrefois couverte de cent villes, dont il reste des vestiges qui présentent encore des curiosités remarquables, quoique le plus grand nombre ait été enlevé par les Vénitiens, quand ils en étoient possesseurs. On y voit des colonnes torses et cannelées de granit de dix-huit pieds de circonférence, chef-d'œuvre de l'art, que nous aurions peine à exécuter. La

Crète, ou Candie, la première île de l'Archipel, au sud-est.

THE UNIVERSITY

principale montagne est Ida ; on y jouit de la vue des mers qui l'environnent.

Habitans.

Sur cette montagne et dans les environs, ont vécu les premiers habitans de la Crète, les *Dactyles* qui montrèrent à faire du feu, à fondre le cuivre et le fer, et à les mettre en œuvre, qui ont aussi enseigné la poésie, la musique et les cérémonies sacrées. Ils demeuroient dans les cavernes des montagnes couronnées de grands arbres, et ces hommes si habiles en choses moins utiles, ne savoient pas bâtir des maisons. C'est probablement lorsqu'ils parvinrent à cette industrie, qu'ils réunirent les hommes en société, qu'ils les formèrent à gouverner les troupeaux, à apprivoiser les chevaux, à chasser, à danser, à faire des épées et des casques, et beaucoup d'autres choses qu'on attribue aux *Curetes*. Les *Titans*, autre race indigène, ne furent pas moins utiles au genre humain. Loin de les faire battre contre les dieux, les Crétois tiroient d'eux leurs divinités, *Saturne*, *Jupiter*, *Neptune*, *Rhée*, *Thétis*, *Mnémosine*, *Latone*, *Cérès*; et de ces dieux, ils faisoient descendre *Minos* le premier législateur de la Grèce.

On sait, ou l'on croit savoir les noms des anciens rois de Crète jusqu'à *Minos*. Ce prince fut le premier qui équipa une flotte, et se fit craindre sur mer. Mais c'est surtout à ses lois qu'il doit sa réputation. Elles ont servi de modèle à *Lycurgue* pour Lacédémone. On y trouve les repas communs, le respect pour les vieillards, les peines portées contre le luxe et la paresse, les exercices militaires, la vie dure recommandée à l'enfance, les entretiens politiques des vieillards après les repas publics; toutes lois qui depuis furent adoptées par *Lycurgue*, et furent en vigueur dans Sparte.

Une autre loi que les Romains ont imitée, étoit l'obligation imposée aux maîtres de servir leurs esclaves pendant quelques jours de fêtes instituées à ce sujet. Une autre coutume établie par *Minos*, et admirée par *Platon*, consistoit à inspirer de bonne heure aux jeunes gens un grand respect pour les maximes, les coutumes et les lois de leur pays; à leur défendre de mettre jamais en question, ou de révoquer en doute la sagesse de leur institution, parce qu'ils devoient les regarder non comme prescrites par les hommes, mais comme dictées par les dieux mêmes; lois qui bien

Gouvernement.  
*Minos.*



observées, contribueroient infiniment à la tranquillité publique. *Minos*, ce grand législateur, est le même qui imposa aux Athéniens le cruel tribut de sept garçons, et d'autant de jeunes filles qu'il faisoit dévorer par le Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau. Cette barbarie, si toutefois elle fut jamais commise, feroit penser que ceux qui font des lois pour les autres, auroient quelquefois besoin que d'autres en fissent pour eux-mêmes.

La fable de *Pasiphaé*, amoureuse d'un taureau, se réduisit selon l'histoire à une reine libertine, qui s'abandonna à un courtisan de son mari nommé *Taurus*. Le labyrinthe, *Dédale*, *Icare* qui se tire de ses détours avec des ailes, c'est-à-dire avec les voiles d'un vaisseau, sont les embellissemens de cette histoire. On remarquera que les Crétois possesseurs de si belles lois, devinrent dans la suite les plus débordés des hommes, et qu'en fait de mœurs, leur nom donné à quelqu'un, étoit une injure.

*Deucalion*, fils et successeur de *Minos*, fut père de *Phèdre*, dont l'amour incestueux pour *Hyppolite*, son beau-fils, a été transporté avec tant d'intérêt sur notre théâtre. *Idoménée*

tuat  
vœu  
lect  
lent  
l'au  
A  
céd  
ne s  
caus  
dan  
bres  
noie  
mer  
ou h  
dan  
Eph  
les  
être  
siss  
sabl  
mai  
tôt  
Ces  
lan  
elle  
cha  
uni  
poli  
V  
tion  
d'm

uant son fils aîné, pour s'acquitter d'un vœu, et ramené à la sagesse par les leçons de *Mentor* dans les murs de *Salente*, a fourni un épisode instructif à l'auteur du *Télémaque*.

Au gouvernement monarchique succéda le gouvernement républicain. On ne sait dans quel temps, ni pour quelle cause. La puissance souveraine résidoit dans le sénat, composé de trente membres. Ses décisions cependant n'obtenoient force de lois que du consentement du peuple. Il y avoit dix *cosmes*, ou hommes chargés de maintenir l'ordre dans l'état. On les choisissoit comme les *Ephores* de Sparte, parmi le peuple; les derniers de cette classe pouvoient être élus. C'étoit parmi eux qu'on choisissoit les sénateurs qui n'étoient responsables de rien tant qu'ils étoient *cosmes*; mais qui devenoient responsables aussitôt qu'ils prenoient place dans le sénat. Ces magistratures étoient assez bien balancées. On ne sait combien de temps elles duroient, ni si il y en avoit dans chaque ville, ni quel étoit le lien qui unissoit les cités pour en faire un corps politique.

Vraisemblablement depuis l'abolition de la monarchie, jamais il n'y a eu d'union fédérative entre les Crétois.

On attribue aux guerres perpétuelles, qui régnoient entre eux, leur grande habileté à se servir de l'arc et de la fronde. Il y avoit peu de puissance belligérante qui ne tâchât d'attirer à son service des archers et des frondeurs Crétois. Une preuve qu'ils n'avoient aucune liaison entre eux comme corps de nation, c'est qu'on ne leur voit presque pas de guerre nationale avec les autres insulaires voisins; et que quand ils sortoient de leur île pour attaquer ou se défendre, ce n'étoit qu'avec des vaisseaux, pour ainsi dire, isolés, et non en flotte, comme il convient à un peuple lié par des intérêts communs.

Ap. D. 2929

Av. J. C. 69

Les Crétois préféroient la guerre de corsaire à toute autre, ils infestoient la Méditerranée, et troubloient la navigation jusque sur les côtes d'Italie. Cette conduite fournit aux Romains un prétexte spécieux d'attaquer la Crète, qui avoit toujours été parfaitement indépendante. Mais la vraie raison du sénat, étoit la situation de cette île, très-commode dans quelque partie du monde, Europe, Asie ou Afrique, que les Romains portassent le théâtre de la guerre. Ils changèrent son gouvernement, lui imposèrent un tribut, et en firent une province de l'em-

pire.  
tout  
aux.  
vent  
Vém  
le v

Cy  
cume  
que  
Amo  
chus  
d'exc  
et su  
Cypr  
mém  
de l'i  
ture.  
Or  
virer  
color  
Athé  
et jus  
et y  
Ce m  
pures  
Le

pire. Les Ottomans qui, dans presque toutes les îles de ces mers, ont succédé aux Romains après les Grecs, sont devenus maîtres de Candie, arrachée aux Vénitiens, non sans peine, comme on le verra.

---

CYPRE.

Cypre, où *Vénus*, formée de l'écumede la mer, aborda sur une conque marine, escortée des Ris et des Amours, étoit aussi favorisée de *Bacchus*. Elle donnoit, et donne encore d'excellens vins, du miel, de l'huile, et suffisamment de blé. Le cuivre de Cypre étoit fort estimé. Il coula de lui-même, lorsqu'on mit le feu aux forêts de l'île pour la rendre propre à la culture.

Cypre, vis-à-vis la côte de Cilicie.

On croit que les Phéniciens la découvrirent les premiers, et y établirent une colonie qui la peupla. Plusieurs nations, Athéniens, Macédoniens, Arcadiens, et jusqu'à des Æthiopiens, y abordèrent, et y portèrent leurs différentes mœurs. Ce mélange ne contribua pas à les rendre pures.

Habitans.  
Gouvernement.

Le gouvernement étoit monarchique,

mais l'île étoit partagée en plusieurs royaumes, de sorte que presque chaque ville avoit son roi. Quelquefois, mais rarement, ces royaumes se sont réunis, et ont formé de toute l'île une seule monarchie, qui s'est ensuite démembrée. Il a été facile aux nations voisines de subjuguier chaque partie distincte. Les Perses, à ce qu'il paroît, sont la puissance qui a le mieux profité de cette division. Ils y dominèrent tranquillement jusqu'à ce qu'un roi de Salamine, nommé *Onésile*, formât une confédération de tous les rois de l'île, qui étoient auparavant comme vassaux des Perses, et à la tête de ses forces réunies, se rendit redoutable aux oppresseurs.

Trahi et abandonné par deux rois, ses collègues, il fut tué dans un combat. Ses successeurs portèrent patiemment le joug des Perses, cependant sous la protection des Grecs, qui les abandonnèrent tout-à-fait à la paix d'Antalcide.

Il y avoit alors neuf rois dans l'île. Evagore II, roi de Salamine, s'ennuya d'être tributaire des Perses. Aidé de grandes richesses qu'il avoit amassées, il leva une forte armée, équipa une flotte, fut puissamment secouru par les Athéniens, et cependant n'obtint la paix qu'en se soumettant encore à un tribut.

Sou  
pre  
Nic  
vin  
San  
en C  
Nic  
moy  
Ara  
de s  
pres  
gnan  
frère  
telle  
son  
avec  
O  
roma  
ce n  
gea à  
de s  
Alex  
qu'il  
pre,  
égypt  
parti  
mée  
scept  
pre.  
se ve  
ses h

Sous les successeurs d'*Alexandre*, Cy-  
pre passa d'*Antigone* aux rois d'Égypte.  
*Nicoclès*, un des petits rois de Cypre, de-  
vint suspect au monarque Égyptien.  
Sans autre préalable, celui-ci envoya  
en Cypre des assassins. Ils environnèrent  
*Nicoclès*, de sorte que ne voyant aucun  
moyen d'échapper, il se tua lui-même.  
*Axiathée*, sa femme, instruite du sort  
de son mari, tua ses filles de ses pro-  
pres mains, et se perça ensuite d'un poi-  
gnard. A la nouvelle de ce massacre, les  
frères de *Nicoclès* furent pénétrés d'une  
telle douleur, que chacun mit le feu à  
son palais, et périt dans les flammes  
avec sa famille.

On s'attend qu'à la fin la république Ap. D. 2741  
romaine engloutira l'île de Cypre, mais Av. J. C. 257  
ce ne fut point par conquête. Elle ju-  
gea à propos d'employer plutôt le droit  
de succession bien ou mal fondé. Un  
*Alexandre*, chassé du trône d'Égypte,  
qu'il avoit usurpé, s'étoit retiré en Cy-  
pre, qui faisoit partie de la domination  
égyptienne, et fut encore expulsé de cette  
partie de son royaume, par les *Ptolé-  
mée*, deux frères, dont l'un prit le  
sceptre d'Égypte, et l'autre celui de Cy-  
pre. Ainsi dépouillé, *Alexandre*, pour  
se venger, fit, en mourant, les Romains  
ses héritiers. Probablement le moment

n'étoit pas favorable pour faire usage du droit que la disposition testamentaire leur donnoit, ils laissèrent les *Ptolémée* tranquilles, chacun sur leur trône, et firent même alliance avec eux. Mais le *Ptolémée* cypriote eut la mal-adresse de refuser de l'argent au tribun *Clodius* dans un pressant besoin. Le magistrat romain imagina de faire revivre le droit de testament presque oublié. En le présentant au peuple, il eut soin de faire connoître qu'il y auroit de grandes richesses à partager. Cette considération étoit très-puissante auprès des citoyens qui vivoient à Rome des dépouilles des nations. Il leur parut très-juste que l'île de Cypré, si opulente, appartînt à la république. Ainsi, quoique le *Ptolémée* régnant fut reconnu allié et ami de Rome, quoiqu'il n'eût jamais rien fait qui pût lui attirer la haine de l'impérieuse république, le royaume de ce prince fut déclaré, par un décret, appartenir au peuple romain.

*Clodius* trouva trois avantages dans ce décret; le premier, de se venger; le second, de plaire au peuple dont il avoit besoin; le troisième, d'éloigner *Caton*, dont la présence nuisoit à ses desseins ambitieux. Sans que *Caton* s'en doutât, le préteur lui fit donner le dé-

par  
cer  
« I  
« n  
« d  
« c  
« v  
« r  
« d  
« v  
le p  
« m  
« g  
« si  
« re  
« ci  
« ve  
fit a  
ord  
ler  
S  
jette  
à R  
l'exl  
lui c  
rom  
temp  
reve  
mon  
guer  
rich  
Z

partement de Cypre, et alla lui annoncer la décision du Sénat, en ces termes :  
 « Le vice règne en Cypre, et le trône  
 « même en est souillé. Rome a fait choix  
 « d'un homme d'une conduite irrépro-  
 « chable pour y rétablir l'empire de la  
 « vertu. Allez donc, *Caton*, et faites  
 « respecter la pureté des lois Romaines,  
 « dans une île déshonorée par la dépra-  
 « vation des mœurs ». *Caton* aperçut  
 le piège, et répondit : « La patrie elle-  
 « même est exposée à de bien plus  
 « grands malheurs. Il ne m'est pas pos-  
 « sible de la quitter. Puisque vous vous  
 « refusez, répliqua *Clodius*, aux solli-  
 « citations de vos amis, il faudra donc  
 « vous contraindre ». Sur-le-champ il  
 fit assembler le Sénat, et *Caton* reçut  
 ordre de partir incessamment, et d'al-  
 ler détrôner le roi.

Sans armée, sans gardes, *Caton* se jette sur le premier vaisseau, aborde à Rhodes, écrit de là au foible roi, l'exhorte à se retirer paisiblement, et lui offre en dédommagement d'une couronne, la souveraine sacrificature du temple de *Vénus* à Paphos, dont les revenus étoient fort considérables. Le monarque effrayé de la seule idée d'une guerre avec les Romains, embarque ses richesses avec lui, et part dans le



dessein de percer son vaisseau, et de périr avec tous ses trésors. Mais les voir engloutir! ce spectacle passe ses forces. Il revient à terre, remet précieusement ses chères richesses dans leurs coffres, et avale du poison. *Caton* prend possession de l'île de *Cypre*, au nom de la république, et s'empare pour elle des trésors du roi, qui montoient à près de trente millions.

Quand *Clodius* cessa d'être préteur, *Cicéron* proposa de casser les décrets rendus pendant sa magistrature. *Caton* s'y opposa, parce qu'il faudroit, dit-il, restituer aux *Cypriotes* les trésors qui avoient été apportés de leur île. Ainsi, ce *Caton*, d'une vertu si sévère, opina en républicain avide, qu'il convenoit de ne point rendre à ces insulaires leur liberté, afin de pouvoir garder leur argent. *Cypre* a encore depuis tenté la cupidité de nouveaux républicains, aussi peu délicats sur la justice que les anciens.

---

S  
tout  
y fa  
ché  
bea  
de  
un  
dée  
qui  
des  
cen  
deu  
si e  
culc  
la  
sire  
pre  
I  
ont  
L'il  
Le  
ens  
crat  
sou  
lair  
mes  
ma  
nob

## S A M O S.

Samos peut avoir trente lieues de tour. Le terroir est fertile, l'air sain. On y faisoit autrefois de la poterie recliée. Il reste des ruines qui attestent la beauté de quelques villes, entre autres de Samos, la capitale. Près d'elle étoit un superbe temple dédié à *Junon*, la déesse tutélaire de l'île; un acqueduc qui traversoit une montagne, et portoit des eaux saines à la ville; une môle de cent pieds de haut qui s'avançoit de deux stades dans la mer. Un ouvrage si extraordinaire dans des temps fort reculés, prouve le goût des Samiens pour la navigation. On dit qu'ils construisirent les premiers, des vaisseaux propres à transporter la cavalerie.

Des Cariens et des insulaires voisins, ont été les premiers habitans de Samos. L'île étoit de la confédération Ionienne. Le gouvernement a été monarchique, ensuite républicain sous un sénat démocratique, oligarchique, et sans doute souvent anarchique, puisque les insulaires furent agités par des troubles domestiques. La guerre civile la plus remarquable, fut occasionnée par des nobles nommés *Géomores*, qui privèrent

Samos, entre le continent de l'Asie et l'Icarie.

Habitans.  
Gouvernement.

le peuple de ses terres , et les partagèrent entre eux. Dans une guerre qui survint , ils confièrent le commandement des troupes à neuf généraux , dont ils n'avoient pas sans doute éprouvé les dispositions ; car ces commandans se trouvant à la tête des troupes , passèrent les *Géomores* au fil de l'épée , et rétablirent la démocratie à laquelle succéda bientôt la tyrannie , qu'un nommé *Sylason* eut l'adresse d'établir , en tirant le peuple de la ville , sous prétexte d'une procession , et ne le laissant rentrer dans ses maisons que désarmé et soumis. Le peuple reprit son empire , et fut remis sous le joug par *Polycrate* , fameux tyran de Samos.

*Polycrate.* Il parvint à la souveraine puissance ,  
 Ap. D. 2431 par un complot formé avec ses frères ,  
 Av. J. C. 567 auxquels il promit de partager l'autorité  
 avec eux. On dit qu'ils commencèrent  
 leur entreprise seulement au nombre de  
 dix , qui s'emparèrent de la citadelle , et  
 soutinrent les premiers efforts des Sa-  
 miens. Le tyran de Naxe , île voisine ,  
 envoya à propos du secours à ces frères.  
*Polycrate* monta sur le trône , mais il  
 n'y voulut pas de collègues , et se défit  
 de ses frères , des uns par la mort , des  
 autres par le bannissement , et traita de  
 même les grands qui lui avoient été con-

tra  
 le c  
 le t  
 lie  
 que  
 d'un  
 gna  
 fort  
 mal  
 dev  
 vois  
 s'il  
 défi  
 Tro  
 à ré  
 don  
 gou  
 facé  
 Sam  
 et le  
 Pol  
 nér  
 ne f  
 règr  
 Une  
 il p  
 plai  
 J  
 Pol  
 de  
 Pen

traires. Ainsi il fut maître chez lui, et le devint bientôt chez les autres. On sait le trait d'*Amasis*, roi d'Égypte, son allié, qui lui conseilla de se procurer quelque malheur, pour rompre le cours d'une prospérité trop constante, craignant pour lui un fâcheux retour de la fortune. *Polycrate* ne put obtenir ce malheur nécessaire à sa prospérité. Il devint un conquérant redouté de ses voisins. Son alliance étoit recherchée : s'il éprouvoit quelques petits échecs, définitivement ils tournoient à sa gloire. Trop de confiance le perdit. Accoutumé à réussir dans toutes ses entreprises, il donna dans un piège que lui tendit un gouverneur Perse, piqué de se voir effacé par le roi d'une petite île comme Samos. Il l'attira dans son gouvernement, et le fit crucifier. Au titre de tyran près, *Polycrate* fut un grand prince, bon général, politique habile. Jamais Samos ne fut aussi florissante que pendant son règne. *Anacréon* vivoit de son temps. Une cour qui goûtoit ce poète, et où il plaisoit, ne devoit pas être dénuée de plaisirs.

*Méandre*, secrétaire et ministre de *Méandre*.

*Polycrate*, lui succéda. Il eut dessein Ap. D. 2476  
de rendre aux Samiens leur liberté. Av. J. C. 522  
Pendant qu'il en faisoit la proposition

dans l'assemblée du peuple , *Télescarque* , un des principaux habitans , se leva , et lui dit : qu'il feroit bien mieux de commencer par rendre compte des deniers publics qu'il avoit maniés. Sur ce propos , *Méandre* , se dit à lui-même : « Si on me tient pareil « discours , maintenant que j'ai l'auto-  
« rité en main , que sera-ce quand j'au-  
« rai abdicqué ? » et il garda la cou-ronne. Elle ne lui resta pas long-temps. Un des frères de *Polycrate* , qui n'avoit été qu'exilé , la lui enleva. Plusieurs successeurs régnèrent , les uns peu connus , les autres avec quelque réputation , sous la protection des Perses , et alliés tantôt des Athéniens , tantôt des Lacédémoniens. Cet état déjà dégénéré , fut suivi d'un pire encore , sous les rois de Macédoine , de Syrie , de Pergame. Les Samiens étoient entraînés dans les grandes révolutions , sans être presque remarqués. Ils tombèrent ainsi entre les mains des Romains , comme faisant partie des états d'*Eumène* , légués à la république. *Auguste* leur rendit la liberté et l'usage des lois , dont ils avoient joui un moment pendant leur alliance avec les Athéniens ; mais *Vespasien* enveloppa Samos dans les îles Grecques , dont il fit une province Romaine.

L  
deux  
ainsi  
*Cerc*  
auto  
*Spon*  
qui  
loin  
conf  
Il y  
nom  
men  
La  
vis-à  
mark  
poli  
pas  
ville  
T  
peut  
cette  
long  
rer  
cach  
de le  
aim  
en p  
pour

## ILES GRECQUES.

Les îles Grecques sont partagées en deux divisions générales : les *Cyclades*, cles Grecques, Cyclades et Sporades. ainsi nommées du mot grec qui signifie

*Cercle*, sont celles qui en forment un autour de Délos, l'île d'*Apollon*. Les *Sporades* s'appellent aussi du mot grec qui signifie *semer*, parce qu'elles sont loin du cercle de Délos, *semées* comme confusément sur la surface de la mer. Il y en a qu'il seroit même inutile de nommer, s'il n'en étoit pas quelquefois mention dans l'histoire Grecque.

La *Proconèse* sur la côte de Thrace, Proconese. vis-à-vis Cysique, connue par ses beaux marbres; ce sont eux qui reçoivent le poli le plus fini. *Constantin* n'en vouloit pas d'autre pour embellir sa nouvelle ville.

*Ténédos*, vis-à-vis l'ancienne Troye, Ténédos. peut avoir neuf lieues de tour. C'est de cette île que partirent les serpens à longs replis tortueux qui vinrent dévorer *Laocoon* et ses fils; derrière elle se cachèrent les Grecs, quand ils feignirent de lever le siège de Troye. Ses habitans aimoient beaucoup la justice. On disoit en proverbe *la justice Thénédiene*, pour dire une justice sévère. Elle pro-

duit le vin muscat le plus délicieux du Levant. *Justinien* en fit un entrepôt pour les blés qui se transportoient à Constantinople. Elle a appartenu aux Perses, aux Athéniens, aux Lacédémoniens, aux Romains, et enfin aux Turcs.

Lesbos.

*Lesbos* peut avoir cent vingt lieues de tour; elle a produit *Arion* qu'on regarde comme l'inventeur de la lyre; *Théophraste*, chef de la philosophie Péripatéticienne, après *Aristote*; *Pyttacus*, un des sept sages de la Grèce; *Alphée*, poète lyrique; *Sapho*, la dixième muse; *Terpandre*, qui donna une septième corde à la lyre; *Helianicus*, historien célèbre; *Callias*, laborieux commentateur d'*Alphée* et de *Sapho*; *Diophane*, fameux rhéteur, et beaucoup d'autres. Il a été un temps où les Romains qui vouloient se perfectionner dans la belle littérature, se retiroient à Rhodes, à Athènes, ou à Mitylène capitale de l'île de Lesbos.

Le vin de Lesbos servit un jour à *Aristote* à apprécier le mérite de deux grands hommes. On lui demandoit auquel il donnoit la préférence de *Ménédème*, de Rhodes, ou de *Théophraste*, de Lesbos. Il se fit verser du vin des deux endroits, le goûta, et dit : tous deux

sont  
l'em  
E  
îles  
con  
la d  
ville  
vois  
ram  
l'ap  
cus  
lène  
de p  
beau  
juge  
temp  
des  
parc  
faut  
doul  
L  
tout  
nien  
date  
hom  
bon  
moi  
Les  
On  
aut  
ress

sont excellens , mais le vin de Lesbos l'emporte.

Elle a été peuplée comme les autres îles par des colonies, dont les chefs ou conducteurs devenoient rois. Ensuite la démocratie s'établit; puis toutes les villes affectèrent la supériorité sur leurs voisines, de-là les guerres civiles qui ramenèrent la royauté, ou comme on l'appeloit en grec, la *tyrannie*. *Pyttacus* qui avoit chassé un tyran de Mitylène, fut après cela prié par les habitans de prendre le sceptre. Il gouverna avec beaucoup de sagesse, plusieurs de ses jugemens furent gravés sur les murs du temple d'*Apollon* à *Délphes*, comme des oracles de justice. Une de ses lois paroîtra sévère : c'étoit que toutes les fautes commises dans l'ivresse, seroient doublement punies.

Les Lesbiens ont été engagés dans toutes les guerres des Perses, des Athéniens, des Lacédémoniens, de Mithridate, des Romains. La réputation des hommes pour les mœurs n'étoit pas bonne, celle des femmes l'étoit encore moins. En général on disoit *une vie Lesbienne*, pour une vie débauchée. On appelle cette île *Metelin*; elle en a autour d'elle plusieurs petites peu intéressantes.



Chio. On ne pourroit que répéter du gouvernement de Chio, ce qu'on a dit des autres villes; monarchie, république, tyrannie, sujétion à des insulaires voisins, ou à de grands empires; c'est toujours le même cercle, sans aucun trait saillant. On remarque seulement, qu'ayant acquis par une trahison et un sacrilège, un terroir très-fertile, ils se firent long-temps scrupule d'employer dans leurs sacrifices, le produit de ces terres. Ils en regardoient les fruits et les blés comme profanes, et comme indignes d'être offerts aux Dieux; mais ils ne poussèrent pas la délicatesse, jusqu'à ne point faire servir ces productions à leur profit. Chio est le centre de huit ou dix petites îles.

Cos, etc. *Esculape*, dieu de la médecine, avoit un beau temple à *Cos*, et dans cette île, étoit honoré d'un culte particulier. *Hypocrate*, restaurateur de cette science, y naquit. *Homère* l'honore de l'épithète de *bien peuplée*. *Hypocrate*, *Sénus* et d'autres fameux médecins qui se sont formés dans cette île, n'existoient pas encore lorsqu'elle mérita l'épithète d'*Homère*. Le médecin de l'empereur Claude, nommé *Xénophon*, qui se prétendoit descendant d'*Esculape*, obtint de cet empereur, l'exemption de tout

impôt pour le lieu de sa naissance. Ainsi *Cos* a plus d'une obligation à la médecine. Cette île se glorifie de la naissance d'*Apelle*. Il y fit son magnifique tableau de *Vénus* sortant de la mer. *Cos* a été monarchique, démocratique, et sujette des Romains. On faisoit à *Cos* une étoffe si fine, qu'elle étoit absolument transparente. Les dames romaines l'estimoient beaucoup. On dit que *Nisnie*, très-petite île, a été détachée de *Cos*. *Carpatus*, qui n'est guères plus grande, a eu, dit-on, trois villes. Beaucoup d'autres îles de ces parages doivent être regardées, pour leur petitesse, plutôt comme des rochers que comme des îles. Cependant la douceur du climat, la fertilité du peu de terre qu'on y trouve, y a attiré des habitans.

*Théra* près de Crète, doit son nom à *Théras*, lacédémonien qui y transporta quelques descendans des Argonautes, dont on raconte l'aventure suivante. Balottés par la mer, ils arrivèrent sur le territoire de Sparte. Les habitans les reçurent bien, et leur donnèrent non-seulement des terres, mais même des femmes. Ces aventuriers conspirèrent contre les propriétaires, et voulurent se rendre maîtres de tout le pays. On découvrit le complot : ils furent tous

Théra.

saisis et condamnés à mort. La sentence devoit s'exécuter le lendemain. Les femmes demandèrent la permission de dire le dernier adieu à leurs maris. Cette grâce leur est accordée, elles en profitent pour changer d'habits avec eux, et les faire sauver. Un roi de Sparte, nommé *Théras*, qui, après avoir abdiqué la royauté, s'ennuyoit d'être sujet, proposa de réunir ces étrangers, et de les transporter hors des terres de la république. Il se mit à leur tête, et l'île où il les débarqua, prit de lui le nom de *Théra*.

Céos.

Céos étoit si peuplée, qu'on y fit une loi d'après laquelle tous ceux qui passeroient soixante ans devoient être empoisonnés, afin que les autres eussent de quoi subsister. Il est vrai qu'il étoit permis à ceux qui ne vouloient pas se soumettre à la loi, de sortir de l'île quand ils avoient atteint l'âge indiqué, mais ils ne pouvoient rien emporter avec eux. Les habitans de Julie, ville de Céos, étant assiégés par les Athéniens, se proposèrent de massacrer tous les petits enfans, afin de n'être pas détournés du soin de se défendre, par l'obligation d'avoir soin d'eux. Les Athéniens, instruits de cette résolution, aimèrent mieux lever le siège, Céos est la patrie

de  
vers  
*Cytha*  
chau  
Sa  
de n  
mau  
gnor  
le li  
ceux  
plus  
man  
erim  
« le  
« bi  
« Pa  
« ex  
orate  
Dix-  
n'av  
M  
sidér  
blen  
parc  
qui a  
On  
eaux  
qui  
S  
min  
con

de *Simonide*, qui fit le premier des vers qu'on chantoit aux funérailles. *Cythus*, près de Céos, a des bains chauds.

*Sériphe*, hérissée de rochers, semée de mines de cuivre qui en rendent l'air mauvais, fertile uniquement en oignons, sa principale production, étoit le lieu où les empereurs envoyoient ceux qu'ils vouloient punir de l'exil le plus désagréable. Un de ces exilés demanda un jour à un Séripchien, quel crime pouvoit faire bannir de Sériphe : « le parjure, répondit-il : faites donc bien vite un faux serment, reprit l'autre, pour être banni d'un lieu si exécrationnel. » *Auguste* y envoya un orateur qui parloit avec trop de liberté. Dix-sept ans d'exil dans l'île de Crète, n'avoient pu le guérir de ce défaut.

*Mélos* pourroit jouir de quelque considération auprès des athées, si véritablement il se trouve de ces insensés, parce qu'elle est la patrie de *Diagore* qui a nié le premier l'existence des dieux. On estimoit son alun, son miel, et ses eaux qui guérissent de la gale, mais qui causoient l'hydropisie.

*Siphano* et l'*Argentière* avoient des mines, la première de plomb, la seconde d'argent. Les habitans les ca-

Sériphe.

Mélos.

Siphano.  
l'Argentière,  
Antiparos.

chent, dit-on, de peur que les Turcs ne les forcent d'y travailler. *Tournefort* a décrit les cavernes d'*Oléatus*, plus connues sous le nom d'*Antiparos*. Il paroît que ce sont dans l'origine des carrières de marbre. Elles ont donné des lumières sur la végétation des pierres.

**Naxe.**

*Naxe* a été une île florissante, guerrière, fertile en excellens vins, ornée d'un temple superbe en l'honneur de *Bacchus*. Les fruits y sont délicieux, les plaines y sont couvertes d'orangers, d'oliviers, de mûriers, de figuiers. On y trouve des cèdres. Son marbre, qu'on estime beaucoup, est verd, tranché de veines blanches. Les Athéniens l'ont subjuguée, en ont été chassés, y sont revenus. Elle a subi sous les Romains le sort commun.

**Paros.**

*Paros* est célèbre par ses marbres. La matière apparemment avoit invité les ouvriers, car il y a peu d'endroits où l'on trouve autant de débris de colonnes, de statues, d'architraves, de pedestaux; les murailles de *Parrechia*, bâties sur les ruines de *Paros*, en sont toutes composées. Elle s'appeloit *Ile opulente, puissante, heureuse*. Elle étoit fière de ses richesses; qui se réduisent actuellement au produit d'un très-petit commerce. Elle est la patrie d'*Archi-*

*lope*  
riqu  
S  
autr  
Elle  
des  
quit  
*Pyt*  
écrit  
lutie  
ense  
l'im  
nig  
*My*  
d'au  
de r  
belle  
T  
*Dél*  
le se  
siém  
des  
Ce d  
més  
moi  
fort  
on l  
rais  
ple  
L'il  
lem

*Iopé*, le plus mordant des poètes satiriques.

*Syros* abondoit en vin, en blé et autres comestibles. L'air est très-sain. Elle est la patrie de *Phérocide*, un des plus savans philosophes de l'antiquité, disciple de *Pittacus*, maître de *Pythagore*, le premier, dit-on, qui a écrit en prose, qui observa les révolutions de la lune, prédit les éclipses, enseigna publiquement le dogme de l'immortalité de l'ame et de la transmigration qu'il tenoit des Phéniciens. *Mycone*, *Andros*, *Cyrus*, *Théos*, et d'autres des adjacentes n'offrent rien de remarquable que de bon vin, et de belles ruines.

Trois temples s'élevoient dans l'île de *Délos*. Le premier consacré à *Latone*, le second à *Diane*, sa fille, et le troisième à *Apollon*. Ce dernier étoit un des plus superbes édifices de l'univers. Ce dieu y rendoit des oracles fort estimés pour leur clarté, pas autant néanmoins que ceux de Delphes, qui étoient fort obscurs, mais après l'événement on les appliquoit plus sûrement par la raison même de leur obscurité. Ce temple occupoit une grande partie de l'île. L'île elle-même étoit un asile non-seulement pour les particuliers, mais aussi

*Délos.*

pour les nations. On a vu des armées ennemies s'y rencontrer, et ne commettre l'une contre l'autre aucune hostilité, par respect pour la sainteté du lieu. Tous les Grecs concoururent à la construction du temple, et de ses magnifiques galeries qui portent encore sur leurs ruines les noms de plusieurs rois qui ont contribué à ce travail. Ils y envoyoit des dons présentés par des députations solennelles. Aujourd'hui, quelques curieux y vont chercher les traces des anciens monumens. La terre est si couverte de décombres, de ruines et d'épines, qu'il n'est pas possible de la cultiver. Il n'y a pas un habitant, voilà *Délos* ancienne et moderne.

*Lemnos*, etc. Après *Scyros*, où *Achille* vécut quelque temps déguisé en fille dans la cour de *Lycomède*, on passe quatre petites îles peu importantes, et on arrive à *Lemnos*, consacrée à *Vulcain*, demeure des premiers forgerons. *Junon*, sa mère, y étoit aussi invoquée. Tous les ans on lui sacrifioit une jeune femme. Une terre qu'on appelle *Sigillée*, parce que les sacs qui la contiennent sont marqués d'un sceau, a toujours été regardée comme un excellent remède contre les poisons, les morsures de serpens, les blessures et le flux de sang. C'est une espèce de

chaux que les anciens alloient chercher avec des cérémonies religieuses. Les Grecs modernes en pratiquent aussi en la ramassant. Une grande partie de cette terre est envoyée au Grand Seigneur, le reste est vendu à son profit. Il est défendu aux habitans d'en garder sous peine de mort. Il y avoit aussi à *Lemnos* un labyrinthe, qui étoit un magnifique édifice. *Imbros* et *Thasos* ont eu des mines d'or.

L'île de *Samothrace* étoit fameuse Samothrace.  
par les honneurs qu'on y rendoit aux dieux *Cabiri*. Les savans ne sont d'accord ni sur l'origine du mot, ni sur ce qu'il signifioit. Selon toutes les apparences, on entendoit par-là des dieux très-puissans. De tous les sermens, celui par lequel on attestoit les dieux de *Samothrace*, étoit le plus sacré. Les cérémonies de l'initiation ne doivent pas être oubliées, on y trouvera quelque ressemblance avec celles qu'on prétend être pratiquées dans une société fameuse de nos jours. On plaçoit celui qui devoit être admis sur une espèce de trône. On le ceignoit de rubans couleur de pourpre; on le couronnoit de lauriers; ensuite les prêtres et les spectateurs dansoient autour de lui. La danse finissoit par des exécutions prononcées



contre ceux qui révéleroient ce qui se passoit dans les assemblées. Il est à remarquer que l'attribut d'un *Cabiri*, tel qu'il se trouve dans les médailles, étoit un marteau.

Corcyre,  
Leucade,  
Cythère.

On chercheroit en vain, dans *Corcyre*, les jardins du roi *Alcinoüs*; mais à côté d'une partie sablonneuse et stérile, on en trouve une autre abondante en arbres fruitiers, oliviers, figuiers, vignes et belles moissons. Ce sont là les vrais jardins. On en trouvera de pareils dans *Leucade*, dans *Cythère*, dont le nom réveille des idées riantes; les *Strophadres*, les *Echinades*, et une multitude de petites îles. La nature, en les parant de ses ornemens les plus précieux, sembloit avoir voulu en faire des asiles de bonheur et de paix, et presque toujours elles ont été le théâtre des guerres étrangères, ou des troubles domestiques, ou envahies par les pirates.

Egine, Salamine, Eubée.

*Egine* étoit très-pierreuse. L'industrie des habitans la rendit fertile. Comme ce fut à force de travailler la terre qu'ils parvinrent à la féconder, les poètes ont supposé qu'après une peste qui dépeupla le pays, les dieux y mirent des hommes connus sous le nom de *Mirmidons*; c'est-à-dire, qu'à des fainéans, succédèrent des laborieux. *Solon* étoit

de S  
ration  
bée,  
com  
intéri

To  
ravag  
sions  
nativ  
ces i  
la pa  
du s  
conc  
appa  
tude  
pou  
réell  
Les  
près  
la d  
cien  
grâc  
leur  
plus  
dans  
l'égi  
sang

de *Salamine*. Enfin la longue énumération des îles grecques finira par l'*Eubée*, belle et grande île, qui a eu, comme toutes les autres, des guerres intérieures et extérieures.

Toutes ces îles ont éprouvé d'affreux ravages, des incendies, des subversions totales de villes florissantes. Alternativement oppresseurs et opprimés, ces insulaires s'arrachent tour-à-tour la palme de la liberté qu'ils arrosoient du sang de leurs voisins ou de leurs concitoyens. Actuellement, flétris en apparence des stigmates de la servitude, sous le gouvernement turc, pourvu qu'ils paient l'impôt, ils mènent réellement une vie douce et tranquille. Les voyageurs qui les ont examinés de près, ont retrouvé dans les hommes, la délicatesse qui distinguoit les anciens Grecs; dans les femmes, les grâces piquantes de leurs ancêtres; dans leurs fêtes, la décence et la gaieté: plus heureux, si on juge par l'histoire, dans une pareille dépendance, que sous l'égide d'une liberté toujours agitée et sanglante.

---

## MACÉDONIENS.

Macédoine ,  
entre la mer  
Egée , la  
Thessalie , la  
mer Adria-  
tique et le  
Sirygmon.

Au fond du golfe qui contient cet Archipel , se trouve la Macédoine. Ses limites ont varié , suivant que la fortune a été favorable ou contraire aux princes Macédoniens. Elle s'est formée en royaume par l'aggrégation de beaucoup de petits peuples dont les noms nous restent encore. On ne sait à quelle époque celui des Macédoniens a prévalu , ni s'il vient d'un roi nommé *Macédo* , descendant de *Deucalion* , ou de *Migdonia* , province dont on a fait *Macédonia*.

Terroir.

La Macédoine est hérissée de montagnes. Le Mont Athos passe pour un des plus hauts de la terre. Il y avoit autrefois beaucoup d'autels consacrés aux faux Dieux. Il est actuellement couvert de monastères. Le Mont Pangœus recèle , dans son sein , des mines d'or et d'argent. Non seulement les montagnes , mais la Macédoine entière , fournit des bois de charpente et de marine , très-estimés. On n'y connoissoit pas autrefois de déserts , maintenant moins peuplée , elle manque quelquefois de vivres. Elle n'a pas prospéré autant qu'elle auroit pu , pour le commerce

des  
pour  
ports  
l'ar  
mau  
natu  
et sa  
lards  
siner  
l'hui  
du p  
et tr  
de n  
vaux  
Le  
vinre  
et ex  
Arriv  
d'un  
étenc  
domi  
que p  
de tr  
trai  
jugue  
diren  
ne fi  
carac  
l'éloi  
Le  
est l'

des mers qui baignent ses côtes, ni pour la navigation, et pour les transports intérieurs des belles rivières qui l'arrosent. On n'y connoît pas d'animaux extraordinaires, ni de raretés naturelles ou artificielles. L'air y est vif et sain. Il s'y trouve beaucoup de vieillards vigoureux. Les plaines qui avoisinent la mer, donnent du blé et de l'huile, et sont plus fertiles que le reste du pays, qui est en général trop boisé et trop montueux, mais il nourrissoit de nombreux harras et d'excellens chevaux.

Les ancêtres de ces hommes qui devinrent peu à peu maîtres de la Grèce, et ensuite de l'Asie, étoient Argiens. Arrivés dans ce pays, sous la conduite d'un chef descendant d'*Hercule*, ils étendirent de proche en proche leur domination, autant par leur prudence que par leur valeur, en n'érigeant point de trophées après leurs victoires, en traitant comme frères ceux qu'ils subjugoient. Tous ces peuples se fondirent pour ainsi dire ensemble, et ne firent plus qu'une nation, dont le caractère distinctif étoit la bravoure, l'éloignement du luxe et de la mollesse.

Le gouvernement des Macédoniens est l'image d'une monarchie tempérée.

Habitans.

Gouvernement.

Sous l'autorité des rois, ils étoient plus libres que dans la plupart des républiques de la Grèce. Sujets fidèles et même zélés, ils semblent avoir porté trop loin l'affection pour leurs princes, en faisant ou adoptant une loi de Perse, en vertu de laquelle, non-seulement les conspirateurs, mais tous les pareus étoient exterminés. Cependant leur attachement pour les rois, ne leur inspiroit jamais une soumission idolâtre. Quand ils les abordoient, ils conversoient familièrement avec eux, et les saluoient d'un baiser. Ils les aimoient et ne les craignoient pas, parce que personne ne pouvoit être mis à mort que par le jugement des tribunaux ou de l'armée.

Ces monarques étoient fort modestes dans les ornemens affectés à la royauté. Les armes magnifiques, une chaise de parade, étoient tout ce qui les distinguoit de leurs sujets. Leur éducation étoit sévère. Ils tempéroient la majesté du trône par une douce familiarité, mangeoient avec leurs amis, admettoient volontiers leurs sujets en leur présence, et jugeoient les causes, même celles qui n'étoient pas d'une grande importance. Tous ces usages n'ont pas été les habitudes d'un seul roi, mais

des  
trôn  
sièc  
L  
relig  
par  
nor  
cule  
lans  
dées  
cupa  
leur  
exer  
tions  
tues  
victi  
toien  
les g  
point  
voien  
un s  
dire  
Ils ai  
la ch  
quel  
camp  
force  
capit  
milit  
mens  
mate

des vertus qui se sont perpétuées sur le trône de Macédoine pendant plusieurs siècles.

Les Macédoniens professoient la même religion que les Grecs. Leurs principaux Dieux étoient *Jupiter* ; qu'ils honoroient comme leur protecteur ; *Hercule* , comme le Dieu tutélaire des vaillans hommes , et *Diane* , comme la déesse de la chasse , qui étoit leur occupation favorite. Ils étoient attachés à leur religion et superstitieux. Les rois exerçoient souvent eux-mêmes les fonctions sacerdotales , érigeoient des statues et des autels , et immoloient des victimes. Les Macédoniens ne s'écartoient des règles de la sobriété que dans les grands repas. Les femmes n'étoient point admises. Les jeunes gens ne pouvoient s'y asseoir , qu'après avoir tué un sanglier , de bonne guerre , c'est-à-dire , avec la lance , sans toile ni filets. Ils aimoient non-seulement l'exercice de la chasse , mais encore le danger auquel alors on étoit exposé. Dans les camps , ils prenoient des leçons de force et d'adresse sous les yeux de leurs capitaines , et exécutoient une danse militaire qui ne manquoit pas d'agrémens ; mais hardis soldats , ils étoient matelots timides.

Mœurs et coutumes.

Lois et  
sciences.

Les lois émanoient du prince ; mais pour être exécutées, il falloit qu'elles fussent conformes à l'équité naturelle. L'accusé étoit lié, ne conservoit aucune marque de sa dignité, de quelque rang qu'il fût. Jamais on ne le privoit du droit de se défendre. Dans les cas douteux, la torture étoit permise, et la lapidation, le supplice le plus ordinaire. L'année Macédonienne étoit composée de douze mois inégaux, qui donnoient autant de jours que nous en comptons dans la nôtre. Il est à remarquer, que tous les quatre ans ils avoient une année bissextile. Nous ne sommes pas aussi instruits de ce qui concerne leurs connoissances dans les arts et dans les sciences. On doit seulement faire observer qu'ils étoient excellens monétaires. Leurs médailles portent d'un côté le buste du prince, de l'autre le nom de la ville où elle a été frappée : usage utile pour l'histoire. L'exergue quelquefois en langue Macédonienne, fait voir que cette langue différoit absolument de toutes les dialectes Grecques.

Discipline  
militaire.

La valeur étoit naturelle aux Macédoniens. Ils y ont ajouté une excellente discipline, et cet heureux mélange de courage et de docilité, les a rendus à la fin invincibles. Souvent, cependant,

ils  
tou  
ma  
pri  
gra  
ave  
fai  
min  
lor  
nat  
rec  
L  
de  
pos  
les  
que  
out  
par  
pay  
sor  
ger  
ci f  
ter  
dar  
la r  
ven  
la s  
no  
cav  
avc

ils ont été moins puissans , quoique toujours aussi braves que leurs voisins ; mais dès qu'une fois le génie de leurs principes leur eut frayé une route à de grandes conquêtes , ils les secondèrent avec une ardeur sans égale , et pour faire réussir leurs projets , ils se soumirent à la plus sévère discipline. Dès-lors , la guerre devint une occupation nationale. On naissoit soldat , et on ne recevoit d'éducation que celle des camps.

L'armée Macédonienne , dans les temps de ses succès et de sa gloire , étoit composée de Macédoniens , qui en faisoient les deux tiers , et n'avoient d'autre solde que le butin. Elle étoit composée en outre , d'auxiliaires Grecs , entretenus par leurs républiques , et de mercenaires payés par le roi. L'infanterie avoit trois sortes de soldats , légèrement , moins légèrement , et pesamment armés. Ceux-ci formoient la fameuse phalange , corps terrible dans l'attaque , inébranlable dans la résistance , aussi redoutable par la régularité et la prestesse de ses mouvemens , quand il s'ébranloit , que par la solidité de sa masse , quand il se tenoit sur la défensive.

Quoique la plus grande partie de la cavalerie fût composée d'étrangers , il y avoit cependant des corps de Macédo-



niens. Quand un soldat perdoit son cheval dans le combat, ou par la maladie, le capitaine étoit obligé de lui en fournir un de sa propre écurie, selon cette maxime, que l'avantage public doit l'emporter sur le faste particulier. Il y avoit des récompenses établies pour les infirmes et les vétérans.

Des boucliers et des casques de cuir crud, des épées perçantes et tranchantes, des poignards, des piques, telles étoient les armes offensives des Macédoniens. Quand le roi commandoit, et rarement ils avoient d'autres généraux que leurs princes, il ne se distinguoit ni par la magnificence des habits, ni par de grands équipages, ni par une table somptueuse. Il vivoit comme le simple soldat, et cette frugalité n'a pas été la vertu de quelques rois, mais celle de tous, depuis le premier jusqu'au dernier.

La phalange campoit au centre, la cavalerie sur une aile, les troupes légères sur l'autre. Le même ordre s'observoit dans les marches, autant qu'il étoit possible. Quand l'ennemi étoit rompu, la cavalerie et les troupes légères alloient à la poursuite; la phalange restoit constamment sur le champ de bataille, pour empêcher le rallie-

men  
roi  
sold  
qu'i  
qu'i  
J  
s'en  
teno  
de c  
flées  
beso  
pou  
ses  
l'aru  
page  
étoit  
baga  
sorti  
ont  
dom  
assu  
conn  
C  
avec  
Il p  
conc  
Selo  
des  
corr  
appr  
mon

ment. Pendant l'action, les officiers, le roi même, adressoient la parole aux soldats. Ils avoient un cri de guerre, qu'ils pousoient tous ensemble, lorsqu'ils en venoient aux mains.

Jamais l'armée ne campoit qu'elle ne s'entourât d'un fossé. Les tentes ne contenoient que deux soldats. Elles étoient de cuir, taillées pour être cousues, enflées, et servir de radeaux en cas de besoin. Le roi n'en avoit que deux, une pour coucher, et l'autre pour recevoir ses officiers. Il n'y avoit à la suite de l'armée, ni femmes, ni enfans, ni équipages de luxe. Le nombre des chariots étoit petit. Chaque soldat portoit son bagage. Telles étoient les troupes, qui, sorties d'un petit coin de l'Europe, en ont soumis une partie, ont étendu leur domination jusqu'en Afrique, et ont assujéti à leur empire, toute l'Asie connue.

*Caranus* vint d'Argos en Macédoine, avec une colonie. Le pays étoit peuplé. Il prit une ville et se mit à faire des conquêtes pour se former un royaume. Selon l'usage des vainqueurs, il érigeoit des trophées. Un heureux hasard le corrigea de cette vanité inutile. *Caranus* apprit qu'un lion sorti des forêts du mont Olympe, venoit de détruire un

Rois.  
*Caranus.*

*Ap. D. 2205*  
*Av. J.-C. 793*

Trophées.

de ces monumens , il se persuada que c'étoit un avertissement des dieux , de ne pas irriter ses voisins , en éternisant leur honte. Dès-lors , il se fit une règle qu'il transmit à ses successeurs , comme maxime d'état , de ne jamais traiter les peuples vaincus en ennemis , mais de les regarder comme des sujets.

*Eropas.*

Cinq rois précédèrent *Eropas* , qui gagna une bataille dans son berceau. Les Macédoniens , quoique braves , se trouvoient toujours vaincus par les Illyriens , qui dévastoiient leur pays. Ils s'imaginèrent qu'ils combattroient plus heureusement s'ils étoient animés par la présence de leur roi , encore à la mammelle. Les chefs le firent porter dans la mêlée , et soit ardeur nationale , soit honte d'abandonner un enfant , les Macédoniens combattirent avec tant d'obstination , que les Illyriens furent défaits.

*Amyntas.*  
*Alexandre.*

Sous *Amyntas* arriva l'aventure , déjà racontée , des jeunes seigneurs Persans , qui forcèrent ce prince à introduire ses filles auprès d'eux dans la licence d'un repas. *Alexandre* , fils du roi , vengea la violence faite à son père , et prévint l'affront dont ses sœurs étoient menacées.

Cet *Alexandre* qui succéda à son père , joua pendant tout son règne le

rôle  
et le  
lui r  
qu'il  
lui t  
nobl  
de se  
doit  
faiso  
du m  
duite  
de g  
la gu  
passa  
conje  
se tro  
il les  
attaq  
pris  
P  
trou  
les T  
ses, l  
qui s  
leurs  
décla  
les r  
les ab  
die,  
mauv  
ent à

rôle de médiateur entre le roi de Perse et les républiques Grecques. Celles-ci lui reprochèrent quelquefois la duplicité qu'il mettoit dans ses négociations. On lui fit entendre qu'il seroit bien plus noble, et qu'il lui conviendrait mieux de se déclarer pour le parti qui défendoit la liberté, que de fléchir comme il faisoit quelquefois, sous le joug honteux du monarque asiatique; mais cette conduite équivoque lui procura l'avantage de garantir son royaume des ravages de la guerre, et même de l'enrichir par le passage des troupes. On peut cependant conjecturer qu'il inclinoit pour les Grecs; se trouvant dans l'armée de *Mardonius*, il les informa que les Perses devoient les attaquer. Sans cela, ils auroient été surpris et défaits.

*Perdiccas*, fils de cet *Alexandre*, se Perdiccas. trouva en montant sur le trône, entre les Thraces, nation barbare, les Perses, les Lacédémoniens et les Athéniens, qui s'efforçoient tous de l'attirer dans leurs querelles, tous ennemis sourds ou déclarés. Il se défit des uns par les autres, les mettant aux prises, les secourant, les abandonnant. On l'accusoit de perfidie, il récriminoit par des reproches de mauvaise foi, et tous avoient raison. Il eut à soutenir tous les genres de guerres,

invasion, attaques imprévues, campagnes régulières, guerres civiles. Mais on remarque que malgré son habileté et sa bravoure, il préféroit la plume à l'épée, la négociation aux armes.

On ne sait à quel titre *Archélaus* lui succéda ; mais il reçut de lui un royaume puissant. Il s'appliqua à le fortifier par des places de défense, et paroît avoir mené une vie douce et tranquille dans la société des savans, qu'il aimoit. Il vit mourir dans sa cour *Euripide*, auquel il éleva un magnifique tombeau ; il rechercha l'amitié de *Socrate*. On dit que ce philosophe se refusa à ses empressements, à cause des cruautés qu'il avoit commises au commencement de son règne, pour assurer l'usurpation à laquelle on croit qu'il dut le trône. En ce cas, il en tomba, comme il y étoit monté, par une conspiration qui lui fit perdre la vie. La couronne n'en passa pas moins sur la tête d'*Oreste*, son fils, encore enfant.

*Oreste.* Il eut le bonheur de trouver un parent nommé *Erope*, qui gouverna sagement le royaume, pendant son enfance, sous le titre de protecteur, et rendit le sceptre à son pupille. Pendant ce règne, *Agésilas*, roi de Sparte, revenant d'Asie avec un corps de troupes, demanda

perr  
Ero  
y re  
mon  
ferm  
par  
cette  
doim  
les S  
comp  
La  
curit  
et dé  
tas,  
et tra  
son f  
dans  
entre  
dress  
de ses  
Au li  
loin d  
ceux  
des M  
très-in  
Parrac  
ses pa  
usurp  
judice  
més J  
teur s

permission de passer par la Macédoine. *Erope* répondit qu'il y réfléchiroit. *Qu'il y réfléchisse*, répondit le fier *Lacédémonien*, pour nous, marchons. Cette fermeté étonna le protecteur, qui envoya par tout ordre de les bien recevoir. Par cette précaution, il exempta la Macédoine du pillage que se seroient permis les Spartiates, dans des pays moins complaisans.

La suite du récit se couvre ici d'obs- Amyntas II.  
curité, par des catastrophes qui placent Alexandre  
et déplacent les princes, jusqu'à II. Perdicas II. *Amyntas*, qui affermit le trône dans sa famille, et transmet paisiblement la couronne à son fils *Alexandre*. On peut remarquer dans ces deux rois la différence qu'il y a entre la politique et la fourberie. L'adresse d'*Amyntas* ne lui ôta ni l'estime de ses voisins, ni l'amour de ses sujets. Au lieu que la finesse d'*Alexandre*, loin de lui servir, lui ôta la confiance de ceux avec lesquels il traitoit, et l'amour des Macédoniens. Ils se montrèrent très-indifférens sur la mort violente qui l'arracha du trône, encore jeune. Un de ses parens, nommé *Pausanias*, voulut usurper la puissance souveraine, au préjudice des deux frères du défunt, nommés *Perdicas* et *Philippe*. Cet usurpateur se rendit le peuple favorable; mais

*Euridice*, mère des princes, trouva des ressources contre *Pausanias*, dans l'affection de *Pélopidas*, général athénien. Il fut pris pour arbitre entre les prétendants; son jugement donna le sceptre à *Perdiccas*. De peur qu'après son départ de Macédoine, les troubles ne se renouvelassent, il exigea des otages des compétiteurs.

Ce qu'il demanda à *Euridice*, fut *Philippe*, son dernier fils. Cette tendre mère ne consentit qu'avec une extrême répugnance à remettre un fils chéri en des mains étrangères. Cependant la haute opinion qu'elle avoit de *Pélopidas*, diminua son inquiétude. Elle lui recommanda instamment son éducation; ce grand homme promit d'en prendre le plus grand soin, et lui tint parole. En passant par Thèbes, il remit le jeune prince entre les mains d'*Epaminondas*, son ami, qui avoit chez lui un philosophe Pythagoricien, de grande réputation: *Philippe* apprit de ce philosophe, les sciences qui peuvent former l'esprit. *Epaminondas* lui enseigna l'art de la guerre. Le jeune prince trouva chez ce grand homme des exemples d'une infatigable activité, d'une fermeté d'ame inébranlable, de tempérance, d'amour de la justice, de désintéressement et de

candeur ; mais on l'accuse de n'avoir retenu de ces vertus que celles qui étoient favorables à ses desseins ambitieux.

Tandis qu'il se formoit à l'école d'*Epa-minondas*, il apprit la mort de *Perdiccas*, son frère, tué dans une bataille contre les Illyriens, ennemis héréditaires des Macédoniens. Ce prince ne laissoit qu'un très-jeune fils, nommé *Amyntas*. *Philippé* se rendit secrètement en Macédoine, avec la plus grande diligence. Il y avoit déjà deux compétiteurs soutenus par les Illyriens et par les Thraces ; ainsi, en arrivant, il trouva un désordre affreux dans le gouvernement, un peuple abattu et partagé d'opinions sur les droits d'un roi, des troupes étrangères appelées par les rivaux, et point d'armée à opposer aux ennemis de sa patrie. Quelle carrière pour un jeune homme de vingt-deux ans !

*Philippé* mit alors en œuvre les grands talens que la nature lui avoit donnés pour négocier et pour combattre. Il apaisa les troubles domestiques en gagnant le peuple par son affabilité, les grands par d'immenses promesses, dont il ne fut jamais avare, les gens de guerre, par des témoignages d'estime et d'affection. Les prétendans au trône disparurent, ou satisfaits de quelques dédom-

Philippé.

Ap. D. 2639

Av. J. C. 359



magemens , ou vaincus. Après tant de succès , la nation lui offrit , ou lui laissa prendre sans peine , la place de son neveu , et il ne fallut à *Philippe* que très-peu d'années , pour devenir le monarque le plus puissant de cette partie du monde , et le plus envié.

La jalousie des états voisins étoit bien pardonnable , à l'égard d'un prince dont on ne pouvoit se dissimuler l'extrême ambition , quoiqu'il la cachât avec beaucoup d'adresse. Il avoit toujours des prétextes. S'il attaquoit *Amphipolis* , ville à sa bienséance , il faisoit dire aux Athéniens , que c'étoit uniquement pour rétablir la paix parmi les habitans de cette ville. *Ponydée* , *Pydne* , villes fortes , il ne les prenoit , disoit-il , que pour en priver les Athéniens , qui tenoient garnison dans ces places , et pour les rendre aux Olynthiens , qu'il désiroit se rendre favorables. A ceux de ses courtisans qui se montroient étonnés de sa générosité , il leur disoit : « Il faut obliger ceux  
« qu'on ne sauroit vaincre. » Mais *Olynthie* éprouva à son tour que le feint désintéressement de *Philippe* , n'étoit qu'un voile pour ses perfidies : ce prince s'emparoit du pays entre le Nessus et le Stémion ; ce n'étoit pas disoit-il , avec sa sincérité ordinaire , pour s'appropriet

les m  
voier  
cont  
coier  
devin  
pour  
dura

U  
cont  
teur  
dans  
men  
actio  
vent  
dess  
yeux  
leur  
lipp  
étoit

supé

« p

« s

« d

« c

« s

vict

« c

« t

l

ain

dro

les mines d'or et d'argent qui s'y trouvoient, mais pour secourir les habitans contre des voisins inquiets qui les menaçoient. Peu lui importoit au reste qu'on devinât ses ruses, après l'évènement, pourvu qu'on ne les déconcertât point durant l'entreprise.

Un de ses grands sujets de haine contre *Démsthènes*, c'est que cet orateur le devoit, lisoit pour ainsi dire, dans sa pensée, et indiquoit si clairement aux Athéniens les motifs de ses actions, et leur but, qu'il leur auroit souvent été possible de faire échouer ses desseins, s'ils avoient voulu ouvrir les yeux à la lumière que *Démsthènes* leur présentoit. La ressource de *Philippe* étoit de payer des orateurs qui lui étoient dévoués; mais il reconnoissoit la supériorité de *Démsthènes*. « Il n'est  
« pas à mes gages, disoit-il; s'il veut  
« s'y mettre, je lui donnerois volontiers  
« de plus grands appointemens qu'à au-  
« cun de ceux qui composent ma mai-  
« son. » Pour caractériser l'éloquence victorieuse de cet orateur, il disoit : « *Iso-  
« crate* se bat avec un fleuret, *Dém-  
« sthènes* avec une épée. »

L'orateur lui rendoit la pareille. C'est ainsi qu'il le peignoit en le faisant craindre : « Je vous ferai voir ce *Philippe*

« avec lequel nous sommes en guerre,  
 « je vous le ferai voir couvert de bles-  
 « sures, ayant perdu un œil, estropié  
 « d'une main et d'une jambe, prêt à  
 « braver de nouveaux périls, et à fournir  
 « à la fortune l'occasion de le priver en-  
 « core de quelque membre, dans l'es-  
 « pérance que le reste de son corps vivra  
 « avec gloire et avec honneur. O Athé-  
 « niens! tel est *Philippe* ». La circons-  
 tance dans laquelle il perdit un œil est à  
 remarquer, pour faire voir qu'on ne  
 doit mépriser personne, et qu'il n'y a  
 pas de petit ennemi. On lui présenta  
 pendant le siège de Méthonne, *Aster*,  
 excellent tireur, qui ne manquoit pas,  
 disoit-on, un oiseau dans son vol le plus  
 rapide. « Fort bien, répondit *Philippe*,  
 « je le prendrai à mon service, quand je  
 « ferai la guerre aux étourneaux ». *Aster*,  
 piqué de la raillerie, se retira dans la  
 ville. Quelques jours après, *Philippe*  
 étant dans les travaux avancés, reçoit  
 une flèche sur laquelle on trouva écrit :  
*A l'œil droit de Philippe*. Elle avoit  
 atteint le but. Le roi en fit jeter dans la  
 ville une autre, avec cette inscription :  
*Si Philippe prend la ville il fera pen-  
 dre Aster*; et lui tint parole. L'ayant  
 pour ainsi dire provoqué, il auroit mieux  
 fait de pardonner, comme il lui arriva

dan  
 moi  
 roi.  
 ren  
 riot  
 une  
 faire  
 chât  
 bles  
 « ne  
 « ne  
 « re  
 plus  
 dit d  
 « co  
 « qu  
 « de  
 Il  
 cieur  
 « j'a  
 « no  
 « de  
 « tr  
 « qu  
 « ce  
 Ce f  
 min  
 choi  
 tion  
 bons  
 Phi

dans une autre circonstance , à la vérité  
 moins grave , mais piquante pour un  
 roi. Les Péloponésiens auxquels il avoit  
 rendu des services , sifflèrent son cha-  
 riot aux jeux olympiques , ce qui étoit  
 une des plus grandes insultes qu'on pût  
 faire. Quelques courtisans l'excitoient à  
 châtier cette insolence. Il répondit no-  
 blement : « S'ils nous sifflent , quand  
 « nous leur rendons de bons offices , que  
 « ne feroient-ils pas , si nous leur en  
 « rendions de mauvais ? Il y a encore  
 plus de véritable grandeur dans ce qu'il  
 dit des orateurs d'Athènes. « J'ai beau-  
 « coup d'obligation à ces messieurs ,  
 « qui , en m'indiquant mes défauts , me  
 « donnent occasion de me corriger ».

Il ne faut pas oublier ce billet pré-  
 cieux écrit à *Aristote*. « Vous savez que  
 « j'ai un fils , j'en rends grâces aux dieux ,  
 « non pas tant parce qu'ils me l'ont  
 « donné , que parce qu'ils l'ont fait naî-  
 « tre votre contemporain. Je compte  
 « que vous le rendrez digne de me suc-  
 « céder , et de gouverner la Macédoine ».

Ce fils étoit *Alexandre*. L'élève d'*Epa-  
 minondas* et d'un philosophe de son  
 choix , connoissoit le prix de l'éduca-  
 tion. On doit attribuer à l'efficacité des  
 bons principes gravés dans l'esprit de  
*Philippe* dès l'enfance , son respect pour

la justice. Ce respect lui fit souffrir avec patience la répartie vive d'une femme qu'il venoit de juger en sortant de table. « J'en appelle, s'écria-t-elle. — A « qui, dit le roi? — A *Philippe* à jeun ». Il l'écouta de nouveau, et la renvoya contente. Il ne faisoit pas attendre les plaideurs, persuadé de cette vérité : que celui qui se rend coupable d'un délai de justice, abdique par cela même son autorité. Nulle considération humaine ne l'arrêtoit. Ses courtisans intercédèrent fortement pour un homme qui alloit être condamné. « Si le jugement est « contre, lui disoient-ils, il sera désho- « nore. Eh bien ! répondit-il, j'aime « mieux qu'il soit déshonoré que moi ».

*Philippe* disoit, et il l'avoit éprouvé ; « qu'il n'y avoit pas de ville imprena- « ble, pourvu qu'un âne chargé d'or « pût y entrer ». Mais il gardoit ce genre de corruption pour ses ennemis. Il ne vouloit pas qu'on l'employât autour de soi, en prodiguant des richesses aux courtisans.

*Alexandre* fit ses premières armes à l'âge de quinze ans. Il se trouvoit sur une frontière que des voisins turbulents cherchoient à envahir. Sans en donner avis à son père, il ramasse des troupes, se met à leur tête, et non-seulement ga-

rantit  
il tran  
les en  
du pr  
Néan  
d'arde  
entrep  
l'avoit  
ronée  
du son  
oua b  
puisqu  
Théba  
l'armé  
Des  
préside  
niens,  
explos  
vouloie  
ils se r  
voir pa  
et pour  
ruse, t  
choit t  
faire co  
tecteun  
nie, fû  
jours c  
ceux q  
manqu  
cree, c

frir avec  
 e femme  
 nt de ta-  
 e. — A  
 à jeun». —  
 renvoya  
 ndre les  
 ité : que  
 délai de  
 son au-  
 maine ne  
 cédoient  
 qui alloit  
 ment est  
 ra désho-  
 , j'aime  
 ue moi ». —  
 éprouvé ;  
 mprena-  
 rgé d'or  
 ce genre  
 nis. Il ne  
 utour de  
 sses aux

tantit la Macédoine des hostilités , mais  
 il transporte le théâtre de la guerre chez  
 les ennemis. *Philippe* fut très-content  
 du premier essai de la valeur de son fils.  
 Néanmoins , dans la crainte que trop  
 d'ardeur ne le précipitât dans quelque  
 entreprise téméraire , il le rappela. Il  
 l'avoit auprès de lui à la bataille de Ché-  
 ronée , cette fameuse bataille qui décida  
 du sort de la Grèce. *Alexandre* contri-  
 bua beaucoup au gain de la victoire ,  
 puisqu'il enfonça le bataillon sacré des  
 Thébains , lequel formoit la tête de  
 l'armée ennemie.

Des négociations où la bonne foi ne  
 présidoit pas entre *Philippe* et les Athé-  
 niens , avoient long-temps suspendu une  
 explosion dangereuse. Les Athéniens  
 vouloient d'abord l'empire de la Grèce ,  
 ils se retranchèrent ensuite , à ne le pas  
 voir passer entre les mains de *Philippe* ,  
 et pour cela ils se servirent tantôt de la  
 ruse , tantôt de la force. *Philippe* mar-  
 choit toujours à son but , qui étoit de se  
 faire considérer des Grecs , comme pro-  
 tecteur des foibles , ennemi de la tyran-  
 nie , fût-ce celle des républiques , tou-  
 jours disposé à soutenir les intérêts de  
 ceux qui le réclamoient. Il n'avoit pas  
 manqué de prendre part à la guerre sa-  
 crée , cette guerre qui pour un arpent

de terre enlevé au temple de Delphe, avoit mis toute la Grèce en feu. *Philippe* s'étoit déclaré contre les sacrilèges, de manière cependant à ne pas trop rassurer les hommes religieux.

Les Athéniens ne laissèrent pas ignorer au roi de Macédoine qu'ils le devinoient. On s'étoit écrit des lettres aigres d'un ton affectueux. Les Athéniens faisoient des plaintes, *Philippe* répondoit par des reproches. Plaintes et reproches étoient fondés; mais un roi, qui étoit en même temps son secrétaire, son général, son ministre et son trésorier, avoit bien de l'avantage sur une république, dont les choix sont toujours assujétis à l'intrigue. Tous les ans, elle créoit dix généraux. « Qu'il est heureux, ce peuple, disoit *Philippe*, qu'il est heureux de trouver chaque année dix généraux, pendant que je n'en ai pu trouver pendant le cours de ma vie qu'un seul! » C'étoit *Parménion*. Mais une république a quelquefois plus d'influence à l'extérieur, par la multitude de ses agens. Aussi Athènes forma-t-elle une ligue formidable, dont les forces se déployèrent dans les champs de Chéronée, près de la Thèbes de Béotie.

Là se choquèrent les deux corps les plus dignes de se combattre, le bataillon

sacr.  
Le p  
Thél  
soien  
conn  
man  
man  
coup  
après  
à la  
cre  
mit  
de s  
cule  
son  
que  
sur l  
au  
sur  
toie  
qui  
d'iv  
des  
C  
mer  
mo  
les  
pris  
pris  
l'un  
mê

*sacré et la phalange Macédonienne.*

Le premier, composé de l'élite des jeunes Thébains, tous frères d'armes qui faisoient vœu de mourir ensemble. On connoît la phalange. *Alexandre* commandoit l'aile gauche. Le roi qui commandoit la droite, s'aperçut par un coup d'œil de général que les Athéniens, après quelque avantage, s'abandonnoient à la poursuite. *Ils ne savent pas vaincre*, dit-il, et fondant sur eux, il les mit en déroute. Les premiers transports de sa joie eurent quelque chose de ridicule ; mais un enfant qui voit couronner son front du premier laurier académique, un général que ses soldats élèvent sur les pavois de la victoire, une femme au premier moment de son triomphe sur un cœur que des rivaux lui disputoient, tous éprouvent un sentiment qui repousse la réflexion, une espèce d'ivresse à laquelle on doit pardonner des fautes.

Oui, *Philippe* fit chanter ironiquement en sa présence, le décret que *Démosthènes* avoit fait passer pour exciter les Grecs contre lui. Il parla avec mépris des états de la Grèce, il insulta ses prisonniers ; mais un mot de *Demade*, l'un d'entre eux, le fit rentrer en lui-même. « O roi ! s'écria *Demade*, puis-



« que le ciel vous a donné le rôle d'Agamemnon, pourquoi aimez-vous mieux « jouer celui de Thersite? » Sur-le-champ le roi lui donna la liberté, ainsi qu'à tous les autres prisonniers. Se voyant si bien traités, ils s'avisèrent de demander leur bagage. « Je crois, dit « le roi en riant, qu'ils s'imaginent que « nous ne nous sommes pas battus tout « de bon ». Cependant il accorda leur demande. *Démosthènes* se trouva à Chéronée, s'enfuit et jeta ses armes, pour courir plus vite. Un buisson accrocha sa robe : il crut que c'étoit un ennemi qui l'arrêtoit, et cria : *donnez-moi la vie*. Combien d'orateurs braves comme lui à la tribune, l'imiteroient dans le combat !

Les Athéniens furent consternés, ils crurent que le vainqueur alloit paroître devant leur ville, et il le pouvoit ; mais soit générosité, soit politique, il leur offrit la paix, et l'accorda à des conditions avantageuses pour eux. Cette conduite lui mérita les applaudissemens de toute la Grèce. *Philippe* avoit provoqué un armement qui se faisoit contre la Perse. Il en fut déclaré généralissime. Ce n'étoit pas un dessein si téméraire. Les Grecs appelés en Perse par des compétiteurs au trône de *Cyrus*, y avoient plus

d'un  
me  
gou  
sur-  
y fa  
voir  
sila  
trôn  
les  
la C  
éter  
la f  
dér  
arm  
gén  
esp  
ees

P  
Pro  
une  
jou  
se t  
divi  
le d  
d'A  
d'A  
jusc  
tice  
bas  
fils  
et p

d'une fois pénétré par gros détachemens, en avoient remarqué le mauvais gouvernement, la foiblesse militaire, et sur-tout l'immense butin qu'on pouvoit y faire. Ces motifs avoient fait concevoir à un simple roi de Sparte, à *Agésilas*, le projet, sinon de renverser le trône Persan, du moins d'en détacher les états qui étoient à la bienséance de la Grèce. On ne sait jusqu'où *Philippe* étendoit son projet; mais il étoit dans la force de l'âge, à la tête d'une confédération puissante, et d'une excellente armée, aidé de bons capitaines, grand général lui-même, que ne devoit-il pas espérer? Un déni de justice arrêta tous ces projets.

Par une disposition particulière de la Providence, qu'on peut regarder comme une punition, *Philippe*, qui avoit toujours fomenté les troubles dans la Grèce, se trouvoit dans sa cour, en proie à des divisions domestiques. On ne sait ce qui le détermina à répudier *Olympias*, mère d'*Alexandre*, fille de *Néoptelème*, frère d'*Arymbas*, roi d'Epire. Il l'avoit aimée, jusqu'à commettre en sa faveur l'injustice de mettre après la mort d'*Arymbas*, la couronne d'Epire sur la tête d'un fils de *Néoptolème*, nommé *Alexandre*, et par conséquent frère d'*Olympias*, au

préjudice d'*Eacidas*, fils d'*Arimbas*. *Olympias* étoit rusée, hautaino et vindicative. Congédiée par son mari, elle se retira en Epire. *Philippe* épousa *Cléopâtre*, nièce d'*Attalus*, seigneur Macédonien. Pendant la cérémonie du mariage, il y eut une vive querelle entre *Attalus* et *Alexandre*. Le premier se permit de dire : « Nous aurons enfin un « légitime successeur à la couronne. « Suis-je donc bâtard ? » s'écrie le fils d'*Olympias*, et il jette à *Attalus* une coupe à la tête. Celui-ci lui en jette une autre : les épées se tirent. *Philippe* oublie qu'il est hôteux, veut courir sur son fils, et tombe. « Les Macédoniens, « dit *Alexandre*, ont là un chef bien « en état de passer d'Europe en Asie, « lui qui ne peut aller d'une table à une « autre, sans courir risque de se casser « le cou ». Après ce propos insolent, il se retire en Epire auprès de sa mère.

Cependant le père et le fils se réconcilièrent. *Alexandre* revint à la cour. Sans doute il n'y vit pas sans indignation *Attalus*, et l'on peut conjecturer que ceux qui avoient à se plaindre de l'oncle de la jeune reine, trouvoient au moins un consolateur dans le fils d'*Olympias*. Entre les mécontents se rencontroit un jeune courtisan nommé *Pausanias*,

aug  
san  
me  
vou  
en  
jou  
par  
en  
ma  
dan  
opé  
cha  
faci  
refu  
pab  
I  
circ  
D'al  
ten  
poè  
déci  
cès  
dit  
« s  
« in  
man  
mon  
com  
Grè  
per  
à re

auquel *Attalus* avoit fait l'affront le plus sanglant. Il en demandoit continuellement justice au roi; mais *Philippe* ne voulant point chagriner sa jeune épouse, en punissant son oncle, différoit toujours, et tâchoit d'appaiser *Pausanias* par des promesses. Il crut l'avoir gagné en le faisant capitaine de ses gardes; mais cette faveur, au lieu d'étouffer dans l'offensé le desir de la vengeance, opéra seulement l'effet de lui en faire changer l'objet, en lui procurant la facilité de diriger contre celui qui lui refusoit justice, le coup destiné au coupable.

Il y eut, dans cet événement, des circonstances dignes d'être remarquées. D'abord la sécurité de *Philippe* entretenue par un oracle, et la flatterie d'un poète. Quand l'entreprise de Perse fut décidée, il envoya consulter, sur le succès, la prêtresse de Delphe, elle répondit : « Le taureau est déjà couronné, sa fin approche, il va bientôt être immolé. » Le roi de Macédoine ne manqua de voir, dans cet oracle, le monarque Perse qui alloit être offert comme une victime aux Dieux de la Grèce. Il se laissa encore bien plus tromper par les vers d'une tragédie destinée à représenter, sous des noms emprun-

tés, *Philippe*, déjà maître de l'Asie. Le poète y disoit : « Vos superbes espérances s'élèvent jusqu'aux cieux. Vous voudriez étendre votre domination jusqu'aux bouts de la terre. Votre vie a ses bornes, quoique vous n'en mettiez pas à votre ambition. Le moment de votre chute vient, il approche ; et rien ne sauroit vous garantir du coup fatal dont vous êtes menacé. » Le monarque Macédonien se fit répéter ces vers plusieurs fois. Il les appliquoit au monarque Asiatique et savouroit délicieusement le plaisir d'y voir comme dans une prophétie la certitude de ses triomphes.

Un autre objet de remarque, c'est le danger des conseils tant à donner qu'à recevoir. Tel qui n'a prétendu que faire admirer son esprit en disant une chose extraordinaire, est peut-être cause d'un crime, par la disposition de celui qui l'a écouté. Cette réflexion peut s'appliquer au sophiste *Hermocrate* et à *Pausanias*. Ce jeune homme tourmenté par des pensées sombres, se croyant déshonoré tant qu'il ne sera pas vengé, demande à *Hermocrate* : « Que doit faire un homme pour se rendre fameux ? » Le sophiste répond sentencieusement : « Tuer celui qui a fait les plus grandes

«  
rai  
«  
«  
«  
bie  
mer  
que  
sem  
anl  
lui  
pou  
que  
céré  
Phy  
d'A  
pire  
mên  
com  
sion  
gran  
du r  
veno  
divin  
toire  
un h  
sou  
lui m  
la co  
toien

« choses. » Et il ajoute gravement la raison : « Car la réputation de celui qui « aura été tué ne sauroit manquer de « rappeler le souvenir de l'auteur de sa « mort. » Quelle affreuse célébrité !

Entouré de prospérités, *Philippe* étoit bien éloigné de penser au sort qui le menaçoit. Se trouvant près de s'embarquer pour la Perse, il donnoit pompeusement une audience solennelle aux ambassadeurs de la Grèce, qui venoient lui présenter les vœux de la nation, pour le succès de ses armes. Le monarque jugea à propos de joindre à cette cérémonie, des jeux en l'honneur de l'hymen de sa fille *Cléopâtre*, sœur d'*Alexandre*, qu'il marioit au roi d'Épire, frère d'*Olympias*. *Philippe* lui-même, faisoit partie du spectacle. Il commença par une magnifique procession, où l'on portoit l'image des douze grandes divinités de la Grèce. L'image du roi, aussi superbe que les autres, venoit ensuite, comme une treizième divinité : présomption bien contradictoire avec ce que lui crioit tous les jours un hérault, par son ordre : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel*. Enfin, lui même paroissoit seul vêtu de blanc, la couronne en tête. Ses gardes s'écartoient, tant pour le laisser voir, que

pour faire connoître qu'il étoit moins gardé par eux que par l'affection du peuple. *Pausanias* profite de cette espèce d'ouverture, s'avance vers le roi, tire son poignard de dessous sa robe, le perce au côté gauche, et le fait tomber mort à ses pieds. L'assassin fuit. Déjà il atteignoit des chevaux préparés pour son évacion, mais il s'embarrasse dans un sep de vigne, tombe, est massacré, et sa mort couvre le mystère de cet assassinat. On doute encore s'il fut le crime d'une conjuration, ou celui d'un fanatique d'honneur et de vengeance.

*Philippe* n'avoit que quarante-sept ans. On connoît ses talens politiques. Il étoit gracieux et affable dans le particulier, et disoit volontiers des choses obligeantes. S'étant levé un jour tard, il dit devant toute sa cour, en se frottant les yeux : « J'ai bien dormi cette nuit ; mais je savois qu'*Antipater* veilloit. » Il ne se refusoit pas non plus le plaisir d'un bon mot quand il se présentoit. Deux hommes qui lui avoient livré une ville, vinrent se plaindre que ses soldats les appeloient traîtres. « Laissez-les dire, répondit-il, ce sont des gens grossiers, qui sont accoutumés à appeler les choses par leur nom. » Il connoissoit enfin les délicatesses de la

bien  
Eta  
dest  
mar  
app  
» s  
» C  
» d  
» an  
que  
de s  
dans  
moer  
le sa  
pour  
des  
occu  
chac  
sieur  
bine  
*Lar*  
Q  
hom  
une  
quan  
*Mac*  
*Léon*  
moer  
*mag*  
douce  
près  
T

bienséance, et savoit les apprécier. Etant assis sur son tribunal, et immodestement découvert, un esclave demande à lui parler en secret. On le fait approcher, et il lui dit : « Seigneur, laissez tomber le pan de votre robe. » Qu'on donne la liberté à cet homme, » dit-il, je ne savois pas qu'il fût de mes amis ». Si on pouvoit se dissimuler que l'intempérance qui remplit une cour de scandales, est un vice impardonnable dans un prince, parce qu'il tue les mœurs, que l'ambition qui fait couler le sang des peuples, est un crime, on pourroit regarder *Philippe* comme un des plus parfaits monarques qui aient occupé le trône. Il laissa deux enfans de chacune de ses femmes légitimes, plusieurs autres de ses femmes et concubines, et même d'une danseuse nommée *Larisse*.

Que l'on puisse être homme et grand Alexandre. homme à vingt ans, *Alexandre* en est une preuve. Il avoit seulement cet âge quand son père lui laissa le royaume de Macédoine. Il eut pour gouverneur *Léonidas*, parent de la reine, dont les mœurs étoient pures et austères. *Lysimaque*, homme recommandable par sa douceur et sa modération, remplit auprès de lui les fonctions de précepteur.

Alexandre.  
Ap. D. 266  
Av J.-C. 333



*Aristote* lui donna un goût plus étendu des arts et des sciences. Il puisa dans les poèmes d'*Homère*, dont il faisoit une étude assidue, les sentimens élevés qui distinguent le héros du grand prince; mais ce fut de la nature qu'il reçut le génie qui embrasse un objet dans toute son étendue, la justesse d'esprit qui dirige une entreprise, et le discernement qui fait choisir les meilleurs moyens.

En montant sur le trône, *Alexandre* s'entoura des ministres et des généraux de son père. Il les consultoit, mais après les avoir entendus, il décidoit de lui-même et exécutoit rapidement. Il eut même en montant sur le trône, de grandes difficultés à vaincre. Sujets et étrangers le regardoient comme un enfant incapable d'exécuter les grands projets de *Philippe*. Les Athéniens, surtout, avoient cette idée, et la répandoient. Le jeune roi commença par se faire craindre dans sa propre cour, en poursuivant vivement un conspirateur, *Attalus*, qu'on lui conseilloit de ménager. Il étonna les Macédoniens, et gagna la confiance de ce peuple guerrier, par des succès éclatans contre les habitans de la Thrace, nation valeureuse et opiniâtre. Il les poursuivit à travers les plus grands périls, et les força de demander

la p  
trou  
quet  
croy  
com  
« ce  
» Il  
» qu  
Cete  
estim  
honn  
A  
camp  
Grès  
roya  
soins  
cien  
cédo  
d'aut  
ligue  
qu'A  
derni  
Théb  
recev  
leur  
com  
et le  
Alex  
» m  
» da  
» pa

la paix. Les ambassadeurs vinrent le trouver dans son camp. Le jeune vainqueur, plein de la haute opinion qu'il croyoit avoir inspirée, leur demanda, comptant s'attirer une réponse flatteuse, « ce qu'ils craignoient de plus au monde. » Ils lui répondirent, nous ne craignons » que la chute du soleil et des astres ». Cette fierté plut à *Alexandre*. Il l'estima davantage, et les traita avec honneur.

*Alexandre* achevoit cette glorieuse campagne, lorsqu'il apprit que toute la Grèce étoit prête à fondre sur son royaume. Cet orage se formoit par les soins de l'ardent *Démosthènes*, l'ancien et irréconciliable ennemi de la Macédoine. Beaucoup d'états entrèrent d'autant plus volontiers dans cette ligue, que le bruit s'étoit répandu qu'*Alexandre* avoit été tué dans sa dernière expédition. Sur ce bruit, les Thébains obligés, sous *Philippe*, de recevoir garnison Macédonienne dans leur citadelle, en attirèrent les deux commandans sur la place de la ville, et les y égorgèrent. A cette nouvelle, *Alexandre* marcha sur Thèbes. « *Démosthènes*, dit-il, ma appelé enfant » dans ses harangues, pendant que je » pacifiois l'Illyrie, jeune homme pen-

» dant que je faisais la guerre en Thes-  
 » salie ; mais je lui ferai voir aux pieds  
 » des remparts d'Athènes , que je suis  
 » un homme fait ».

La ville de Thèbes se défendit avec opiniâtreté, et n'en fut que plus malheureuse. *Alexandre* offrit une amnistie , à condition qu'on lui livreroit les coupables. Les habitans entraînés par leurs orateurs , ne voulurent pas y consentir. A la manière des républicains présomptueux , ils insultèrent même les assiégeans. *Alexandre* les prit d'assaut , fit raser la ville , vendre à l'encan tous les habitans qui échappèrent au massacre , et défendit de donner l'hospitalité ni aucun secours aux Thébains , qui se seroient sauvés par la fuite. On dit qu'il se repentit de cette rigueur , et qu'il traita dans la suite avec une douceur et une humanité distinguées ceux des fugitifs qu'il put rencontrer.

Ce terrible exemple effraya les Grecs , et les força de reconnoître pour généralissime de la Grèce un prince aussi redoutable. Les Athéniens envoyèrent des députés , il les reçut bien ; mais il exigea qu'on lui livrât *Démosthènes* , et huit autres orateurs , comme auteurs de tous les troubles de la Grèce. Cependant il souffrit qu'on laissât évader

cent  
 reçu  
 tiers  
 Il y  
 visit  
 plus  
 time  
 pon  
 sur  
 man  
 de l  
 le c  
 ques  
 lenc  
 men  
 » a  
 Est-  
 ble p  
 dans  
 mon  
 vani  
 de c  
 E  
 tion  
 et à  
 mon  
 Per  
 prés  
 » v  
 » E  
 » e

ceux-ci. Ce fut à Corinthe qu'*Alexandre* reçut les complimens de la Grèce entière, avec la qualité de généralissime. Il y vit *Diogène*, ce cynique, que la visite de ce prince a peut-être rendu plus fameux qu'il ne méritoit. Les sentimens peuvent être partagés sur la réponse qu'il fit au roi de Macédoine, et sur la réflexion du prince. Celui-ci demanda au philosophe ce qu'il désireroit de lui. *Que tu t'ôtes de mon soleil*, dit le cynique. Les courtisans étoient choqués de ce qu'ils prenoient pour insolence. *Alexandre* les regardant gravement, leur dit : « Si je n'étois pas *Alexandre*, je voudrois être *Diogène* ». Est-ce dans *Diogène* indifférence louable pour les richesses, ou complaisance dans l'orgueil du refus ? Est-ce dans le monarque admiration du mépris des vanités, ou desir de se rendre illustre de quelque façon que ce fût ?

En partant pour sa grande expédition, *Alexandre* distribua à ses soldats et à ses courtisans tous ses biens patrimoniaux, et fit une infinité de largesses. *Perdiccas* auquel il vouloit faire un présent, lui demanda : « Que réservez-vous donc ? Il répondit, l'espérance. » Eh bien ! seigneur, lui dit *Perdiccas*, en refusant son présent, permettez

» que parmi ceux qui partagent vos  
» dangers , il s'en trouve aussi qui par-  
» tagent vos espérances. » En passant par  
Delphes , il voulut consulter l'oracle.  
La Pythie refusoit de s'asseoir sur le tré-  
pied. Il s'efforçoit de la placer. « Mon  
» fils , lui dit-elle , on ne peut vous ré-  
» sister. C'est assez , répliqua *Alexan-*  
» *dre* , j'en accepte l'augure ». Il ne se  
débarrassa pas moins adroitement du  
nœud gordien , qu'il coupa , ne pou-  
vant le délier.

Arrivé sur les ruines de Troye ,  
*Alexandre* fit immoler des victimes en  
l'honneur des héros couchés dans les  
tombeaux autour d'Illion , particulière-  
ment en l'honneur d'*Achille* , dont il  
se prétendoit descendu. *Achille* , disoit-  
il , fut doublement heureux , et d'avoir  
trouvé un ami comme *Patrocle* , et un  
poète comme *Homère* pour chanter ses  
exploits. *Ephestion* , favori d'*Alexandre* ,  
par une secrète allusion à l'amitié du  
roi , couronna de fleurs le tombeau de  
*Patrocle*. A l'imitation d'*Agamemnon* ,  
qui avoit été comme lui généralissime  
des Grecs , le prince Macédonien donna  
à son armée des fêtes , des jeux funèbres ,  
auxquels il présida , toujours accompa-  
gné d'un prêtre ou devin qui tenoit au-  
près de lui la place de *Calchas*.

A  
*Alex*  
licar  
sort  
dres  
Mar  
sur  
les  
man  
tenu  
exho  
» le  
» m  
» et  
» tr  
que  
rier  
sa f  
pas  
met  
est  
sen  
nie  
tés  
cou  
roi  
enc  
ren  
l'an  
de  
à c

Après le passage du Granique , *Alexandre* fit éprouver à la ville d'Halicarnasse , défendue par les Perses , le sort de Thèbes. Elle fut réduite en cendres et rasée jusqu'aux fondemens. Les Marmariens , habitans d'une petite ville sur les confins de la Lycie trompèrent les efforts du conquérant , mais d'une manière bien cruelle. Ils avoient soutenu deux assauts , leurs vieillards les exhortoient à se rendre. « Vous ne voulez pas , s'écrièrent-ils , eh bien , » mettez-nous à mort avec vos femmes » et vos enfans , et faites-vous jour à » travers les ennemis ». Ils ne furent que trop bien obéis. Chacun des guerriers se rend chez lui , fait un festin à sa femme et à ses enfans , après le repas , ferme la porte de sa maison , y met le feu , et dès que l'embrâsement est général , ils sortent de la ville , passent au travers du camp des Macédoniens , et se sauvent. Cruelles extrémités ! dont ceux qui les causent sont aussi coupables que ceux qui s'y livrent. Le roi de Macédoine ne se trouvant pas encore fort éloigné de son royaume , y renvoya les Macédoniens mariés dans l'année , passer le quartier d'hiver auprès de leurs épouses. Dès-lors il commença à distribuer des royaumes. Une reine de

Carie, nommé *Ada*, fut replacée par lui sur le trône, d'où un protégé de *Darius* l'avoit fait descendre. Au défaut d'autres moyens, elle voulut reconnoître ce service par des mets délicats qu'elle lui envoyoit, et elle lui offrit d'excellens officiers pour sa table. Il répondit à *Ada* : « Mon gouverneur m'a pourvu de cuisiniers plus habiles que tous ceux que l'on pourroit me donner. Beaucoup marcher dès le lever du soleil, me préparer un bon dîner, et diner sobrement me prépare un souper aussi exquis ».

Un homme qui auroit parcouru autant de pays qu'*Alexandre* en a conquis, pourroit passer pour un grand voyageur. De la Macédoine il cotoye la Méditerranée, s'avance en Egypte, s'enfonce dans les sables de la Lybie, voit la mer Rouge, et le grand Océan persique, pénètre dans l'Inde, attaque les Scythes, reconnoît la mer Caspienne et les Palus méotides. Enfin il parcourut en tout sens l'intérieur de cette vaste partie du monde, prenant les villes, livrant des batailles, gravissant les rochers, affrontant également le froid âpre des montagnes, et les chaleurs brûlantes des plaines, souffrant patiemment la faim, la soif, les fatigues, la douleur des blessures, à la tête d'une armée intrépide à

son  
me  
d'h  
à la  
qu  
par  
on  
pou  
dus  
me  
l'or  
but  
rier  
tion  
gne  
leur  
Ces  
nab  
poin  
fléa  
facé  
toir  
toit  
que  
non  
A  
con  
les  
et r  
tess

son exemple, et rendue invincible comme lui. Puisque l'opinion a attaché l'idée d'héroïsme à la grandeur, au nombre, à la difficulté des exploits, on peut dire qu'aucun homme n'a été un héros comparable à *Alexandre*. sur-tout quand on considère que dix ans lui suffirent pour former un empire des plus étendus qui ait jamais existé.

Mais à l'admiration succède un sentiment pénible, une espèce d'indignation lorsqu'on se demande quels étoient le but et le motif de ses expéditions guerrières? Quelle rage d'attaquer des nations paisibles, de ravager les campagnes, de brûler les villes, et de traîner leurs malheureux habitans en captivité. Ces jeux des héros sont bien condamnables aux yeux de la raison. Sous ce point de vue, *Alexandre* n'est qu'un fléau, dont la mémoire devrait être effacée des annales du monde. Son histoire devrait finir ici, si elle ne présentait pas quelques traits moins révoltans que ces atrocités sanguinaires, qu'on nomme conquêtes.

Après la bataille d'Issus, on put soupçonner qu'*Alexandre* perdrait aisément les mœurs austères de la Macédoine, et ne seroit pas insensible aux délicatesses et au luxe Asiatique. Maître du



camp de *Darius*, il se plut à se voir environné du faste des vaincus. « Allons, » dit-il, nous rafraîchir dans les bains » de *Darius* ». Après le bain, et un repas somptueux, on le conduisit dans un magnifique appartement. Frappé de l'éclat et des richesses qui étoient prodiguées dans ce lieu, il ne put s'empêcher de dire avec une espèce de transport : *Cela s'appelle être roi*. Pareille conjecture peut se faire à l'occasion de son voyage au temple de *Jupiter Ammon*. Il exposa une partie de son armée à périr dans les sables, pour la seule satisfaction de se faire déclarer fils du dieu qu'on adoroit dans ce temple. *Olympias*, sa mère, lui écrivit qu'elle le prioit de ne pas la brouiller avec *Junon*. *Olympias* demeuroid en Macédoine avec beaucoup d'agrémens, mais sans autorité. *Antipater*, qu'*Alexandre* y avoit laissé comme gouverneur, avoit bien de la peine à contenir dans les bornes prescrites une femme hautaine et impérieuse, et sure de la tendresse de son fils. Il en faisoit un jour ses plaintes au roi, dans une longue lettre. Après l'avoir lue, *Alexandre* dit : « *Antipater* ignore » qu'une seule larme d'une mère peut » effacer mille lettres comme celle-là » ;

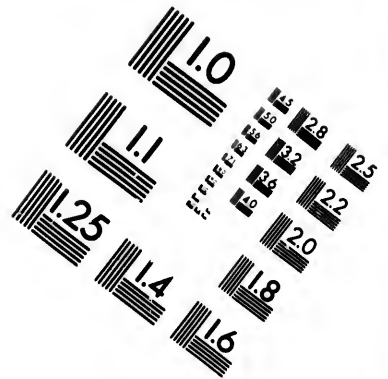
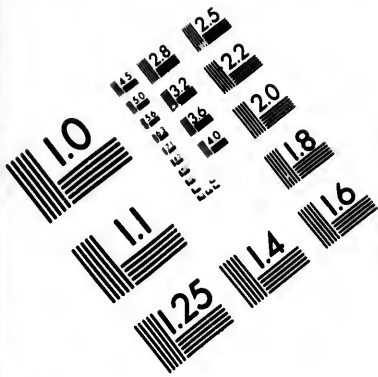
cepe  
verm

M  
éloi  
de c  
mé  
deve  
des  
suré  
des  
ne s  
*Alex*  
se co  
» p  
» b  
les  
qui  
il co  
en fi  
fide  
me  
*Phi*  
couv  
proc  
de r  
dén  
autr  
que  
non  
caus  
*Phi*

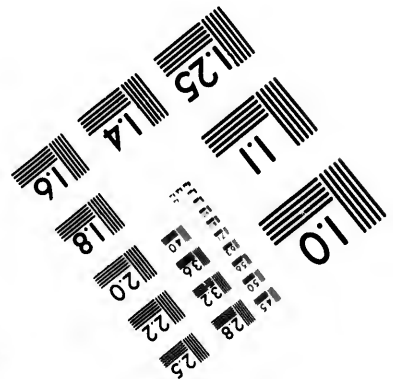
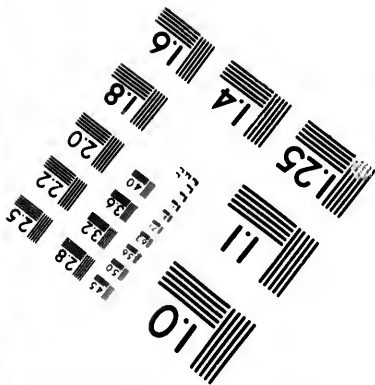
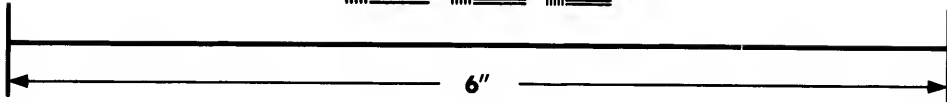
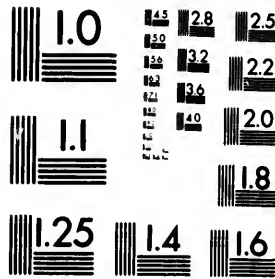
cependant il soutint toujours le gouverneur.

Mais ses inquiétudes sur des objets éloignés, n'étoient rien en comparaison de celles que lui causa un complot tramé contre sa vie. Le mécontentement devenoit contagieux dans son armée : des chefs, que les prodigalités peu mesurées du roi rendoient jaloux les uns des autres, il passoit aux soldats, qui ne se trouvoient pas assez récompensés. *Alexandre*, instruit de ces dispositions, se contenta de dire : « L'apanage des » princes est de faire le bien, et d'être » blâmés ». Mais il se trouva entre les mécontents un homme plus hardi, qui ne s'en tint pas aux murmures ; il conçut le dessein de tuer le roi, et en fit part à quelques amis. Cette confiance circula, et arriva à un homme qui, effrayé du projet, alla trouver *Philotas*, fils de *Parménion*, lui découvrit le complot, et le pria de lui procurer une audience du roi. *Philotas*, de remise en remise, traîna trois jours le dénonciateur. Celui-ci s'adressa à un autre qui avertit le roi. L'indifférence que *Philotas* avoit mise à écouter la dénonciation, ses délais à en instruire, causèrent de l'inquiétude à *Alexandre*. *Philotas*, interrogé, répondit que le





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

14 128  
16 132  
18 22  
20 25  
22 18

57  
01

projet lui avoit paru si mal concerté, qu'il l'avoit regardé comme inexécutable, et qu'il n'avoit pas cru devoir alarmer le roi. *Alexandre* prit ou parut prendre cette excuse pour bonne, et invita même *Philotas* à sa table.

Ce seigneur étoit un brave officier, généreux, prodigue même pour ses amis. On rapporte qu'un d'entre eux étant venu lui demander une somme à emprunter, son intendant lui dit qu'il n'y avoit pas d'argent en caisse. « N'avez-vous » pas, lui dit-il, ma vaisselle et mes » habits? Vendez tout, plutôt que de » laisser un de mes amis dans le besoin ». Il étoit d'ailleurs fier, hautain, très-prévenu de son mérite, et très-imprudent dans ses paroles, s'il est vrai, ce qu'on rapporte de lui, qu'il dit un jour: *Sans Parménion, qu'auroit été Philippe?* Aussi, son père effrayé de la hauteur à laquelle il s'élevoit, et prévoyant sa chute, lui disoit: *Mon fils fais-toi petit.*

Les envieux ne manquent jamais dans les cours. Du caractère dont étoit *Philotas*, il ne pouvoit manquer d'être en butte à leurs traits. On réveilla les soupçons d'*Alexandre*. Il le fit arrêter et appliquer à la torture. Il avoua la conspiration, nomma des complices, et chargea même son père; mais traduit de-

vant le tribunal de l'armée, selon la coutume des Macédoniens, il rétracta les aveux qu'il dit lui avoir été arrachés par la force des douleurs. Il n'en fut pas moins condamné et exécuté. Soit que le roi crut *Parménion* coupable, soit qu'il crut dangereux de le laisser survivre à son fils, il envoya assassiner le père dans son gouvernement, où il vivoit retiré et tranquille.

Tout le monde ne fut pas convaincu du crime de *Philotas*. On pardonna encore moins à *Alexandre* la mort de *Parménion*. On supposa que ce prince, déterminé à se faire rendre des honneurs que la hauteur Macédonienne ne pouvoit souffrir, avoit saisi avec plaisir l'occasion de se défaire des Macédoniens qui pouvoient s'opposer à ses desseins. Ce qui arriva ensuite, ne confirma que trop ce soupçon.

La cour d'*Alexandre* étoit devenue extrêmement brillante par le concours des grands seigneurs, des princes, des rois même, qui venoient solliciter ses faveurs. Leurs flatteries empoisonnèrent l'esprit du monarque. L'excès de leurs louanges, leurs adorations le charmèrent. Il trouva mauvais de n'être pas traité avec les mêmes démonstrations de respect par les Macédoniens. Au contraire,

ceux-ci, plus ils le voyoient abandonné à la mollesse persanne, prêter l'oreille aux adulations qui l'élevoient au-dessus de la nature humaine, plus ils s'efforçoient de le rappeler à l'austérité de ses premières habitudes, et de chasser de son cœur le levain d'orgueil qui y fermentoit. Heureux s'ils avoient su mêler à leurs remontrances les adoucissements propres à guérir cet esprit blessé !

Mais la franchise militaire connoît peu de tels ménagemens. *Clitus*, ce soldat qui avoit sauvé la vie à *Alexandre* au Granique, se trouvant à la table du roi, entendant qu'on l'élevoit au-dessus de *Castoret* de *Pollux*, et même d'*Hercule*, ne put contenir son impatience. Il se leva avec précipitation, et dit : « Je » ne puis entendre des discours si in- » sensés, ni souffrir qu'on affecte d'in- » sulter aux Dieux, et de déprécier les » anciens héros, pour chatouiller les » oreilles d'un prince vivant ». Il ajouta d'autres reproches qui piquèrent vivement *Alexandre*. « Qu'on l'arrête, s'é- » crie-t-il ». Personne ne se leva pour exécuter cet ordre. « Me voilà donc, » dit le roi, outré de dépit, me voilà » comme *Darius* enchaîné par *Bessus*. » Je n'ai plus que le vain titre de roi ». En même temps, il saisit la javeline



bandonné  
 er l'oreille  
 au-dessus  
 ils s'effor-  
 ité de ses  
 chasser de  
 qui y fer-  
 t su mêler  
 ncissemens  
 essé !  
 re connoît  
 Clitus , ce  
 Alexandre  
 a table du  
 au-dessus  
 ne d'Her-  
 patience. Il  
 dit : « Je  
 urs si in-  
 fecte d'in-  
 précier les  
 quiller les  
 . Il ajouta  
 rent vive-  
 rrite , s'é-  
 leva pour  
 ilà donc ,  
 me voilà  
 r Bessus.  
 de roi ».  
 a javeline

d'un de ses gardes , et perce *Clitus* ,  
 qui tombe et meurt. Le crime ne fut  
 pas plutôt commis , que le repentir suc-  
 céda. *Alexandre* déplorait à grands cris  
 son malheur ; il se rouloit dans sa cham-  
 bre comme un forcené , repoussait toute  
 nourriture , et ne consentit enfin à vivre  
 que sur les prières et les instances de  
 toute l'armée. Il eut encore le malheur ,  
 dans cette circonstance , d'être rassuré  
 contre ses remords , par des flatteries  
 et les raisonnemens spécieux d'un so-  
 phiste nommé *Anaxarque* , un faux  
 philosophe qui vint lui dire : « Est-ce  
 » donc là cet *Alexandre* , sur qui tous  
 » les peuples ont les yeux ouverts ? Il  
 » fonde en larmes comme un homme  
 » foible qui s'est rendu l'esclave de l'opi-  
 » nion du vulgaire. Celui qui est la loi  
 » suprême de ses sujets , pourroit-il  
 » craindre les reproches de qui que ce  
 » soit ? Avez-vous oublié que *Jupiter*  
 » est représenté assis sur un trône ,  
 » ayant à l'un de ses côtés la loi , de  
 » l'autre la justice , pour faire connoître  
 » que toutes les actions d'un souverain  
 » sont toujours justes et légitimes ». *O*  
*flatteurs empoisonneurs des rois , fléaux*  
*du peuple !* s'écrie avec un juste senti-  
 ment de douleur l'historien d'*Alexan-*  
*dre*.

Ces odieux principes étouffèrent bientôt les germes de repentir. Il fut même question d'amener les Macédoniens à fléchir le genoux devant le roi comme faisoient les Perses. Ce complot se forma entre de bas courtisans, des poètes, des parasites rampans, des sophistes et de ces hommes qui trafiquent l'esprit contre la faveur des grands. Ils résolurent qu'*Alexandre* seroit Dieu, et qu'on lui rendroit les honneurs divins. La proposition en fut faite à table par le même *Anaxarque*, cet effronté adulateur dont nous venons de parler. *Callisthène*, ami d'*Aristote*, attaché depuis l'enfance à *Alexandre*, voyant que les Macédoniens consternés gardoient le silence, prend la parole, distingue les honneurs qu'on doit aux Dieux et aux hommes quelque grands qu'ils soient : « des tem-  
» ples, des autels, des libations, des sa-  
» crifices, des hymnes à ceux-là; des  
» louanges à ceux-ci. Les dieux n'ont-  
» ils pas un juste sujet de s'irriter,  
» lorsqu'on offre à de simples mortels  
» les honneurs de l'adoration? *Hercule*  
» ne les eut qu'après sa mort. On at-  
» tendit même que l'oracle de Delphes  
» eut parlé. O *Alexandre*, n'oubliez pas  
» la Grèce! lorsque vous y retournerez,  
» pourriez - vous forcer des hommes

» libres à vous adorer comme un Dieu?  
 » Si vous m'objectez que *Cyrus* a été  
 » adoré par ses sujets, que depuis ce  
 » temps cette coutume a subsisté chez  
 » les monarques Mèdes et Persans, dont  
 » vous tenez la place, rappelez - vous  
 » comment les Scythes, peuple pauvre  
 » et grossier, réprimèrent son chimé-  
 » rique orgueil; comment d'autres Scy-  
 » thes forcèrent *Darius* lui-même à  
 » reconnoître qu'il n'étoit qu'un homme.  
 » *Xerxès*, *Artaxerxès*, ces rois hono-  
 » rés comme des Dieux par leurs sujets,  
 » ne les a-t-on pas vu fuir devant les  
 » armées grecques, et tout récemment  
 » *Darius* devant *Alexandre* » ?

L'amour-propre du roi souffroit in-  
 finiment en écoutant un discours si  
 hardi. Cependant il ne voulut point,  
 ou n'osa trop presser les Macédoniens  
 ses convives. Il y eut une espèce d'ac-  
 commodement, il fut décidé que ceux à  
 la santé desquels le roi feroit l'honneur  
 de boire, devoient se lever, le saluer;  
 et s'approcher pour recevoir de lui un  
 baiser. *Alexandre* commença par des  
 seigneurs Perses, qui le saluèrent à leur  
 manière par l'adoration. Des Macédo-  
 niens, les uns éludèrent la cérémonie;  
 les autres s'en mocquèrent ouvertement.  
*Frappez donc plus fort*, dit un Macé-

donien à un Perse, qui touchoit la terre du front en se prosternant. *Callisthène* vint à son tour. Comme il ne se prosterna pas, *Alexandre* le repoussa rudement. *Callisthène* s'en retourna en disant : *J'ai perdu un baiser*. Il paya cher cette plaisanterie.

Ceux qui cherchent à excuser *Alexandre*, disent qu'il n'étoit pas assez insensé pour se regarder comme un Dieu. Ils citent même un mot qui lui échappa plus tard dans la douleur d'un pansement. « On m'appelle fils de *Jupiter*, mais ma blessure me crie que je suis homme. » Ils disent donc qu'il n'avoit d'autres desseins que de familiariser les Grecs avec les mœurs persanes, afin de n'en faire qu'un même peuple ; que ce fut dans la même intention qu'il fit instruire de jeunes Perses de la tactique Macédonienne ; mais cette intention même étoit un crime aux yeux des vainqueurs, qui s'indignoient de ce qu'on vouloit leur égaler les vaincus. Cette disposition des esprits fit trouver à un nommé *Hermolaus*, un de ses gardes, des complices pour se venger d'une injure particulière.

*Alexandre* étoit très-coupable envers lui. Ce jeune homme voyant dans

une chasse, un sanglier qui venoit au roi, court à lui, et le perce de sa lance. Le roi irrité de ce que la précipitation de son garde lui avoit enlevé l'occasion de montrer son courage et son adresse, le fit fouetter publiquement, et ordonna qu'on lui ôtât son cheval. Ses compagnons témoins de cet affront, entrèrent dans sa peine; il ne lui fut pas difficile de leur faire épouser son ressentiment. Ils consentirent de tuer le roi pendant son sommeil. Le crime auroit été consommé sans le plus grand des hasards.

Il y avoit dans le camp une Syrienne qui suivoit l'armée, qui agissoit et parloit, comme si elle avoit perdu la raison. Cette femme faisoit profession de prédire l'avenir; mais elle débitoit ses prédictions d'une manière si bizarre et si ridicule, que tout le monde la prenoit pour une insensée. Quelquefois l'événement avoit répondu à ses prophéties, et le roi dont l'esprit penchoit vers la superstition, voulut que cette devinresse eut toujours accès auprès de sa personne. La nuit même que les conspirateurs avoient marquée pour l'exécution de leur dessein, *Alexandre*, ayant prolongé le repas avec ses amis, rentroit dans son appartement. La Sy-

rienne lui barre le chemin , et comme agitée d'un mouvement convulsif , lui ordonne de retourner , et de passer la nuit à boire. Il obéit sur-le-champ. Les conspirateurs furent déconcertés , un d'eux révéla le complot. On arrêta *Hermolaus* et ses complices. Il avoua son crime , et les soldats les lapidèrent. On arrêta en même temps *Callisthène* , comme ayant eu part à la conspiration ; il paroît qu'il n'y eût contre lui que des présomptions , fondées sur ce qu'il étoit l'ami particulier d'*Hermolaus*. Mais son crime fut de jouir d'une grande estime , et par conséquent d'un grand crédit auprès de la jeunesse Macédonienne , à laquelle il étoit soupçonné d'inspirer des sentimens contraires au vœu du roi sur les honneurs divins qu'il se destinoit. Le genre de sa mort est incertain , mais toujours fort cruel ; puisqu'il n'y a de différence , qu'entre avoir été mis à la torture , et attaché à une croix , ou chargé de fers , à la suite de l'armée , dans un chariot découvert où ce philosophe mourut.

Le caractère d'*Alexandre* paroît s'être aigri depuis ce temps. Il ne montra plus d'autre passion , que de ravager , subjuguier , détruire tout ce qui lui résistoit. On lui vit employer le feu

con  
gen  
sur  
lui  
pén  
par  
lais  
nat  
qu'  
Il y  
obu  
mé  
Ceu  
fier  
mag  
osa  
Ceu  
une  
peu  
ses  
ler  
pou  
ami  
suj  
ses  
deu  
bles  
sans  
pigu  
du  
« q

et comme  
ulsif, lui  
passer la  
amp. Les  
ertés, un  
rêta *Her-*  
ayoua son  
èrent. On  
*Ulisthène*,  
piration ;  
ni que des  
qu'il étoit  
. Mais son  
de estime,  
crédit au-  
nienne, à  
aspirer des  
eu du roi  
l se desti-  
est incer-  
; puisqu'il  
avoir été  
une croix,  
e l'armée,  
ce philo-  
*re* paroît  
l ne mon-  
de rava-  
ut ce qui  
oyer le feu

comme le fer, se plaire dans les dangers, s'y jeter avec une espèce de fureur aveugle. A la vérité, la témérité lui procura souvent des succès incépérés; parce que ses soldats, animés par son exemple, et craignant de le laisser périr, faisoient des efforts surnaturels. Ce fut à travers ces périls, qu'il arriva sur les frontières de l'Inde. Il y trouva deux rois dont la conduite obtient des éloges, selon le genre de mérite dont on fait le plus de cas. Ceux qui estiment par dessus tout la fierté, la hauteur, ce qu'on appelle magnanimité, admirent *Porus*, qui osa résister à l'impétuosité d'*Alexandre*. Ceux qui prisent les vertus douces, une politique insinuante et utile aux peuples, préfèrent *Taxile*, qui ouvrit ses états à ce torrent, et le laissa écouler avec le moins de dommage possible pour son royaume. *Alexandre* devint ami du monarque Indien, et laissa ses sujets en paix. *Porus* déploya toutes ses forces, combattit, fut défait, perdit deux fils dans la bataille, fut lui-même blessé et auroit vu son royaume subjugué sans la générosité du vainqueur qui se piqua de répondre à la noble fierté du vaincu. « Comment voulez-vous, « que je vous traite, lui dit *Alexandre*?





noient à essayer de grandes fatigues ,  
 que dans l'intention de goûter un jour  
 les douceurs du repos. « L'armée n'est  
 « plus aussi nombreuse, presque tous  
 « ceux qui la composent, soutiennent  
 « à peine le poids des armes, daignez,  
 « Seigneur, les regarder comme des  
 « invalides. Ils espèrent de votre bonté,  
 « qu'en considération de leurs anciens  
 « services, vous les reconduirez dans  
 « leur patrie. C'est là que vous trouve-  
 « rez une jeunesse, qui, s'enflammant  
 « par l'exemple de vos vertus, sera prête  
 « à vous suivre dans les nouvelles ex-  
 « péditions que vous voudrez entre-  
 « prendre. »

Ce discours ne plut nullement à  
*Alexandre*. Il rompit l'assemblée. Dans  
 une autre qu'il convoqua le lendemain,  
 il déclara qu'il étoit résolu de pousser  
 plus loin sa marche avec les soldats qui  
 voudroient le suivre. « Que ceux qui  
 « désirent si fort de revoir leur pays na-  
 « tal, dit-il, retournent en Macédoine.  
 « Allez, soldats, allez dire que vous avez  
 « laissé votre roi au milieu de ses enne-  
 « mis. » Cette tentative ne réussit pas  
 davantage. Personne ne se présenta.  
*Alexandre* irrité se renferme dans sa  
 tente, et y reste deux jours, sans vou-  
 loir admettre auprès de lui ses plus in-

times amis. Il en sortit le troisième avec un air grave, et ordonne un sacrifice. L'aruspice déclare que les augures ne sont pas favorables. « Il faut donc s'en retourner, dit le roi, puisque les dieux et mon armée exigent que je n'aille pas plus loin. » D'une profonde tristesse, l'armée passe à des transports de joie. « Qu'il soit béni à jamais, s'écrioient les soldats ! invincible pour le reste de l'univers, il s'est laissé vaincre par nos prières. » La contenance de toute une armée qui se montre mécontente sans menaces, sans plaintes audacieuses, et avec une respectueuse fermeté : cette sensibilité du soldat, chagrin d'être forcé de déplaire à son général, la joie d'avoir recouvré ses bonnes grâces, c'est là un événement peut-être plus glorieux à *Alexandre* que ses plus belles victoires.

Il se mit à leur tête pour le retour ; mais ne les mena ni par le plus court chemin, ni par le plus exempt de périls et de fatigues. En se retirant, il eut soin de chercher des peuples à combattre. Lui-même, pensa laisser la vie dans les murs des *Oxidraques*, où il se précipita témérairement, et d'où il fut retiré avec peine à demi-mort. Les marches furent longues et pénibles. Les soldats souffroient tantôt de la disette de vivres,

tant  
l'un  
qu  
un s  
tout  
por  
chien  
un p  
con  
ses  
privé  
E  
avoit  
mit  
des g  
pensa  
lice,  
bellis  
route  
mont  
rieur  
Plu  
on cr  
plus i  
corpo  
fin d  
Dans  
cesses  
Statir  
léjà é  
parfait

tantôt de la privation d'eau; quelquefois l'une et l'autre ressource leur manquoient. Après un jour de chaleur, sous un soleil brûlant, dans une plaine aride, toute l'armée haletant de soif, on apporta au roi dans le creux d'un bouchier un peu d'eau bourbeuse, comme un présent précieux, il la reçut avec reconnaissance et la répandit à la vue de ses soldats. Pénibles extrémités; mais privation encourageante!

En repassant par les endroits qu'il avoit déjà parcourus, lorsqu'il les soumit, *Alexandre* examina la conduite des gouverneurs, punit les uns, récompensa les autres, s'informa de la justice, des finances, ordonna des embellissemens dans les villes, traça des routes, fit construire des ponts, et montra partout une intelligence supérieure pour le gouvernement.

Plus il approchoit de Babylone, où on croit qu'il vouloit fixer son séjour, plus il s'efforçoit, pour ainsi dire, d'incorporer les Perses aux Macédoniens, afin de ne faire qu'une nation des deux. Dans ce dessein, il épousa deux princesses du sang royal, dont une nommée *Statira*, étoit fille de *Darius*; il avoit déjà épousé une Persanne d'une beauté parfaite, nommée *Roxane*. Il donna

en mariage à *Ephestion* une autre fille de *Darius*. Ses favoris imitèrent cet exemple ; il y eut environ quatre-vingt filles choisies dans les plus nobles familles de Perse, pour être leurs épouses. Tous ces mariages se firent le même jour. Le roi combla les époux de présens, ainsi que ceux de ses soldats qui avoient pris des femmes persanes, dont le nombre passoit dix mille. Il paya leurs dettes. Des bureaux étoient établis, où on donnoit de l'argent sans s'informer à qui, ni pour quelle raison il étoit dû, de peur que la honte de certaines dépenses n'empêchât d'en demander. Il décerna, d'après le suffrage général, des couronnes d'or à ceux qui s'étoient le plus distingués, et fit passer en revue devant lui trente mille jeunes Perses, qu'on avoit formés par ses ordres aux exercices militaires : il en fut très-content. On les nomma *Epigones*, c'est-à-dire, successeurs.

Cette dénomination n'étoit pas politique ; elle faisoit entrevoir aux Macédoniens, que s'ils causoient quelque mécontentement, ou s'ils vouloient se retirer, il y avoit des troupes prêtes à les remplacer. Ils marquèrent bien leurs soupçons, lorsqu'ayant réglé les affaires de Perse, avant de passer en Médie

Le roi voulut faire une espèce de triage dans ses troupes. Il publia que ceux qui ne vouloient plus servir par âge, blessures, infirmités ou toute autre raison, pouvoient se retirer; mais qu'il récompenseroit noblement ceux qui continueroient de porter les armes. Une grande partie de l'armée, jalouse des faveurs qu'il accordoit aux Perses, déclara qu'elle vouloit s'en retourner. « Puisque les barbares, lui dirent-ils, sont les seuls à qui vous accordez vos bonnes grâces, qu'ils vous aident à subjuguier les nations. » Quelques-uns ajoutèrent insolemment : « Vous pouvez faire la guerre avec votre père Ammon, si vous voulez; pour nous, nous sommes résolus de ne plus vous servir. »

*Alexandre* s'élança précipitamment de son trône, fait saisir les principaux mutins qu'il indique lui-même, et en fait traîner treize au supplice. Les autres restent muets et consternés. Il leur dit deux mots sur leur ingratitude, et rentre brusquement dans sa tente. Il reste deux jours sans vouloir recevoir personne. Le troisième il paroît, admet à lui baiser la main les Perses devenus ses parens par alliance, et leur donne les principaux postes de son armée. Le bruit se répand en même temps qu'il

va casser sa garde Macédonienne, et en prendre une Persane. Toute cette garde menacée accourt en foule autour de la tente du roi, elle offre de livrer les auteurs de la révolte. Voyant qu'on ne leur répond pas, les soldats jettent leurs armes, et protestent qu'ils ne se retireront pas qu'ils n'aient obtenu leur pardon. *Alexandre* enfin sort de sa tente; voyant leur repentir, il ne put retenir ses larmes. Ils n'eurent pas non plus la force de lui parler. Après quelques momens de silence, *Eatine*, officier distingué, prit la parole en ces termes : « O roi, vos Macédoniens sont  
« pénétrés de la plus vive douleur, de  
« ce qu'à leur exclusion vous avez per-  
« mis aux Perses de venir vous baiser  
« la main, et de ce que vous les avez  
« traités comme vos parens. Vous êtes  
« tous mes parens, reprit le roi, et je  
« prétends que désormais vous me gar-  
« diez comme tels ». Il présenta aussitôt sa main aux Macédoniens, qui s'empresèrent de la baiser. Ensuite il donna un festin où se trouvèrent huit mille convives. Il fit placer à côté de lui les Macédoniens, ensuite les Perses, et auprès les soldats des autres nations. Cette nombreuse assemblée but, dans une même coupe d'or, à la prospérité et à

l'union de tous les peuples, dont *Alexandre* étoit le souverain.

C'est sous ces favorables auspices, et avec l'espérance d'un règne rendu heureux par une concorde générale, qu'*Alexandre* arriva à Babylone. Il y forma trois projets : le premier de dessécher les vastes marais qui entouroient la ville ; le second de rendre l'Euphrate et le Tigre navigables pour des galères et d'y creuser un port ; le troisième de porter la guerre chez les Arabes. S'occupant avec ardeur de ces trois projets, il présidoit lui-même aux travaux des ingénieurs appelés pour le dessèchement. Un voyage sur le fleuve lui procura les lumières nécessaires pour la navigation qu'il vouloit établir. Des provinces il recevoit des recrues, ou plutôt des troupes déjà formées dont il composoit l'armée destinée contre l'Arabie. Tout lui prospéroit, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui se déclara par une fièvre ardente. Il combattit le mal, ne discontinua pas d'assister aux sacrifices, et de se livrer avec ses amis au plaisir de la table, qui pris à contretemps, fut sans doute le vrai poison qui abrégéa ses jours, quoiqu'on ait soupçonné *Antipater*, mais sans preuves, d'avoir avancé les jours de ce conquérant. Quand les

soldats accoutumés à jouir de sa présence, en furent privés, le chagrin s'empara d'eux. Ils demandèrent à le voir. Ce fut un spectacle bien touchant, que celui de ces vieux guerriers, approchant avec la timidité du respect, du lit où leur monarque, si grand et si jeune, luttoit contre la mort. Déjà ses ombres l'environnoient. La voix, l'aspect de ses compagnons d'armes le raniment un moment. Il se relève sur le coude, leur tend à baiser sa main défaillante; ils y collent les lèvres avec l'attendrissement de la douleur, et il expire presque entre leurs bras, à l'âge de trente-deux ans. Les préparatifs de ses funérailles durèrent deux ans. On dit qu'il avoit ordonné qu'on l'enterrât dans le temple de *Jupiter Ammon*: mais *Ptolémée Lagus*, maître de l'Égypte, par où devoit passer le convoi funèbre, l'arrêta, et lui fit élever un magnifique sépulcre, dans *Alexandrie*, que le héros macédonien avoit fondée.

Quelqu'extraordinaires qu'aient été les actions d'*Alexandre*, il s'est encore trouvé des écrivains qui se sont plu à les outrer, même de son vivant. Tant l'exagération et la flatterie sont naturelles à l'homme! En écoutant un de ces récits qu'on lui lisoit à lui-même, il

se  
cap  
et  
« f  
« l  
« n  
« p  
ten  
cet  
me  
le  
hor  
exi  
gue  
C  
siti  
fit.  
ses  
pui  
« s  
non  
bell  
qu'  
un  
seus  
lém  
titre  
frèr  
des  
cein  
mar



se retourna vers *Lisimaque*, un des capitaines qui l'avoit le moins quitté, et lui dit : « où étois-je donc quand je faisais de si belles choses ? Je voudrois bien, ajouta-t-il, revenir après ma mort, pour voir ce que la postérité pensera de ces histoires. » En se contentant du vrai et du vraisemblable, cette postérité dont il envioit le jugement, a mis le sceau à sa réputation, en le présentant par-tout comme un des hommes les plus étonnans qui aient existé, et en faisant de son nom pour les guerriers un titre d'éloge.

On ne sait quelles furent les dispositions d'*Alexandre*, ni même s'il en fit. Dans le dernier cas, il se douta que ses volontés seroient peu respectées, puisqu'il dit : « Mes funérailles seront sanglantes. » Il eut de *Barsine* un fils nommé *Hercule*, qui vécut peu. La belle *Roxane* lui en donna un posthume qu'on appela *Alexandre*. Il lui restoit un frère nommé *Aridée*, fils de la danseuse *Philine*, et un autre appelé *Ptolémée*, qui ne s'enorgueillit jamais de ce titre, mais qui étoit véritablement son frère, puisque *Arsinoé*, sa mère, une des maîtresses de *Philippe*, étoit enceinte, lorsque *Philippe* la donna en mariage à *Lagus*. *Alexandre* avoit en-

core un frère nommé *Caraunus*, fils de *Cléopatre*, la rivale d'*Olympias*, et une sœur nommée *Thexa*, qui épousa dans la suite *Cassandre*. Cette généalogie est nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Successeurs  
d'Alexandre

*Alexandre* donna en mourant son anneau à *Perdiccas* un de ses plus intimes confidens. Cette faveur auroit pu être regardée comme un droit à la couronne; mais *Perdiccas* eut la modestie, ou plutôt la politique de ne s'en faire qu'un titre de protection pour la famille royale, qu'on réduisit d'abord à *Aridée*, en attendant quel seroit l'enfant que *Roxane* mettroit au monde. A quelle confusion près, inséparable de la première surprise, il y eut assez d'accord entre les capitaines : ils se distribuèrent les provinces comme gouverneurs, sous l'inspection de *Perdiccas*, qui présida au partage comme protecteur; mais ce titre n'étoit déjà qu'illusoire. *Perdiccas* plein d'ambition, enchaînoit *Aridée* en paroissant le défendre. On avoit conseillé à ce prince foible de corps et d'esprit, de s'appuyer du pouvoir de *Méléagre*, commandant de la phalange Macédonienne. *Perdiccas* jaloux de toute autorité, qu'il ne maîtriserait pas, fit assassiner *Méléagre* aux

pie  
fut  
le r  
les  
à la  
qu'  
sièr  
nain  
et d  
quie  
lex  
men  
l'ass  
dre  
de s  
dée  
mèn  
lut  
quie  
gon  
Mai  
doit  
plus  
tim  
secr  
mèn  
qu'  
s'un  
le, c  
mil  
tag

pieds des autels, où il s'étoit réfugié. Ce fut là son premier forfait. Le second fut le meurtre de *Statira* et de *Drypetis*, les deux dernières épouses d'*Alexandre*, à la sollicitation de *Roxane* qui craignoit qu'elles ne fussent enceintes. Le troisième, le massacre d'un corps de mercenaires Grecs, de vingt mille fantassins et de trois mille chevaux, qui se croyant quittes du service après la mort d'*Alexandre*, s'en retournoient tranquillement dans leur patrie. Le quatrième, l'assassinat de *Cynane*, sœur d'*Alexandre*, qui étoit venue proposer le mariage de sa fille *Ada* ou *Euridice* avec *Aridée*. Cependant malgré la mort de la mère, le mariage eut lieu. Peu s'en fallut que *Perdiccas* ne commît un cinquième crime en faisant mourir *Antigone* dont le crédit lui faisoit ombrage. Mais il se sauva très-à-temps en Macédoine auprès d'*Antipater*. Il ne resta plus auprès de *Perdiccas* d'homme estimé par *Alexandre*, qu'*Eumène*, son secrétaire, personnage d'un très-grand mérite, aussi expérimenté à la guerre, qu'habile dans le conseil. Encore ne s'unit-il au protecteur, que parce qu'il le croyoit sincèrement dévoué à la famille royale. Pour se l'attacher davantage, *Perdiccas* alla lui-même à la tête

d'une armée, mettre *Eumène* en possession de la *Cappadoce*, qu'il lui donna à titre de gouvernement, après avoir fait mourir *Ariarathe* qui en étoit roi.

*Ptolémée*. *Perdiccas* donnoit les ordres et distribuoit des royaumes sous le nom d'*Aridée*, et du petit *Alexandre*, dont *Roxane* étoit accouchée; mais on savoit que c'étoit un détour pour arriver plus sûrement à l'empire. Ses projets n'étoient pas ignorés. Ils réunirent contre lui tous ceux qui avoient à redouter son ambition. De son côté, il résolut de ne se point laisser surprendre, et de porter les premiers coups. Il les dirigea contre *Ptolémée*, le plus puissant de ses rivaux, nommé gouverneur d'Égypte, par *Alexandre* lui-même, persuadé que s'il abattoit celui-là, les autres tomberoient d'eux-mêmes. Ce prince par sa sagesse, sa clémence et sa justice, entretenoit l'Égypte dans une paix profonde. Il s'y étoit fortifié, et *Perdiccas*, quand il vint pour l'attaquer, le trouva dans un état de défense redoutable. Il y avoit aussi cette différence entre les deux généraux, que *Ptolémée*, doux et insinuant, étoit adoré de ses soldats, tandis que *Perdiccas*, fier et impérieux, avoit aigri les siens par des hauteurs déplacées. Il y eut dans l'Égypte même, sur les bords

Ap. D. 1678  
Av. J. C. 320

du fleuve, une bataille meurtrière. La phalange Macédonienne fut maltraitée. Elle rejeta son malheur sur les mauvaises dispositions de *Perdiccas*. Des soldats coururent à sa tente, et le tuèrent.

A *Perdiccas* succédèrent deux tuteurs ou protecteurs qui furent traversés par *Euridice*, femme du roi *Aridée*. Il paroît qu'elle auroit voulu tirer son mari de tutelle. Comme son crédit augmentoit tous les jours dans les troupes, on lui opposa *Antipater*, qui réunit en lui seul l'autorité de protecteur. Il fit un nouveau partage des provinces. L'Egypte resta à *Ptolémée*; *Seleucus* eut le gouvernement de Babylone, *Antipater* la Susiane; *Cassandre* la Carie; *Antigone* la Grande Phrygie, avec le commandement de troupes de la maison du roi. Ce sont là les principaux généraux qui se construisirent des trônes des débris de celui d'*Alexandre*.

*Antigone* fut le premier dont la conduite décela l'ambition des généraux. Il attira auprès de lui, par des largesses, les meilleurs soldats d'*Alexandre*, et se composa une armée qui lui étoit absolument dévouée. *Antipater* étoit mort. *Polisperchon* lui succéda dans les fonctions de protecteur. Il forma, pour ainsi

Eumène.

dire, une espèce de ligue de tous les gouverneurs et commandans particuliers, qu'il appela à défense de la familleroyale, contre *Antigone*, et mit à la tête de ce rassemblement *Eumène*, dont l'attachement à cette famille étoit connu. *Polisperchon*, au titre de général, voulut joindre de grandes sommes, des honneurs, des dignités. *Eumène* répondit : « Tout homme qui veut rester » fidèle à son souverain, n'a pas besoin » ni de grandes richesses, ni de titres » éminens ».

Deux campagnes dans lesquelles ces deux grands généraux déployèrent leurs talens et toutes les ressources de l'art, furent terminées par une bataille définitive. *Antigone* étoit sûr de son armée; celle d'*Eumène*, composée en grande partie de soldats dont les chefs étoient réunis seulement par une espèce de point d'honneur, n'avoit point d'affection pour sa cause. Tous rendoient justice au mérite et à la capacité d'*Eumène*, c'est pourquoi ils le jugeoient nécessaire dans le moment du combat où ils se trouvoient; mais ils en étoient jaloux, et ils convinrent de s'en défaire après la bataille, quelqu'en fût l'évènement, afin de finir à leur volonté cette guerre, dont ils le croyoient l'instigateur et le prin-

cipal soutien. *Eumène* apprit cet affreux complot. Il auroit pu s'y soustraire, en se retirant dans la Cappadoce; mais il réfléchit que renoncer au commandement, c'étoit abandonner la famille d'*Alexandre*, et il se détermina à mourir plutôt généreusement.

Dès qu'il eût prit cette résolution, il sortit de sa tente et exhorta les soldats à faire leur devoir. La plupart ignorant la trahison de leurs chefs, lui répondirent par des acclamations de joie. Il se montra sensible à ces témoignages de bienveillance, mais il ne put s'empêcher de dire aux amis dont il étoit environné, qu'il vivoit parmi les bêtes féroces, et que tôt ou tard il en seroit dévoré. La bataille ne fut pas décisive; il arriva un événement plus funeste à *Eumène* qu'une défaite. Pendant l'action, *Antigone* détacha une partie de sa cavalerie, qui par un détour, surprit le camp ennemi, enleva femmes, enfans et butin. La plus grande perte tomba sur les *Argyraspides*, anciens soldats d'*Alexandre*, ainsi nommés parce qu'il leur avoit donné des boucliers d'argent. Quand ils se virent ainsi privés de ce qu'ils avoient de plus cher et du fruit de leurs travaux, ils entrèrent en fureur et voulurent massacrer les géné-

raux; *Tentame*, qui les commandoit, suspendit leur colère, en leur faisant entendre qu'il espéroit de l'ancienne liaison qu'il avoit avec *Antigone*, pouvoir l'engager à leur rendre le butin. On députa vers lui, il répond qu'il le rendra volontiers, pourvu qu'on lui livre *Eumène*.

*Eumène* parloit bien; il harangue les soldats, leur représente l'injustice de leur procédé, les funestes malheurs qui en seront la suite, l'infamie dont ils vont se couvrir. « Tuez-moi plutôt que de » me livrer à *Antigone*, mon ancien » ennemi et le vôtre ». Il les ébranloit lorsque les *Argyraspides* s'écrient : « Laissons-là tous ces beaux discours, » si nous ne voulons perdre nos femmes » et nos enfans ». Ils le mènent au camp ennemi. Ceux auxquels ils le livrent lui demandent comment il veut être gardé, il répond : « Comme un éléphant, ou » comme un lion ». Il y eut deux sentimens dans le conseil d'*Antigone*, sur le sort de cet illustre captif. *Démétrius*, fils d'*Antigone*, soutenu de la jeunesse de l'armée, desiroit qu'on lui sauvât la vie, pourvu qu'*Eumène* promît de ne plus agir pour la famille royale. Les amis du père, les politiques opinoient fortement à se défaire d'un homme, peut-



être le seul capable de traverser les desseins d'*Antigone*. Pendant cette discussion, celui-ci faisoit traiter son prisonnier avec tous les égards possibles. Il souffroit que ses domestiques le servissent, que ses amis le visitassent. Cependant *Eumène* s'ennuyoit de l'incertitude où on le laissoit. « Je suis étonné, » disoit-il, qu'*Antigone* me laisse si long-temps dans la prison, et qu'il n'ose ni me faire mettre à mort comme son ennemi, ni me forcer à être son ami, en me rendant la liberté ». L'incertitude fut bientôt terminée. Le parti le moins généreux prévalut; *Eumène* fut mis à mort dans la prison. *Antigone* et toute son armée lui firent des funérailles magnifiques. On enferma ses cendres dans une urne d'argent, qui fut envoyée en *Cappadoce*, à sa femme et à ses enfans. Témoignage éclatant d'estime et de respect donné à la fidélité d'un homme qui périt victime de son attachement à la famille de son bienfaiteur.

*Antigone* étoit un politique sombre, qui calculoit froidement, dans son cabinet, les avantages d'un meurtre ordonné à propos. La ruse, la dissimulation, la mauvaise foi, ne lui coûtoient rien pour attirer dans le piège ceux dont il vouloit

se défaire. Il y mettoit tout le temps nécessaire. Dans une de ses armées, reculée sur les frontières, étoit un général nommé *Python*, qu'il soupçonnoit de vouloir se rendre indépendant. Plusieurs Macédoniens avoient de ce gouverneur la même idée, et on en parloit assez ouvertement à la cour. *Antigone* prenoit vivement son parti, défendoit qu'on lui dit du mal d'un homme qu'il estimoit, que bien loin d'ajouter foi à ces calomnies, il lui destinoit le commandement dans la haute Asie, le plus beau de ses gouvernemens. *Python*, informé de ces dispositions, obéit volontiers à un ordre du roi qui l'appeloit à la cour. A peine est-il arrivé, qu'*Antigone* le fait accuser de haute trahison dans un conseil de guerre. En un seul jour, il est jugé, condamné et exécuté. Autre trait de cruauté exécrationnable : *Cléopâtre*, sœur d'*Alexandre*, déterminée à donner la main à *Ptolémée*, s'étoit mise en route. *Antigone*, craignant que ce mariage ne donnât quelques droits au gouverneur d'Egypte, la fait arrêter à Sardes, et donne ordre de la faire mourir. Le crime fut exécuté par les dames même qui servoient la princesse. *Antigone* déclare ensuite qu'il a été commis à son insu, fait couper la tête aux femmes qui

avoient été les instrumens de sa barbarie , et célèbre les funérailles de *Cléopâtre*, avec la plus grande magnificence.

Il y avoit un contraste marqué entre *Antigone* et *Démétrius*, son fils. Celui-ci étoit humain, clément, d'un caractère franc et ouvert, si bien connu pour être incapable de perfidie ou de trahison, que son père, même tout ombrageux qu'il étoit, vivoit avec lui dans la plus intime confiance, et s'en faisoit honneur. *Démétrius* approchoit de son père à toute heure et avec ses armes, ce qu'on souffroit rarement alors. *Antigone* le fit remarquer à des ambassadeurs auxquels il donnoit audience. « Vous aurez soin, « leur dit-il, de rapporter à vos maîtres « de quelle manière nous vivons mon « fils et moi ». Ces ambassadeurs étoient ceux de *Ptolémée*, *Cassandre* et *Lysimaque*, avec lesquels *Antigone* partagea presque tout l'empire d'*Alexandre*. Il se réserva l'Asie, *Ptolémée* conserva l'Égypte, la Macédoine fut abandonnée à *Cassandre*, la Thrace à *Lysimaque*; les villes grecques devoient conserver leur liberté. Cet arrangement n'étoit, selon la lettre de leur traité, que provisoire. Ces généraux se reconnoissoient seulement dépositaires, jusqu'à ce que la famille d'*Alexandre* se trouvât en état

de soutenir ses droits : mais ils firent bientôt disparaître jusqu'à cette ombre de déférence, et chacun prit le titre de roi dans les parties qui lui étoient échues.

Antigone et  
Démétrius.

Ap. D. 269<sup>8</sup>

av. J. C. 300

*Antigone* traita les peuples avec plus de douceur depuis qu'il se fut déclaré roi ; il en donnoit cette raison : « qu'il vouloit conserver de bon gré ce qu'il avoit acquis par la force ». Mais il étoit, pour les impôts, bien éloigné de la modération d'*Alexandre*. Sur la remontrance qu'on lui en fit, il répondit : « O ! *Alexandre* a moissonné toute l'Asie, moi je n'y trouve qu'à glaner ». On peut conclure du trait suivant, qu'il aimoit la justice. Il avoit à juger une cause dans laquelle son frère étoit intervenu. Ce prince le sollicita de l'entendre en particulier, apparemment pour n'être pas exposé à la honte d'une condamnation. « Mon frère, lui dit-il fermement, je vous entendrai en public, parce que je dois rendre justice sans distinction de personnes ». Il vivoit paisiblement dans le sein de sa famille, aimoit sa femme et ses enfans, et en étoit sincèrement aimé. Aux apophthegmes ou dits mémorables d'*Antigone*, on peut ajouter ce mot gai et délicat. On avoit en voyage logé son fils chez une veuve

qui  
leur  
rien  
« P  
« P  
roy  
qu  
à se  
leur  
toit  
de p  
con  
et p  
étar  
insp  
le f  
Egy  
gon  
un  
s'ac  
d'A  
l'op  
vre  
à le  
de  
dor  
les  
A  
l'au  
cha

qui avoit trois filles remarquables par leur beauté. Il envoya chercher le fourrier, et lui dit : « Ayez la bonté, je vous prie, de tirer mon fils de ce mauvais pas ».

Les nouveaux rois établis, tant sur le royaume héréditaire que sur les conquêtes d'*Alexandre*, ne tardèrent pas à se faire la guerre. L'incertitude de leurs droits et de leurs limites, présentait des motifs suffisans. *Antigone* fut de plus excité par un desir de vengeance contre *Ptolémée*, qui avoit donné asile et protection à *Séleucus*. Cet homme étant simple gouverneur de Babylonne, inspira des craintes à *Antigone*. Il voulut le faire arrêter. *Séleucus* se sauva en Egypte. Les devins prédirent à *Antigone* que le fugitif deviendrait pour lui un ennemi dangereux. La prophétie s'accomplit, peut-être par la faute d'*Antigone*; car *Séleucus*, aigri par l'opiniâtreté de son ennemi à le poursuivre, d'abord aida beaucoup *Ptolémée* à le repousser, ensuite forma une ligue de tous les princes, satrapes et autres, dont l'ambition d'*Antigone* menaçait les états.

*Lysimaque* et *Séleucus* d'un côté, de l'autre *Antigone* et *Démétrius*, son fils, chacun à la tête d'une puissante armée

Bataille  
d'Ipsus.

Ap. D. 2698  
Av. J.C. 300

se rencontrèrent près d'Ipsus, dans les plaines de la Phrygie. Le destin de l'Asie dépendoit de la bataille qu'on alloit livrer. Elle fut sanglante entre des chefs également habiles, et des troupes également aguerries. La victoire se déclara pour *Séleucus*. *Antigone* percé de traits, mourut sur le champ de bataille, âgé de quatre-vingt-quatre ans. *Démétrius* s'enfuit, accompagné d'un petit nombre d'hommes, et se sauva jusqu'en Grèce. Malheureux, il essuya des humiliations de la part de la république d'Athènes, qui lui avoit prodigué des flatteries dans sa prospérité.

*Séleucus* devint tout-à-coup maître de l'Asie, et *Démétrius* se trouva réduit à la Cilicie pour tout asile, encore il ne put s'y établir que par surprise. Pendant qu'il erroit sur les côtes de Grèce, entretenant sa petite armée de butin, *Séleucus*, qui l'avoit dépouillé, lui demanda en mariage *Stratonice*, sa fille, princesse d'une grande beauté, et lui procura lui-même *Ptolémaïde*, fille de *Ptolémée*. Beau-frère du souverain de l'Asie, gendre du souverain de l'Égypte, on croiroit que *Démétrius* va devoir quelque couronne à ses alliances. Mais des prétentions le brouillèrent avec *Séleucus*; *Ptolémée* le regarde

avec indifférence. Son armée devient encore sa ressource.

Deux compétiteurs se disputoient la Macédoine. Il est appelé par *Alexandre*, fils de *Cassandre*. Pendant qu'il alloit à son secours, les deux rivaux se réconcilient. *Alexandre* craignant alors *Démétrius* plus qu'il ne le desiroit, va au-devant de lui pour le détourner d'entrer dans ses états. Il étoit trop tard : *Démétrius* avançoit. *Alexandre* ne sachant comment s'en débarrasser autrement, se détermine à le faire assassiner. Les ordres étoient donnés ; *Démétrius* découvre le projet, fond avec l'élite de ses troupes sur les gardes d'*Alexandre*, et le tue au milieu d'eux. « Vous nous prévenez d'un jour, s'écrièrent les Macédoniens. » L'armée d'*Alexandre* s'attendoit à être attaquée par *Démétrius*. Elle fut agréablement surprise, lorsqu'il demanda à se justifier devant elle de la mort du roi. Il plaida si bien sa cause, que d'une voix unanime, les soldats le proclamèrent roi de Macédoine.

Rétabli sur ce trône, *Démétrius* songea à se replacer sur celui d'Asie, dont on l'avoit chassé. Ses apprêts furent formidables. Ce prince avoit un génie actif, mais le caractère un peu incons-

tant. Le premier il fit construire des vaisseaux d'une grandeur, d'une force, d'une magnificence inconnues jusqu'à lui. Ses préparatifs avertirent ceux qu'il vouloit attaquer. Ils le prévirent. On lui suscita des ennemis de tous côtés. Il se forma des partis dans son royaume, et les Macédoniens lui ôtèrent la couronne aussi légèrement qu'ils la lui avoient donnée. Il lui resta cependant une armée, peu nombreuse à la vérité, mais composée de bons soldats. Avec ce secours, il crut pouvoir pénétrer en Asie, qui étoit toujours le but de ses espérances. Il eut des succès dans des rencontres; mais resserré par des armées nombreuses, il demanda qu'on lui laissât un chemin libre, pour aller s'établir chez quelque nation barbare, où il pourroit terminer ses jours en repos. Il s'adressa sur-tout à *Séleucus*, son gendre, qui eut quelque compassion de son triste état, et fournit des vivres à ses soldats qui en manquoient. *Séleucus* auroit fait pour lui davantage, sans *Patrocle*, son premier ministre, qui lui représenta le danger auquel il s'exposoit à ménager le prince le plus ambitieux et le plus entreprenant qui existât; que c'étoit un lion dont on ne pourroit être sûr que quand on le tiendroit enchaîné.



Persuadé par ce raisonnement, *Séleucus* renforce son armée, enveloppe *Démétrius* de tous côtés, le resserre dans les gorges du Mont-Taurus. *Démétrius* réquit au désespoir, fait un dernier effort, et s'ouvre un chemin en Syrie. Une fièvre aiguë le force de s'arrêter. Pendant sa maladie, ses soldats qui perdoient espérance, désertent en grand nombre. A peine convalescent, vivement pressé par *Séleucus*, il lui dérobe la connoissance d'une marche, et laisse l'armée de son gendre bien loin derrière lui. Il forme alors le projet de surprendre le camp ennemi. Son dessein auroit réussi, s'il n'avoit été trahi par un transfuge. *Démétrius* n'avoit plus d'autre parti à prendre, que de risquer un coup de désespoir. Il s'y détermine, fond sur l'avant-garde ennemie et la renverse du premier choc. *Séleucus* accourt, se montre à ses soldats vainqueurs, à la tête de sa nombreuse armée prête à combattre. Il leur représente qu'il n'a si long-temps différé de les attaquer, que pour ne pas répandre leur sang inutilement. Il les exhorte à mettre bas les armes, et à ne plus s'exposer pour un prince aveuglé par l'ambition, et mis hors d'état de résister plus long-temps. Ces soldats applau-

dissent à son discours , y répondent par les acclamations redoublées de *vive le roi Séleucus* , et abandonnent l'infortuné *Démétrius*.

Il se retire dans une épaisse forêt avec le petit nombre de ceux qui lui étoient restés fidèles. Pendant la nuit , *Sosigène* , un de ses anciens amis , lui apporte une petite somme d'argent. Avec ce foible , secours , il essaye de se sauver , dans l'intention de gagner le bord de la mer ; mais tous les passages étoient trop bien gardés. Sa petite escorte ne voyant plus de ressource se disperse. Quelques soldats restent , mais pour le livrer à *Séleucus*. Il les prévient , envoie à son gendre des députés qui le trouvent dans les meilleures dispositions. « La fortune , dit-il , veille moins  
« à la sûreté de *Démétrius* , qu'aux  
« intérêts de ma gloire , puisqu'aucune  
« victoire ne pouvoit être plus glorieuse,  
« que l'acte de clémence dont elle me  
« fournit l'occasion. »

*Séleucus* , fidèle à ses principes , envoie au-devant de *Démétrius* les personnes qu'il croit devoir lui être le plus agréables. A ce cortège se joint la foule des courtisans persuadés que le génie du beau-père , alloit prendre un entier ascendant sur l'esprit de son gendre.

Les ministres eurent la même idée, surtout *Patrocle* qui travailla à réveiller les soupçons et les craintes qu'un premier élan de générosité avoit écartée. Au milieu des félicitations, *Démétrius* se voit environné d'une garde nombreuse. Elle le conduit non devant le roi, comme il s'en étoit flatté, mais dans un château situé dans une presqu'île, où il fut soigneusement gardé. D'ailleurs rien ne lui manquoit pour les commodités et les agrémens de la vie. Il pouvoit prendre l'exercice de la chasse, dans un parc très-étendu. Pour tout le reste, ses desirs étoient prévenus et remplis. On le flatta de l'espérance, qu'on attendoit seulement *Stratonice*, sa fille, et quelques autres parens, pour régler les conditions auxquelles la liberté lui seroit rendue.

Il se berça quelque temps de cet espoir; mais voyant que les délais se multiplioient, et qu'il ne pouvoit pas même obtenir de voir *Séleucus*, comme il ne cessoit de le demander, il se livra aux plaisirs qu'on lui présentoit, surtout à la bonne chère, qu'il crut un moyen de se distraire des regrets de sa grandeur passée. On crut qu'il se résignoit à son sort; peut-être le crut-il lui-même. On a de lui une lettre à

*Antigone*, son fils, qui est comme une renonciation à tout ce qui pouvoit l'attacher à la vie. Il lui remet ses droits sur les états qu'il possédoit encore en Grèce, l'exhorte à en prendre un soin particulier, à observer constamment envers ses sujets les lois de la justice et de la modération.

*Démétrius* éprouva que les plaisirs, quand l'espérance manque, sont une foible ressource contre le malheur. Plongé dans une sombre tristesse, les soins qu'il prit pour en sortir, furent inutiles. Ses efforts à cet égard, lui causèrent une maladie qui le conduisit au tombeau à l'âge de cinquante-quatre ans. Prince grand dans l'une et dans l'autre fortune, le plus habile ingénieur de son siècle, d'une société douce et agréable, aimant les lettres, noble dans ses procédés, généreux et bienfaisant, adoré de sa famille. On doit remarquer qu'il eut quatre femmes; qu'elles vécutent dans le même temps avec lui, et qu'elles ni lui, ne se donnèrent jamais réciproquement des sujets de plainte.

Son fils *Antigone*, modèle de piété filiale, comme l'avoit été *Démétrius* lui-même, s'offrit en ôtage pour son père, proposa pour prix de sa délivrance, les états qu'il possédoit en Grèce.

Quoique refusé , il persista à demander sa liberté , prit le deuil , et n'assista à aucuns festins , pendant tout le temps que son père fut détenu prisonnier. Quand il sut qu'il étoit mort, et qu'on lui apportoit ses cendres , il alla au-devant d'elles , accompagné d'une flotte nombreuse et les renferma dans une urne d'or. Lorsqu'il rentra dans le port de Corinthe où étoit sa résidence, il fit placer cette urne sur la poupe de sa galère, la fit couvrir d'un dais de pourpre , et posa par dessus une couronne. Lui-même vêtu d'habits de deuil, les yeux baignés de larmes , se tenoit auprès de cette urne précieuse. Presque toutes les villes de la Grèce envoyèrent des guirlandes pour la couronner , et des députés pour assister à la cérémonie des funérailles. De Corinthe, les cendres de *Démétrius* furent transportées à *Démétriade* , ville qu'il avoit bâtie, et enfermées dans un magnifique tombeau. Il est rare de voir de pareils regrets , de la part de l'héritier d'un trône.

Les désastres déplorables que causèrent les conquêtes d'*Alexandre* en Macédoine. Macédoine.  
 en Asie , nous préparent à des scènes encore plus sanglantes en Macédoine. Il en avoit laissé le gouvernement à *Antipater* , ministre singulièrement estimé

de *Philippe*, son père. Il étoit d'une famille illustre, ami particulier d'*Aristote*, qui lui inspira un goût vif pour les sciences. Un certain air de grandeur accompagnoit toutes ses actions. Dans le train ordinaire de la vie, comme dans ses vêtemens, il paroissoit de la plus grande simplicité, et sembloit n'être qu'un simple particulier, quand il donnoit des ordres à des rois. Enfin on peut dire, qu'il étoit le plus grand homme, ou le plus grand hypocrite de son temps.

Ap. D. 2676

Av. J. C. 322

Le gouvernement qu'*Alexandre* lui confia, avoit une difficulté de plus que les autres, c'étoit de vivre avec *Olympias*, de ne point laisser prendre à cette reine trop d'autorité, sans cependant que le fils pût blâmer la contrainte imposée à sa mère. Ce rôle étoit délicat. Il paroît qu'*Antipater*s'en acquitta longtemps avec l'approbation d'*Alexandre*; cependant au moment où les mœurs de ce conquérant changèrent, on croit que l'amour inflexible d'*Antipater* pour la vérité commença à lui déplaire, et qu'il étoit disposé quand il mourut, à lui faire éprouver une disgrâce éclatante. Cependant, on peut dire qu'*Alexandre* lui eut en quelque manière obligation de ses conquêtes. Car si le gouverneur

s.  
 étoit d'une  
 lier d'*Aris-*  
 tût vif pour  
 de grandeur  
 ctions. Dans  
 ie, comme  
 oissoit de la  
 mbloit n'être  
 and il don-  
 Enfin on peut  
 grand hom-  
 ypocrite de  
*Alexandre* lui  
 de plus que  
 e avec *Olym-*  
 endre à cette  
 us ceependant  
 ontrainte im-  
 étoit délicat.  
 acquitta long-  
*Alexandre* ;  
 es mœurs de  
 on croit que  
 ater pour la  
 aire, et qu'il  
 urut, à lui  
 ce éclatante.  
 u'*Alexandre*  
 re obligation  
 e gouverneur

n'eût pas entretenu la paix dans la Ma-  
 cédoine, non-seulement le roi auroit  
 manqué des recrues qu'*Antipater* lui  
 envoyoit, et qui soutinrent son armée ;  
 mais encore il auroit été forcé de quitter  
 l'Asie, pour ne pas risquer sa couronne  
 héréditaire contre des espérances.

La nouvelle de la mort d'*Alexandre*  
 suscita de grands embarras à *Antipater*.  
 Une partie des villes de la Grèce chassa  
 les garnisons macédoniennes. Il fallut  
 négocier avec les unes, user de rigueur  
 avec les autres, Les Athéniens sur-tout  
 lui suscitèrent beaucoup d'embarras. Ils  
 le réduisirent, se voyant bloqué, au  
 point d'être obligé de demander la paix.  
 Mais ils refusèrent de l'entendre qu'il  
 se rendît à discrétion. *Antipater* se  
 tira de ce mauvais pas, et à son tour  
 exigea la condition que les Athéniens  
 lui avoient imposée. Ils la subirent,  
 mais il n'abusa pas de sa victoire, et  
 se contenta de les obliger à bannir les  
 dangereux orateurs qui séduisoient ce  
 peuple léger et volage. On appela cette  
 guerre, la guerre *Lamiaque*, parce  
 que la principale bataille se livra auprès  
 d'une ville nommée *Lamia*.

*Antipater* passa en Asie, appelé par  
 le desir d'être utile à la famille d'*A-*  
*lexandre*. Il y eut le titre de protec-

teur qu'il rapporta bientôt dans la Macédoine, où il mourut âgé de quatre-vingts ans. Sa délicatesse ne lui permit pas de donner son gouvernement à *Cassandre*, son fils, qui, malgré sa jeunesse, s'en seroit bien acquitté. Il nomma *Polisperchon*, le plus ancien des capitaines d'*Alexandre*, qui se trouvoient auprès de lui. Cet homme qui succédoit à *Antipater*, sous le titre de gouverneur général de la Macédoine, et de tuteur des rois, n'avoit que des talens médiocres. Son fils, nommé *Alexandre*, n'étoit guères plus habile. Ils commencèrent leur administration par une faute qu'ils firent malgré les conseils que leur avoit laissés *Antipater*, ce fut d'appeler *Olympias* en Macédoine, d'où *Antipater* avoit trouvé moyen de l'éloigner. Cette femme artificieuse s'empara de l'esprit de *Polisperchon*, lui conseilla dans le gouvernement des villes des changemens qui causèrent de vifs mécontentemens. Il donnoit ses ordres avec hauteur, au nom d'*Aridée*, frère d'*Alexandre*, qu'on avoit reconnu roi, avec le petit *Alexandre*, fils de *Roxane*.

*Aridée* avoit épousé *Euridice*, petite fille de *Philippe* et de son frère aîné. Soit que le droit de cette princesse



la couronne , offusquât *Olympias* , soit qu'il y eût entre elles ou rivalité d'autorité , ou cette jalousie qui n'est pas rare entre les femmes , elles montrèrent non-seulement de l'éloignement l'une pour l'autre , mais encore de la haine et l'envie de se nuire. *Olympias* , étoit soutenue par *Polisperchon* : *Euridice* chercha un appui dans *Cassandre* , fils d'*Antipater* , lequel n'avoit pu voir sans inquiétude le penchant de *Polisperchon* pour *Olympias* , l'ennemie déclarée de son père. Il communiqua ses craintes à ses amis , et se forma un parti puissant. Ses premiers efforts pour supplanter le gouverneur ne réussirent pas. Il fut obligé de fuir en Asie : loin de renoncer à son dessein , dans sa retraite , à l'aide des princes jaloux de l'autorité de *Polisperchon* , il leva une armée , et il étoit prêt de rentrer de lui-même en Macédoine , lorsqu'*Euridice* l'appela à son secours.

La guerre civile y régnoit alors. Les deux héroïnes , chacune à la tête d'une armée , se montroient résolues de hasarder une bataille. La communication naturelle entre les habitans du même pays , quoique dans des parties opposées , fut favorable à *Olympias* . Les soldats d'*Euridice* s'étoient engagés volontaire-

ment à elle, et avec toutes les marques du zèle et de l'affection ; mais *Olympias* s'étant présentée à eux au moment de l'action, son air majestueux, l'idée qu'ils alloient combattre contre la veuve de *Philippe*, mère d'*Alexandre*, leur fit tomber les armes des mains. Ils abandonnèrent la malheureuse *Euridice* et son mari. *Olympias*, maîtresse de leur sort, les fit enfermer dans un lieu si étroit, qu'ils ne pouvoient s'y retourner qu'avec peine, et ordonna qu'ils fussent nourris des alimens les plus ordinaires. Avec ce couple infortuné beaucoup de partisans de *Cassandre* étoient tombés entre ses mains, entre autres *Nicanor*, son frère. Elle fit tuer et massacrer cent de ses amis. Elle voulut en même temps qu'on ouvrit le tombeau d'*Iolas*, autre frère de *Cassandre*, et qu'on jetât les restes de son corps à la voierie.

Ces cruautés commencèrent à exciter quelque compassion en faveur d'*Aridée* et de son épouse. *Olympias* en craignant les suites, résolut de se défaire de ses prisonniers. Des Thraces armés de poignards, entrent par son ordre, dans la prison du roi, et le percent de plusieurs coups. Un moment après elle charge un messenger d'aller

offrir à *Euridice* un poignard , une corde et une coupe de poison. « Que les Dieux , dit l'infortunée princesse , offrent un jour à *Olympias* un pareil présent ». Elle déchire son mouchoir , essuye les plaies de son époux qui venoit de rendre le dernier soupir , le couvre de quelques vêtemens , et sans marquer la moindre foiblesse , ni laisser échapper aucune plainte , elle présente le col au fatal cordeau et est étranglée.

*Cassandre* arriva trop tard pour empêcher les cruautés de la mère d'*Alexandre* , mais assez tôt pour les punir. Il pénétra en Macédoine ; *Olympias* s'y promenoit de ville en ville , escortée d'une cour magnifique. Elle avoit pris avec elle *Roxane* et le petit *Alexandre* , persuadée que la vue de la veuve , du fils , de la mère de ce conquérant , dont les victoires faisoient tant d'honneur au nom macédonien , rangeroit les meilleurs soldats sous ses étendards ; mais son armée ne grossit point. Toujours poursuivie par *Cassandre* , elle fut forcée de se renfermer dans *Pydna* , où *Cassandre* l'assiégea par terre et par mer. La famine devint si horrible , que les soldats mangeoient les corps morts de leurs compagnons. Après plusieurs

*Cassandre.*  
Mort d'*Olympias*.

tentatives inutiles pour s'évader. *Olympias* se rendit à discrétion. Les parens de ceux qu'elle avoit si cruellement fait mourir, l'accusèrent devant l'assemblée des Macédoniens. Sans qu'on l'entendit, cette reine fut condamnée à mort. *Cassandre* alors lui offrit un vaisseau pour la transporter à Athènes. Elle le refusa dans la crainte que le vainqueur ne la fit précipiter dans les flots. Elle dit qu'elle vouloit se justifier dans une nouvelle assemblée. Il parut dangereux à *Cassandre* de lui accorder cette permission. En effet, deux cents hommes qu'il envoya pour la tuer, furent si déconcertés par son air majestueux, qu'ils revinrent sans avoir exécuté l'ordre. A plus forte raison, auroit-elle touché une multitude, où il se rencontre toujours des gens enclins à la pitié. On ne trouva d'autre moyen de s'en défaire que de la livrer aux parens de ceux qu'elle avoit fait périr. Ils l'égorgèrent, et en mourant, elle excita encore par sa fermeté l'admiration de ses bourreaux. Ainsi périt la mère d'*Alexandre*. Il seroit inutile de tracer son caractère : ses actions la peignent assez. *Cassandre* envoya *Roxane* et son fils à Amphipolis. Il les fit séparer de ceux qui avoient coutume de les accom-

pagner, et ordonna que le jeune prince fût élevé comme un particulier. De là il les fit transférer dans un château isolé, et quand il eut accoutumé les Macédoniens à les oublier, il s'en défit, quitta le nom de protecteur qu'il avoit gardé jusqu'alors, et prit celui de roi.

Si les talens militaires, des victoires, un gouvernement sage et modéré peuvent justifier une usurpation, *Cassandre* mérita le trône. Il ramena dans la Macédoine l'abondance et la paix, rétablit les villes détruites, joignit à sa couronne celle d'Épire, soutint avec éclat et succès la guerre contre *Antigone* : maître de l'Asie, il imposa des lois aux Étoiliens et aux Illyriens, se rendit maître du Péloponèse, et mourut de maladie au milieu de ses triomphes. Il laissa trois fils, *Philippe*, *Antipater* et *Alexandre*. Le premier qui lui succéda mourut presque aussitôt. *Antipater* alors se fit proclamer roi; mais *Alexandre* s'opposa à son installation, soutenu d'un parti puissant, et en secret de la reine sa mère; du moins le persuada-t-on à *Antipater*. Ce prince dénaturé, craignant la prépondérance d'un pareil suffrage, entre chez sa mère avec des bourreaux. En vain elle lui demande grâce, l'en conjure par les mammelles qui

Ap. D. 3798

Av. J-C. 300

Pont allaité, il demeure inflexible et la fait massacrer sous ses yeux; trait de la plus affreuse barbarie dont l'histoire puisse fournir l'exemple.

Démétrius.  
Pyrrhus.

Ap. D. 270;

Av. J.C. 293

Après plusieurs années de guerre où les étrangers prirent part, guerres très-funestes au royaume, deux frères se le partagèrent. *Alexandre* l'aîné fut supplanté par *Démétrius* qu'il vouloit tuer. Il paroît que *Démétrius* n'eut pas assez d'égard au caractère de ses nouveaux sujets. Il montra sur le trône de Macédoine un goût pour le luxe qui pouvoit plaire en Asie, qui pouvoit se souffrir en Grèce, où les arts étoient en honneur, mais qui contrastoit trop avec la simplicité agreste des Macédoniens. On croiroit qu'il se conduisit dans ce royaume, comme dans un pays conquis. Il commandoit avec hauteur, rejetoit les remontrances et les plaintes avec un air de mépris, plus révoltant que le refus même. Ses sujets se lassèrent, le chassèrent et donnèrent la couronne à *Pyrrhus*, roi d'Épire. Ainsi la Macédoine qui avoit réuni l'Épire sous ses lois du temps de *Cassandre*, fut à son tour réunie à l'Épire par *Pyrrhus*. Ce dernier la quitta pour aller faire des conquêtes en Italie. Avant de partir, il la partagea avec *Lysimaque*, souverain de la Thrace,

qui pendant son absence, s'empara de tout le royaume.

Des intrigues de femmes remplirent la cour du nouveau roi de dissensions funestes. *Arsinoé*, qu'il épousa, étant âgé, lui inspira des soupçons odieux contre *Agathocle*, son fils aîné, prince généralement aimé et estimé. Il fut mis en prison sans être entendu, et empoisonné. *Lysandre*, sa veuve, fille de *Ptolémée*, se sauva avec ses enfans et son frère *Céraunus* à la cour de *Séleucus*. Ce prince arme en faveur de cette famille infortunée, livre à *Lysimaque* une bataille, dans laquelle le roi de Macédoine périt avec treize de ses fils. Le vainqueur alloit placer *Céraunus* sur le trône, lorsque ce prince dont il avoit embrassé la cause, assassina son bienfaiteur. Malgré la noirceur de son crime, le scélérat vient néanmoins à bout de se faire proclamer roi par les Macédoniens. Il songea alors à se venger d'*Arsinoé*, meurtrière de son beau-frère *Agathocle*. Elle s'étoit retirée dans *Cassandrie*, place très-forte. *Céraunus* la leurre de l'espérance de l'épouser et d'adopter ses enfans. Elle ouvre les portes de *Cassandrie*. Le jour pris pour les nœces, *Céraunus* fait égorger ses deux fils devant elle; et la relègue dans *Samothrace*, ac-

*Lysimaque.*  
*Céraunus.*

AP. D. 3714

AV. J. C. 324

compagnée seulement de deux femmes pour la servir. Elle se sauve en Egypte, plaît à *Ptolémée Philadelphie*, frère de *Ptolémée Céraunus*, l'épouse, et devient la belle-sœur de celui dont elle avoit fait mourir le beau-frère, et qui avoit assassiné ses enfans. Quelles alliances !

Invasion des  
Gaulois.

Sous *Ptolémée Céraunus*, les Gaulois, nation jusqu'alors inconnue dans ces contrées, firent une irruption en Macédoine. Il n'y avoit que l'avidité du butin, ou le desir de se procurer des demeures plus avantageuses qui arrachât ces hordes barbares de leurs forêts. Ainsi elles commençoient par piller, et s'établissoient ensuite si le lieu leur convenoit. Dans l'un et dans l'autre cas, les pays envahis étoient fort malheureux. *Céraunus*, à la tête d'une armée puissante, les attendoit sur les frontières, mais il fut battu et tué. Ils se répandirent pour lors dans tout le royaume, comme un débordement, et ces barbares y exercèrent d'autant plus aisément leurs brigandages, que les Macédoniens se trouvèrent sans chef. Dans le premier moment de la surprise, ils avoient élu *Méléagre*, frère de *Céraunus*. Il ne répondit point à l'idée que les Macédoniens en avoient conçue, et son incapacité le fit déposer deux mois après son élection. *Antipater*, pe-

Méléagre.  
Antipater.  
Sosthène.



tit-fils de *Cassandre*, choisi ensuite, ne régna que quarante-cinq jours. *Sosthène*, seigneur Macédonien, rassembla ses compatriotes que la terreur avoit dispersés, les forma à la discipline, et, à leur tête, battit les barbares en plusieurs rencontres. On lui offrit la couronne, il la refusa et se contenta du titre de général, qu'il porta glorieusement pendant deux années. Un nouvel essaim de Gaulois vint renforcer les premiers. *Sosthène* et sa petite armée furent accablés par le nombre. Ces deux invasions achevèrent de ruiner la Macédoine, les Gaulois l'abandonnèrent pour aller promener leurs fureurs en Grèce.

Ce royaume, dans le mauvais état où il se trouvoit, n'en excita pas moins l'avidité des trois concurrents, *Antigone Gonatus*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fils de *Démétrius*; *Antiochus Soter*, fils de *Séleucus*: les deux pères avoient porté la couronne de Macédoine; et *Pyrrhus*, troisième prétendant, revenu de son expédition d'Italie. Aidés tant de leurs propres troupes que de troupes mercenaires, ils se disputèrent les débris de ce royaume dévasté. *Pyrrhus*, digne par ses idées chevaleresques, de commander aux Gaulois, dont un grand nombre s'étoient rangés sous ses

Antigone.

étendards, offrit le combat en champ clos à *Antigone*. Celui-ci répondit : « Si *Pyrrhus* est fatigué de la vie, il trouve « vera mille manières des'en délivrer ». En effet, il fut tué à Argos, de la main d'une femme qui lui jeta une tuile sur la tête. *Antigone*, devenue seul maître de la Macedoine, se défit insensiblement du reste des Gaulois qui l'infestoient encore, et commença un règne qui auroit dû plaire aux Macédoniens, par sa douceur et sa justice; mais ils se laissèrent éblouir par la valeur brillante d'*Alexandre*, fils de *Pyrrhus*, qui vint, les armes à la main, revendiquer les droits de son père. Les Macédoniens passèrent presque tous de son côté. *Antigone* abandonna ce peuple ingrat, et se retira dans ses états de Grèce. Mais *Démétrius*, son fils, se soutint dans un coin du royaume. Ses exploits attirèrent l'attention des Macédoniens : toujours épris de la bravoure, ils retournèrent à *Démétrius*. Il vainquit, et rappela son père *Antigone*. Petit-fils d'*Antigone*, tué à la bataille d'Ipsus, fils de *Démétrius*, mort prisonnier, ce prince n'oubliait pas les vicissitudes de la fortune, qu'il éprouva lui-même si souvent. Quand *Pyrrhus* fut tué, le fils d'*Antigone*, dans les transports du premier moment de la

victoire lui présenta la tête du roi d'Épire. Le roi de Macédoine détourna les yeux avec horreur. « Malheureux, dit-il à son fils, avez-vous pu croire qu'un prince, dont le grand-père a été tué de la même manière, dont le père est mort dans les fers, goûteroit du plaisir au spectacle que vous me présentez » ? Il reçut avec beaucoup de bonté le fils de *Pyrrhus*, que le sien lui amena. Mais le voyant couvert d'un mauvais habit, il dit à son fils qui lui recommandoit le jeune prince : « Votre conduite me plaît plus que celle que vous avez tenue après le combat : mais vous n'en faites pas encore assez ; car l'habit qui le couvre, n'est propre qu'à déshonorer votre victoire ».

*Démétrius II*, fils et successeur d'*Antigone*, fut assez heureux pour se trouver dans une situation à imiter plutôt les vertus douces de son père que ses talents militaires. Son règne fut tranquille, mais très-court. Sa mort excita des regrets. Ils auroient été plus vifs sans les belles qualités d'*Antigone Doson*, son frère, qui le remplaça d'abord comme tuteur d'un très-jeune fils nommé *Philippe*, que son frère laissoit, ensuite comme roi, lorsqu'il eut épousé la veuve. Les soins qu'il donna à l'éducation de son neveu, la tendresse qu'il lui mar-

Démétrius II

Ap. D. 2736

Av. J. C. 242

Antigone

Doson.

Ap. D. 2762

Av. J. C. 236

qua toujours , prouve que s'il prit la couronne , ce n'étoit pas pour l'enlever, mais pour la lui rendre plus brillante. La Macédoine prospéra sous son gouvernement. Il étoit aussi bon guerrier qu'habile politique. *Antigone* avoit l'art de contenter les hommes avec des promesses , comme il paroît par son surnom *Doson* , c'est-à-dire , *qui donnera*. Il mourut d'un crachement de sang , causé par un effort qu'il fit lorsqu'il encourageoit ses soldats dans une bataille. Avant de rendre le dernier soupir , il supplia l'armée de garder une fidélité constante à *Philippe*, son neveu et son pupille , qui alloit monter sur le trône , dans un âge très-peu avancé.

*Philippe.* *Philippe*, ainsi que son prédécesseur, *Ap. D. 277* étoit brave , éloquent , versé dans toutes *Av. J.C. 220* les connoissances nécessaires à un roi , mais il fut ombrageux et cruel ; deux défauts qui furent cause des malheurs qui empoisonnèrent sa vie et déshonorèrent son règne. Il tenta avant d'être parvenu à un âge mur , une découverte peut-être la plus difficile de toutes , surtout pour un roi ; savoir , de discerner les faux amis des véritables. Piqué de ne pouvoir se satisfaire , il trancha la difficulté , en faisant mourir indistinctement ceux de ses courtisans avec les-

quels il avoit eu quelque liaison intime. Ce prince se rendit aussi coupable de la mort d'*Aratus*, cet estimable chef des Achéens, qu'il fit empoisonner. Un breuvage administré, par les ordres de *Philippe*, au fils d'*Aratus*, lui fit perdre la raison. Tel fut le père de *Démétrius* et de *Persée*; célèbres, le premier par son attachement, le second par son antipathie pour les Romains.

Ces républicains avoient déjà porté leurs armes en Grèce. Ils y mettoient en usage cette politique astucieuse, qui les rendit enfin maîtres du monde. Elle consistoit à secourir les foibles contre les forts. Quand ils avoient abattu la puissance d'un roi, lui avoient enlevé quelques contrées, et une partie de ses moyens d'agression ou de résistance, pour consumer ses forces, sous prétexte de dédommagement, ils lui donnoient un autre pays à soumettre. Ainsi après avoir forcé *Philippe* à leur livrer ses vaisseaux, après lui avoir interdit des conquêtes commencées, ou près d'être terminées, ils lui permirent d'attaquer les *Thraces*, qu'ils savoient difficiles à vaincre. Une de leurs ruses étoit encore de demander en ôtage les enfans des souverains et des grands, afin de les élever dans leurs principes, et de leur

inspirer de l'admiration pour la république. Ce dernier genre d'adresse fut aussi employé contre *Philippe*. Les Romains exigèrent son fils *Démétrius* en ôtage, et renvoyèrent le jeune prince pénétré d'estime pour eux, et d'une affection qui ne devoit pas plaire au roi de Macédoine, traité par les Romains avec des manières impérieuses.

*Démétrius* avoit un frère aîné, nommé *Persée*, né d'une concubine. Le vice de sa naissance ne lui ôtoit ni le desir ni l'espérance de parvenir au trône. *Démétrius* s'efforçoit en toute occasion d'amortir le ressentiment de son père contre les Romains. Il le prenoit par son intérêt, lui remontrant la grande puissance des républicains, comparée à la sienne, et les dangers qu'il couroit à leur résister; qu'il vaudroit bien mieux chercher à les gagner par des procédés francs, que de vouloir les tromper par des finesses qu'ils découvroient tôt ou tard. *Philippe* sentoit la solidité de ce raisonnement, mais il ne l'écoutoit pas sans dépit; et ce dépit le portoit souvent à croire que son fils insistoit moins pour l'avantage de son père que par un penchant secret de préférence pour les Romains. *Persée* ne manquoit pas de fortifier les soupçons de cette nature,

et quelque tendresse que *Philippe* eût pour *Démétrius*, prince orné de toutes les vertus, insinuant, gai et caressant, il y avoit des momens où l'identité de sentiment donnoit de l'ascendant à *Persée*, d'un naturel sombre, artificieux et malin.

Il se présenta une occasion de reconnoître ces deux caractères. *Philippe* voulut amuser sa cour du spectacle d'une espèce de tournois. Les deux princes furent mis à la tête des deux partis, composés chacun de leurs amis. Mais bientôt de simulé qu'il devoit être, le combat devint sérieux. Il fallut toute l'autorité du roi pour le faire cesser. Les deux frères traitèrent ensuite chacun leurs champions. Des partisans de *Persée* se glissèrent dans la salle du festin de *Démétrius*. Les convives les regardant comme des espions, les chassèrent. *Démétrius* témoigna à ses courtisans du mécontentement de l'affront qu'ils venoient de faire à son frère, et par forme de réparation, il proposa d'aller amicalement le surprendre à table, persuadé que cette marque de confiance l'appaiseroit. C'étoit une imprudence : ses amis s'efforcèrent de la lui faire sentir. Ceux surtout qui avoient chassé les espions vrais ou prétendus,

refusoient des'exposer. *Démétrius* l'exigea ; mais il ne s'opposa pas à la précaution qu'ils prirent de mettre des poignards sous leurs robes , pour se défendre en cas d'attaque. Soit que *Persée* éprouvât une véritable crainte , soit qu'il imaginât tout d'un coup de profiter de l'occasion pour rendre son frère odieux , quand il vit approcher la troupe , il fit fermer la porte et cria à *l'assassin*. Le roi dont chaque parti réclama le jugement, blâma l'imprudence de *Démétrius*, mais condamna les soupçons odieux que *Persée* avoit conçus ; quant à l'affaire du tournois , savoir quel parti avoit commencé à faire d'une fête un carnage , il ne voulut rien décider , se contenta de recommander l'union et de défendre, d'un ton absolu , qu'on troublât jamais sa tranquillité par de pareilles scènes.

Mais s'il resta à ce malheureux prince quelque doute sur le choix du coupable , les ressorts qu'on fit jouer le tirèrent bientôt d'incertitude. *Philippe* venoit de recevoir de la part des Romains , une espèce d'outrage auquel il fut très-sensible ; il s'atira par sa faute ce nouveau désagrément. Il tenoit une garnison macédonienne dans *Maronée* , ville maritime de Thrace. Le sénat , sur la réqui-



ius l'exi-  
à la pré-  
entre des  
pour se dé-  
que *Per-*  
ante, soit  
de profiter  
on frère  
rocher la  
e et cria à  
le parti ré-  
prudence  
a les soup-  
t conçus ;  
savoir quel  
d'une fête  
n décider,  
l'union et  
olu, qu'on  
ité par de  
eux prince  
du coup-  
r le tirèrent  
pe venoit de  
mains, une  
ut très-sen-  
ce nouveau  
arnison ma-  
ville mari-  
ur la réqui-

sition des habitans, lui ordonne de la  
retirer : après bien des tergiversations,  
il obéit ; mais il prend ses mesures de  
manière qu'en même temps que la gar-  
nison sort de Maronée, des Thraces  
apostés y entrent, pillent, saccagent la  
ville, où ils exercent les plus horribles  
cruautés. Cette conduite perfide ne fut  
pas ignorée à Rome, *Philippe* reçut  
ordre de justifier sa conduite devant le  
sénat, et d'envoyer le commandant de  
la garnison, pour en tirer la vérité.  
*Philippe* le fit partir et empoisonner en  
route. Comme il ne se trouvoit pas en  
état de résister aux forces qu'on pré-  
paroit, il chargea *Démétrius* de conju-  
rer l'orage. Le jeune prince arrivé à  
Rome, fut étonné et déconcerté des  
preuves accumulées contre son père. Il  
tâcha de le justifier. On voulut bien ad-  
mettre ses raisons ; mais dans la lettre  
que le sénat écrivit au père, il lui manda  
expressément que ces excuses n'avoient  
été regardées comme valables, qu'en  
considération de son fils.

Cette restriction déplut à *Philippe*.  
Il en tira de fâcheux indices contre la  
fidélité de *Démétrius* ; il le crut d'in-  
telligence avec les Romains, pour se  
soutenir contre lui, et peut-être usur-  
per le trône. *Persée* fortifia ces soup-

cons par de fausses lettres qu'il fit venir de Rome, dans lesquelles les prétendus projets de son frère étoient présentés avec tant de vraisemblance, que le roi y fut trompé. Il donna ordre d'arrêter son fils, ce fut un nommé *Didas* qu'il en chargea. Cet homme étoit partisan secret de *Persée*. Il mit dans l'exécution un air de regret, et marqua tant d'égards pour son prisonnier, que le jeune prince prit confiance en lui. Il lui avoua que s'il pouvoit obtenir sa liberté, son dessein étoit de se sauver à Rome, pour éviter les effets de la mauvaise volonté de son frère. *Didas* le fit savoir au roi, qui lui ordonna d'empoisonner son prisonnier, mais discrètement, de peur que les Macédoniens et les Romains dont il étoit également estimé et aimé, ne vissent à soupçonner ce crime. *Didas* mêla du poison dans les alimens du prince: mais voyant que l'effet se faisoit trop attendre, et que les douleurs violentes qui agitoient *Démétrius*, commençoient à faire naître des doutes, il le fit étouffer.

Aussitôt que *Démétrius* eût rendu le dernier soupir, *Persée* changea de conduite. Il ne se mit plus en peine de faire comme auparavant la cour à son père, et laissa éclater sa joie de

la mort de son rival. *Philippe* en conçut le plus vif chagrin, et commença à soupçonner qu'on l'avoit trompé. Il chercha à s'éclaircir, et s'adressa à un de ses parens nommé *Antigone*, dont la probité étoit connue. *Antigone* dit franchement au roi qu'il croyoit *Démétrius* innocent, et le mit sur la voie pour en découvrir davantage. Il fut prouvé que les lettres écrites à Rome sous le nom de *Démétrius*, pour s'y procurer un asile, étoient supposées. Le faussaire même convint de son crime : son aveu soutenu par d'autres, jeta le roi dans un désespoir mortel. Les coupables qu'on put saisir furent condamnés à mort. *Persée* se sauva, et établit sa résidence sur la frontière, où il espéroit voir bientôt paroître le moment qui le rendroit maître de la couronne. Il n'attendit pas long-temps. *Philippe* dévoré de remords, termina dans un repentir douloureux une vie que son caractère ombrageux avoit rendue malheureuse pour lui et pour les autres.

Dans sa dernière maladie, il révéla la conduite infame de *Persée* à l'égard de son frère, et recommanda à ses sujets de reconnoître pour roi *Antigone*, fils de *Démétrius*; mais *Persée* avoit pris ses mesures. Il fut instruit à

*Persée.*

Ap. D. 2821

Av. J. C. 177

temps de la mort de son père, arriva à la tête d'un corps de troupes, s'empara du trône, et fit mourir *Antigone*. La suite de son règne répondit parfaitement à ce commencement. Il seroit difficile de trouver dans l'histoire un homme qui ait commis le meurtre avec moins de scrupule, et qui ait foulé plus cruellement aux pieds tous les sentimens de la nature. Le lecteur s'attend à voir *Persée*, aussitôt qu'il est assis sur le trône, aux prises avec les Romains. Il est certain que ces républicains le traitèrent avec une hauteur dédaigneuse. *Philippe* s'étoit engagé avec eux par un traité, à ne point faire la guerre sans leur permission. Ils étendirent cette clause jusqu'à prétendre que *Persée* n'avoit pas le droit d'armer contre ses sujets rebelles, sans leur approbation. En général ils agirent contre lui, comme on fait avec un homme qu'on veut irriter. Toutes ses actions leur étoient suspectes. S'il avoit des différends avec ses voisins, ils lui reprochoient de montrer un caractère inquiet et ennemi de la paix. S'il vivoit avec eux en bonne intelligence, ils l'accusoient de vouloir augmenter sa puissance par des alliances secrètes, afin de se mettre en état de leur faire la guerre.

Cette dernière imputation n'étoit pas sans fondement. Les Grecs opprimés par la puissance Romaine , s'ils en avoient cru *Persée* , auroient chassé les armées de cette république ambitieuse , qui mettoit au nombre de ses amis, seulement les peuples qui se soumettoient entièrement à sa volonté. *Persée* à force de remontrances, souleva quelques états de la Grèce contre les Romains, forma des alliances avec des rois voisins, fit la paix avec les Thraces, à condition qu'ils lui fourniroient des troupes , accumula une prodigieuse somme d'argent, acheta des vivres pour plusieurs années, et leva une forte armée. *Eumène*, roi de Pergame, jaloux du crédit que ces préparatifs donnoient à *Persée* chez les Grecs , le dénonça au sénat. Le roi de Macédoine envoya contre le dénonciateur des assassins qui l'attendirent dans un chemin creux, et l'accablèrent d'une grêle de pierres. Ils crurent l'avoir tué ; mais *Eumène* échappé à ce danger, guérit de ses blessures, et peu de temps après acquit des preuves que *Persée* étoit l'auteur de l'entreprise formée contre sa vie. Les recherches d'*Eumène* donnèrent encore lieu à une autre découverte ; savoir que *Persée* avoit chargé un homme d'aller à Rome em-

poisonner les sénateurs qui se montreroient le plus contraires à ses intérêts.

Les hostilités suivirent de près les provocations respectives. Les Romains furent défaits dans une première bataille, mais *Persée* ne sut pas profiter de la victoire ; la guerre traîna en longueur, mêlée d'événemens peu décisifs. Dans une de ces alternatives, il craignit qu'une grosse somme d'argent qu'il avoit destinée à bâtir une flotte dans le port de Tessalonique ne fût prise par les Romains. Il envoya ordre à deux de ses généraux, *Andronic* et *Nicias*, qui commandoient, de brûler l'un l'arsenal, l'autre les matériaux de la flotte, et de jeter l'argent dans la mer. Le dernier obéit ; *Andronic* crut devoir différer, il se trouva qu'il avoit eu raison. Le général Romain n'avança pas. *Persée* remis de sa frayeur, fit venir des plongeurs, pour recouvrer ses trésors, et immédiatement après, pour récompenser *Andronic* de sa sagesse, *Nicias* de son obéissance et les plongeurs de leur peine, il les fit tous tuer.

A côté de ces actes de cruautés, on peut mettre deux insignes fourberies, auxquelles certains politiques pourront applaudir. *Eumène*, roi de Pergame, jouissoit d'une grande considération au

près des Romains, et par-là d'un grand crédit dans la Grèce. *Persée* imagina de lui enlever l'une et l'autre, par une feinte négociation de neutralité, qui choqueroit la fierté de la république, et la refroidiroit à l'égard d'*Eumène*. Il lui fit donc proposer une somme d'argent considérable, s'il vouloit rester neutre dans la guerre actuelle entre les Romains et les Macédoniens. *Eumène* donna dans le piège, et quand *Persée* eut assez de preuves pour compromettre le roi de Pergame, il en donna connoissance aux Romains, lui enleva ainsi leur amitié, et garda son argent. Il eut recours à la même fourberie, à l'égard de *Gentius*, roi d'Illyrie. Celui-ci étoit neutre, mais il s'agissoit de le faire déclarer contre les Romains, pour opérer une diversion. *Persée* met selon son ordinaire ses trésors en avant, bien déterminé à ne point les lâcher. Il stipule avec *Gentius*, qu'après avoir reçu la somme convenue, il rompra ouvertement avec les Romains, et lui envoie dix talens comme arrhes de la totalité, montre à ses ambassadeurs des caisses scellées à l'adresse de *Gentius*, qu'il dit contenir le reste, et les fait partir avec eux; mais il donne ordre aux conducteurs d'aller lentement. *Gen-*

*tius* ayant reçu les arrhes , sachant que le reste approchoit de ses frontières , rompt brusquement avec les Romains , et fait arrêter leurs ambassadeurs. *Persée* sûr qu'après cette violation du droit des gens , le roi d'Illyrie est engagé sans pouvoir reculer , fait revenir ses caisses , et se procure ainsi , presque sans bourse délier , une diversion avantageuse.

Défaite de  
*Persée*.

Ap. D 2832

Av. J. C. 166

On voit que les Romains avoient affaire à un ennemi fécond en ressources , et qu'il méritoit toute leur attention. Aussi envoyèrent-ils contre lui le plus habile de leurs généraux , le célèbre *Paul Emile*. Sous ses ordres , une opération bien combinée décida du sort de *Persée* et de la Macédoine. Ce prince couvroit son royaume par une bonne armée rattachée derrière le mont Olympe. Les Romains ne pouvoient l'attaquer qu'en se fortifiant sur cette montagne. On croyoit qu'il étoit impossible d'y subsister faute d'eau. *Paul Emile* pensa qu'abondante en herbe et ornée de beaux arbres , elle devoit nécessairement renfermer des sources dans son sein , il y mène son armée , et fait creuser des puits qui donnèrent de l'eau en abondance : il envoya en même temps par un détour un corps de troupes qui surprit les Macédoniens



et les contraignit d'abandonner leurs retranchemens. *Paul Emile* descendit dans la plaine, et tout se disposa à une bataille générale.

L'armée Macédonienne étonnoit par l'ordre de sa disposition. Les Thraces, les mercenaires et les auxiliaires formoient autant de corps de troupes choisies, mais la phalange étoit le corps le plus remarquable. La beauté des hommes dont elle étoit composée, la richesse de leurs habits qui étoient tous d'écarlate, et l'éclat brillant de leurs armes, offroit un coup-d'œil imposant. Il ne manquoit à cette armée qu'un bon général. On ne sait qui la commandoit, si *Persée* resta dans *Pidna* d'où l'on pouvoit combattre, ou s'il se trouva à la bataille. La plus commune opinion, est qu'il avoit été frappé la veille par un cheval, que malgré la douleur de sa blessure, il se mit à la tête de ses troupes, qu'il fut même blessé légèrement; mais on s'accorde généralement à dire qu'il fut le premier à fuir, qu'il plia son manteau de pourpre sur l'arçon de sa selle, et qu'il quitta son diadème pour n'être pas reconnu. Il courut jusqu'à *Pella*, sa capitale, où il entra vers le milieu de la nuit, peu accompagné, parce que la plus grande partie des

seigneurs de sa cour, sachant qu'il ne se faisoit aucun scrupule de punir les autres des fautes qu'il avoit commises, aimèrent mieux tomber entre les mains des Romains que de le suivre. Ils durent se féliciter de leur prudence, lorsqu'ils apprirent que deux serviteurs-fidèles ayant voulu lui donner des conseils sur les circonstances, le roi entra contre eux dans une telle fureur, qu'il les tua de sa propre main. Tout le monde alors l'abandonna, il ne lui resta qu'un corps de Crétois. Ils demeurèrent moins par attachement pour sa personne, que dans l'espérance de partager ses trésors, dont ce malheureux se fit suivre, et sur lesquels il avoit sans cesse les yeux attachés. De villes en villes, *Persée* se retira dans l'île de Samothrace où il y avoit un temple très-respecté, dédié à *Castor* et *Pollux*.

Il y fut suivi par *Evandre*, un de ceux dont *Persée* s'étoit servi au commencement de son règne, pour faire lapider *Eumène*, roi de Pergame. Lui et son maître trembloient que les Romains ne respectassent pas leur asile. Les habitans d'Halicarnasse se voyant environnés de flottes et d'armées romaines, n'étoient pas moins inquiets sur la conservation de leurs privilèges. Pen-

dant qu'ils en conféroient sur la place, un jeune Romain se glisse dans l'assemblée, et leur demande d'un air ingénu, « est-il vrai que l'île de Samothrace est » une île sacrée? sans doute, s'écrièrent » tous ensemble les assistans. Mais, con- » tinue le jeune homme, croyez-vous » qu'elle seroit souillée, si elle seroit » d'asile à un infâme assassin? tous en » conviennent. Eh bien, ajouta-t-il, » dans votre temple se trouve actuelle- » ment, avec *Persée, Evandre* », dont il raconte l'histoire. On frémit à ce récit, et il est sur-le-champ décidé qu'*Evandre* sortira de l'asile, ou viendra se justifier. *Persée* est fort embarrassé de cette résolution. Permettre à *Evandre* d'aller se justifier? il ne le pourra qu'en l'accusant lui-même. Le roi lui conseille amicalement de se tuer plutôt. *Evandre* ne goûte pas la proposition. Mais feignant d'y consentir, il dit qu'il aime mieux prendre du poison, que de périr par le fer. *Persée* se doute qu'il ne choisit le poison que pour gagner du temps et peut-être le charger. Il prend le moyen le plus expéditif, et le fait tuer par ses serviteurs.

Cette atrocité fait fuir tous ceux qui pouvoient lui être utiles. *Persée*, ne se trouve plus entouré que de misérables

propres seulement à le trahir. A leur instigation, il fait marché avec un Crétois, capitaine de vaisseau, qui se charge de le passer en Crète avec sa famille et ses trésors. *Persée* envoie le soir au vaisseau ce qu'il a de plus précieux. Lui-même se rend sur le bord de la mer, à l'heure convenue, vers le milieu de la nuit; mais le Crétois étoit parti. Le malheureux monarque se cache dans un petit bois, d'où il envoie dire à *Paul Emile*, qu'il se rend à lui.

Le consul le reçut sous son pavillon ouvert, entouré de licteurs, et de tous les attributs de la grandeur romaine. Le prince parut en habit de deuil, comme accablé de son malheur. Après quelques reproches assez modérés sur sa conduite, à l'égard de la république, « le peuple romain, lui dit *Emile*, n'est » pas moins célèbre par sa clémence » que par sa valeur. Espérez, Prince, » et soyez assuré qu'il ne sera pas moins » généreux envers vous, qu'il l'a été » envers plusieurs princes soumis à sa » domination ». Ces paroles consolantes il les dit à *Persée* en grec, et se tournant vers les Romains, il leur parla ainsi dans sa langue naturelle : « Jeunes Ro- » mains, vous voyez quelle est l'instabi- » lité des choses humaines, profitez de

» la leçon que vous donne un exemple  
 » si frappant. Apprenez que la prospérité  
 » ne peut jamais s'affermir par la fierté  
 » ou par la violence, et souvenez-vous  
 » que notre sort pouvant changer d'un  
 » moment à l'autre, on ne doit jamais  
 » compter sur le bonheur présent. Le  
 » vrai courage est celui qui ne s'élève  
 » pas dans la fortune, et ne se laisse pas  
 » abattre dans l'adversité ».

La suite ne répondit point aux espé-  
 rances que le consul avoit données.  
*Persée* sut qu'on le destinoit à orner le  
 triomphe de son vainqueur. Il l'envoya  
 supplier de lui épargner la honte d'être  
 donné en spectacle aux Romains. « La  
 » grâce qu'il demande, répondit froide-  
 » ment *Paul Emile*, est en son pouvoir,  
 » il ne tient qu'à lui de se la procurer ».  
 C'est-à-dire qu'il étoit le maître de se  
 donner la mort. Grande indulgence,  
 après la promesse d'un bon traitement,  
 qu'on lui avoit faite ! il fut donc traîné  
 en triomphe avec deux de ses fils,  
*Alexandre* et *Philippe*, et sa fille en  
 bas âge, accompagnés des officiers de  
 leurs maisons. Tous avoient les yeux bai-  
 gnés de larmes, ils saluoient le peuple  
 en suppliant, et apprenoient à leurs  
 jeunes princes à lui tendre aussi leurs  
 mains innocentes. Le roi de Macédoine,

couvert d'un habit de deuil, marchoit seul après eux, suivi d'un grand nombre de Macédoniens, portant dans leur contenance tous les signes de la douleur et du désespoir; outre les trésors de *Persée* et les riches déponilles des soldats, on vit celle de tout le monde, puisque les rois d'Asie ayant souvent pillé la Grèce, avoient transporté chez eux les plus beaux ouvrages de l'industrie, et les monumens des arts les plus estimés. Ils furent envoyés par *Alexandre* en Macédoine, et *Paul Emile* à son tour enleva de toutes les villes, ce qu'elles avoient de plus précieux pour enrichir Rome. La somme d'argent qu'il mit dans le trésor de la république, étoit si considérable, qu'elle dispensa de la nécessité de mettre aucun impôt sur le peuple romain, pendant beaucoup d'années.

Après le triomphe, *Persée* fut jeté dans un cachot infect, avec les plus vils scélérats destinés au supplice. On passa plusieurs jours sans lui donner aucune nourriture. Il en demanda par grâce à ses compagnons de misère, qui voulurent bien partager leur portion avec lui. Ils lui offrirent une corde et une épée; mais il ne voulut pas s'en servir. Des historiens disent qu'il mourut dans cette prison, d'autres qu'il fut

transféré dans une maison commode, qu'il y vécut deux ans, mais que sa mauvaise humeur le rendant insupportable à ses gardes, ils se relayèrent pour l'empêcher de dormir, et le firent mourir d'insomnie. Ses deux fils et sa fille qui l'accompagnoient au triomphe, étoient en bas âge. *Philippe* et la petite princesse moururent, *Alexandre* fut mis en apprentissage chez un charpentier. Il s'appliqua dans la suite à l'écriture, et fut clerc ou secrétaire du sénat. Dans le même temps *Gentius*, roi d'Illyrie, sa femme et ses enfans étoient aussi prisonniers à Rome, mais traités avec moins de dureté. Enfin les villes d'Italie et de Grèce, soumises aux Romains, virent arriver chez elles les principales familles macédoniennes, qui eurent ordre de quitter leur pays, sans qu'on sache si les revenus des biens qu'on leur enlevoit, leur furent conservés.

Quant à la Macédoine elle-même, *Paul Emile* la déclara libre. Et voici en quoi consistoit cette liberté. Il divisa le royaume en quatre gouvernemens, défendit sous de rigoureuses peines aux habitans d'un gouvernement d'avoir le moindre commerce avec les habitans d'un autre, leur donna de nouvelles lois, enleva les richesses les plus précieuses

ses, imposa l'obligation aux grands, aussitôt qu'ils acquerroient l'âge de quinze ans, de quitter leur patrie, et défendit le travail des mines les plus riches. De deux cents talens que les Macédoniens payoient aux rois, le consul romain n'en exigea que cent pour la république; mais les deux cents se consommoient dans le royaume, et par conséquent en vivifioient le commerce, les cent au contraire s'exportoient, tous les ans, en pure perte pour les Macédoniens. Voilà la liberté que le vainqueur leur donna.

Après *Paul Emile*, le sénat envoya des commissaires chargés de donner une forme à cette république composée de parties incohérentes; car les villes se gouvernoient sans liaisons entre elles, non plus que les quatre gouvernemens. Les garnisons que les Romains avoient laissées à titre de protection, sans aucun droit en apparence sur le gouvernement civil, influoient ou par force ou par persuasion dans l'élection des magistrats ou autres officiers civils. Ce n'étoient pas les plus honnêtes et les plus capables qu'ils faisoient choisir, mais ceux qui se montroient les plus dévoués aux Romains. La masse de la nation réellement asservie sous une ombre de liberté, tourmentée par le souvenir de



son ancienne grandeur, soupiroit après le moment de se revoir dans l'indépendance, et il n'y avoit que le gouvernement monarchique administré avec sagesse, qui pût lui plaire.

Dans ces dispositions, elle vit avec plaisir paroître sur la scène un prétendant au trône. Il se disoit fils de *Persée*, il publioit que le prince l'avoit eu d'une concubine nommée *Cyrthèsa*, et l'avoit fait élever en secret, afin qui restât un rejeton de la famille royale, s'il échouoit dans la guerre contre les Romains. Ce prétendu prince portoit le nom d'*Andriscus*, et quand il se montra il prit le nom de *Philippe*. Il est également connu sous l'un et sous l'autre de ces noms. Sa première tentative ne fut pas heureuse. Il se retira en Syrie chez *Démétrius Soter*, qui avoit épousé une sœur de *Persée*. Vraisemblablement ce prince ne fut pas content des preuves de sa naissance, puisqu'il le livra aux Romains, pour ne pas s'attirer leur inimitié. Ceux-ci, soit mépris, soit indifférence, le gardèrent négligemment. *Andriscus* se sauva en Thrace, et ramassa quelques troupes, entra en Macédoine, où son armée se grossit, et conquit le royaume en aussi peu de temps que *Paul Émile* avoit mis à le soumettre. Sa principale qualité

étoit la bravoure, vertu qui plaisoit singulièrement aux Macédoniens. D'ailleurs, il avoit tous les vices de *Persée*, cruauté, avarice, orgueil dans la prospérité, bassesse dans l'infortune.

Comme lui, après avoir obtenu des avantages, il eut l'imprudence d'exposer sa couronne au hasard d'une bataille générale. Il la perdit, fut pris, et orna le triomphe de *Cécilius-Métellus*, son vainqueur. L'opinion la plus probable sur ce *faux Philippe*, comme l'appeloient les Romains, le range avec les imposteurs. L'abandon de *Démétrius Soter* qui auroit été son oncle, le parti qu'il prit de le livrer aux Romains, paroît une preuve concluante contre lui. Deux autres prétendants lui succédèrent, furent également vaincus, et périrent. Ce royaume fut réduit en province romaine, et les Macédoniens furent plus heureux dans cet état, que lorsqu'ils étoit les alliés de cette république.

## L'ASIE APRÈS ALEXANDRE.

*Sous les Séleucides, on l'a nommée Syro - Médie.*

Les Séleucides furent les rois successeurs d'*Alexandre* dans la Syrie et la Haute-Asie ; ils ont été ainsi appelés de *Séleucus* qui fonda cet empire, appelé *Syro-Macédonien*. Il étoit fils d'*Antiochus*, un des principaux capitaines de *Philippe*, père d'*Alexandre*. Il suivit ce monarque dans ses conquêtes d'Asie, et reçut le commandement en chef des éléphants, charge considérable dans l'armée macédonienne. Après la mort d'*Alexandre*, il fut nommé par les protecteurs, général de la cavalerie, ensuite gouverneur de Babylone. Dans cette place, il conçut le projet de se déclarer souverain, comme les autres capitaines d'*Alexandre*. *Séleucus* y travailloit adroitement, en se ménageant entre les rivaux acharnés l'un contre l'autre. *Antigone*, comme on l'a dit, découvrit la ruse de ce rival, et voulut le faire arrêter. *Séleucus* se sauva en Egypte, d'où il revint avec une petite armée, et rentra dans Babylone. De ce centre, il s'étendit

L'Asie après  
Alexandre.  
Sous les Sé-  
leucides,  
nommée Sy-  
ro-Médie.

Ap. D. 2527.

Av. J. C. 411.

dans la Médie; mais pendant qu'il s'occupoit de conquêtes, *Démétrius*, fils d'*Antigone*, lui reprit Babylone et la pilla avec inhumanité. Les excès commis par ce prince, firent regretter aux Babyloniens *Séleucus* qui les avoit toujours traités avec douceur. Ils le rappellèrent. Il en repartit encore pour étendre ses possessions outre la Médie, la Bactriane, l'Hircanie et toutes les provinces envahies autrefois par *Alexandre*. Ces nombreuses conquêtes lui firent donner le surnom de *Nicanor*, c'est-à-dire *Vainqueur*. Il y ajouta le titre de roi de Babylone et de Médie. La journée d'Ipsus, où *Antigone* fut tué, consolida pour toujours son empire.

On compte seize grandes villes bâties par ce prince. Les plus considérables sont Antioche sur l'Oronte, Séleucie, Apamée, Laodicée, ainsi appelées des noms de sa femme et de ses enfans. D'autres villes moins importantes reçurent aussi le nom d'autres personnes qui lui étoient chères: attention qui marque que ce prince se complaisoit dans sa tendresse, et desiroit en perpétuer le souvenir. Il fixa sa demeure dans Antioche sur l'Oronte. L'exhaussement du lit de l'Euphrate, avoit occasionné l'épanchement de ses eaux dans les plaines de

Babylone. Elles y formèrent des marais qui rendirent la ville inhabitable : il n'en resta bientôt plus que les murs. Dans le quatrième siècle de notre ère, ils servoient de clôture à un parc, où l'on gardoit des bêtes sauvages. Maintenant, à peine on peut en distinguer les vestiges. On dispute même sur la place où Babylone a existé.

*Séleucus* avoit un fils nommé *Antiochus* qu'il aimoit tendrement. Ce prince fut attaqué d'une maladie de langueur, dont la cause étoit ignorée. *Erasisthrate*, son médecin, qui s'étoit attaché à connoître les maladies de l'âme, talent plus nécessaire à un médecin qu'on ne pense, découvrit que celle d'*Antiochus* venoit d'une passion, que cette passion étoit de l'amour, que cet amour regardoit *Stratonice*, sa belle-mère, la plus belle femme de son temps. Il en tira l'aveu du malade, qui lui dit en même-temps que tous ses efforts se trouvant inutiles pour se guérir de son amour, il étoit déterminé à mourir. Fort de cette découverte, *Erasisthrate* va trouver le roi, et lui dit que le mal de son fils n'est que de l'amour; mais que cette passion est sans remède, parce qu'il lui est également impossible de jouir de l'objet aimé, et de vivre sans lui. « Com-

*Antiochus.*  
*Stratonice.*

« ment, impossible de posséder l'objet  
 « aimé, répond le roi: eh! quel est-il  
 « donc! C'est ma femme, répond *Era-*  
 « *sisthrate*, et certes je ne suis pas dis-  
 « posé à la lui céder. Quoi! réplique  
 « *Séleucus*, vous, mon cher *Erasis-*  
 « *thrate*, vous verrez périr un fils, mon  
 « unique espérance, en lui refusant  
 « votre femme? Quel attachement avez-  
 « vous donc pour moi? — Mais, répon-  
 « dit le médecin, supposez que le prince  
 « aimât passionnément *Stratonice*, re-  
 « nonceriez-vous à elle, et prendriez-  
 « vous pour vous-même le conseil que  
 « vous me donnez? — O dieux, s'écrie  
 « le père, que ne puis-je acheter la vie  
 « de mon fils par le sacrifice de *Strato-*  
 « *nice*, je la céderois aussitôt, et tout  
 « mon empire, pour sauver une vie qui  
 « n'est si chère»? *Erasisthrate* le prend  
 alors par ses paroles. « *Antiochus*, lui  
 « dit-il, ne peut avoir d'autre sauveur  
 « que vous; car c'est *Stratonice* qu'il  
 « aime. » *Séleucus* n'hésita pas, il céda  
 sa femme.

Ap. D. 27 9  
 Av. J. C: 279

De trente-six capitaines qui combat-  
 tirent sous les drapeaux d'*Alexandre*,  
 il n'en restoit que deux, *Séleucus* et *Ly-*  
*simaque*. Les beaux débris qu'ils possé-  
 doient de ce vaste empire ne purent les  
 satisfaire. Ils cherchèrent à s'en arracher

des parties, qu'ils auroient dû s'abandonner réciproquement, pour passer leur vieillesse en paix. L'ambition les arma jusqu'à la fin, l'un contre l'autre. *Lysimaque* périt dans une bataille. *Séleucus* lui survécut peu, et fut assassiné par *Ptolémée Céraunus*, auquel il étoit près de faire un petit état en Macédoine. Ce monarque se distingua entre tous les rois de son siècle, non-seulement par ses vertus guerrières, mais aussi par son amour pour la justice, par sa clémence et par un profond respect pour la religion. Il aimoit les belles-lettres, et il encouragea les savans. La superbe bibliothèque que *Xerxès* avoit enlevée aux Athéniens, leur fut renvoyée par *Séleucus*. Il disoit : « Si les hommes « savoient combien sont pénibles les « devoirs de la royauté, aucun d'eux ne « seroit assez insensé pour accepter « une couronne, et ne vendroit pas « même la ramasser, quand même on « la jetteroit à ses pieds ».

Sous *Antiochus Soter*, son successeur, les Gaulois vinrent en Asie, appelés par *Nicomède*, roi de Bythinie, et s'y formèrent un état qu'on appela *Gallogrèce* ou *Galatie*. Sept cents ans après, au rapport d'un auteur contemporain, on parloit encore dans ces contrées la

*Antiochus Soter.*

*Antiochus Théos.*

Ap D. 2738

Av. J. C. 260

Invasion des Gaulois.

même langue que dans les environs de Trèves. Le roi de Syrie eut des chagrins domestiques; un de ses fils se révolta et fut puni de mort. On pense que la cause de sa rébellion fut la prédilection du père pour le fils de *Stratonice*, qu'il nomma son successeur. En montant sur le trône, celui-ci prit le nom de *Théos, Dieu*. On l'avoit donné à son père, à son grand-père, à leurs femmes; mais du moins c'étoit après leur mort. Sous lui vécut *Bérose*, historien de Babylone, qui lui dédia son ouvrage. L'amour et ses fureurs occasionnèrent la guerre entre *Antiochus* et *Ptolomée Philadelphie*, roi d'Egypte. *Magus*, roi de Cîrène et de Lybie, avoit promis au fils de l'Egyptien, *Bérénice* et ses états pour dot. Il mourut. *Apamée*, sa veuve, refusa de tenir un engagement fait malgré elle. Elle appela pour sa fille *Démétrius*, frère d'un roi de Macédoine. Ce prince, un des plus beaux hommes de son temps, plut à la veuve. Elle résolut d'en faire son époux au préjudice de *Bérénice*. Sûr du cœur de la mère, il montra peu d'égards pour la fille, encore moins pour les courtisans et les ministres. Tous résolurent de se défaire de lui. *Bérénice* conduisit elle-même les conjurés à l'appartement de sa mère. Ils



environs de  
s chagrins  
révolta et  
ne la cause  
lection du  
*Bérénice*, qu'il  
montant sur  
de *Théos*,  
son père, à  
mes; mais  
mort. Sous  
Babylone,  
L'amour et  
la guerre  
*Bérénice Phila-*  
*s*, roi de Ci-  
omis au fils  
t ses états  
e, sa veuve,  
nt fait mal-  
fille *Démé-*  
*triole*. Ce  
hommes de  
Elle résolut  
réjudice de  
la mère, il  
la fille, en-  
sans et les  
le se défaire  
le-même les  
sa mère. Ils

tuèrent *Démétrius* malgré les efforts de  
la reine, qui le couvroit de son corps,  
pour le parer des coups des assassins.  
*Bérénice* alla achever son mariage en  
Egypte. Le roi s'empara de Cirène et de  
Lybie qui avoient été promises en dot  
à son épouse. *Apamée* se retira auprès  
d'*Antiochus Théos*, qu'elle excita à ne  
point laisser entre les mains de son  
gendre, le sceptre que sa fille y avoit  
porté.

De-là une guerre furieuse, qui fut Parthes.  
suspendue, du côté d'*Antiochus*, par Ap. D. 2741  
la révolte des Parthes et des Bactriens. Av. J. C. 257

Les premiers sous la conduite d'*Ar-*  
*sace*; jeune seigneur du pays; les se-  
conds sous celle de *Théodote*, leur gou-  
verneur, pour le roi de Syrie. L'em-  
barras que lui donnèrent les rebelles,  
le força à une paix dont le sceau fut un  
mariage. Les suites lui en furent bien  
funestes. Il avoit deux enfans de *Lao-*  
*dicé* sa femme, qui étoit aussi sa sœur.  
Néanmoins il se soumit à la répudier,  
pour épouser une *Bérénice*, fille du roi  
d'Egypte, qui lui apporta de très-gran-  
des richesses en mariage. Tant que le  
père vécut, *Antiochus* eut des égards pour  
sa fille, que *Ptolémée* aimoit au point de  
lui envoyer, jusqu'à Antioche, de l'eau  
du Nil, qu'on croyoit propre à sa santé.

Malheureusement pour *Bérénice*, le père mourut deux ans après le mariage de sa fille. Aussitôt *Antiochus* la répudia, et reprit *Laodicé*. Elle revint auprès de lui avec ses enfans, *Séleucus* et *Antiochus Hiérax*, et aussi avec la ferme résolution de ne plus épouser l'inconstance de son mari. Elle en prit un moyen bien sûr, ce fut de l'empoisonner. Tout étoit prévu pour rendre son crime utile. Elle fit mettre dans le lit du défunt, un homme nommé *Artemon*, qui ressembloit parfaitement au roi, de visage et de la voix. L'imposteur recommandoit aux seigneurs qui venoient le visiter, *Laodicé* et ses enfans. Elle fit aussi faire au nom de son mari, que le peuple croyoit encore vivant, une proclamation par laquelle *Séleucus*, son fils aîné, étoit nommé successeur à la couronne.

*Bérénice* se sauva avec un fils à la mamelle, à *Daphné*, lieu de délices, situé presque aux portes d'Antioche, où se trouvoit un temple dédié à *Apollon*, qui étoit regardé comme un asile inviolable.

La cruelle *Laodicé* n'eut pas plus d'égards pour l'innocence de sa rivale, qu'elle n'avoit respecté les liens sacrés de l'hymen. Elle la fit massacrer avec son enfant. Le roi d'Egypte accouru à

*Séleucus.*

*Callinicus.*

*Antiochus.*

*Hiérax.*

*Séleucus.*

*Céraunus.*

Ap. l. 2770

Av J.C. 228

*énice*, le mariage de la réputation vint au secours de *Séleucus* et de cette ferme l'inconsolable moyen de punir. Tous les crimes utiles de ce défunt, un visage et commande de le visiter, et aussi faire le peuple proclamer, son fils à la couronne, fils à la malice, situé à l'Apollon, qui est inviolable. Pas plus d'ennemis sa rivale, liens sacrés sacrer avec elle accouru à la tête d'une armée, arriva trop tard pour empêcher le meurtre, mais assez tôt pour punir *Laodicé*, qu'il fit mourir. *Séleucus* et *Antiochus*, dignes fils de cette mégère, passèrent leur vie à se disputer le trône, où ils montèrent alternativement. Par une singularité remarquable, tous deux moururent dans les mêmes lieux. *Antiochus* en Egypte, presque sur le seuil de sa prison, d'où il s'échappoit; *Séleucus*, captif d'*Arsace*, roi de Parthes. Il fut nommé *Callinicus*, astucieux, par ironie, parce que rien ne lui réussissoit. *Antiochus*, *Hiérax*, épervier, parce que toute espèce de proie lui convenoit; *Séleucus*, fils du *Callinicus*, qui lui succéda, *Céraunus*, le foudre, ainsi nommé par anti-phrase, parce qu'il n'étoit pas moins foible d'esprit que de force de corps. Il ne régna que trois années; encore pendant ce court espace, se trouva-t-il exposé aux efforts perfides de conjurés qui pensèrent le renverser du trône. Il s'y maintint par les conseils d'*Acheus*, son cousin, fils d'*Andromaque*, frère de sa mère. Mais ce fidèle parent ne put le garantir du poison. *Acheus* punit les coupables. La couronne lui fut offerte au préjudice du trône du feu roi; mais il la refusa; et se occupa avec succès du soin de l'assurer

à *Antiochus*, âgé de quatorze ans, qu'il prit sous sa tutelle.

**Antiochus le Grand.** Ce prince a reçu dans l'histoire le surnom de *Grand*, et il peut le mériter également par ses belles actions et par ses fautes, par ses prospérités et par ses malheurs. On peut compter entre ces derniers, la confiance aveugle qu'il eut long-temps dans *Hermias*, qui avoit été ministre de son père *Céraunus*, et qu'il prit pour le sien. *Hermias* étoit obstiné, jaloux d'une faveur exclusive, impérieux, cruel ennemi de tous les talens qui pouvoient offusquer le sien, ne souffrant ni la contradiction ni la remontrance, mais habile au souverain degré, dans l'art de captiver l'esprit de son maître.

Dans les arrangemens pris au commencement du règne, *Acheus* se chargea des provinces de l'Asie mineure, *Molon* fut envoyé gouverneur en Médie, *Alexandre* en Perse, tous deux frères, et généraux habiles. *Epigène* aussi expérimenté qu'eux, homme d'ailleurs d'un sens profond et d'une probité intacte, resta auprès du jeune monarque pour commander l'armée attachée à sa personne. Ses belles qualités lui attirèrent la haine et la jalousie d'*Hermias*. On croit aussi que ce fut la hau-

teur  
pro  
d'A  
An  
lém  
rois  
bell  
d'er  
men  
son  
mia  
dign  
des  
vend  
ne d  
Cett  
nes  
mên  
ranc  
pare  
Ant  
cer  
attac  
ne d  
Ils n  
front  
Pe  
les r  
une  
cons  
en p

teur et les vexations du ministre, qui provoquèrent la révolte de *Molon* et d'*Alexandre*. Elle éclata au moment où *Antiochus* entroit en guerre contre *Ptolémée Philopater*, roi d'Égypte. Il paroissoit prudent de soumettre les rebelles, et de pacifier son royaume avant d'en attaquer un autre. C'étoit le sentiment d'*Epigène*, et parce que c'étoit son opinion, ce ne fut pas celle d'*Hermias*. Il prétendit qu'il n'étoit pas de la dignité d'*Antiochus* de se mesurer avec des révoltés, que cette tâche ne convenoit qu'à son lieutenant; que roi, il ne devoit combattre que contre des rois. Cette forfanterie l'emporta sur les bonnes raisons d'*Epigène*. Le ministre eut même l'adresse de donner à la persévérance d'*Epigène* dans son avis, une apparence de collusion avec les coupables. *Antiochus* laissant son lieutenant s'exercer contre les rebelles, alla lui-même attaquer le roi d'Égypte, mais celui-ci ne daigna lui opposer que ses lieutenans. Ils ne le laissèrent pas approcher des frontières.

Pendant cette honteuse expédition, les rebelles se fortifièrent et gagnèrent une bataille. On agita encore dans le conseil si le roi se porteroit contre eux en personne, ou s'il continueroit à

tourmenter l'Égypte. *Hermias* et *Epigène* avancèrent de nouveau dans cette discussion des avis contraires. Celui d'*Epigène* prévalut, mais *Hermias* ne tarda pas à se venger de la préférence. L'expédition inutile contre l'Égypte avoit épuisé le trésor. Quand il fallut marcher, il ne se trouva pas d'argent. Les troupes murmurèrent; le roi se trouvoit fort embarrassé. Alors *Hermias* lui offrit de payer l'armée de ses propres deniers, s'il vouloit renvoyer *Epigène*. Il colora cette insolente proposition du prétexte qu'après la dissention qui avoit éclaté entre eux, ils ne pourroient jamais être d'accord, et que les affaires en souffriroient. *Antiochus*, quoiqu'à regret, se rendit au vœu du perfide ministre, et laissa *Epigène* dans Apamée, avec défense d'en sortir. *Hermias* ne se contenta pas de simples arrêts; après le départ du roi, il fit conduire *Epigène* à la citadelle dont le gouverneur étoit à sa dévotion. Il le chargea de trouver quelque crime à son prisonnier. Lui supposer des lettres d'intelligence avec les rebelles, l'accuser à son seul tribunal, le condamner, l'exécuter, fut pour le gouverneur l'affaire d'un jour, et pour *Hermias*, obtenir l'approbation du roi, l'affaire d'un moment.

*Hermias* et *Epigène* dans cette affaire. Celui-ci ne préféra l'Égypte quand il fallut payer pas d'argent. Le roi se venge de ses propres ennemis par *Epigène*. L'opposition du roi qui avoit été vaincu ne pouvoient jamais réussir en ces affaires en quoi qu'à reprocher au perfide *Antiochus* dans Apamée, *Hermias* ne fut arrêté; après avoir vaincu *Epigène* le gouverneur étoit à la recherche de trouver un prisonnier. L'intelligence avec le seul tributaire, fut pour ce jour, et pour la satisfaction du roi,

*Antiochus* battit les rebelles. *Molon* se tua après une bataille malheureuse. Un de ses frères nommé *Molus* s'échappa; et alla porter à son autre frère *Alexandre*, la nouvelle de cette défaite. Se trouvant sans ressources ils tuèrent d'abord leur mère, ensuite leurs femmes et leurs enfans, et enfin ils se tuèrent eux-mêmes. Ces cruelles tragédies, qui ont été ordinaires en Asie, où le vainqueur a coutume de n'épargner personne de la famille des vaincus, de peur qu'il ne reste des vengeurs; et dans la crainte que cette destruction ne soit accompagnée de tourmens, les malheureux aiment mieux s'exterminer tous eux-mêmes. Aux provinces qu'il venoit de reconquérir, *Antiochus* conçut le dessein d'ajouter au royaume limitrophe, la Médie, habitée par des peuples belliqueux. *Hermias* s'opposa d'abord à cette expédition, dans laquelle pouvoit périr le roi, dont il tenoit toute son autorité; mais ayant appris que la reine venoit d'accoucher d'un fils, il pressa vivement le roi d'entreprendre la guerre, dans la pensée qu'il y périroit, et qu'alors lui-même seroit nommé tuteur du jeune prince. Il fut trompé dans son attente. Les prétentions ambitieuses d'*Antiochus* se bornèrent à un traité de paix, dont

le roi attaqué, affoibli par l'âge, préféra le désavantage au danger des combats.

*Hermias* régnoit toujours avec un despotisme insolent, qu'il étendoit jusque sur son maître. Il lui arriva quelquefois de parler à *Antiochus* d'un ton fort éloigné du respect. Ces manières avoient fait naître dans l'esprit du roi des soupçons contre son ministre, mais il n'osoit s'en ouvrir à personne. Ce fut un soulagement pour *Antiochus* lorsqu'*Appollophane*, son médecin, le mit, par quelques avances, dans le cas de s'expliquer. Il reconnut avec lui l'orgueil, l'obstination, la cruauté d'*Hermias*; mais le médecin fit de plus sentir au roi, qu'abandonner tant d'autorité à un pareil ministre, c'étoit s'exposer lui-même; il n'en fallut pas davantage, la perte d'*Hermias* fut résolue. *Antiochus* l'attira dans un endroit écarté, et le fit tuer par ses gardes. Toute la Syrie ressentit une joie extrême de cette mort. Quand la nouvelle arriva à Apamée, les habitans accoururent furieux dans la maison où logeoit sa femme, et la lapidèrent avec tous ses enfans.

Un des grands crimes d'*Hermias*, c'est d'avoir rendu *Acheus* coupable, et *Antiochus* cruel. Fidèle à son pupille



auquel il avoit procuré l'empire, *Acheus* s'étoit appliqué à faire fleurir son gouvernement de l'Asie mineure. Il entreprit contre des voisins usurpateurs des expéditions qui furent heureuses. Ses succès excitèrent la jalousie d'*Hermias*. Il entreprit de perdre *Acheus* dans l'esprit d'*Antiochus*, lui prêta des vues ambitieuses, et lui supposa des liaisons avec *Ptolémée*, crime irrémissible auprès du roi de Syrie, qui conservoit toujours un profond ressentiment contre l'Egypte. *Acheus* sut que la calomnie s'accréditoit. Les complots formés par le ministre lui parurent de nature à exiger les plus grandes précautions pour la sûreté de sa vie; il n'en trouva pas de meilleure que de prendre la couronne qu'il avoit refusée auparavant, et il se fit proclamer roi.

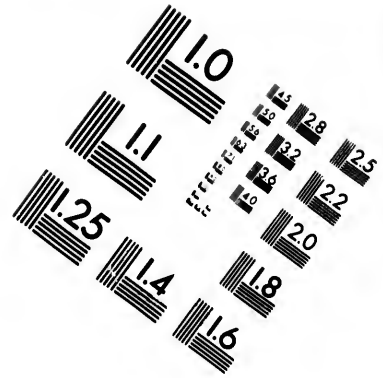
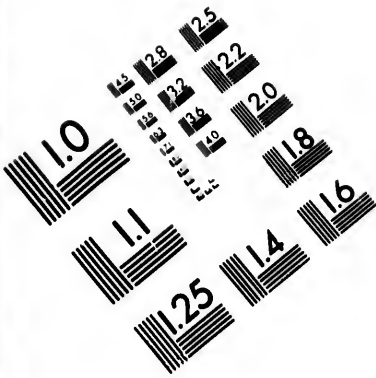
Ainsi ce qui avoit été supposé devint *Ap. D. 178*  
 une réalité. *Acheus* prit des engage- *Av J.-C. 216*  
 mens avec *Ptolémée*, qui pouvoit le soutenir. *Antiochus* se vit par-là embarrassé dans une guerre très-sérieuse. Il y fut puissamment aidé par *Théodote*, ætolien. Les intrigues de cour avoient forcé celui-ci de quitter le gouvernement de la Célé-Syrie, qu'il tenoit pour *Ptolémée*, et de se jeter dans l'armée d'*Antiochus*. C'étoit un homme non-seulement de

conseil, mais d'exécution, comme il paroît par le trait suivant. L'habitude qu'il avoit de la langue et des manières égyptiennes lui inspira l'idée de se venger sur le roi d'Égypte, même des injustices éprouvées de la part de son ministère. Il se glisse un soir dans le camp, accompagné seulement de deux soldats, pénétre jusqu'à la tente du roi. Heureusement *Ptolémée* en étoit sorti. *Théodote* ne le trouvant pas, veut du moins laisser des traces de sa hardiesse : il tue le médecin du roi, et blesse dangereusement deux autres personnes. Cette action intrépide jette l'alarme et l'épouvante dans l'armée. A la faveur du trouble, *Théodote* se retire sain et sauf.

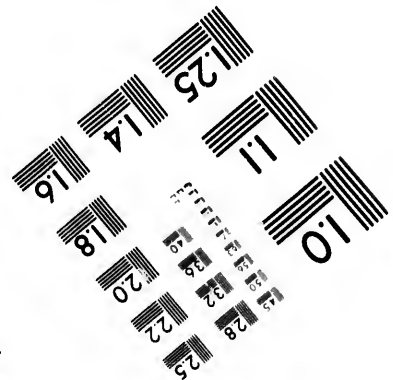
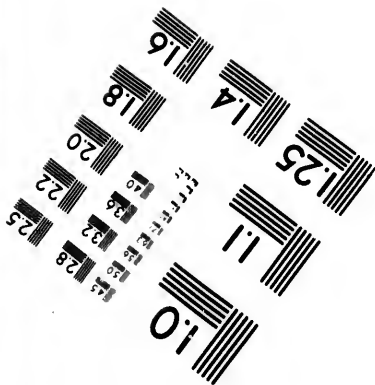
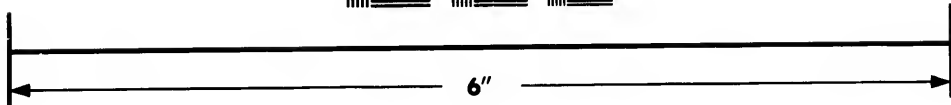
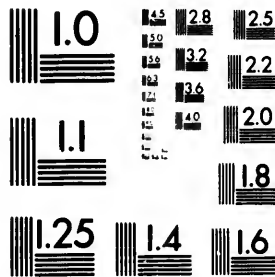
La bataille de *Raphia*, dans laquelle *Antiochus* éprouva une très-grande perte, devoit entraîner celle de la Syrie entière, s'il avoit eu affaire à un prince moins indolent, moins ami de ses plaisirs, que le monarque Égyptien. Il semble que ce prince ne voulut de la victoire que le triomphe. Après avoir montré ses lauriers dans plusieurs provinces qui se soumirent, entre autres en Palestine, jusqu'à Jérusalem, dont il visita le temple; pressé de jouir dans la mollesse de ses palais, il accorda une paix avantageuse à *Antiochus*. Cette paix fut un

coup mortel pour le malheureux *Acheus*. Son ancien pupille eut tout le temps et tous les moyens de le poursuivre, et l'obligea de se renfermer dans la Citadelle de Sardes. Une trahison habilement ourdie par trois Crétois, le tira de cet asile. Ils le livrèrent pour une somme promise. *Antiochus* le vit, laissa couler des larmes, et lui fit trancher la tête. Il travailla ensuite à rétablir l'empire Syrien dans son ancienne splendeur, chassa les Parthes de la Médie, les poursuivit dans leur pays, força leur roi *Arsace*, de fuir jusqu'en Hircanie, dont il prit la ville capitale, et lui donna la paix. De-là, il se transporta dans la Bactriane, qu'il auroit réunie à son empire, s'il n'avoit mieux aimé la laisser sous la domination d'un roi, pour servir de barrière contre les irruptions des Scythes. Dans ces guerres qui durèrent sept ans, *Antiochus* fit paroître autant d'intelligence que de valeur. Il y fut blessé, fit des marches pénibles à la tête de son armée, souffrit comme ses soldats, la faim, la soif, les froids cuisans des montagnes d'Arménie, et la chaleur étouffante des déserts. Par cette expédition, qui doit le mettre au nombre des guerriers célèbres, il acquit le surnom de *Grand*, qu'il auroit porté avec gloire





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

15  
18  
20  
22  
25

10  
15

jusqu'à la fin de sa vie, s'il n'eût pas entrepris une guerre contre les Romains.

Ap. D. 2797

Av. J. C. 201

Il paroît, chose remarquable, que cette guerre fut juste de la part de la république. Les Romains, dans le principe, agirent d'abord en qualité de protecteurs du fils de *Ptolémée Philopater*, enfant en bas âge, dont *Antiochus*, allié pour cette injustice avec *Philippe*, roi de Macédoine, vouloit envahir les états; ensuite, en qualité de protecteurs des villes libres de l'Asie mineure, sur-tout du royaume de Pergame, qui tentoient la cupidité du roi de Syrie. La première conquête qu'il se proposa pour parvenir aux autres, fut celle de la Thrace. Les Romains prétendoient que ce pays leur appartenoit comme dépendant de la Macédoine, et comme dédommagement de la guerre qu'ils avoient soutenue contre *Philippe*. *Antiochus* faisoit remonter son droit à la conquête de cette province par *Séleucus*, son arrière grand-père, sur *Lysimaque*, un des successeurs d'*Alexandre*.

La guerre d'Egypte se suspendit ou se termina par une promesse de mariage entre deux enfans de quatre ou cinq ans: le petit *Ptolémée* et une fille d'*Antiochus*. La minorité du jeune prince fut

troublée par la révolte de *Scopas*, ætolien. Simple chef des troupes auxiliaires, il aspira au trône; mais il fut prévenu et puni. *Dicéarque*, un de ses principaux complices, étoit sans foi, sans pudeur, et s'en faisoit gloire. Ayant été mis par *Philippe*, roi de Macédoine, à la tête d'une expédition contraire à un traité solennel, il fit élever deux autels à l'injustice et à l'impiété, et offrit des sacrifices à l'une et à l'autre. A la différence des scélérats et des hypocrites ordinaires, du moins il adoroit publiquement les déesses qu'il portoit dans son cœur.

Comme il avoit suspendu la guerre d'Egypte, *Antiochus* auroit peut-être différé celle qu'il méditoit contre les Romains, si son incertitude n'avoit été fixée par *Annibal*. Ce grand général, chassé par la haine de Rome, de Carthage, où sa puissance faisoit encore trembler la rivale de sa patrie, se réfugia dans la cour de Syrie. Il fit connoître à *Antiochus* les ruses du sénat, lui remontra que les Romains ne cherchoient qu'à l'amuser par des ambassades, que toutes leurs propositions étoient captieuses; que jamais ils ne reviendroient du parti une fois pris de s'opposer à ses armées, et de lui faire subir leurs lois. *Antiochus* n'en étoit que trop persuadé; il faisoit



de grands préparatifs, et n'hésitoit que sur la manière et le temps de les employer.

Mais cet *Annibal*, si connoisseur, si instruit de la perfide politique des Romains, se laissa jouer par leurs ambassadeurs. Ils allèrent le trouver à Ephèse où il attendoit le roi pour décider de la guerre. Ils affectèrent de le combler de politesse et de marques de déférence, lui reprochèrent amicalement la haine enracinée qu'il conservoit contre la république; lui dirent que les sentimens des Romains étoient bien différens, qu'on ne prononçoit jamais son nom à Rome, qu'avec respect et des transports d'admiration, et que leur plus grand desir seroit de trouver l'occasion d'obliger un si grand homme. Ces flatteries eurent leur effet. *Annibal* buvant à longs traits le poison de la louange, rechercha avec empressement ceux qui le verseroient. Il tira gloire de leur assiduité auprès de lui, et pour ne pas perdre un instant de ces entretiens si doux, il leur donna un appartement dans sa maison. Il en arriva ce que les perfides vouloient et avoient prévu. *Antiochus* prit de l'ombrage de cette conduite. Il crut les Carthaginois réconciliés avec les Romains, et retira sa confiance au vainqueur de Cannes.

*Annibal* sentit sa faute ; il s'ouvrit avec peine auprès du roi un passage que les intrigues des ambassadeurs , et la jalousie lui fermoient. « Prince, lui dit-il, « dès l'âge de neuf ans , j'ai juré sur les « autels , entre les mains de mon père « *Amilcar*, de n'entrer jamais en alliance « avec les Romains , et de porter ma « haine contre eux jusqu'au tombeau. « C'est le desir de remplir des engage- « mens si solennels , et de causer leur « ruine ; qui m'a engagé à quitter Car- « thage , et à venir en Syrie. Si vous dé- « daignez l'offre de mon bras, j'irai dans « tous les lieux où on trouve des sol- « dats et des armes , et je susciterai des « ennemis aux Romains. Je les hais au- « tant qu'ils me haïssent. Si vous persis- « tez à leur déclarer la guerre , vous « n'avez pas de plus grand ami qu'*An- « nibal* ; mais si vous penchez pour la « paix, n'attendez rien de moi. Je ne res- « pire que la guerre , et si je ne puis la « fomenter ici, j'irai par-tout où je pour- « rai en allumer les feux ». Il entra ensuite en explication sur la manière de la faire. « Ce n'est pas dans la Grèce , mais en « Italie que vous les combattrez avec « succès. Là , vous trouverez des na- « tions entières impatientes de leur joug, « qui alimenteront vos armées. Vous

« vous flattez qu'il leur sera difficile de  
« transporter leurs légions en Orient ,  
« mais ils savent surmonter les obsta-  
« cles. Dans peu de temps vous les  
« verrez inonder votre royaume com-  
« me un torrent qui a rompu ses digues.  
« Ce que je vous dis ici en particulier ,  
« je le soutiendrai, s'il est nécessaire ,  
« en présence de toute votre cour. Ne  
« m'appartient-il pas de montrer à vos  
« généraux ; comment ils doivent faire  
« la guerre aux Romains ? Ces fiers ré-  
« publicains m'ont toujours trouvé in-  
« vincible , tant que je les ai combattus  
« en Italie ; mais Carthage eut l'impru-  
« dence de me rappeler en Afrique , et  
« je fus forcé de plier sous un vainqueur  
« qui n'avoit pu me faire face en Italie.  
« Suivez mes conseils ; menez vos trou-  
« pes dans le pays même des Romains ,  
« et arrêtez ainsi dans sa source l'inon-  
« dation dont vous êtes menacé ». *An-  
nibal* traça ensuite un plan d'attaque  
combiné avec les Gaulois , les Carthagi-  
nois , leurs alliés d'Afrique et les villes  
grecques mécontentes , que l'ennemi des  
Romains proposoit de mettre en mouve-  
ment. Il plaça les armées et les flottes ,  
fixa les points d'appui , et développa le  
plan d'une invasion générale qui auroit  
fort embarrassé les Romains , si ce plan

avoit été adopté tout entier ; et si les opérations avoient été commencées avec célérité.

Mais *Antiochus* se laissa prévenir. Ap. D. 2808  
Av. J-C. 190 A l'âge de cinquante ans, il devint amoureux d'une belle calcidienne, et s'amusa à célébrer des noces. Pendant qu'il s'oublloit dans les plaisirs, le consul *Acilius* força le passage des Thermopyles, gagna contre lui une bataille et l'obligea de retourner en Asie. Peu de temps après, sa flotte fut défaite ; la terre et la mer ouvrirent également un chemin libre aux Romains. Le roi de Syrie crut les retarder par des excursions chez leurs alliés, entre autres le roi de Pergame, dont il pillà le royaume ; mais ils ne prirent pas le change, et continuèrent toujours leur route droit à lui. Il s'agita pour leur susciter des ennemis.

*Antiochus* désespéré de ses défaites, qui se multiplioient, ne savoit plus quel parti prendre. « Je ne sais, disoit-il, dans sa douleur, quel dieu a jeté un voile sur mes yeux ; tous mes desseins ont un funeste succès. Le ciel s'obstine à me persécuter, et tout me présage une ruine prochaine ». Il avoit alors contre lui les deux *Scipions*. L'Africain s'étoit volontiers engagé sous son frère cadet, dans une guerre où il de-

voit avoir *Annibal* pour adversaire, qui jouissoit seulement d'une demi-confiance auprès d'*Antiochus*. Il ne fut pas donné à cet habile général Carthaginois de se mesurer à armes égales contre son ancien rival. Toutes les prédictions d'*Annibal* s'accomplissoient. Les Romains, qu'il auroit fallu contenir chez eux, passèrent l'Hélespont, et se trouvèrent en Asie. *Antiochus* en pâlit d'effroi. Il se vit près d'être attaqué au centre de ses états, et exposé à en hasarder le sort dans une bataille.

Ap. D. 2809 Soit politique, soit bonté qui lui étoit  
 Av. J-C. 189 assez naturelle, il avoit traité avec beaucoup d'égards le fils de *Scipion* l'aîné, encore adolescent, que son père s'étoit trouvé forcé de laisser malade dans une ville qui tomba entre les mains d'*Antiochus*. Sachant que le père étoit retenu au lit par une indisposition, il lui renvoya son jeune prisonnier. La présence de cet enfant chéri rendit la santé à l'Africain. Le roi avoit fait accompagner son présent de propositions de paix. *Scipion* ne les trouva pas acceptables, mais il lui fit dire que tout ce qu'il pouvoit lui conseiller dans le moment, c'étoit de ne point songer à livrer bataille, que lui-même ne fût arrivé au camp. Sans doute, il se sentoit quelque com-

passion pour ce prince , et il se flattoit de pouvoir , sans nuire aux intérêts des Romains , ménager au roi un accommodement. Mais l'autre *Scipion* craignant que s'il attendoit son frère, toute la gloire de la conquête de l'Asie ne revînt encore à l'Africain , présenta la bataille dans la plaine de Magnésie. *Antiochus* l'accepta. L'armée de ce roi, quoiqu'infinitement plus nombreuse , fut entièrement défaite. *Scipion* le jeune dut moins sa victoire à son habileté et à ses efforts, qu'à ceux d'*Eumène*, roi de Pergame, dont *Antiochus* avoit ravagé le royaume. Il combattit en ennemi qui se venge, et les Romains combattirent en vainqueurs fiers de leurs anciens succès. Ils trouvèrent , parmi les Asiatiques , des soldats dignes de leur être opposés ; mais l'habitude de l'exacte discipline l'emporta. Le pillage du camp peut-être le plus somptueux qui ait jamais existé, enrichit l'armée victorieuse. Le butin fait dans les villes qui se rendoient à l'envi, forma une masse de trésors dont Rome même se trouva surchargée. « Le « luxe , dit un de ses poètes , paré des « dépouilles de l'Asie, entra dans Rome « en triomphe, traînant tous les vices à « sa suite. Il fit plus de mal aux Ro- « mains que la guerre la plus meur-

« trière, et vengea seul l'univers con-  
« quis ».

Le malheureux *Antiochus* fut obligé de souscrire un traité peut-être le plus humiliant qui ait jamais été dicté à une grande puissance. On exigea en outre des renonciations à ses droits, il fut stipulé qu'il livreroit ses éléphants, ses galères, vaisseaux et chiourmes, dix prisonniers, entre lesquels devoit être *Annibal*, vingt ôtages de dix-huit à quarante-cinq ans au choix des Romains, et dans ce nombre son propre fils, cinq cent quarante mille boisseaux de froment, quinze mille talens, répartis en douze ans, comme un tribut; mais deux mille cinq cents comptant pour les frais de la guerre. On borna aussi sa navigation, le nombre de ses troupes, ses relations avec ses voisins, et ses alliances. *Antiochus* se soumit à tout, et laissa brûler ses vaisseaux; il assista au sacrifice qui devoit mettre le sceau au traité. Tel étoit le rit de cette cérémonie; chaque contractant frappoit une victime et disoit: « Si je viole l'engagement, que  
« Jupiter me frappe, comme je frappe  
« cette victime ».

Depuis ce temps *Antiochus* erra dans son royaume, passa de ville en ville, comme s'il eût craint, en s'arrêtant, de

fixer quelque part les vestiges de sa honte. On dit que le but de ses courses fut de ramasser la première somme d'argent qu'il devoit aux Romains. On croit aussi que s'il se cacha derrière le mont Taurus, dans des contrées délicieuses qui s'y trouvent, pour s'abandonner plus librement à toutes sortes de débauches : ressource infâme, et trop ordinaire d'une vieillese malheureuse. Y fut-il tué ou par ses propres officiers, qu'il avoit un jour maltraités après avoir bu avec excès, ou de la main d'un peuple irrité de voir enlever les trésors de ses temples pour payer les Romains ? c'est ce qu'on ignore. *Antiochus* le grand finit comme ces fleuves qui, après un cours majestueux, s'enfouissent ignominieusement dans les sables.

*Séleucus Philopator*, fils et successeur d'*Antiochus*, embarrassé de fournir le tribut promis par son père, passa presque tout son règne à chercher de l'argent : aussi est-il appelé dans l'écriture sainte, *collecteur*. Sous lui arriva l'aventure d'*Héliodore*, trésorier du roi de Syrie. Envoyé par lui pour prendre des sommes considérables qu'on disoit être dans le temple de Jérusalem, il fut repoussé par une puissance céleste ; meurtri de coups de verges qu'il avoit

*Séleucus  
Philopator.*

Ap. D, at 12  
Av. J-C, 166



reçus, il revint sans argent. « Si vous  
 « avez quelqu'ennemi, dit-il au roi à  
 « son retour, envoyez-le dans ce lieu,  
 « vous êtes sûr de ne plus le revoir. Car  
 « celui qui habite dans le ciel, s'est dé-  
 « claré lui-même défenseur du temple,  
 « contre tout homme qui sera assez té-  
 « méraire pour vouloir le profaner ». Ce même *Héliodore*, châtié pour un sacrilège, ne craignit pas de s'exposer de nouveau à la vengeance céleste pour un meurtre. Il empoisonna *Séleucus*, dans le dessein d'usurper la couronne. Peut-être auroit-il réussi à la mettre sur sa tête, sans l'arrivée d'*Antiochus*, frère du roi défunt.

*Antiochus.*  
*Epiphànès.*

Ap. D. 2<sup>23</sup>  
 Av. J.-C. 175

Ce prince avoit été donné en ôtage aux Romains par *Antiochus le grand*, son père. Son frère le redemanda, et renvoya en échange *Démétrius*, son fils. *Antiochus* apprit en chemin le crime d'*Héliodore* et ses projets. Il fut aussi instruit qu'il auroit un concurrent dans *Ptolémée*, roi d'*Egypte*, neveu du feu roi. Heureusement, *Eumène*, roi de *Pergame*, lui fournit une armée, le mena lui-même en *Asie*, et le plaça sur le trône, quoique selon la loi de la succession, il dût être réservé à *Démétrius*.

Les historiens font de cet *Antiochus*

« Si vous  
 l au roi à  
 ns ce lieu,  
 revoir. Car  
 l, s'est dé-  
 du temple,  
 ra assez té-  
 profaner ».   
 é pour un  
 'exposer de  
 ste pour un  
 ucus, dans  
 onne. Péut-  
 ettre sur sa  
 chus, frère  
 é en ôtage  
 s le grand,  
 emanda, et  
 étrius, son  
 min le crime  
 Il fut aussi  
 current dans  
 eveu du feu  
 ène, roi de  
 armée, le  
 et le plaça  
 n la loi de  
 e réservé à  
 t Antiochus

un portrait bizarre. Il aimoit, dit-on, à courir les rues d'Antioche avec deux ou trois domestiques, passoit des jours entiers dans les boutiques des graveurs et des orfèvres à s'entretenir de leur métier, qu'il prétendoit savoir mieux qu'eux. S'il rencontroit des gens du peuple attroupés, il se mêloit de la conversation, buvoit avec les derniers de ses sujets, se mettoit des parties de plaisir des jeunes gens, dansoit, chantoit sans aucun égard pour sa dignité. Voilà des péchés contre la bienséance; voici des ridicules. On le voyoit quelquefois vêtu à la romaine courir de maison en maison, comme il se pratiquoit à Rome aux comices. Il pressoit les citoyens de lui donner leurs suffrages, présentoit la main à l'un, embrassoit l'autre; briguoit tantôt la place d'Edile, tantôt celle de Tribun. Selon la magistrature qu'il avoit obtenu, il jugeoit des causes minutieuses et peu séantes. Il aimoit le vin et la bonne chère jusqu'à la débauche, et quand il étoit ivre, il jettoit ou de l'argent à pleines mains, ou des pierres dont il faisoit auparavant provision. C'est ce prince qu'on a nommé *Epiphanès*, *l'illustre*, et qui auroit été mieux appelé *Epiphanès*, *l'insensé*. Cependant, comme tout s'allie dans

certaines têtes, on doit avouer qu'*Antiochus* sut mêler quelques grandes qualités à ces petites.

Quatre expéditions qu'il entreprit contre l'Égypte, furent préparées avec adresse, conduites avec valeur et habileté. Il envoya des espions, sous le titre d'ambassadeurs, examiner de près les forces du royaume, l'état des troupes, le caractère des ministres pendant la minorité d'un très-jeune roi, et de quelle manière ses affaires étoient conduites. Quand il sut qu'il n'y avoit que négligence, indiscipline, mollesse, sous des prétextes qui ne manquent jamais, il entra dans le royaume, prit des villes, gagna des batailles. Le jeune roi éperdu, se jeta entre ses bras. C'étoit son proche parent. Il se nommoit *Ptolémée Philométror*. *Antiochus* le reçut bien, mais l'emmena prisonnier. Tout ce qu'il put tirer de ce royaume opulent, or, argent, vases précieux, il l'emporta. Toutes ces richesses lui servirent à payer le tribut dû aux Romains. En leur envoyant ce qu'il devoit, il eut soin d'ajouter quelques-unes des raretés de l'Égypte, pour faire goûter au sénat les raisons qu'il avoit eues de l'attaquer. Le sénat reçut ses présens, mais n'ouvrit pas son sentiment pour son expédition; de sorte

qu'*Antiochus* s'enhardit à en faire encore une, qui grâce au pillage des villes maritimes, fut aussi lucrative.

Cependant les Egyptiens n'espérant plus voir relâcher les fers de *Ptolémée Philométor*, mirent sur le trône son frère cadet, nommé *Ptolémée Evergetes*, ou *Physcon*, c'est-à-dire *gros ventre*. *Antiochus* profita de cette occasion pour rentrer dans ce royaume. Le conseil du nouveau roi imagina de réclamer la protection des Romains pour un mineur infortuné, que son parent persécutoit.

Ces républicains fiers d'une pareille supplique, ambitionnent déjà le titre de *tuteurs des rois*, qu'ils prirent depuis, envoyèrent des ambassadeurs pour prendre connoissance du différend. La cause fut plaidée solennellement dans le camp d'*Antiochus*. Ce prince se déterminà à un accommodement : mais il dit que pour certains éclaircissemens, et pour régler les conditions, il lui manquoit deux hommes : deux hommes qui étoient alors très-éloignés, et qui ne pouvoient arriver de long-temps. Les arbitres lui firent honte de la défaite qu'il employoit, alors il dit : « Laissons  
« les discours : l'Égypte appartient à  
« *Ptolémée Philométor*, l'aîné des deux  
« frères, qu'on le rappelle, qu'on le

« remette sur le trône, et la guerre  
« sera terminée ».

Il espéroit que les deux frères ne  
voudroient pas s'accommoder, qu'ils se  
brouilleroient, qu'il seroit appelé par  
l'un ou par l'autre, et qu'il profiteroit  
de cette nouvelle circonstance pour les  
perdre tous deux. En effet, la discorde  
s'éleva entre eux; mais le germe en fut  
étouffé par *Cléopâtre*, leur commune  
sœur. Elle les fit consentir à tenir en-  
semble le timon du gouvernement. Cette  
union causa une grande joie aux Egyp-  
tiens, et un vif dépit à *Antiochus*. Il se  
nâta de venir ou la troubler ou la com-  
battre. Mais il trouva encore en son che-  
min les anciens arbitres. Jamais la ma-  
jesté romaine ne brilla avec plus d'é-  
clat. Trois ambassadeurs arrivent avec  
un simple cortège, sans flotte, sans ar-  
mée. *Popilius* étoit à leur tête. *Antio-  
chus* l'avoit connu dans le temps qu'il  
étoit en otage à Rome. Il s'avance et lui  
présente la main : « Je ne me prêterai à  
« ce signe d'amitié, lui dit le Romain,  
« que lorsque vous aurez lu le décret  
« du Sénat. Ce décret lui défendoit la  
« guerre ». *Antiochus* le lit sans émo-  
tion apparente, et dit qu'il rendra ré-  
ponse, quand il aura consulté son con-  
seil. *Popilius* tenoit une baguette à la

main, il trace autour du roi un cercle sur le sable, et lui dit : « Vous ne sô-  
 « tirez pas de ce cercle que vous n'avez  
 « déclaré, si vous acceptez ou si vous  
 « refusez les propositions contenues  
 « dans le décret. J'espère que vous res-  
 « pecterez les ordres du Sénat et du  
 « peuple Romain. »

Ils furent respectés et même avec des circonstances qui tenoient de la bassesse. *Antiochus* envoya à Rome des ambassadeurs chargés de faire à la république un humble hommage de son obéissance. « L'Egypte, dirent-ils en son nom, étoit prête de me recon-  
 « noître pour son souverain. Vous l'a-  
 « vez défendu; j'ai obéi à vos ordres,  
 « comme à ceux des Dieux immortels. » *Popilius* et les autres ambassadeurs furent par lui menés en pompe dans ses états d'Asie. Il leur fit tous les honneurs qu'une basse flatterie peut imaginer. Par-tout où ils paroissoient ils étoient les seuls souverains. Il leur cédoit ses palais, et ne se permettoit pas d'y loger avec eux.

On se défie ordinairement, et avec raison, des déférences excessives. Les Romains apprirent qu'*Antiochus* faisoit des armemens. *Tiberius Gracchus*, envoyé par le Sénat pour visiter les rois,

les républiques, et les villes libres de la Grèce, crut devoir aller à Antioche, examiner de près la conduite d'un prince dont la puissance pouvoit devenir redoutable. Le roi de Syrie de son côté crut devoir amuser les Romains par des fêtes. C'étoit peu connoître le sévère *Gracchus*. *Antiochus* fit venir les plus célèbres acteurs, les meilleurs ouvriers de l'Europe et de l'Asie, invita une foule innombrable, donna des spectacles, des repas; mais ce qui le déshonora aux yeux des hommes les moins délicats, il prit lui-même un rôle dans un divertissement, flatté de faire rire le peuple par des bouffoneries et des indécences qui révoltoient la pudeur. L'ambassadeur dans tous les momens, paroissoit l'objet de son culte et de son adoration. Il ne savoit comment lui prouver son extrême dévouement. Il alla jusqu'à lui offrir son diadème, *Gracchus* le refusa avec dédain. De retour à Rome, il dit qu'après ce qu'il avoit vu, il pouvoit assurer qu'on n'avoit rien à craindre du roi de Syrie.

Les Machabées.

Les principaux ornemens qui parurent à cette fête, vases d'or et d'argent, tissus précieux, étoient les dépouilles des Juifs. *Antiochus* vendoit au plus offrant, la dignité de grand-

prêtre, à laquelle la souveraine puissance étoit jointe. L'acquéreur retiroit sur le peuple l'argent qu'il avoit avancé. Le schisme, cause inévitable de ruines, amena des dissensions, des guerres auxquelles *Antiochus* prit part, pour soutenir ceux qui achetoient sa protection. Il s'enflamma du zèle des schismatiques, de ce zèle meurtrier et destructeur, qui voit avec plaisir souiller les objets de sa vénération, pourvu que ses adversaires en frémissent de dépit. Il prit Jérusalem, fit passer quarante mille hommes au fil de l'épée, en vendit quarante mille autres comme esclaves. Introduit par le faux grand-prêtre *Ménélas*, il pénétra dans le sanctuaire, appelé le Saint des Saints, lieu interdit à tous les mortels, fit immoler sur l'autel des holocaustes une truie, animal en horreur aux Juifs; de l'eau dans laquelle on l'avoit fait bouillir, il en fit arroser le temple, afin de le rendre impur, enleva tout, autel des parfums, table des pains de proposition, chandelier à sept branches, et pour comble de malheur le vainqueur établit gouverneur un Phrygien nommé *Philippe*, tyran vexateur et féroce.

Les violences exercées contre les Juifs, les forcèrent à prendre les ar-



mes. Les Machabées se mirent à leur tête et remportèrent de grands avantages sur *Lysias*, bon général, qui jouissoit de la confiance d'*Antiochus*. Ce prince l'avoit envoyé en Judée avec une armée qu'il croyoit suffisante pour soumettre les révoltés. Mais il fut vaincu. A cette nouvelle, *Antiochus* entre dans une colère furieuse, jure d'exterminer jusqu'au dernier homme de cette nation rebelle et opiniâtre, et d'anéantir le culte du dieu qu'elle adore. Il marche avec précipitation, ou plutôt il couroit pour exécuter son dessein, lorsqu'il se sent frappé d'une vive douleur dans les entrailles. La violence des tourmens ne ralentit pas son ardeur. Il fait hâter ses chevaux. La rapidité du mouvement le précipite de son char. Ses chairs meurtries par la chute tombent en lambeaux. Il en sort des yers et une odeur infecte qui le rend insupportable à lui-même. En proie aux douleurs les plus cuisantes, il reconnoît le doigt de Dieu, promet, si la santé lui est rendue, de réparer les désastres qu'il a causés aux Juifs, de faire reporter les vases sacrés dans le temple, d'embrasser même la loi des circoncis. Repentir inutile. le scélérat, comme l'appelle l'écriture, le scélérat meurt, modèle de

impies audacieux, et des pénitens tardifs.

*Antiochus* laissa un fils en bas âge, nommé *Antiochus Eupator*. Mais il avoit aussi un neveu nommé *Démétrius* qui étoit en ôtage à Rome. Ce jeune prince apprenant la mort de son oncle, demanda la permission d'aller recueillir la succession de son père *Séleucus*, dont *Antiochus* s'étoit emparé, lorsque le neveu fut échangé contre l'oncle. Il proposoit que son cousin *Eupator* vint prendre sa place d'ôtage, pendant qu'il iroit prendre le trône, qu'*Antiochus* laissoit vacant par sa mort. La demande du jeune prince étoit juste, il l'exposa en plein Sénat; mais les pères conscrits considérèrent qu'il étoit plus intéressant à la république de maintenir l'Asie sous la puissance d'un mineur, que de la mettre sous la main d'un jeune prince, vif, ardent, qui connoitroit ses forces, et pourroit être tenté de les employer. Ils refusèrent *Démétrius*, déclarèrent qu'ils prenoient *Eupator* sous leur protection, et s'en déclarèrent les tuteurs. Ils nommèrent trois hommes de grande expérience, pour remplir cet emploi. Le sénat ne borna pas sa politique à maintenir sur le trône un enfant, on recommanda aux tuteurs de gouverner

Démétrius  
Soter.

Ap. D. 236

Av. J. C. 162

le royaume de la manière la plus propre à l'affoiblir, de brûler tous les vaisseaux, et de faire couper les jarets aux éléphants. *Octavius*, le premier des trois tuteurs, partit sur le champ, et prit son chemin par la Cappadoce.

Arrivé dans ce pays, *Ariarathe* qui y régnoit, fut très-étonné de voir le Romain sans troupes, sans gardes, sans précaution, disposé à s'enfoncer dans l'Asie pour aller prendre le gouvernement d'un peuple qui ne l'avoit pas appelé, sur-tout sachant que le jeune monarque avoit déjà un tuteur nommé *Lysius*, homme habile, rusé, peu scrupuleux, et qu'on ne trouveroit certainement pas disposé à se laisser enlever son emploi. *Ariarathe* offroit à *Octavius* de l'accompagner à la tête d'une armée, de lui en laisser à lui-même le commandement; il le pressa d'accepter du moins une escorte. Mais quelle escorte au jugement du fier républicain valoit le nom de Rome? Il refuse et il entre dans la Syrie, sans autre suite que celle qui l'avoit accompagné dans l'Italie. Sans daigner seulement faire avertir le régent de son arrivée, il va droit à *Laodicée*, fait brûler les vaisseaux en sa présence, et mettre les éléphants hors d'état de servir. Un pro-

BIBLIOTHEQUE  
MUSEUM  
BRITANNICUM

cé  
un  
de  
du  
soi  
qu  
Ro  
cel  
ver  
  
ter  
fac  
ner  
étr  
ma  
tim  
plu  
dis  
«  
l'av  
pri  
La  
gra  
pag  
d'a  
leu  
que  
ner  
per  
sio  
une

cédé si impérieux indigné le peuple , un assassin envoyé par *Lysias* profite de l'occasion , et tue *Octavius*. Sa conduite étoit imprudente , mais on a besoin d'enthousiastes dans les républiques. Sa mémoire fut honorée dans Rome , et l'on plaça sa statue parmi celles des grands hommes qui avoient versé leur sang pour la patrie.

*Démétrius* crut que ce meurtre irriteroit le sénat, et qu'il en obtiendrait facilement la permission d'aller détrôner le pupille de *Lysias* , qu'on savoit être l'auteur de l'assassinat. Il la demanda une seconde fois contre les sentimens de *Polybe* l'historien , un des plus grands politiques de son temps. Il disoit au prince : « Croyez-moi , rompez « vos fers , et vous serez roi. » *Polybe* l'avoit prévu , *Démétrius* fut refusé. Il prit alors des mesures pour s'échapper. La veille de son départ , il donna un grand festin à des jeunes gens , sa compagnie ordinaire : c'étoit une espèce d'adieu qu'il vouloit leur faire , sans leur dire son secret. *Polybe* craignant que le jeune prince ne se laissât entraîner au plaisir , pour lequel il avoit un penchant très-vif , et ne perdît l'occasion d'exécuter son dessein , lui envoya une lettre ; quand elle seroit tombée en

main ennemie, elle ne pouvoit compromettre son auteur. *Démétrius* en saisit le sens, fait le malade, quitte le repas et part. Arrivé en lieu de sûreté il écrit au sénat des excuses, des remerciemens et des promesses. Le sénat fait l'indifférent, laisse les rivaux se débattre. Le combat ne fut pas long. A l'aide du bruit que *Démétrius* fit répandre, qu'il venoit envoyé par les Romains, le peuple se tourna de son côté, et se défit de *Lysias* ainsi que de son jeune pupille. Le sénat les laissa massacrer, et *Démétrius* monté sur le trône, les Romains le reconnurent pour roi.

On remarque dans la vie de *Démétrius Soter*, qu'il favorisa une imposture, et qu'il fut victime d'une imposture. *Ariarathe*, roi de Cappadoce, avoit épousé *Antiochis*, fille d'*Antiochus* le grand. Cette princesse à peine sortie de l'enfance quand elle se maria, passa plusieurs années sans avoir d'enfant. Elle se crut stérile. Craignant que ce défaut ne lui fît perdre l'amour de son mari et de ses sujets, elle feignit deux fois d'être enceinte, et eut l'adresse de donner au roi deux fils supposés; mais elle devint réellement enceinte, mit au monde successivement deux filles et un fils. Elle déclara alors,

et prouva à son époux, la supposition des deux autres. Le roi les fit conduire hors de son royaume avec une pension suffisante. L'aîné nommé *Ariarathe*, alla à Rome. Sans talens et sans courage, il s'embarrassa peu de son infortune. Le second nommé *Holopherne*, actif et entreprenant, y fut plus sensible. On l'envoya en Ionie, avec défense de mettre le pied en Cappadoce.

A la mort d'*Ariarathe*, le vrai fils nommé aussi *Ariarathe*, succéda sans difficulté à son père. *Démétrius* lui offrit *Laodicé* sa sœur en mariage. Elle étoit veuve de Persée, ce roi de Macédoine, flétri par les Romains. Cette alliance déplut au roi de Cappadoce. Il s'en défendit : son refus choqua celui de Syrie. Il écouta les prétentions que formoit *Holopherne*, les encouragea, et le plaça sur le trône de Cappadoce. *Ariarathe* reconquit sa couronne. *Holopherne* trouva un asile à la cour de son bienfaiteur. *Démétrius* dégagé de tout soin, menoit dans des réduits obscurs, une vie dissolue, qui lui attiroit le mépris de son peuple. *Holopherne* remarquant ces dispositions, conçut le dessein de monter sur le trône de Syrie, déshonoré par un prince avili. Il forma une conjuration, qu'*Attale*, roi de Per-

game, et *Ptolémée*, roi d'Egypte, devoient seconder. Elle fut découverte, et *Démétrius* échappa pour cette fois au danger où l'avoit jeté sa déclaration en faveur d'un imposteur. Mais il se préparoit un autre péril qu'il n'évita pas.

Les deux rois de Pergame et d'Egypte restèrent ses ennemis. A eux se joignoit naturellement celui de Cappadoce. Pendant qu'ils cherchoient ardemment les moyens de lui susciter des embarras, se présente un homme qui avoit la mort d'un frère et son propre exil à venger. Il se nommoit *Héraclide*. *Timarque*, son frère, étoit gouverneur de Babylone, quand *Démétrius* monta sur le trône, et lui trésorier de la province. Tous deux fort considérés d'*Antiochus Epiphanes*, et par conséquent attachés à *Eupator*, son jeune fils. Que ce fût attachement ou malversation reprochée par le peuple, *Démétrius* fit trancher la tête au gouverneur, et bannit le trésorier. Celui-ci se retira à Rhodes. Comme il avoit su les secrets de la cour de Syrie, qu'il en connoissoit les manières et les usages, il cherche un jeune homme propre par l'esprit et la figure, au rôle qu'il vouloit lui faire jouer, et le trouve dans un nommé *Bala*, le forme, l'instruit, lui fait prendre le nom

d'*Alexandre*. On gagne *Laodice*, fille véritable d'*Epiphanes* : elle le reconnoît pour son frère. Sûr de l'appui des trois rois confidens, et instigateurs du projet, *Héraclide* mène son disciple à Rome, et le présente au sénat.

« Quelles comédies jouent souvent les hommes les plus graves ! Comme ils se plaisent à s'en laisser imposer ! *Héraclide* rappelle aux pères conscrits leur alliance avec *Antiochus*, leurs soupçons contre *Démétrius*, leur répugnance à lui ouvrir le chemin du trône. « Vous ignoriez cependant qu'*Antiochus Epiphanes* eût laissé d'autre enfant qu'*Eupator*, qui a été cruellement assassiné ; et que cet enfant « vécut encore ». Puis se tournant vers *Bala* : « Ne craignez donc point de « paroître, dit-il, illustre descendant « d'un des premiers rois de Syrie. Je « vous ai tiré de la misère où vous étiez « enseveli, pour vous conduire au pied « du plus puissant et du plus équitable « des tribunaux. Parlez vous-même, « soyez persuadé qu'une cause aussi « juste que la vôtre, ne peut qu'être « approuvée et soutenue par l'auguste « assemblée qui nous écoute ». La harangue de *Bala* roula en peu de mots sur l'ancien attachement du père, la



reconnaissance future du fils, et l'union inaltérable qui s'établiroit entre Rome et la Syrie.

Quoique le sénat eût joué l'indifférence sur l'évasion de *Démétrius*, il en avoit conservé un dépit secret ; il étoit d'ailleurs intéressant pour la république, que les pays éloignés eussent toujours quelque germe de discorde qui fît réclamer son secours. Ainsi au grand étonnement de toute la ville, convaincue de l'imposture de *Bala*, le sénat donna un décret en ces termes : « Le sénat et le peuple Romain ayant  
« ouï la demande d'*Alexandre* et de  
« *Laodice*, enfans d'*Antiochus Epi-*  
« *phanes*, roi de Syrie, l'ami et l'allié  
« de la république, permettent au fils  
« de faire valoir les droits que lui donne  
« sa naissance, et nous recommandons  
« à nos alliés de l'aider dans cette entre-  
« prise ». Cette dernière clause autorisa *Bala* à rassembler des troupes, et suscita tout d'un coup à *Démétrius*, une multitude d'ennemis, entre autres *Jonathas*, chef des Juifs, alliés des Romains, dont la prudence et la valeur furent d'un fort grand poids dans la balance des forces. *Démétrius* trop convaincu de la supériorité de son rival, envoïe ses deux fils, *Démétrius* et *Antio-*

*chus*, en sureté chez un ami habitant de Gnide, ville de Carie, et se détermine à livrer une bataille décisive. Son aile gauche enfonce les troupes opposées et s'abandonne malheureusement à la poursuite. Le prince soutient longtemps le choc du centre et de l'autre aile de l'ennemi, espérant voir revenir la sienne. A la fin il commande la retraite, et reste des derniers à la couvrir. Son cheval tombe dans une fondrière, ses soldats l'abandonnent au moment que les ennemis l'entouroient. Il combat seul à pied contre la foule qui l'environne, et tombe percé de flèches sur un monceau de cadavres.

Le roi d'Egypte ne pouvoit ignorer l'imposture de *Bala*, cependant il lui donne Cléopâtre, sa fille, en mariage. Un sceptre à mettre dans sa famille, est bon, quelle que soit la main qui le porte. La prospérité développa le caractère vicieux du nouveau roi. Il se plongea dans la débauche, et laissa les rênes du gouvernement entre les mains d'un favori nommé *Ammonius*, homme féroce et ombrageux. Les principales victimes du monarque et du ministre, furent *Laodice*, sœur de *Démétrius*, et *Antigone*, un des fils de ce prince, qui étoit resté en Syrie dans le temps que

Alexandre  
Bala.

Ap. D. 245

Ap. J. C. 153

les deux autres furent conduits à Gnide. D'autres violences exercées sur toutes sortes de personnes, rendirent le gouvernement odieux. *Démétrius*, l'aîné des enfans fugitifs, apprend dans sa retraite, le mécontentement du peuple. *Lasthène*, son hôte, lui procure quelques compagnies de Crétois; il entre avec eux dans la Cilicie. Sa troupe se grossit; la province se rend à lui. *Appollonius*, gouverneur de la Phénicie et de la Cèle-syrie, embrasse son parti. Cet homme lui rendit un grand service en contenant *Jonathas*, chef des Juifs, qui accouroit au secours d'*Alexandre Bala*.

Ce prince se trouvant pressé, appela à son secours *Ptolémée*, son beau-père, qui arrive traînant sous ses drapeaux une foule innombrable que le prophète compare à la multitude des grains de sable de la mer. On croiroit qu'il va protéger *Bala*, mais il lui retire sa fille, et la donne à *Démétrius*. Cet échange fut, dit-on, le châtement d'une conspiration du gendre contre son beau-père. Quelle qu'ait été la cause de cet événement, les suites en furent très-funestes à *Bala*. Les habitans d'*Antioche*, enhardis, déchirèrent *Ammonius*, son ministre, qu'ils trouvèrent caché

sous un habit de femme. Le roi n'éprouva pas un sort plus heureux. Il perdit une bataille décisive, et s'enfuit aussi loin qu'il put aller. Le malheureux crut trouver un asile sous la tente d'un Arabe, nation ordinairement hospitalière, mais il fut tué.

Les habitans d'Antioche ne reconnurent point sans difficulté *Démétrius Nicanor*, que le roi d'Egypte venoit de placer sur le trône. Ils craignoient de trouver en lui les vices de son père, sur-tout son insouciance pour les affaires du gouvernement, ainsi que son despotismé. Leur crainte n'étoit que trop fondée. Le nouveau roi laissa toute la puissance à *Lasthène*, l'ami de son beau-père, qui l'avoit élevé, homme cruel et impolitique. Cruel, il rechercha tous ceux qui avoient été attachés à *Bala*, et les fit mourir : impolitique, il dégoûta les vieux soldats qui composoient la garde ordinaire des rois, et la réduisit à quelques compagnies de Crétois, qui ne pouvoient pas être d'un grand secours. Il s'attira bientôt le mépris ainsi que la haine des Syriens. Le trône étant privé de ses défenseurs, un homme hardi osa porter ses vues jusque-là, et parvint à en précipiter l'imprudent *Démétrius*.

*Démétrius*  
*Nicanor.*

Cet ambitieux se nommoit *Diodote*, et fut dans la suite surnommé *Tryphon*. Sa naissance étoit commune. *Bala* l'avoit fait gouverneur d'Antioche. On ne sait s'il jouit de cette place sous son successeur; mais son habileté peut faire croire qu'il ne fut pas mis par *Lasthène* au nombre des proscrits. Il est au contraire vraisemblable qu'il gagna la confiance du ministre, et qu'il lui ferma les yeux sur un commerce de piraterie qu'il exerçoit. Ce commerce consistoit à avoir des vaisseaux qui couroient les côtes d'Asie, où ils faisoient des esclaves que *Diodote* vendoit à grands prix aux Romains, curieux alors de se faire suivre par un nombreux domestique. Ce trafic procura à *Diodote* de grandes richesses. Il porta l'assurance de l'impunité jusqu'à se bâtir, peu loin d'Antioche, une espèce de forteresse, où il enfermoit ses trésors. En effet, il ne paroît pas que le roi ni son ministre en aient pris d'ombrage. Ils ne se réveillèrent l'un et l'autre de leur assoupissement, que quand *Diodote* éclata. *Bala* avoit laissé un fils, encore enfant, de sa femme *Cléopâtre*. *Triphon* se montra tout-à coup avec ce jeune *Antiochus*, publia un manifeste où étoient exposées les prétentions du prince,

dont il se déclara tuteur. A cette nouvelle, tous les soldats que *Démétrius* avoit renvoyés sans raison, et une foule d'autres mécontents, se joignent au prétendant. *Démétrius* surpris, est obligé de se renfermer à Séleucie. *Diodote* s'empare d'Antioche, des éléphants qui faisoient alors la principale force des armées d'Asie, de l'argent des recettes, et fait proclamer son pupille. Il eut aussi l'adresse d'attirer dans son parti *Jonathas*, chef des Juifs, précédemment attaché à *Bala*, et qui se crut sans doute obligé de suivre les drapeaux de son fils. Mais il fut mal récompensé de sa fidélité.

*Tryphon* ne s'étoit pas donné tant de peine, pour conserver la couronne sur la tête d'un enfant : il vouloit la mettre sur la sienne. Quand il vit la plus grande partie de la Syrie soumise à son obéissance, il se défit en même temps et de *Jonathas*, qu'il savoit affectionné au sang de *Bala*, et de son pupille. Ce jeune prince étoit attaqué de la pierre; il n'y eut qu'à ordonner qu'on fit mal l'opération. Il mourut, et *Tryphon* prit le diadème. *Démétrius* et *Tryphon* purent se livrer fréquemment des combats. Une résolution étrange du premier, mit tout à coup

fin à la guerre civile. Sollicité par les habitans du pays situé entre l'Inde et l'Euphrate , continuellement exposés aux incursions des Parthes , *Démétrius* se détermina à faire la guerre à ces peuples , persuadé que s'il revenoit vainqueur , il auroit bientôt reconquis sur *Diodote* le reste de son royaume. Il eut d'abord de grands succès , mais les Parthes lui dressèrent une embuscade , et le firent prisonnier. *Mithridate*, leur roi , après l'avoir promené , comme captif , dans les provinces disputées , pour les détacher d'un roi esclave , le traite ensuite avec toutes sortes d'égards , lui assigna l'Hircanie pour lieu de sa résidence , avec un revenu conforme à sa dignité , lui donna même sa fille *Rodogune* , en mariage ; mais le retint dans les fers.

A la nouvelle de sa prison , *Cléopâtre* , son épouse , s'étoit retirée à *Séleucie* , avec deux enfans qu'elle avoit de lui. Craignant d'y être assiégée par *Tryphon* , elle écrivit à *Antiochus* , frère cadet de *Démétrius* , de venir à son secours , et lui offrit la couronne et sa main. Sans doute elle fut portée à cette dernière proposition par la connoissance qu'elle eut du mariage de *Rodogune*. *Antiochus* , qu'on a nommé

*Sidetès*, *Chasseur*, vint, l'épousa, monta sur le trône, battit *Tryphon*, et mit son armée en déroute. En fuyant, il semoit, dit-on, de l'argent derrière lui, afin d'arrêter ceux qui le poursuivoient. Il fut ou tué dans un assaut, ou pris et condamné à mort par *Antiochus*, ou il se perça de sa propre épée, ou enfin il se précipita dans les flammes qui consumèrent la ville d'Achosisie, où on l'assiégeoit.

*Sydetès* gouverna avec justice et douceur, et se concilia à un degré rare l'amour et l'estime de ses sujets. Il n'avoit qu'un défaut, savoir la passion de la chasse portée à l'excès. Un simple paysan, dans la cabane duquel poursuivant quelques bêtes fauves, le prince égaré avoit trouvé un asile, un simple paysan qui ne le connoissoit pas, lui reprocha naïvement cette passion. Dans la conversation, *Antiochus* fit venir des questions sur le roi. « C'est un bon prince, répondit l'homme des champs; « mais sa passion trop violente pour la « chasse l'empêche de donner toute son « application aux affaires, et l'oblige à « s'en reposer sur des courtisans qui « n'agissent pas toujours selon ses vues. » A cette occasion *Plutarque* s'écrie : « O « rois n'espérez pas entendre un mot de

*Antiochus*  
*Sydetès.*



« vérité, ni connoître ce que vos sujets  
« pensent de vous, tant que vous ne  
« serez environnés que de courtisans,  
« dont la principale occupation est de  
« vous tromper, et de vous persuader  
« que vos sujets sont toujours con-  
« tens! »

Ce roi auroit pu vivre heureux et régner avec gloire, sans le desir qu'il eut de reprendre les provinces dont les Parthes s'étoient emparés. Il publia, pour prétexte de la guerre, le dessein de tirer son frère de la captivité, comme si on eût dû le croire bien empressé à rompre les fers d'un monarque dont il possédoit la femme et le royaume. On juge par ses préparatifs, que s'il aimoit ses aises, il ne les refusoit pas aux autres. Il laissa pour ainsi dire encombrer son camp par l'attirail du luxe. Vivandiers, cuisiniers, comédiens, musiciens, femmes, enfans et leur suite: de sorte que l'armée où il se trouvoit à peu-près quatre-vingt mille combattans, étoit de plus de trois cent mille personnes. Tout alla bien tant qu'il n'y eut qu'à se promener sous un ciel d'été, dans les plus belles plaines de la Médie et la Babylonie. *Antiochus* gagna trois batailles: mais quand il fallut prendre ses quartiers d'hiver, la nécessité de

vos sujets  
ne vous ne  
courtisans,  
tion est de  
s persuader  
jours con-

heureux et  
desir qu'il  
ces dont les

Il publia,  
le dessein  
té, comme  
empressé à

que dont il  
royaume. On  
s'il aimoit  
oit pas aux

lire encom-  
il du luxe.

édiens, mu-  
leur suite :

se trouvoit  
le combat-

cent mille  
nt qu'il n'y

n ciel d'été,  
de la Médie

gagna trois  
lut prendre

nécessité de

loger tout ce monde, fit diviser l'armée en petits corps. Les Parthes actifs et vigilans se glissèrent dans les intervalles. Les habitans ennuyés de ces fâcheux hôtes, concertèrent avec les Parthes un massacre général. En un même jour tous les Syriens furent égorgés ou chargés de fers, et *Antiochus* périt avec eux, emportant les regrets de tous ses sujets.

Les défaites qu'essuya le roi des Parthes lui avoient fait prendre le parti de relâcher *Démétrius*, pour tâcher d'opérer une diversion par la concurrence des deux frères; mais aussitôt après la catastrophe de *Sydetès*, il fit courir après son prisonnier. Le prince craignant ce retour, avoit hâté son départ. La cavalerie envoyée après lui ne put l'atteindre. Il rentra dans son royaume, et pour son malheur, il trouva sa femme *Cléopâtre*. Une captivité de neuf années pour s'être imprudemment jeté dans une guerre étrangère, ne le corrigea pas. Il se mêla d'une querelle entre *Ptolémée Physcon*, roi d'Égypte, et *Cléopâtre*, sa femme répudiée. Elle proposa à *Démétrius* le trône et sa main : l'offre le tenta. Il fit une invasion en Égypte. Pendant qu'il assiégeoit Péluse, les habitans d'Antioche, d'Apamée et

de plusieurs autres villes, irrités de son gouvernement tyrannique, se révoltèrent; et reçurent avec acclamations un prétendu fils d'*Alexandre Bala*, que le roi d'Egypte leur envoya. L'imposteur, fils d'un fripier d'Alexandrie, se nommoit *Zébina*, et se décora du prénom d'*Alexandre*. On étoit si mécontent de *Démétrius*, que *Zébina* se trouva tout d'un coup à la tête d'une armée. Le roi forcé de fuir devant lui après une défaite, crut trouver une retraite dans Ptolémaïde, où résidoit son épouse *Cléopâtre*; mais elle fit fermer les portes à l'époux de *Rodogune*. Il se réfugia à Tyr. Le gouverneur qu'il avoit établi lui-même dans cette ville, le fit mettre à mort. Le royaume de Syrie se trouva pour lors partagé entre *Zébina* et *Cléopâtre*.

*Séleucus*, qu'elle avoit eu de *Démétrius Nicanor*, prit le titre de roi dans les provinces limitrophes de celles que gouvernoit sa mère. Dans la crainte que l'envie ne prît à ce prince d'étendre sa domination, et peut-être de venger la mort de son père, dont elle n'étoit pas fort innocente, *Cléopâtre* invita son fils de venir conférer avec elle sur une affaire importante, et au moment qu'il y pensoit le moins, elle lui enfonça un

rités de son  
se révoltè-  
mations un  
*Bala*, que  
l'imposteur,  
e, se nom-  
du prénom  
écontent de  
trouva tout  
armée. Le  
ni après une  
etraite dans  
son épouse  
er les portes  
il se réfugia  
l'avoit établi  
le fit mettre  
rie se trouva  
*bina* et *Cléo-*

u de *Démé-*  
e de roi dans  
de celles que  
a crainte que  
d'étendre sa  
de venger la  
le n'étoit pas  
é invita son  
elle sur une  
moment qu'il  
i enfonça un

poignard dans le sein. Cette mégère appela auprès d'elle un autre fils, dont l'âge lui fit espérer qu'il seroit long-temps sur le trône sans songer au gouvernement. Il se nommoit *Antiochus*, on lui donna le surnom de *Grypus*, par allusion à son nez aquilin. La Syrie partagée entre *Cléopâtre* et *Zébina*, fut assez tranquille.

*Zébina* étoit doux, clément, juste, et inspiroit la confiance par la fidélité à remplir ses promesses. Trois de ses principaux officiers s'étoient révoltés; il n'employa pour les ramener à lui que l'espérance qu'il leur donna d'obtenir grâce et même de rentrer dans leurs charges. Ils déposèrent les armes sans demander d'autre sûreté que sa parole. Pour lui il vécut avec eux comme auparavant, sans leur faire aucuns reproches. Quoique de basse naissance, il avoit de l'élevation dans l'âme. Jamais il ne voulut soumettre son royaume à un tribut ni même à un simple hommage que le roi d'Egypte exigeoit. De bienfaiteur, l'Egyptien devint son persécuteur. Il arma *Grypus* contre lui, et pour arrhes de sa vengeance, donna au monarque Syrien sa fille *Tryphène* en mariage. Pressé de deux côtés, *Zébina* succomba. Après une bataille per-

*Zébina.*

due, il se jeta sur un vaisseau corsaire pour fuir en Grèce. Le capitaine le livra à *Grypus*, qui le fit mourir. Des historiens disent qu'il fut tué dans un combat; mais quelqu'ait été son sort, tous s'accordent à dire qu'il fut généralement regretté. Il est du petit nombre de ceux que l'usurpation n'a fait ni redouter, ni mépriser, ni haïr.

*Cléopâtre.* La guerre contre *Zébina* mit en quelque manière *Grypus* hors de la tutelle de sa mère. *Cléopâtre* indignée qu'il s'affranchît de son autorité, résolut de faire passer le sceptre à un troisième fils qu'elle avoit eu d'*Antiochus Sydetès*. Il étoit en très-bas âge, et elle avoit lieu d'espérer que ses foibles mains lui en laisseroient long-temps la disposition. Elle prend le moment où *Grypus* rentroit dans son palais, après un exercice violent. Sous prétexte d'attention, elle lui présente à boire. On prétend qu'il étoit averti. Comme par déférence, il veut l'engager à boire la première; elle s'en défend, il insiste, et lui déclare devant toute sa cour qu'il n'y a que ce moyen de détruire le soupçon qu'elle veut l'empoisonner. Elle avale la coupe et meurt. *Cléopâtre* avoit été femme de trois rois, mère de quatre. Elle causa la mort de deux de ses maris, tua un

de ses enfans de sa propre main, et voulut empoisonner l'autre. On trouveroit peu d'hommes aussi méchans.

Pendant huit ans, le règne de *Grypus* fut assez calme. Pour s'assurer cette tranquillité, digne fils de *Cléopâtre*, il voulut faire empoisonner un de ses frères, fils de sa mère et d'*Antiochus Sydetès*, lequel, appelé aussi *Antiochus*, demouroit à Cyzique. Voyant sa vie menacée, le prince se mit en défense. Un heureux hasard lui fournit un secours inattendu. *Lathyre*, fils de *Physon*, roi d'Égypte, avoit épousé sa sœur *Cléopâtre*. Quoique ce prince aimât tendrement son épouse, il fut contraint par sa mère de la répudier, et d'épouser *Sélène*, sa sœur cadette. L'une et l'autre étoient sœurs de *Tryphène*, femme de *Grypus*. La princesse répudiée, se voyant libre, offrit sa main au Cyzicénien, et lui apporta en dot une armée. Elle fut défaite. Il se sauva, et sa femme tomba entre les mains de *Grypus*. *Tryphène*, sa sœur, demande à son mari la prisonnière, pour avoir le plaisir de la voir mettre à mort. Le roi révolté de cette prière, remontre à sa femme tout ce qu'elle a de cruel, et proteste que jamais il ne lui accordera pareille demande. *Try-*

*Antiochus*  
*Grypus.*

*phène* croit voir dans cette fermeté de son mari, la certitude d'un amour qu'elle soupçonnoit déjà. Sa malheureuse sœur s'étoit réfugiée dans un asile. Pendant que l'époux insiste pour faire goûter ses raisons, l'épouse envoie des assassins. Ne pouvant arracher *Cléopâtre* de l'autel qu'elle tenoit embrassé, ils lui coupent les mains. Elle expire en prononçant mille exécérations contre les auteurs de sa mort, et en suppliant le dieu dont la statue étoit placée sur l'autel, de venger par un châtiment exemplaire le meurtre sacrilège que l'on commettoit sous ses yeux.

Il semble que ces exécérations attirèrent tous les fléaux de la vengeance céleste sur la malheureuse famille des Séleucides. Leur histoire n'est plus qu'un mélange dégoûtant et affreux de tous les crimes, poisons, assassinats, incestes, fraticides. Cinq fils de *Grypus* règnent et périssent successivement de mort violente. Le *Cyzicénien* expire dans les flammes, victime d'une sédition. Le royaume se divise : une partie reconnoît *Antioche*, l'autre *Damas*, pour sa capitale, quelques villes s'érigent en républiques, d'autres se soumettent à la puissance d'un seul, qu'on appelle tyran. Les femmes, les sœurs

fermeté de des monarques usurpent et se forment pour qu'elle des espèces de principautés. Elles se les heureuse sœur transmettent par des mariages. Deux e. Pendant sont soupçonnées d'avoir épousé jus- e goûter ses qu'à leur propre fils. Enfin, la confu- es assassins. sion fut telle, et le débordement de tre de l'au- toutes les passions si furieux, que les ils lui cou- Syriens eux-mêmes, le peuple peut- en pronon- être le moins délicat sur les mœurs, e les auteurs se fatiguent de cette anarchie. Ils chas- de dieu dont sent tous ces rois acharnés les uns con- l'autel, de tre les autres, et appellent pour les exemplaire le gouverner *Tigrane*, roi d'Arménie. commettoit

Les Romains souvent réclamés par crations atti- es compétiteurs, s'étoient bien gardés la vengeance de donner à aucun des secours effi- e famille des caces. Ils recevoient les ambassades, n'est plus acceptoient les présens, et laissoient et affreux de tous ces princes se ruiner les uns par es autres. Arriva le moment de re- , assassinats, ueillir les fruits de leur politique. *Pom- ls de Grypus ée* vainquit *Tigrane*. Lorsque l'Armé- ssivement de sien reçut des peuples le sceptre de énién expire yrie, *Sélène*, enlevée par sa mère à e d'une sédi- *Lathyre*, de la même manière qu'elle e : une partie ai avoit ôté sa première femme, pour tre *Damas*, a donner à *Grypus*, étant devenue es villes s'éri- euve de ce dernier, s'étoit fait un utres se sou- etit état où elle élevoit deux fils qu'elle n seul, qu'on voit eus d'*Antiochus*, le pieux, fils es, les sœurs a *Cyzicénien*. L'aîné, nommé *An-*



*tiochus* l'Asiatique, l'autre *Séleucus Gybiosacte*. *Tigrane* dispersa cette famille. Il prit la mère, qu'il fit mourir. Les deux fils peu en état de se mesurer avec un si puissant prince, se soutinrent comme ils purent, tantôt dans une partie du royaume, tantôt dans l'autre, se flattant par les présents qu'ils prodiguoient aux sénateurs, dans les courses qu'ils faisoient à Rome, d'obtenir la bienveillance de la république. Mais quand l'*Asiatique* vint proposer à *Pompée* ses prétentions et ses espérances, après quelques reproches assez durs sur la négligence que le Syrien avoit mise dans la poursuite de ses droits, le général romain lui dit : Le royaume de Syrie appartenoit à *Tigrane*, nous l'avons vaincu, et par conséquent ses droits sont devenus les nôtres. Ainsi l'empire de la Syrie appartient à la république romaine, qui saura mieux la défendre que vous ». Par cette décision, le royaume de Syrie, si riche, si puissant, un des plus beaux fleurons de la couronne d'*Alexandre*, devint une province romaine. Des deux frères, derniers rejetons des *Séleucides*, *Antiochus* mourut en langueur, *Séleucus* épousa *Bérénice*, reine d'Égypte, sa parente. Cette princesse s'en dégoûta,

et prenant le plus court moyen pour se débarrasser d'un mari désagréable, elle le fit mourir. L'empire Syro-Méridique dura deux cent soixante-trois ans, livré à des agitations et à des ébranlemens perpétuels, ce ne fut durant tout cet espace, qu'un long enchaînement de révolutions. Il semble que le centre de l'Asie, la plus belle et la plus riche partie de cette vaste contrée, la plus belle elle-même et la plus riche des quatre parties du monde, ait été destinée à des révolutions perpétuelles. *Ninus*, *Sémiramis* et leurs successeurs, promènent leurs drapeaux sanglans, dans les plaines qu'arrosent le Tibre et l'Euphrate. Ces conquérans donnent naissance à la monarchie des Assyriens, qui se fond dans celle des Médes et des Perses. *Alexandre*, l'impétueux, *Alexandre*, foudroie, ravage, disperse, et avant d'avoir consolidé sa conquête, la laisse à ses capitaines, qui se déchirent et s'entredétruisent. Un seul reste maître des royaumes Asiatiques. Ses descendans, connus sous le nom de *Séleucides*, se détruisent eux-mêmes. Leurs divisions livrent la Syrie aux Romains, qui, profitant de l'imprudence des rois, subjugent ce pays et le gouvernement par des préteurs, pro-

consuls , généraux , jusqu'au moment où , sans être le centre de l'empire d'Orient , il en devient la partie la plus riche , et passe ensuite comme tributaire et sujette aux Ottomans , qui la possèdent encore.



## E G Y P T E.

Ptolémée  
Lagus.  
Ap. D. 2698  
Av. J-C. 300

A la mort d'*Alexandre* , *Ptolémée Lagus* se trouvoit gouverneur d'Égypte. On dit qu'*Arsinoé* , sa mère , étoit enceinte , lorsque *Philippe* , roi de Macédoine , dont elle étoit concubine , la donna en mariage à *Lagus* , seigneur Macédonien. Ne voulant pas nourrir dans sa maison un enfant dont il n'étoit pas le père , *Lagus* fit exposer celui dont sa femme accoucha. Un aigle en prit soin , le réchauffa de ses ailes , et lui donna , au lieu de lait , le sang des animaux de sa chasse. Ce prodige , sans doute , imaginé pour toucher le cœur de *Lagus* , l'engagea à faire revenir l'enfant et à l'élever. Il paroît par-là qu'il auroit été frère d'*Alexandre* , qui lui fut toujours très-attaché. Le conquérant lui monroit une amitié particulière. Il l'éleva aux premiers grades

'au moment  
'empire d'O.  
rtie la plus  
omme tribu-  
ans , qui la

E.

e , *Ptolémée*  
verneur d'E-  
é , sa mère ,  
*Philippe* , roi de  
oit concubine ,  
*Lagus* , seigneur  
t pas nourrir  
dont il n'étoit  
exposer celui  
a. Un aigle en  
e ses ailes , et  
it , le sang des  
e prodige , sans  
ucher le cœur  
a faire revenir  
l paroit par-la  
d'*Alexandre* ,  
es-attaché. Le  
une amitié par-  
premiers grades

de l'armée , qu'il méritoit d'ailleurs par sa bravoure , et lui confia le gouvernement important de l'Égypte. Se trouvant à la mort du monarque de l'Asie , éloigné du centre des intrigues , il sut profiter de sa position , et du bonheur des circonstances pour passer de la seconde place à la première , et s'y maintenir. *Ptolémée Lagus* a été le chef de la dynastie Macédonienne qui régna sur l'Égypte. Il institua à l'honneur de son père , un ordre militaire , le premier que l'on connoisse.

On doit rendre à *Ptolémée* le témoignage qu'il n'a jamais fait que des guerres nécessaires et forcées. Différent de plusieurs des anciens rois ses prédécesseurs , qui , dans leurs monumens , sembloient se proposer plutôt l'admiration des peuples que leur félicité , les siens étoient en même temps somptueux et utiles. On compte entre les principaux monumens , la ville d'*Alexandrie* , fondée par *Alexandre* , sur le bord de la mer , dans une position propre à réunir dans ses murs le commerce des trois parties du monde. *Alexandre* l'avoit bâtie dans cette intention. *Ptolémée* la rendit par sa population , ses richesses , et la magnificence de ses édifices , *la ville des villes* ,

*la reine de l'Orient.* Il y éleva ce fameux phare, modèle de tant d'autres. C'étoit une tour de marbre blanc, prodigieusement haute, sur laquelle on allamoit des feux pour guider les marins dans l'obscurité de la nuit. Il y fit mettre cette inscription : *Le roi Ptolémée aux Dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui vont sur mer.* Mais l'architecte qui vouloit perpétuer son propre nom, n'appliqua ces mots que sur un enduit. L'enduit tomba, et tant que le phare a existé, on y a lu ceux-ci : *Sostrate le Gnidien aux Dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui vont sur mer.*

*Ptolémée* apporta le plus grand soin à former la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il la porta au nombre de quatre cent mille volumes, et la plaça dans un bâtiment superbe, sous l'inspection de plusieurs savans, réunis eux-mêmes dans un palais orné de jardins et de portiques, où les amateurs des lettres trouvoient dans toutes les saisons les ressources de l'amusement et de l'instruction. Il paroît qu'ils vivoient en commun aux dépens du public, qui leur fournissoit un honnête entretien. Ils mangeoient à la même table, et ils étoient servis assez abondamment pour

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

exc  
ceu  
don  
et l  
blic  
avo  
vol  
mè  
fille  
fan  
apr  
C  
de  
lém  
san  
fur  
pro  
des  
s'il  
bel  
san  
lais  
«  
«  
«  
avo  
rai  
né  
sar  
trè  
ye

exciter la jalousie et les railleries de ceux qui n'y étoient pas admis. On doit donc à *Ptolémée* et les ordres militaires, et les communautés de savans. La bibliothèque, quoique si nombreuse, avoit un supplément de trois cent mille volumes qu'on appeloit *la fille*. *La mère* fut consumée par accident, et *la fille* fut livrée aux flammes, par le fanatisme d'*Omar*, plus de huit siècles après.

Outre le surnom de *Lagus*, celui de *Soter* ou *sauveur* fut donné à *Ptolémée* par les Rhodiens, en reconnaissance de ce qu'il les avoit garantis des fureurs de *Démétrius Poliorcète*. Ses propres sujets auroient pu lui donner des épithètes non moins honorables, s'ils avoient voulu exprimer toutes ses belles qualités. Il étoit doux, bienfaisant, d'un abord facile. Il vouloit qu'on laissât approcher les gens du peuple. « Ce sont mes amis, disoit-il, ils me découvrent des vérités que les courtisans me déguisent ». Ce prince avoit une modération rare pour les railleurs, sur-tout les railleurs couronnés. Un grammairien qu'il avoit plaisanté, lui ayant répondu d'une manière très-piquante, tous les assistans, les yeux fixés sur le roi, s'attendoient à

quelque châtement, et trembloient pour l'imprudent. *Ptolémée* leur dit : « Un « roi jaloux de son rang ne doit pas « mettre les autres dans le cas de lui « manquer. Je suis agresseur, il a au- « tant de droit d'être mécontent de ma « question, que moi de sa réponse, « ainsi tout doit rester égal entre nous ». Il rassembloit volontiers ses sujets à sa table, et s'il lui manquoit de la vais- selle, il leur en empruntoit. Joignant ainsi l'économie au plaisir, qu'on goûte mieux lorsqu'il n'est pas accompagné des remords de la profusion.

*Ptolémée*, en quarante ans qu'il régna, changea presque toute la face de l'Égypte. Les anciens rois l'avoient chargée de colosses et de monumens gigantesques. Des villes étoient couvertes de débris, les canaux étoient encombrés. *Ptolémée* fit sortir des cités de dessous ces ruines, rendit des canaux à la navigation, les terres à l'agriculture, et joignit dans ses bâtimens la délicatesse grecque à la solidité égyptienne. Par ses soins, des ports furent ouverts sur la mer Rouge, ceux de la Méditerranée devinrent plus surs. Il rendit le *Delta*, cette belle partie de son empire qu'il habitoit, centre du commerce, et laissa très-florissant un royaume

qu'il avoit trouvé dévasté par les orages d'une longue anarchie.

Ses successeurs, nommés presque tous comme lui *Ptolémée*, ont été distingués par des surnoms qui exprimoient leurs vertus et leurs vices, et jusqu'aux défauts naturels. *Philadelphie*, amateur de ses frères, ainsi nommé par ironie; *Vergètes*, bienfaiteur; *Philopator*, amateur de son père, ainsi nommé par anti-phrase; *Epiphane*, illustre; *Philometor*, ami de sa mère; *Physcon*, gros ventre; *Lathyre*, pois chiche; *Auletès*, joueur de flûte. Leurs épouses, qui selon l'usage du pays, étoient presque toujours leurs sœurs, se nommoient *Arsinoé*, *Bérénice*, *Cléopâtre*. On croiroit que ces alliances perpétuées dans la famille de race en race, auroient dû être un gage permanent d'amitié et de concorde, ce fut au contraire le germe des haines, qui non-seulement ensanglantèrent le trône, mais qui firent encore le malheur des peuples entraînés par leurs princes dans de fréquentes guerres civiles. Il y eut aussi des guerres étrangères que nous crayonnerons; des crimes et des vertus, des actions d'éclat, de ces évènements politiques qui changent le sort des nations, et des catastrophes particulières

Noms et  
qualités.



que l'histoire pourroit offrir également au pinceau du peintre, et à la verve du poète.

Philadelphie.

Ap. D. 272<sup>R</sup>.

Av. J.C. 270

*Ptolémée Soter* associa au trône deux ans avant de mourir, *Philadelphie* son second fils, au préjudice de *Céraunus*, l'aîné. Il paroît, vu les mauvaises qualités de celui-ci, que ce fut de la part du père, moins un acte de prédilection que de sage prévoyance. *Céraunus* se réfugia en Macédoine auprès du roi *Séleucus*, dont il fut bien reçu, et que le monarque assassina. Après ce meurtre, il épousa la veuve nommée *Arsinoé*, qui étoit sa sœur, et étoit maîtresse de la capitale du royaume. Pour obtenir la main de cette princesse, comme on l'a vu, il lui promit des soins paternels pour ses enfans, et il les égorgea le jour même du mariage, presque entre ses bras. L'indignation du peuple rendit *Arsinoé* encore veuve. On ne sait si elle attendit ces événemens pour épouser son frère *Philadelphie*, à la cour duquel la princesse s'étoit réfugiée en s'arrachant des bras de *Céraunus*. Elle étoit plus âgée que *Philadelphie*, cependant elle prit et conserva jusqu'à la mort un empire absolu sur l'esprit de son époux.

Gouvernement.

Le fils de *Soter* retraça une grande

partie des vertus de son père. Il est renommé pour son habileté dans le gouvernement. Il régloit avec proportion les impôts et ses générosités. Toujours prêt à faire la guerre, mais naturellement pacifique, il se contentoit de se mettre en mesure, il en imposoit à ses voisins, dont il fut le conciliateur et l'arbitre. Il étendit la navigation, fit fleurir le commerce, attira les étrangers par les privilèges qu'il crut propres à les fixer dans ses états. *Alexandrie* contenoit beaucoup de Juifs, auxquels un long séjour avoit fait oublier leur langue originaire. Pour leur rendre le séjour d'Égypte plus agréable, et leur faire, s'il se pouvoit, oublier la Judée, il fit traduire la bible en grec, et c'est à ce prince qu'on doit la *version des Septantes*.

*Philadelphie* protégea les sciences et ceux qui les cultivoient; aussi se trouvoient-ils en grand nombre à sa cour: *Aratus*, chargé d'augmenter la bibliothèque d'Alexandrie, *Aristophane* qui en avoit lu tous les livres, *Théocrive*, *Licophon* et cinq autres commentateurs, nommés les sept Pléyades; *Aristarque*, grammairien sévère, *Ménéthon*, historien; *Conon* et *Hipparque*, mathématiciens; *Zenodote*, le premier

Sciences.

commentateur d'Homère , et deux hommes qui ne méritoient pas d'être inscrits dans cette liste , *Sotade* , poète obscène , et *Zoïle* , satyrique , dont le nom est devenu une injure. *Philadelphie* en s'amusant quelquefois de la malice de celui-ci , ne lui marquoit ni considération ni estime. Ces deux poètes moururent , l'un de misère , l'autre de mort violente , chargés de la haine et du mépris public. On reproche à *Philadelphie* de n'avoir pu pardonner à *Démétrius* de *Phalère* , le conseil donné par lui à son père , de mettre *Céraunus* son fils aîné , sur le trône , et de ne point accorder au cadet une préférence que *Démétrius* regardoit comme injuste. Ses qualités de savant illustre , de ministre et de confident de *Soter* , lui furent inutiles auprès de *Philadelphie*. Il confina l'imprudent conseiller dans une forteresse , et il alloit le condamner à mort , lorsqu'un aspic qui piqua le prisonnier , épargna un crime au monarque.

Romains. La prévoyance de *Philadelphie* lui fit entrevoir la grandeur future des Romains. Il leur envoya des ambassadeurs et il en reçut de ce peuple. Ceux-ci s'appeloient *Quintus Fabius Gurges* , *Quintus Ogulinus* et *Cneius Fabius*

et deux pas d'être *ade*, poète e, dont le *philadelphe* la malice it ni consi- eux poètes , l'autre de la haine et che à *Phi-* ardonner à conseil donné e *Céraunus* de ne point férence que e injuste. Ses de ministre , lui furent *phé*. Il con- ans une for- ndamner à oigna le pri- e au monar-

*phé* lui fit re des Ro- mbassadeurs Ceux-ci s'ap- s *Gurges*, *eius*. *Fabius*

*Pictor*. La mémoire de leur conduite noble et adroite, mérite d'être conservée. A la fin d'un repas splendide, le roi leur offrit à chacun une couronne d'or. Ils les acceptèrent, et le lendemain on les vit posées sur les statues du roi, qui étoient dans les places publiques. Ce désintéressement et cette manière délicate de faire sa cour, donna aux Egyptiens une haute idée des Romains. *Philadelphe* leur fit de nouveaux présens, et voulut qu'ils les emportassent; mais en arrivant, ils les déposèrent dans le trésor de la république. La politique de l'Egyptien le tint toujours en équilibre entre les Romains et les Carthaginois. Ceux-ci lui demandèrent de l'argent pour soutenir la guerre contre les premiers. Il répondit : « Je ne puis assister un ami contre « un ami ».

En général, on remarque une sage circonspection dans le gouvernement de *Philadelphe*. On ne l'approuvera pas d'avoir poussé les précautions tendantes à la paix, jusqu'à se défaire de deux de ses frères, qui pouvoient la troubler. Cette action lui a mérité ironiquement le nom d'*amateur de ses frères*. Un troisième nommé *Magus*, échappa à sa cruelle prévoyance, en

s'emparant, à titre de roi, de la Libie et de la Cirénaïque, dont il étoit gouverneur. Sous ce diadème, il brava les menaces et les efforts de son frère. *Philadelphie* est reconnu pour avoir été le fondateur d'un grand nombre de villes. Il érigea beaucoup de monumens si magnifiques, que dans la suite les ouvrages d'une grandeur extraordinaire et d'un goût précieux, furent nommés *Philadelphiens*. Il entretint des flottes considérables dans la Méditerranée et sur la mer Rouge.

Ce prince fit un canal qui joignoit la mer Rouge au Nil, sauf un petit intervalle qu'on franchissoit sur des chameaux. Par-là se transportoient les productions de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie. Elles aboutissoient à Alexandrie, qui a conservé pendant dix-sept siècles le plus grand commerce du monde : commerce qu'il seroit aisé de lui rendre, si l'Égypte passoit sous la domination d'un peuple moins barbare que les Turcs. On doit aussi à ce *Ptolémée*, l'idée de faire tenir un cercueil suspendu par l'aimant, à la voûte d'un temple. Il avoit dessein de tenter cette expérience dans Alexandrie, en l'honneur d'*Arsinoé*, cette sœur et épouse si chérie ; mais la mort

UNIVERSITY OF CHICAGO

le prévint. Ce prince très-peu belliqueux, avoit cependant toujours sur pied une armée de deux cent mille fantassins, de quarante mille chevaux, trois cents éléphants, deux mille chariots de guerre, un arsenal pour armer trois cent mille hommes, et un trésor capable de faire face à ses dépenses. Toutes ces troupes, dit-on, étoient mal disciplinées, et livrées dans le sein des villes, comme leur roi, à la mollesse. Il s'énerma de bonne heure, et encore assez jeune, mourut de vieillesse dans les plaisirs.

Le règne d'*Evergètes*, son fils, com-  
 mença par une guerre heureuse contre  
 la Syrie. Il rapporta de ce pays beau-  
 coup d'idoles que *Cambyse* avoit ravies  
 aux Egyptiens, et les replaça dans leurs  
 temples. Cet acte religieux lui gagna l'a-  
 mitié du peuple, et le fit surnommer  
*Evergètes, Bienfaiteur*. Une inscription  
 qui s'est conservée, lui donne avec la  
 souveraineté d'Egypte, celle de Syrie,  
 de Lybie, de Phénicie, de Chypre, de  
 l'Illyrie, de la Carie, des Cyclades, lui  
 fait soumettre les provinces au-delà de  
 l'Euphrate, la Cilicie, la Pamphilie, la  
 Thrace, la Mésopotamie, la Perse, la  
 Médie, jusqu'à la Bactriane. On y  
 ajoute les deux rives de la mer Rouge  
 et des provinces d'Ethiopie. Si cette

*Evergètes.*

Ap. D. 2785

Av. J-C, 213

énumération est exacte, peu de monarques ont été aussi puissans. Doit-on après cela être surpris qu'il y ait été exposé aux ruses de l'adulation.

Chevelure  
de Bérénice.

*Bérénice*, son épouse, le voyant partir pour son expédition de Syrie, fit vœu, s'il revenoit sain et sauf, de consacrer aux Dieux ses cheveux, qu'elle avoit très-beaux. Il rentra victorieux dans son royaume. Fidèle à son engagement, *Bérénice* se fit couper les cheveux, elle les déposa sur l'autel de *Vénus*, dans le temple bâti à Alexandrie, par *Philadelphie*, en l'honneur d'*Arsinoé*, son épouse chérie. Peu de temps après, par la négligence des gardiens du temple, les cheveux disparurent. Le roi très-irrité, alloit les faire punir. *Conon*, habile astronome, se présente au déclin du jour. « Prince, lui dit-il, « levez les yeux, voyez les sept étoiles « à la queue du dragon ; c'est la che- « velure de *Bérénice* qui a été enlevée « et placée au ciel comme une cons- « tellation favorable ». Sans doute le roi voulut bien être trompé ; car la connoissance du ciel a été familière aux *Ptolémées*. Ils sont même les auteurs d'une Ere qui a porté leur nom. Les courtisans, à l'exemple du maître, se montrèrent persuadés du miracle,

et les poètes, autre peste de cour, le célébrèrent dans leurs vers. Il nous reste sur la chevelure de *Bérénice* une hymne de *Callimaque*, que *Catulle* a traduite.

*Evergètes*, non-seulement fut ama- Littérature,  
 teur des sciences, mais il écrivit lui-même des mémoires historiques, qui étoient fort estimés. La bibliothèque d'Alexandrie fut augmentée par ses soins. Pendant ses conquêtes, il y faisoit passer tout ce qu'il rencontroit de précieux; revenu dans son royaume, il envoyoit de tous côtés des hommes instruits, chargés de lui trouver des livres, à quelque prix que ce fût. Mais s'il ne pouvoit les obtenir qu'à titre d'emprunt, à l'exemple de *Philadelphe*, son père, il en faisoit tirer de superbes copies qu'il renvoyoit, et gardoit les originaux.

Revenant de son expédition de Syrie, il passa par Jérusalem, voulut voir les cérémonies, et offrit des sacrifices au Dieu d'Israël. Le collecteur de ses impôts étoit un Juif, nommé *Joseph*, qu'on peut regarder comme le patriarche des traitans. Il étoit neveu du grand prêtre *Onias*, et venoit en Egypte excuser son oncle auprès du roi, auquel on avoit porté quelques plaintes. Dans son voyage il fit rencontre de riches



financiers qui venoient à la cour se proposer pour adjudicataires de la ferme des impôts de la Célé-syrie. Ils voyageoient somptueusement, et lui au contraire marchoit avec beaucoup de simplicité. La modestie de son équipage attira leurs railleries. Comme ils le trouvèrent à cet égard de bonne composition, ils l'admirent dans leur compagnie. *Joseph* les écouta, pénétra leurs projets, découvrit les moyens, les inconvéniens, les ressources, se présenta à l'adjudication, fit son enchère, et obtint la préférence. Il mit apparemment, dans la perception, des raffinemens qui ne plurent pas aux contribuables, puisque le roi fut obligé de lui donner deux mille hommes de garde pour l'appuyer. Il s'enrichit prodigieusement, et s'en retourna ensuite dans la Judée, jouir de sa fortune loin de l'Égypte, sans craindre la malédiction des peuples qu'il avoit ruinés.

**Philopator.** L'esprit fatigué des horreurs qui désolent la Syrie, a pu se reposer pendant  
 Ap, D. 2782 les trois règnes des *Ptolémées* en Égypte;  
 Av, J-C. 216 la conduite de ces trois princes n'est cependant pas exempte de tout reproche; mais les règnes qui suivent, préparent au lecteur de nouvelles angoisses. *Ptolémée*

*Philopator*, cet *ami de son père*, est soupçonné de l'avoir fait mourir pour régner plutôt. L'imputation, quand elle seroit mal fondée, est une preuve qu'on ne croyoit pas l'amour filiale sa vertu favorite, et que si on lui a donné un nom qui lui en faisoit honneur, c'étoit par ironie. On l'a appelé aussi *Triphon* ou *l'efféminé*, et noté d'une mollesse infâme. Il avoit un frère estimable, nommé *Magas*; il le craignoit et le fit mourir. Le glaive fut quelque temps suspendu sur la tête de ce malheureux, par les remontrances de *Cléomène*, roi de Sparte, auquel *Evergètes* avoit donné un asile en Egypte. La prudence et les rares qualités de ce prince, le rendirent redoutable à *Sosibe*, ministre et favori de *Ptolémée*. Les efforts qu'il fit par raisons et prières, pour sauver *Magas*, offrirent au jaloux *Sosibe*, l'occasion de perdre dans l'esprit du roi, le monarque réfugié, auquel *Philopator* avoit promis de s'intéresser. Il s'étoit même engagé à rétablir sur le trône de Sparte *Cléomène*, en l'appuyant du secours d'une puissante armée. Le malheureux *Cléomène* ennuyé d'attendre, périt par un coup de désespoir; il sortit à la tête d'une poignée de Lacédémoniens dans les rues d'Alexandrie, appela le peuple

à la liberté, égorgea les premiers soldats qui voulurent s'opposer à sa fureur, et se voyant près de tomber entre les mains des gardes de *Philopator*, il se fit tuer par les siens qui s'immolèrent ensuite sur le cadavre de leur roi.

Une nation entière fut condamnée à la flétrissure et à la mort par le barbare *Philopator*, auquel le grand prêtre des Juifs avoit refusé l'entrée du temple de Jérusalem. Ce prince résolut de se venger sur tous les Juifs de ses états, de l'affront qu'il prétendoit lui avoir été fait en Judée. Ils étoient en grand nombre, sur-tout à Alexandrie. Il leur ordonna par un édit solennel, ou d'adorer les Dieux, ou de se laisser marquer par un fer chaud qui imprimeroit sur leur front, la figure d'une feuille de lierre, symbole de Bacchus. Tous, à trois cents près, préférèrent cette ignominie à l'apostasie. Outré de cette résistance presque générale, il ordonne que tous les Juifs résidens en Egypte, soient chargés de fers, et transportés à Alexandrie. On les renferma au nombre de plus de quarante mille, dans le lieu destiné aux spectacles. On devoit y introduire des éléphants, pour les écraser sous leurs pieds. Le jour et l'heure étoient fixés. Le peuple toujours avide des spectacles

sanglans environnoit l'enceinte. Deux fois les fumées d'une digestion crapuleuse plongèrent *Ptolémée* dans le sommeil et suspendirent l'exécution. *Philopator* regarda cet événement comme un avertissement de la divinité. Il renvoya chez eux les malheureux Juifs, convaincus qu'ils devoient leur délivrance à un miracle opéré en récompense de la fidélité à la loi de leurs pères. Mais ils gâtèrent leur belle action, en massacrant les trois cents de leurs compatriotes qui avoient fléchi le genou devant les idoles. Malgré cette amnistie, on compte qu'il périt plus de quarante mille Juifs dans la seule Alexandrie.

Malheureusement, le roi avoit dans *Sosibe*, un ministre très-propre à servir ses fureurs, quelqu'en fût l'objet. *Arsinoé*, femme et sœur de *Philopator*, avoit suivi ce prince dans ses expéditions guerrières, haranguant les soldats, combattant à ses côtés. Après plusieurs années de stérilité, elle donna un fils à son époux. Sa fécondité l'enhardit à demander des grâces; elle devint importune, le roi s'en plaignit et montra le desir d'en être débarrassé. *Sosibe* avoit un assassin d'office, nommé *Phiammon*; il le détacha contre la reine, et elle fut tuée. Les femmes de cette

malheureuse princesse profitèrent d'une émeute pour tomber à leur tour sur le meurtrier, et le firent périr sous les pierres et le bâton.

Sosibe.

*Sosibe* tint les rênes du gouvernement pendant soixante ans. Il fut le ministre le plus rusé, le plus corrompu qui ait jamais existé. Il n'avoit aucun scrupule d'employer les crimes les plus affreux, pour venir à bout de ses projets. L'historien *Polybe* assure qu'il fut l'auteur des meurtres commis dans les personnes de *Lysimaque* fils, d'*Atolémée*, de *Magas*, frère du roi, d'*Arsinoé*, fille de *Lysimaque*, de *Cléomène*, roi de Sparte, et enfin de la reine *Arsinoé*. Après un si long ministère, et déshonoré par tant de cruautés, exemple peut-être unique dans l'histoire, il mourut tranquillement dans une extrême vieillesse. Il paroît qu'il quitta ses emplois avant la mort du roi. On croit même que le peuple indigné du meurtre de la reine, exigea la disgrâce de *Sosibe*, punition bien peu proportionnée à tant de forfaits. *Ptolémée* traîna une vie obscure dans la fange des plaisirs infâmes, livra son royaume à des hommes corrompus, à des femmes sans pudeur, qui distribuoient en son nom des emplois civils et militaires à des gens

qui leur ressembloient. Ce méchant prince, par scrupule ou par vanité, fit des aumônes et bâtit des temples. Il laissa un fils âgé de cinq ans.

Il paroît qu'après la disgrâce de *Sosibite*, le peuple et les grands avoient comme forcé le roi à donner le ministère à *Tlepolème*, alors chargé du soin des finances. Le jeune prince fut remis pour son éducation entre les mains d'un nommé *Agathocle*. *Agathoclée*, sa sœur, et *Oenanthe*, leur mère, demeurant dans le palais, furent les premiers instruits de la mort du roi, et la cachèrent jusqu'à ce qu'ils eussent enlevé l'or, l'argent et les bijoux précieux. De la garde du jeune prince, ces personnes voulurent s'élever à la régence du royaume. *Agathocle* parut en public tenant le jeune prince entre ses bras, et versant des larmes. Il harangua les courtisans, implora leur protection pour ce jeune enfant recommandé, disoit-il, à ses soins, par le roi mourant. Il eut même la hardiesse d'assurer que *Tlepolème* en vouloit au trône. La calomnie retomba sur ses auteurs. Le peuple indigné se souleva. On arracha le jeune roi des bras d'*Agathocle*; il fut porté dans l'Hippodrome et placé sur le trône. *Agathocle*, *Agathoclée*, sa sœur, et *Oenan-*

*the*, leur mère, furent amenés devant lui, comme pour être jugés. On les condamna en son nom. Ils furent exécutés sous ses yeux. La populace traîna leurs cadavres sanglans dans les rues d'Alexandrie, et les déchira en pièces. Tous les parens et partisans de cette famille, subirent le même sort.

Les seigneurs Egyptiens se trouvèrent peu d'accord sur la régence. Dans cet embarras, ils jugèrent à propos de s'en rapporter aux Romains. Le sénat s'empressa de saisir une si belle occasion de se faire honneur, et il envoya en Egypte *Marcus Lépidus*, prendre la tutelle de *Ptolémée*. Ce Romain ne la garda pas long-temps, et la remit à *Aristomène*, Acarnanien, homme très-expérimenté. Le régent gouverna avec l'approbation générale, et quand *Ptolémée* eut atteint quatorze ans, qui étoit l'âge fixé chez les Egyptiens pour la majorité des rois, le ministre lui remit son royaume dans l'état le plus florissant. On cherche en vain pourquoi il fut surnommé *Epiphanès*, *l'illustre*, car à peine fut-il en possession de l'autorité, que les désordres reprirent leur funeste cours. *Aristomène* veut lui donner des avis : il l'empoisonne. Ses sujets se révoltent : il les apaise à force de promesses ; mais de-

venu le maître, contre sa parole, il fait expirer les rebelles dans les tourmens. La défiance que cette conduite inspira, contribua peut-être à sa mort. Ses courtisans l'entendoient souvent parler d'une guerre qu'il méditoit, et ne voyoient pas d'argent. « Où en prendrez-vous ? lui » demandèrent-ils ; il répondit, mes » amis sont mon argent. » Ils entendirent par-là que sans doute il comptoit faire la guerre à leurs frais, ils l'empoisonnèrent.

Il laissa deux fils, *Ptolémée Philométor* et *Ptolémée Physcon*, et une fille Ptolémée Philométor. nommée *Cléopâtre*, sous la tutelle de Ap. D. 2025 *Cléopâtre*, leur mère. Cette princesse Av. J. C. 973 s'acquitta glorieusement des devoirs attachés à la régence. *Physcon* fut soupçonné d'avoir hâté sa mort. Le peuple furieux se souleva contre lui et l'auroit exterminé, si *Philométor* ne l'eût pris sous sa protection. Il a obtenu ce surnom de son amour et de sa reconnaissance pour sa mère. Ce prince soutint une guerre malheureuse contre le roi de Syrie. Il fut fait prisonnier. Les Alexandrins désespérant de le revoir, firent prendre la couronne à *Physcon*. Le Syrien, dont le but étoit d'assujétir l'Égypte, y ramène *Philométor*, lui rend son royaume, lui donne même des troupes



pour l'opposer à son frère , mais il garde *Péluse*, clef de l'Égypte de son côté , afin d'y rentrer facilement quand les deux frères se seroient épuisés. Le trompeur fut trompé ; ils s'accordèrent par la médiation de *Cléopâtre* , leur sœur , et régnèrent quelque temps en bonne intelligence.

La concorde entre frères est rare , sur-tout entre frères couronnés. *Philométor*, le plus doux des hommes , tourmenté par *Physcon*, au lieu de plonger ses peuples dans les horreurs d'une guerre civile , eut recours à l'arbitrage des Romains. *Philopator*, père de ces princes , élève pour ainsi dire de la république , avoit toujours entretenu une liaison étroite avec elle. Les présens qu'il envoya à Rome pendant tout le cours de son règne , étoient si considérables et si réguliers , qu'ils pouvoient passer pour un tribut. *Philométor* y alla lui-même , y arriva à pied , sans suite , couvert d'un mauvais habit , et descendit chez un peintre d'Alexandrie. Aussitôt que le sénat fut instruit de l'arrivée du prince , il le fit loger , meubler , servir convenablement à son rang , l'envoya visiter par des membres distingués , et l'admit à plaider sa cause. La décision étoit facile. Le royaume d'Égypte avoit

UNIVERSITÄT  
MÜNCHEN

toujours appartenu à l'aîné, par-conséquent il devoit être donné tout entier à *Philométor*. Mais le sénat eut égard à la considération que *Physcon* avoit déjà régné, et plus encore à la raison politique qu'il convenoit à l'intérêt de la république, que le royaume ne fût pas tout entier en une seule main. Ainsi on adjugea l'Égypte à *Philométor*, et la Cyrénaïque à *Physcon*. Il desira qu'on y ajoutât l'île de Chypre, et alla à son tour à Rome demander cette grâce. Ce démembrement pouvoit encore affoiblir le plus fort des deux frères, il fut accordé.

*Philométor* ne se vit pas sans regret près d'être dépouillé d'une si belle possession. Il différa à s'en dessaisir, temporisa avec d'autant plus d'espérance de garder cette île, que *Physcon*, occupé ailleurs, n'étoit pas en état de s'en emparer. Ses débauches et ses cruautés l'avoient rendu si odieux aux habitans de la Cyrénaïque, qu'ils se révoltèrent, l'attaquèrent personnellement, et le laissèrent pour mort sur la place. *Physcon* jugeant de son frère par lui-même, le crut auteur de la révolte tramée contre lui. Il retourna à Rome porter ses plaintes, et revendiquer la Chypre: Il revint avec des ambassadeurs chargés

de faire fléchir *Philométor*. Celui-ci éluda la proposition; on mit des troupes sur pied des deux côtés. Les Romains les laissèrent battre l'un contre l'autre. *Physcon* fut vaincu et pris. Son frère, toujours indulgent, lui rendit non-seulement la liberté, mais encore le royaume de Cyrène, et lui donna un dédommagement pour l'île de Chypre, qu'il garda. Il porta ensuite la guerre en Syrie, et mourut de ses blessures au sein de la victoire. Il est étonnant qu'un prince qui est mort en combattant, ait laissé une mauvaise idée de son courage. C'est presque le seul reproche qu'on lui fait. On le fonde, sur ce que dans une bataille, il se tenoit éloigné du danger. Il s'ensuit qu'il avoit le courage d'un général, et non celui d'un soldat; mais on ne doit pas conclure qu'il n'en avoit pas du tout, puisqu'il s'exposa assez pour recevoir des blessures mortelles.

A la mort de *Philométor*, deux partis se montrèrent, l'un pour *Cléopâtre*, qui vouloit mettre sur le trône un fils encore enfant, l'autre pour *Physcon*. On s'accorda à cette condition, que *Physcon* épouserait sa sœur, veuve de son frère, et régneroit avec elle le reste de ses jours, mais que le fils de *Philométor* seroit déclaré héritier de la cou-

ronne. Ici commence le règne de *Physcon* en Egypte. Nous écrivons les actions de ce tyran brièvement, et pour ainsi dire en courant, comme lorsqu'on marche sur des charbons ardents.

*Physcon* épouse sa sœur. Le jour même des noces, il égorge son neveu sur le sein de sa mère. Il en eut cependant un fils qu'il nomma *Memphitis*, parce qu'il étoit à Memphis occupé à des actes religieux, quand sa femme accoucha. Déjà chargé du surnom de *Physcon*, gros ventre, qui notoit sa difformité, il fut encore flétri de celui de *Cacoègète*, homme enclin au mal, qu'il ne mérita que trop. Tous ceux qui lui avoient été contraires lorsqu'il prit la couronne, il les fit mourir. Cette barbarie n'étonne pas dans un pareil monstre; mais ceux qui lui avoient été favorables, il les traita de même, parce qu'ayant été infidèles à son neveu, ils pouvoient l'être à lui-même. Ce n'est pas une exagération de dire, que les rues de ses deux capitales, Alexandrie et Cyrène, regorgèrent souvent de sang. Ses ordres barbares étoient exécutés par des soldats étrangers, gens féroces qui ne connoissoient que lui, et qui étant bien payés, obéissoient aveuglément. Ses craintes et ses soupçons lui inspiroient

Ap. D. 21, 8

Ay. J. C. 143

des résolutions atroces. Il avoit fait tant de mal à la ville d'Alexandrie, qu'à tout moment il en appréhendoit des révoltes. Pour lui ôter en ce cas sa principale force, il fit massacrer la jeunesse la plus distinguée, pendant qu'elle se trouvoit rassemblée dans l'Hyppodrome pour ses exercices. Les pères, les mères, les parens s'enfuirent et désertèrent en foule. Il appela à leur place les premiers venus, et les mit en possession des meubles et de tout ce qui appartenoit aux fugitifs. Ces nouveaux hôtes reconnurent à leur tour par la rigueur des impôts et par les vexations de toute espèce, quelle confiance on peut prendre aux bienfaits d'un scélérat.

La reine avoit une fille de *Philométor*, nommée *Cléopâtre*, comme elle-même. Cette princesse eut le malheur d'inspirer de la passion à *Physcon*. Il lui fit d'abord violence, et ensuite l'épousa, après avoir répudié sa mère. Après le massacre d'Alexandrie, il se retira en Chypre, avec sa jeune épouse, pour laisser amortir la fureur du peuple, qui força la reine répudiée de reprendre la couronne. Le roi, à cette nouvelle, croit déjà voir son fils *Memphitis* appelé par sa mère, et mis à sa place. Il se hâte de le faire venir auprès

de lui, et le fait mourir. Aussitôt que le forfait est connu à Alexandrie, la rage du peuple contre le tyran redouble. On le maudit, on brise ses statues, on le déclare irrévocablement déchu du trône. Les Alexandrins touchés de la douleur de la mère, se font un devoir de l'adoucir par des témoignages éclatans d'affection. *Physcon* apprend ces transports d'amour pour elle et de haine pour lui. Il se persuade que c'est à sa vieille épouse qu'il doit l'indignation si marquée du peuple. La naissance de *Cléopâtre* devoit se célébrer précisément dans ce temps. Comme s'il eut voulu se réconcilier avec elle, le roi lui envoie une boîte qu'on disoit contenir un riche présent. Elle l'ouvre : spectacle effrayant ! c'étoient les membres de son fils, surmontés par sa tête.

On croiroit que la nature s'étoit étudiée à faire de *Physcon* un monstre en tout genre. Taille courte, ventre d'une excessive grosseur, tête énorme, regard farouche : aussi, quoiqu'il eût montré deux fois à Rome sa hideuse laideur, des ambassadeurs romains envoyés à sa cour, ne purent le voir sur son trône sans un étonnement mêlé d'horreur. La république les avoit chargés de visiter la Grèce et la Macédoine, soumises à sa

domination; ils devoient ensuite passer successivement dans les cours d'Égypte, de Syrie, de Pergame, de Bithynie, pour examiner dans quelle situation se trouvoient les affaires de chacun de ces royaumes. Les Romains tiroient plus d'une utilité de ces missions. Dans le nombre des ambassadeurs, il y avoit toujours des jeunes gens qu'on accoutumoit ainsi aux affaires. Le sénat, instruit par leur rapport, jugeoit des événemens de ces royaumes, comme s'il eût été sur les lieux, et prenoit son parti avec sûreté. Ces envoyés, par leurs manières nobles et honnêtes, leur esprit conciliant, les offres de service quelquefois suivis de la réalité, propageoient l'estime pour le peuple romain, et faisoient en quelque manière les nations au joug qu'elles devoient porter. *Physcon* fit aux ambassadeurs une réception distinguée. Il se plut peut-être trop à leur faire remarquer sa richesse et la beauté de son royaume. Ils le parcoururent en curieux intéressés; et furent convaincus que l'Égypte pouvoit être un des plus puissans états de la terre, s'il avoit été gouverné par un meilleur prince.

Sciences.

Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour être méchant, mais étant méchant à l'excès, il faut de l'esprit pour réussir.

uite passe<sup>r</sup>  
 d'Égypte,  
 Bithynie ,  
 situation se  
 cun de ces  
 roient plus  
 s. Dans le  
 il y avoit  
 on accoutu-  
 mat, instruit  
 événemens  
 eût été sur  
 rti avec sù-  
 s manières  
 sprit conci-  
 quelquefois  
 ent l'estime  
 façonnoient  
 ions au joug  
 yscon fit aux  
 distinguée.  
 eur faire re-  
 auté de son  
 t en curieux  
 vaincus que  
 es plus puis-  
 voit été gou-  
 ce.  
 d'esprit pour  
 méchant à  
 pour réussir.

*Physcon* en avoit beaucoup. Dans les courts intervalles de ses débauches, il cultivoit les sciences et les beaux arts. On rapporte qu'il étoit très-savant lui-même ; il parloit avec facilité sur tous les sujets. Une histoire de son temps, qu'il écrivit, étoit très-estimée : il commenta *Homère*, augmenta la bibliothèque d'Alexandrie, et par des gratifications et des pensions, il fit éprouver sa générosité à plusieurs savans ; mais par un contraste singulier, ce fut sous son règne que les sciences commencèrent à fuir l'Égypte. Lorsqu'effrayé par les guerres des successeurs d'*Alexandre*, elles abandonnèrent l'Asie, la Grèce et les îles de l'Archipel, elles trouvèrent un asile chez les *Ptolémées*. Grammairiens, médecins, peintres, architectes, poètes, philosophes, accoururent à Alexandrie où s'ouvroit une magnifique bibliothèque, où les vastes portiques d'un superbe musée, rassembloient les hommes curieux de s'instruire, et facilitoient la communication des connoissances. Mais sans la liberté, ces avantages deviennent inutiles. *Physcon*, tyran soupçonneux, voulut non-seulement captiver la parole, mais encore maîtriser la pensée. Cette contrainte dépeupla les académies d'Alexandrie, et frappa l'Égypte, cette



patrie des arts et des sciences, d'une stérilité qui n'a fait que s'accroître jusqu'à nos jours.

*Lathyre.*  
*Alexandre.* *Physcon*, ce monstre de cruauté, vécut soixante-treize ans, et mourut de mort naturelle au milieu d'Alexandrie qu'il avoit inondée de sang. Il eut de *Cléopâtre*, sa nièce, deux fils, *Lathyre* (*Pois Chiche*), et *Alexandre*, trois filles, *Cléopâtre*, *Sélène* et *Triphène*. On pourroit faire en peu de lignes l'histoire de cette famille, en disant *Physcon* laisse le trône à sa veuve, avec la liberté d'y faire asseoir auprès d'elle celui de ses deux fils qu'elle voudra. Elle choisit le cadet, *Alexandre*, comme le plus aisé à maîtriser. *Lathyre* se réfugie en Chypre. Le peuple, mécontent de l'injustice de sa mère, la force de rappeler *Lathyre*; elle ne lui laisse partager le trône qu'en l'obligeant de répudier *Cléopâtre*, sa sœur aînée, qu'il aimoit, et d'épouser *Sélène*, la cadette, pour laquelle il ne se sentoit que de l'indifférence. Mais sa mère la jugeoit propre à ses desseins. Par de nouvelles intrigues, elle chasse *Lathyre* du trône et y replace *Alexandre*. Les deux frères se font la guerre. *Alexandre* découvre que sa mère veut le faire assassiner et la prévient. Cette action révolte les Egyp-

tiens, ils le chassent et rappellent *Lathyre*. *Alexandre* est tué en voulant rentrer en Chypre, et laisse un fils nommé *Alexandre* comme lui. Enfin, *Lathyre* meurt, et ne laisse qu'une fille, nommée *Cléopâtre* ou *Bérénice*.

On pourroit remplir ce cadre, non par de belles actions, il ne s'en faisoit plus en Egypte, mais par des guerres dans lesquelles les Juifs joueroient un grand rôle. *Cléopâtre* les aimoit. Elle avoit pour principaux ministres deux Israélites, grands exacteurs. *Lathyre* les haïssoit. Ce fut par vengeance de cette aversion que *Cléopâtre* provoqua contre son fils la haine du peuple, le fit chasser d'Egypte, et voici par quelle ruse infernale. Elle détermina deux de ses eunuques à se laisser blesser et ensanglanter. Ils parurent dans la place publique, criant qu'ils avoient été mis en cet état en défendant leur maîtresse, à laquelle son fils vouloit faire violence. Quelqu'accoutumé que l'on fût au crime en Egypte, celui-ci excita une indignation générale dont *Lathyre* fut victime.

Dans la guerre qu'il fit aux Juifs, on raconte une action atroce. Ses troupes cantonnoient dans des villages dont la soumission lui étoit suspecte. Il ramasse

Cyrénaïque.

des femmes et des enfans, les fait mettre en pièces et bouillir dans des chaudières, comme si son armée devoit en faire un repas : le tout afin d'inspirer une telle frayeur que les habitans ne fussent pas tentés de rien oser contre de si terribles hôtes. *Lathyre* n'épargnoit pas davantage ses sujets. Pour une révolte arrivée à Thèbes, la plus belle ville de son royaume, après Alexandrie, il la détruisit de fond en comble. Tels furent les enfans légitimes de *Physcon* : des deux fils, l'un tua sa mère, l'autre égorgéa indistinctement étrangers et sujets. Les trois filles se massacrèrent l'une l'autre. Un seul enfant illégitime, *Apion*, fils d'une concubine nommée *Irène*, ne ressembla pas à son père. Il se renferma dans la Cyrénaïque, dont *Physcon* l'avoit fait roi, et ne se mêla en rien des affaires d'Égypte. Ce petit royaume fleurit sous le gouvernement de ce prince. On y comptoit cinq villes principales, bien bâties, bien peuplées et bien commerçantes. Près de l'une d'elles, nommée *Bérénice*, mais dont le premier nom avoit été *Hespérie*, se trouvoit le jardin des Hespérides, fameux par la beauté de ses fruits, et un fleuve *Léthé* : le jardin et le fleuve, sources abondantes de fictions pour les

poètes. Après un règne de vingt ans, *Apion* croyant faire le bonheur de ses peuples, laissa par testament son royaume aux Romains. Son vœu ne fut pas rempli. La république ne prit que les parties qui se trouvoient à sa bienséance, et laissa le reste à la merci des tyrans qui s'en emparèrent, et des factieux que l'anarchie produisit. Les Romains eurent quelque pitié de ces malheureux, et envoyèrent *Lucullus* y mettre l'ordre. Les habitans lui demandèrent un plan de gouvernement. *Lucullus* leur fit cette réponse, faite aussi par *Platon* à leurs ancêtres : « Un peuple aussi riche que » vous êtes, ne pourra jamais se sou- » mettre à l'autorité des lois. »

*Lathyre* ne laissa qu'une fille légitime, nommée *Cléopâtre*. Les Alexandrins la mirent sur le trône, Mais elle avoit un cousin, fils d'*Alexandre*, frère de *Lathyre*, nommé *Alexandre*, comme son père. Quand *Cléopâtre*, sa mère, fut contrainte de lui laisser enlever la couronne d'Égypte, elle envoya le jeune *Alexandre* avec de grandes richesses, à *Cos*, île renommée pour la culture des sciences, comme le lieu où il pourroit recevoir la meilleure éducation. *Mithridate* prit *Cos*, et emmena le jeune prince avec ses richesses, dans son

Alexandre II.

Ap. D. 2923

Av. J. C. 75

royaume de Pont. *Alexandre* fut témoin de la facilité avec laquelle *Mithridate* se défaisoit de ses propres enfans sous le moindre prétexte, à plus forte raison craignoit-il pour lui-même à cause de ses richesses. Il se sauva dans le camp de *Sylla*, qui l'envoya en Egypte, quand on eut appris à Rome la mort de *Lathyre*. Il y avoit déjà six mois que sa cousine portoit la couronne. Elle n'avoit que dix-sept ans. Ils se réconcilièrent, selon la coutume usitée entre leurs ancêtres, c'est-à-dire, qu'ils s'épousèrent; mais aussi le dénouement ne démentit pas les anciens usages. Le dix-neuvième jour après les noces, *Alexandre* fit mourir sa femme, soit qu'il ne trouvât pas la princesse à son gré, soit qu'il ne vculût pas d'épouse qui eût le titre d'associée au trône. Ce crime occasionna une révolte dans Alexandrie : des historiens disent que les habitans tuèrent le meurtrier; d'autres prétendent qu'il échappa de leurs mains, et qu'il régna encore plusieurs années; mais qu'il exerça tant de cruautés, se livra à tant de déréglemens, que ses sujets le chassèrent, et qu'il alla mourir à Tyr, où il s'étoit sauvé, avec la précaution de s'y faire précéder par de grandes richesses.

Cette dernière opinion est la plus vraisemblable. Certainement *Alexandre* survécut assez de temps à l'assassinat de sa femme, pour se voir en tête un concurrent que les Egyptiens lui donnèrent. Faute de prince légitime, ils prirent un bâtard de *Lathyre*, nommé *Ptolémée Aulètes, joueur de flûte*. *Alexandre* en porta ses plaintes à Rome, mais il mourut avant d'en savoir le succès. Il avoit fait un testament par lequel il nommoit le peuple Romain son héritier, moins par affection pour la république, que pour susciter des embarras à son rival. Ce testament excita de grands débats dans le sénat. La succession tentoit violemment les Romains; mais comme ils venoient d'acquérir, par le testament d'*Apion*, la Cyrénaïque, la Bythinie par le testament de *Nicomède*, ils craignirent en acceptant aussi l'Égypte, de laisser trop pénétrer leur cupidité et leur ambition. Il fut donc décidé qu'on feroit venir les richesses déposées à Tyr par *Alexandre*. Quant à son royaume, on laissa *Aulètes* s'y installer, sans donner ni consentement ni improbation.

Le premier soin de ce prince fut de travailler à se faire reconnoître par la république, roi d'Égypte. La négociation qui eut lieu à ce sujet, produisit une

Ptolémée  
Aulètes.

Ap. D. 2928  
Av. J. C. 70

très-grosse somme à *Jules-César*, alors consul, et chargé de dettes, une autre à *Pompée*, dont le crédit étoit nécessaire pour faire passer la décision dans le sénat. Moyennant vingt-six millions, *Aulètes* acquit le titre d'allié du peuple romain. Un autre bâtard de *Lathyre*, nommé *Alexandre*, qui s'étoit emparé de l'île de Chypre, n'ayant pas eu l'habileté d'acheter, comme *Aulètes*, le consentement des Romains, fut déclaré, par un décret du sénat, déchu de son royaume. Il demanda du secours à son frère, celui-ci le refusa, pour ne pas déplaire aux Romains. Les Egyptiens indignés de cette lâcheté, le chassèrent lui-même du trône d'Egypte et y placèrent *Bérénice*, sa fille. Ils lui cherchèrent un mari capable de la soutenir; mais ils rencontrèrent mal. *Séleucus*, son plus proche parent, prince de la famille de Séleucides, qu'ils lui donnèrent, étoit si laid, si dégoûtant, qu'on lui donna le nom de *Souillon*. L'âme répondoit au corps. Il viola le tombeau d'*Alexandre le grand*. Au cercueil d'or qui soutenoit le corps, il en substitua un de verre. Ce souverain devint si odieux, si insupportable à la reine, qu'elle le fit étrangler. C'étoit un monstre; mais ce n'étoit pas à sa femme à en pur-

ger la terre. Il fut remplacé par *Archélaüs*, qu'on disoit fils du grand *Mithri-date*, mais qui n'étoit fils que de son premier lieutenant, grand-prêtre de Comane, dans le Pont, excellent capitaine, et doué de vertus vraiment royales.

Pendant que ces choses se passaient en Egypte, *Aulètes* alloit solliciter des secours à Rome. Il apprit, étant à Rhodes, que *Caton* s'y trouvoit. Le moyen de s'instruire de l'état des choses et des mesures à prendre, ne pouvoit se présenter plus à propos. Le roi fait avertir *Caton* qu'il desire lui parler. Il s'imaginoit que le Romain iroit le trouver avec empressement. « Qu'il vienne, » répond *Caton*. *Aulètes* approche, trouve un homme très-simplement habillé, et dans le plus modeste équipage. Le républicain reçoit le monarque sans se déranger plus que pour un homme ordinaire : il l'écoute attentivement. *Caton* offrit de l'accompagner, et d'employer tous les moyens auprès des Egyptiens pour les engager à recevoir leur prince. Une résolution si noble et si généreuse n'étoit pas faite pour *Aulètes*. Il hésita cependant ; mais il continua son voyage pour Rome.

On jugeroit par la conduite de l'Égypte



lien , que ce qui le toucha le plus dans celle de *Caton*, c'est ce qu'il lui dit de la vénalité triomphante à Rome. Il se proposa de profiter de ces lumières , et le succès passa les espérances de *Ptolémée*. Qu'on se figure ce monarque arrivant à Rome , précédé par la réputation d'apporter avec lui toutes les richesses de son empire. *Pompée* le reçoit magnifiquement dans sa maison. Les sénateurs des plus grands noms, *Gabinus*, *Bibulus*, *Marcellinus*, s'empres- sent autour de lui. Les Alexandrins envoient des ambassadeurs pour plaider leur cause. L'orateur est emprisonné , le chef assassiné avec plusieurs de ses collègues. Les coupables sont poursuivis devant les tribunaux et absous : les juges iniques accusés à leur tour sont déclarés innocens. Mais il faut de l'argent pour salarier tous ces crimes : les trésors s'épuisent, alors les usuriers s'annoncent clandestinement, et proposent des opérations financières. Le sénateur est caution du chevalier , celui-ci tire intérêt de l'argent qu'il prend au trésor public , confié à sa garde. *Pompée* lui-même aide aux emprunts, s'oblige pour le roi, sans courir de risques à la vérité, puisque cet argent ne faisoit que passer par les mains d'*Aulètes* pour rester dans

BRITISH UNIVERSITY

les  
Ga  
tan  
qu  
voy  
et  
pul  
guc  
sou  
que  
d'a  
sup  
livr  
ces  
» n  
» l  
ora  
ran  
qua  
par  
réfu  
a c  
rav  
ceu  
vou  
vire  
vois  
ort  
éta  
no

le plus dans  
r'il lui dit de  
Rome. Il se  
lumières, et  
es de *Ptolé-*  
marque arri-  
r la réputa-  
outes les ri-  
*mpée* le reçoit  
ison. Les sé-  
oms, *Gabi-*  
s, s'empres-  
xandrins en-  
pour plaider  
emprisonné,  
ieurs de ses  
ont poursui-  
absous : les  
ar tour sont  
faut de l'ar-  
crimes : les  
suriers s'an-  
t proposent  
Le sénateur  
celui-ci tire  
nd au trésor  
*Pompée* lui-  
'oblige pour  
s à la vérité,  
t que passer  
r rester dans

les siennes. *César* étoit alors dans les Gaules.

La corruption étoit publique, mais tant de personnes y avoient intérêt qu'on n'osoit s'en plaindre. *Ptolémée* se voyoit au moment d'obtenir une armée, et déjà les grands capitaines de la république, *Pompée* entre autres, en briguoient le commandement, comme une source inépuisable de richesses; quand quelques honnêtes gens du sénat, faute d'autres moyens, mirent en œuvre la superstition. *Portius Caton* ouvrit le livre de la Sybille, lut ou feignit de lire ces mots : « Si un roi d'Egypte vous de-  
» mande du secours, aidez-le, mais ne  
» lui fournissez point de troupes ». Cet oracle renversa tout d'un coup les espé-  
rances d'*Aulètes*. Moins riche de cin-  
quante millions, il repartit poursuivi  
par ses créanciers, et ne sachant où se  
réfugier, il se cacha dans un asile. Mais  
la cupidité, toujours active et vigilante,  
travailla pour lui. Ses partisans de Rome,  
ceux qui avoient prêté et ceux qui ne  
vouloient pas perdre leurs avances, écri-  
virent aux généraux de la république,  
voisins de l'Egypte, que ce seroit une  
fortune assurée pour celui qui pourroit  
établir *Ptolémée*. On leur indiquoit les  
moyens d'éluder l'oracle, et d'em-

ployer à cette expédition les armées de la république, sans crainte d'en être repris. Plusieurs refusèrent. *Gabinus*, commandant en Syrie, s'en chargea pour environ soixante millions qui lui seroient payés quand il auroit remis *Aulètes* sur le trône. Il entra en Egypte, ayant le roi dans son armée. Ses succès furent rapides. Péluse fut la première ville qu'il prit. L'Égyptien vouloit en faire passer les habitans au fil de l'épée. Le général romain s'opposa à cet acte impolitique et cruel.

*Archélaüs*, mari de la reine, se présenta, fut vaincu en bataille rangée, et fait prisonnier. *Gabinus* pouvoit sur-le-champ mettre fin à la guerre ; mais il fut tenté d'une bonne somme qu'*Archélaüs* lui offrit ; ensuite, sous prétexte que ce prince s'étoit échappé sans qu'on s'en aperçût, il demanda à *Ptolémée* de nouvelles sommes pour continuer la guerre. *Rabirius*, chevalier romain, étoit tout prêt dans le camp avec ses fonds. Il prêta au roi, à un intérêt considérable, l'argent que le monarque versa dans les mains du général. La guerre fut reprise avec une nouvelle vigueur et terminée par une bataille dans laquelle *Archélaüs* fut tué

Aussitôt qu'*Aulètes* se vit maître d'A-

Alexandrie, il immola à son ressentiment sa fille *Bérénice*, pour avoir osé porter la couronne pendant son exil, quoiqu'elle y eût été forcée. Il fit aussi mourir tous les citoyens riches, sous prétexte qu'ils avoient soutenu les rebelles, et confisqua leurs biens, qui servirent à payer *Gabinus*. *Rabirius* reçut de forts appointes. Les Alexandrins pillés, ruinés, étoient au désespoir; mais quelque envie qu'ils eussent d'éclater, des troupes romaines, laissées par *Gabinus*, les surveilloient, ainsi que les autres villes également tenues en bride. Cependant, ces Alexandrins, que l'ombre d'un Romain faisoit trembler quand il s'agissoit de défendre leurs biens, devinrent des lions déchaînés, parce qu'un soldat avoit tué un chat par mégarde. Ils mirent en pièces le malheureux.

Toutes les concussions d'*Aulètes* ne suffisoient pas pour remplir *Rabirius*. Il pressoit le roi. « Je ne vois, lui dit » ce prince, d'autre moyen de vous » satisfaire, que de consentir à admi- » nistrer vous-même mes revenus, et » de vous rembourser ainsi peu-à-peu » par vos mains » *Rabirius* ne sentit pas le piège. De chevalier Romain, il se fit collecteur d'impôts. Quand il fut devenu comptable, *Aulètes* trouva assez

de prétextes pour le faire arrêter. *Rabirius* cria à l'injustice : *Pompée* qui lui avoit servi de caution à Rome, fut très-piqué du procédé du roi ; mais comme il y avoit peu à espérer et tout à craindre d'un prince avare et cruel, *Rabirius* s'estima encore heureux qu'on le laissât évader de prison et sortir de l'Égypte. C'est ainsi qu'*Aulètes* paya ses dettes. Ce fut le dernier acte d'un règne de trente ans, beaucoup trop long pour ses peuples, ignominieux pour lui, et peu honorable aux Romains. Il est vrai qu'ils voulurent faire justice de deux coupables. *Gabinus* et *Rabirius*, revenus à Rome, essayèrent un procès criminel. L'éloquence de *Cicéron* sauva *Rabirius* de la peine, et non pas de la honte. *Gabinus* fut banni ; mais ceux qui les avoient mis en action, qui avoient profité de leurs déprédations, continuèrent à marcher tête levée dans Rome. Impunité criante, présage ordinaire de la ruine des empires.

Ptolémée.  
Cléopâtre.

Ap. D. 2966

Av. J. C. 32

*Aulètes* avoit deux fils, nommés tous deux *Ptolémée*, et deux filles, l'aînée nommée *Cléopâtre*, qui s'est rendue si célèbre, l'autre *Arsinoé*. Il disposa de la couronne en faveur des deux aînés, à condition qu'ils s'épouseroient. *Cléopâtre* avoit dix-sept ans, et son frère

treize. *Aulètes* recommanda ses enfans au peuple Romain, et le pria, par testament, d'en prendre la tutelle. Le sénat accepta cette charge honorable, et en confia l'exercice à *Pompée*. L'eunuque *Pothin* fut nommé premier ministre, et *Achillas* commandant des troupes.

Ces deux hommes se révoltèrent contre une reine qui montrait des dispositions, non-seulement à ne se pas laisser gouverner, mais encore à commander. Par menaces ou par mauvais traitemens, ils obligèrent *Cléopâtre* à quitter sa cour. Elle alla lever des troupes en Syrie et en Palestine, et revint fièrement présenter la bataille à son mari et à ses ministres, sous les murs de Péluse. Pendant que les armées s'observoient, parut en mer *Pompée*, vaincu à Pharsale, qui espéroit trouver un asile en Egypte. Il envoya demander à *Ptolémée*, son pupille, la permission d'entrer dans son royaume. On examine dans le conseil ces questions, si on le recevra au hasard de déplaire au vainqueur; si, par un refus, on le contraindra de porter ailleurs son infortune, qui pourroit cesser et être remplacée par des projets de vengeance, ou si on le tuera pour se faire un ami de *César*.

Le dernier sentiment prévalut; *Pompée* est assassiné. Ce fut un crime, une lâcheté, une ingratitude de la part du successeur d'*Aulètes*, que *Pompée* avoit mis sur le trône. Cependant on diminue beaucoup la haute opinion qu'on peut avoir des services de *Pompée*, quand on se rappelle combien ils avoient été intéressés. *César*, qui poursuivoit de près son rival, arriva dans le même temps à Alexandrie. *Achillas* crut lui faire plaisir en lui présentant la tête de son ennemi; mais il détourna les yeux avec horreur, et versa des larmes sur le sort de son rival.

Il trouva toute la ville d'Alexandrie indignée du meurtre de *Pompée*, et peu disposée en faveur des Romains; mais il sut calmer le ressentiment des habitans par de belles paroles, sans cependant oublier ses intérêts, car il exigea avec rigueur le reste de l'argent que lui devoit encore *Aulètes*, lorsqu'il avoit procuré à ce prince le titre d'allié du peuple Romain; *César* en avoit apporté les obligations. *Pothin*, qui auroit voulu voir bien loin ce créancier incommode, profita de cette occasion pour tâcher de le rendre odieux. Il fit paroître l'exaction encore plus rigoureuse qu'elle n'étoit, enleva aux temples l'or et

;*Pompée*  
e, une là-  
la part du  
*Pompée*  
endant on  
e opinion  
s de *Pom-*  
combien ils  
r, qui pour-  
arriva dans  
e. *Achillas*  
présentant la  
il détourna  
et versa des  
val.

d'Alexandrie  
*Pompée*, et  
es Romains;  
entiment des  
paroles, sans  
intérêts, car il  
te de l'argent  
*etes*, lorsqu'il  
le titre d'allié  
en avoit ap-  
*in*, qui auroit  
ancier incom-  
asion pour ta-  
Il fit paroître  
ureuse qu'elle  
mples l'or et

l'argent qui s'y trouvoient, réduisit le roi et tous les seigneurs à manger dans de la vaisselle de terre ou de bois, pour insinuer que *César* s'étoit emparé de toutes les richesses. Le peuple, une fois disposé au murmure, se prévint facilement contre *César*, à l'occasion de l'ordre que ce général donna à *Ptolémée* et à *Cléopâtre*, de venir plaider leur cause devant lui, et même de licencier leurs troupes. Les Alexandrins s'irritèrent de cet ordre, comme d'un attentat fait à l'autorité royale. Cependant *César* les appaisa encore, en faisant lire publiquement le testament d'*Aulètes* qui donnoit la tutelle de ses enfans à la république. Il dit que comme dictateur, il s'en trouvoit personnellement chargé; mais qu'il ne prétendoit agir qu'en qualité d'arbitre. Cette explication tranquillisa les esprits, et l'on nomma des avocats de part et d'autre.

*Cléopâtre*, plus sûre de ses attraits que de l'éloquence des avocats qu'elle pouvoit choisir, quitte secrètement son armée, s'embarque dans un petit bateau, arrive au soleil couchant aux portes d'Alexandrie. La difficulté étoit d'entrer dans la ville sans être reconnue, car les troupes de son mari l'auroient arrêtée; il falloit pénétrer ensuite



dans le palais. *Apollodore*, homme très-robuste, enveloppe cette reine dans ses habits, de manière à lui donner la figure d'un paquet de lardes, la charge sur ses épaules, entre par-tout sans difficulté, et dépose son fardeau aux pieds du juge.

Cette manière de se présenter à *César*, valoit mieux auprès de lui qu'une entrée triomphante. *Ptolémée*, qui en fut instruit, en prévint les suites. Il sort en furieux du palais, crie qu'il est trahi, condamné, s'arrache le diadème, le foule aux pieds. Le peuple se rassemble autour de lui, le plaint, court aux armes; mais les soldats Romains saisissent le jeune prince, le ramènent, et le lendemain *César*, non-seulement réconcilie les deux époux, mais il marie *Ptolémée* le cadet, âgé de onze ans, avec *Arsinoé* sa sœur, un peu plus âgée, et leur donne le royaume de Chypre: démarche uniquement destinée à en imposer au peuple, car il n'étoit pas à présumer que la république se dessaisiroit de cet possession.

La bonne intelligence ne dura pas long-temps. *Pothin*, artisan de la première discorde, avoit intérêt de la renouveler, tant pour n'en être pas puni, que pour jouir librement de l'empire

qu'il avoit toujours sur son élève. Il s'entend avec *Achillas* qui commandoit l'armée. Le dictateur se trouve assiégé dans le quartier qu'il occupoit avec la famille royale. Jamais ce général ne courut d'aussi grands dangers. Il avoit peu de troupes, non-seulement contre une armée entière, mais encore contre toute une ville révoltée. C'est dans un de ces combats que la fameuse bibliothèque d'Alexandrie fut brûlée. *Pothin*, resté près du roi, donnoit secrètement avis à *Achillas* des mesures qui se concertoient. Sa trahison fut découverte et punie de mort. *Ganimède*, eunuque du palais, auquel la jeune *Arsinoé* étoit confiée, complice de *Pothin*, craignit de subir le même sort. Il se sauva dans le camp d'*Achillas*, et emmena son élève. Les Egyptiens furent charmés d'avoir dans leur armée une personne de la famille royale, qu'ils pussent mettre à leur tête. Ils la proclamèrent reine, et *Ganimède* fut nommé général à la place d'*Achillas*, qu'il trouva moyen de faire périr. Cet eunuque étoit en effet très-propre à être premier ministre; car il avoit, disent les auteurs, de l'activité, de l'adresse, de la pénétration, et nulle probité.

Il suscita beaucoup d'embarras à Cé-

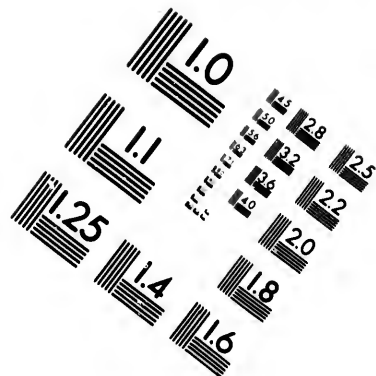
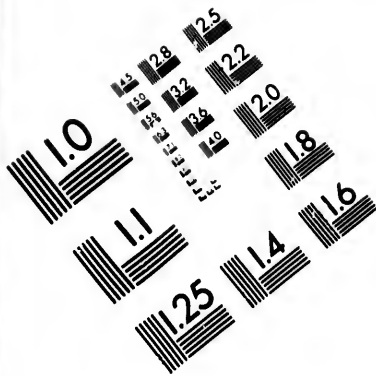
*sar*. Peu s'en fallut qu'il ne le fit mourir de soif avec toute la cour et tous ses soldats, par l'adresse qu'il eut d'introduire l'eau de la mer dans les citernes de son quartier, et de corrompre ainsi l'eau du Nil, la seule qu'on eût à Alexandrie. *César* fit creuser des puits qui heureusement fournirent de l'eau douce. *Ganimède* multiplia les attaques par terre et par mer. Quand il y eut eu bien du sang répandu, selon l'ordinaire, on conféra. Les Alexandrins dirent qu'ils ne demandoient qu'à posséder leur roi. Le dictateur consentit à le rendre. Il le laissa aller, après lui avoir donné de bons avis sur le gouvernement de son royaume, et l'avoir exhorté à finir la guerre par une réunion sincère avec son épouse. Le jeune prince le promit, le jura les larmes aux yeux, mais aussitôt qu'il se vit hors des mains de *César*, il recommença la guerre avec plus de fureur qu'auparavant.

Les renforts arrivant de tous côtés aux Romains, le dictateur se vit en état de livrer bataille, et remporta une victoire complète. Le jeune roi en fuyant, se noya dans un bras du Nil. *César* rentra sans difficulté dans Alexandrie, replaça *Cléopâtre* sur le trône, et lui fit épouser son jeune frère, âgé de

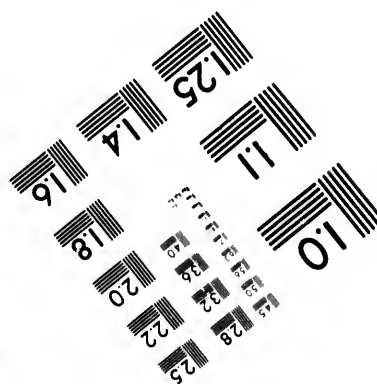
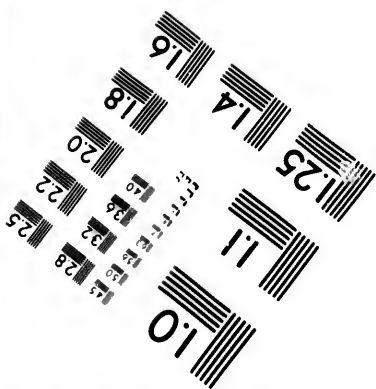
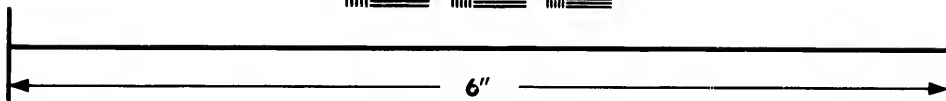
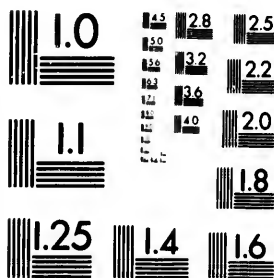
onze ans. La jeune *Arsinoé* fut prise après la défaite. *César*, amant de sa sœur, eut la dureté de la mener à Rome, et de la faire marcher à son triomphe, ayant des chaînes d'or aux mains. Il la mit ensuite en liberté, avec défense de retourner jamais en Egypte. Elle se retira en Asie, où elle n'étoit pas encore assez loin de sa cruelle sœur, qui la fit mourir. *Cléopâtre* se débarrassa aussi de son époux par le poison, et se trouva ainsi, seule souveraine de l'Egypte. L'amour y retint le vainqueur de Pharsale, plus long-temps que son intérêt n'auroit dû le lui permettre. L'ambition en rompit les chaînes, il s'arracha des bras de l'enchanteresse, et lui laissa un fils qu'on nomma *Césarion*.

*Cléopâtre*, après la mort de *César*, prit ouvertement le parti des triumvirs. On la soupçonna cependant d'avoir envoyé des troupes à *Cassius*, pour se ménager entre les factions. Ce grief, les plaintes de ses sujets et des princes voisins, la firent citer à comparoître au tribunal d'*Antoine*, qui venoit en Asie, affermir l'autorité de triumvirs. Elle avoit vingt-cinq ans, âge aussi propre aux affaires qu'à la galanterie. L'esprit, la finesse, la gaité, les grâces, accom-





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40

10  
12  
15  
18  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40

pagnoient les charmes piquans qu'elle avoit reçus de la nature. La surprise que cette reine prépara à *Antoine*, ne ressembloit pas à celle qui terrassa *César*; mais pour être moins brusque, elle n'en fut pas moins victorieuse. Le triumvir tenoit son tribunal à Tarse, ville de Cilicie. *Cléopâtre*, arrivée à l'embouchure du Cydnus, quitte son vaisseau, et remonte le fleuve sur une galère qu'elle avoit fait préparer. La poupe étoit éclatante d'or, les voiles de pourpre, les cordages de soie. Une douce simphonie régloit les mouvemens des rameurs, qui laissoient tomber en cadence leurs avirons garnis d'argent. L'air étoit embaumé des parfums qu'on brûloit en abondance sur les deux rives. Un pavillon d'un tissu riche et brillant, élégamment rattaché, couvroit le tillac. La reine y paroissoit à demi couchée, autour d'elle folâtroient de jeunes égyptiennes, légèrement vêtues en grâces et en néréides. *Vénus*, dont elle rappeloit les attraits, dont elle avoit emprunté le cortège et imité la parure, *Vénus* dans son triomphe, n'auroit pas été plus belle.

A ce spectacle, le peuple abandonne le tribunal du triumvir, et se précipite sur le rivage. Il envoie la prier à souper



« Dites-lui, répondit-elle, avec un souris flatteur, dites-lui que je l'attends « sous mes tentes ». Le repas étoit splendide, soldats, capitaines, romains, auxiliaires, tous furent loués, caressés, chargés de présens avec ces égards qui écartent le refus. Le général, objet des attentions les plus délicates, s'énivra d'admiration et de plaisir. On présuma bien qu'il ne fut plus question ni d'accusations ni de reproches. *Cléopâtre* prit un empire absolu sur le malheureux *Antoine*. Chaque jour elle inventoit des plaisirs nouveaux : nouvelle *Circé*, elle l'abreuvoit sans cesse de voluptés dont elle tenoit à la main une coupe inépuisable. Il ne songeoit de son côté qu'à imaginer des fêtes qui pouvoient plaire à son amante.

Dès-lors, il ne vit plus que par ses yeux, ne se conduisit plus que par ses conseils. Elle le voulut, et il mit avec elle sur le trône d'Égypte, *Césarion*, qu'elle avoit eu de *César*. Il ajouta à ce royaume, la Cirénaïque, l'île de Chypre, la Célé-syrie, la Phénicie, et la plus grande partie de la Cilicie. Aux trois enfans qu'*Antoine* eut d'elle, il assigna des royaumes entiers, les uns conquis, les autres qu'il se flattoit de conquérir; mais elle ne put obtenir de lui qu'il fit

mourir quelques rois des états promis.

Cette distribution de royaumes se fit après un triomphe dans lequel *Antoine* traîna à son char dans les murs d'*Alexandrie*, *Artabaze*, roi de *Médie*, sa femme et ses enfans. Il les présenta ensuite à *Cléopâtre* qui étoit élevée sur un trône d'or placé sur une estrade d'argent. La nouvelle de ce spectacle déplut fort aux Romains, qui croyoient que le privilège du triomphe appartenoit exclusivement à leur ville. Leur mécontentement étoit fomenté par *Octave*. Instruit de la mauvaise conduite de son collègue, ce triumvir moins brave, mais plus habile, plus rusé qu'*Antoine*, songeoit à usurper pour lui seul l'empire du monde qu'ils possédoient en commun. Ils eurent des débats sur des limites de domination. Leurs amis les appaisèrent, et s'imaginèrent qu'ils couperoient la racine de toute discorde, en les unissant par le mariage d'*Octavie*, sœur d'*Octave*, avec *Antoine*. Mais cet expédient fut précisément ce qui les les brouilla sans espérance de réconciliation. *Cléopâtre* frémit à la nouvelle de ce mariage, qui alloit lui enlever son amant. Elle fit tant par ses ruses, que d'abord il

suspendit l'arrivée de son épouse qui approchoit, et qu'ensuite il envoya à *Octavie* une lettre de divorce, et au frère une déclaration de guerre.

Il auroit fallu appuyer ces violens procédés d'une brusque attaque. *Octavie* n'étoit pas encore prêt; *Antoine* l'étoit, et il avoit encore, malgré ses foiblesses, l'amour des soldats, et l'estime de ses amis; mais il perdit dans les délices un temps précieux. L'histoire n'a pas dédaigné de nous faire connoître l'habileté de *Cléopâtre* à varier les amusemens de ce romain. La pêche sur le Nil fournit à cette reine l'occasion d'une plaisanterie assez piquante. *Antoine* se faisoit un point d'honneur de prendre les plus gros poissons. Pour cela il avoit des plongeurs qui alloient en attacher à son hameçon. Ruse contre ruse. La reine envoie aussi des plongeurs, *Antoine* jette la ligne, tire et amène un beau poisson salé. Un rire universel déconcerte le pêcheur. *Cléopâtre* s'aperçoit qu'il goûte médiocrement le badinage, elle se jette à son cou, et lui dit : « Mon général, » abandonnez-nous la ligne à nous autres » rois ou reines du Phage ou de Canope. » Votre pêche, c'est de prendre des » villes, des royaumes et des rois ».

Il arriva à cette reine fastueuse et prodigue, probablement dans une de ces orgies où la raison se perd, de détacher de ses oreilles une perle dont la paire étoit estimée deux ou trois millions, de la faire fondre dans du vinaigre, et de l'avaler. Elle en alloit faire autant de l'autre, lorsqu'un des convives l'arrêta, et obtint la perle. Sciée en deux, elle parut encore assez belle pour servir d'ornement à une célèbre statue de *Vénus*.

Sans doute ces sacrifices bizarres étoient faits pour captiver l'amant crédule, et lui persuader qu'on le préféroit à tout ce qu'on pouvoit avoir de plus précieux. Mais soit insinuations étrangères, soit réflexions sur le caractère perfide de sa maîtresse, *Antoine* témoigna quelques soupçons. Au lieu de s'amuser à le rassurer par des protestations, elle l'invite à dîner. Dans un instant de gaieté folâtre, elle détache négligemment une fleur de la couronne qu'elle avoit sur la tête, et la jette dans la coupe de son convive. Il la prend avec empressement et veut la porter à sa bouche. *Cléopâtre* l'arrête, fait venir un criminel condamné. Il boit et tombe mort. La fleure étoit empoisonnée. « S'il  
« m'étoit possible de vivre sans vous,

« lui dit-elle, vous voyez que je ne manquerois pas de moyens de réaliser vos soupçons » :

La prudence conseilloit de fuir une si adroite empoisonneuse, mais la passion raisonne autrement. Cette preuve de fidélité assez équivoque, resserra plus que jamais les nœuds de leur union.

*Antoine* paroissoit ne pouvoir souffrir un moment le tourment de l'absence de cette reine ; *Cléopâtre* de son côté ne le quittoit ni le jour ni la nuit, l'accompagnoit dans ses voyages, à l'armée, et jusqu'à son tribunal, quand il jugeoit des causes. Egalemeut égarés par leur présomption, ils se repaissoient ensemble des plus brillantes espérances. Quand cette reine ambitieuse vouloit affirmer quelque chose, son serment ordinaire étoit : *Comme j'espère donner la loi dans le Capitole*. Rêve flatteur, dont le réveil fut terrible !

Après plusieurs combats peu décisifs entre les lieutenans d'*Antoine* et d'*Octave*, les deux armées qui devoient décider de l'empire du monde, se rencontrèrent commandées par leurs chefs. Celles de mer dans le golfe d'*Ambracie*, celles de terre rangées sur le promontoire d'*Actium*, à la vue les unes des autres. *Antoine* étoit sur la flotte. Malgré

les remontrances de ses capitaines , il s'étoit laissé accompagner par la reine d'Égypte , et ce fut la cause de sa perte. *Cléopâtre* , que les remords poursuivoient , voyant la victoire balancer , et craignant de tomber entre les mains d'*Octave* , qu'elle avoit cruellement offensé en faisant répudier sa sœur , prit la fuite avec toute son escadre , et décida la défaite d'*Antoine*. Il pouvoit se jeter dans son armée de terre , et tenter de nouveau fortune avec ces légions qui l'avoient fait plus d'une fois triompher , et qui le chérissoient autant qu'elles estimoient sa valeur. Mais funeste enchantement ! il suit sa perfide amante. Tristement assis à la poupe de son vaisseau , la tête appuyée sur ses deux mains , peut-être , tant est grande la force de la passion ! s'occupant encore plus d'elle que de ses malheurs , il jure de ne la plus revoir. Mais il la suit et il arrive au port avec elle. Il tâche de s'affermir dans le dessein de l'éviter, la Sirène obtient de se faire écouter, elle fait entendre des regrets , laisse couler des larmes. Il succombe.

Il fallut pourtant s'arracher aux douceurs de la réconciliation pour ramasser des forces contre l'ennemi qui approchoit. *Antoine* en auroit trouvé s'il avoit

voulu s'aider lui-même. Il étoit aimé plus qu'*Octave*, et ce n'étoit qu'à regret qu'on lui retiroit l'estime dont il avoit autrefois joui. *Hérode*, roi de Judée, vint lui offrir ses services, voir par lui-même si cette ame qui, dans des temps difficiles, avoit montré de la grandeur et de la force, étoit encore susceptible de quelqu'énergie. Il ne trouva que langueur et foiblesse, et le vit toujours dominé par une malheureuse passion à laquelle *Antoine* rapportoit toutes ses vues et toutes ses actions. Ceux qu'*Antoine* sollicitoit, ses anciens capitaines, ses amis en jugèrent comme *Hérode*, et l'abandonnèrent. Il ne vit plus d'autre ressource que de retourner en Egypte. La reine avoit des vaisseaux, des soldats, des trésors. « Je m'en servirai, se disoit-il à lui-même, mais je ne la verrai ni ne l'écouterai ». Etoit-ce à Alexandrie, dans le palais de *Cléopâtre*, qu'il pouvoit se flatter de remporter une pareille victoire sur lui-même? *Antoine* se logea hors de la ville, dans une maison agréable qu'il avoit fait bâtir sur le bord de la mer. Il y eut des messages de la part de *Cléopâtre*, des pourparlers par intermédiaires. Ensuite des intérêts communs occasionnèrent des entrevues. On s'occupa de

traiter avec *Octave* qui avançoit. Après plusieurs propositions rejetées, *Antoine* se réduisoit à demander que le vainqueur lui permît de vivre à Athènes en simple particulier avec la reine, et qu'il assurât aux enfans qu'il avoit eus d'elle, les trônes qu'il leur avoit distribués. *Octave* ne faisoit que des réponses équivoques. Son but étoit d'avoir les amans en sa puissance. En avançant il négocioit toujours, sans négliger les moyens de force et de surprise. Peu s'en fallut qu'*Antoine*, l'amusé par des espérances, ne tombât dans ses filets. Alors, semblable à un animal féroce qu'on poursuit, dans son dernier repaire, il se jette en furieux sur ceux qui vouloient l'investir, les écarte et en fait un grand carnage. Ce fut le terme de sa résistance. Outre la négociation qui étoit commune à *Octave* et à *Cléopâtre*, la reine en entretenoit une particulière avec *Octave*, qui lui insinuoit l'idée d'abandonner *Antoine*, peut-être même de le livrer. A ce prix il lui promettoit tous les avantages qu'elle pouvoit désirer. En attendant, il demandoit tantôt une ville, tantôt une autre. Enfin les meilleures places d'Égypte; et la reine trompée ou séduite, les remettoit entre ses mains. Furieux d'une trahison dont



il croit ne pouvoir plus douter, *Antoine* veut immoler la perfide. Elle s'étoit retirée dans les tombeaux des rois d'Égypte, où elle s'étoit renfermée avec deux femmes et une esclave. De-là elle fait dire à son amant qu'elle s'est donné la mort. A cette nouvelle, des transports de la colère, il passe à la douleur la plus vive. Incapable de supporter l'idée de vivre sans son amante, il appelle un esclave dont il connoissoit la fidélité, lui met un poignard entre les mains. « Vois-moi, lui dit-il, pour la dernière fois : frappe. » L'esclave prend le poignard, se frappe lui-même et tombe. *Antoine* reprend le poignard, se frappe à son tour, se fait une large blessure, et tombe aussi baigné dans son sang. Ses amis accourent, ils les conjurent de l'achever. Tous sont saisis d'horreur et de pitié, et le laissent palpitant auprès du cadavre de son esclave.

*Cléopâtre* apprend ce désespoir, et qu'*Antoine* n'est pas mort. Elle lui envoie son esclave annoncer qu'elle vit et qu'elle desire le voir. A cette invitation, le mourant se ranime, laisse panser sa blessure, et ordonne qu'on le transporte près de son amante. Comme elle n'osoit ouvrir, de peur d'être surprise par les émissaires d'*Octave*, elle

descend des cordes avec lesquelles on lie *Antoine* ; la reine, aidée de ses deux femmes , l'élève jusqu'à une fenêtre. Il lui tend ses bras défaillans , elle le tire dans son appartement. Les gémissemens, les cris funèbres qu'on entendit quelques temps après , apprirent aux Alexandrins arrivés en foule à ce spectacle, que l'infortuné avoit peu survécu au plaisir de voir encore une fois celle qu'il adoroit.

La reine s'opiniâtra à rester dans son tombeau : elle y avoit fait transporter des matières combustibles , aromates et bois précieux , pour s'y consumer si on tentoit de lui faire violence. Elle vouloit obtenir la couronne pour ses enfans, et redoutoit plus que la mort d'être attachée au char d'*Octave* , et traînée en triomphe à Rome. Afin d'obtenir l'un , et d'éviter l'autre , elle regardoit comme très-important de rester maîtresse de son asile. Elle n'y laissoit pénétrer personne , et ne parloit aux envoyés d'*Octave* , qu'à travers la porte. Mais pendant qu'un d'entre les négociateurs l'occupoit à cette porte par des propositions, un autre entre par la fenêtre qui avoit servi à *Antoine*. Se voyant surprise, elle arrache son poignard de sa ceinture , et veut s'en frapper. On l'arrête , et on

prend les précautions nécessaires pour prévenir les effets de son désespoir.

Elle demande à voir *Octave*. On prétend qu'elle avoit dessein de lui inspirer de l'amour : rien en ce genre ne doit étonner de la part de *Cléopâtre*. Quand il parut, elle se jeta à ses pieds dans un désordre concerté. Il la releva et lui dit froidement : « Madame, ne vous désespérez pas, on ne vous fera point de mal ». Tant qu'elle lui parla, il ne leva jamais les yeux sur elle, et les eut toujours fixés à terre. Tant de discrétion, tant de crainte ou de mépris de ses charmes lui firent clairement connoître ce qu'elle avoit à redouter. Elle se prépara avec fierté à se soustraire au sort honteux qu'on lui préparoit.

Un repas magnifique fut ordonné. Elle y invita ses amis, en fit les honneurs avec sa gaieté et ses grâces ordinaires. Elle écrivit ensuite un billet à *Octave*, chargea le plus incommode de ses surveillans de le porter promptement, et se retira dans le fond de son appartement avec ses deux femmes. Sous des figures qui trompèrent la vigilance des gardes, elle s'étoit fait apporter une espèce de serpent particulier à l'Égypte. Sa morsure introduit dans les veines un venin qui cause un sommeil léthargique,

et tue promptement sans douleur. La reine d'Égypte se couche sur un lit de repos et se fait piquer. *Octave* accourt effrayé par son billet, se fait ouvrir la porte et la trouve couverte de riches habits, parée comme pour un jour de fête. Une de ses femmes étoit morte à ses pieds du même poison, l'autre expiroit. Les horreurs du trépas étoient si peu empreintes sur le visage de *Cléopâtre*, qu'*Octave* ne la crut qu'assoupie; mais il fit de vains efforts pour la rappeler à la vie. Il ordonna qu'on lui fit des funérailles royales, et qu'on l'enfermât dans un même tombeau avec *Antoine*, comme ces deux amans l'avoient désiré. Avec elle fut ensévelie la gloire de l'Égypte qui devint une province romaine, et qu'on verra encore plus avilie sous les Turcs.



## A R M É N I E.

Les deux Arménies, entre la Mésopotamie, la Cappadoce, l'Ibérie, l'Arabie, la Médie et la Syrie.

Les pays situés entre l'Arabie déserte, le Pont-Euxin, la Tartarie asiatique et le Nomade, l'Inde et la Perse, étoient peu connus avant *Alexandre*, et le seroient encore moins depuis ses conquêtes, si plusieurs monarques de ces petits royaumes

mes n'avoient eu , contre les Romains , des guerres qui les ont rendus célèbres.

Terroir et mœurs.

La grande Arménie est séparée de la petite par le mont Caucase. Toutes les deux sont hérissées de montagnes d'où sortent le Tigre , l'Euphrate et d'autres grands fleuves. Les bois et les marais rendent ce pays très-froid. Il n'est pas étonnant d'y voir la neige couvrir subitement les campagnes dans les mois les plus chauds. Cette température nuit à la fertilité. On croit les anciens habitans descendans de *Japhet*. Certainement ils sont les premiers du monde , si l'arche de Noé s'est arrêtée sur une de leurs montagnes , comme ils le prétendent. On retrouve chez eux l'usage des sacrifices humains et des prostitutions religieuses. Leurs mœurs étoient agrestes et sauvages. Celles des Arméniens modernes ont été adoucies par le commerce , pour lequel ils montrent une singulière habileté. Ce sont les facteurs de l'Orient. Ils emploient les caractères syriaques et parlent deux langues , celle du peuple et celle des savans. La seconde n'a , disent-ils , aucune analogie avec les langues orientales , elle est remarquable par une énergie particulière , et par les termes d'art et de science qu'elle renferme. C'est elle qui est employée dans la Li-

leur. La  
un lit de  
ve accourt  
t ouvrir la  
de riches  
n jour de  
it morte à  
l'autre ex-  
étoient si  
de *Cléo-*  
r'assoupie;  
r la rappé-  
lui fit des  
l'enfermât  
*Antoine* ,  
ient désiré.  
ire de l'E-  
e romaine ,  
avilie sous

ie déserte ,  
siatique et  
étoient peu  
le seroient  
quêtes , si  
tits roya-

thurgie. On est regardé par ces peuples comme un homme admirable quand on la possède ; il faut la savoir pour être admis parmi les *Vertabiets* ou prêtres, pour lesquels les Arméniens ont une profonde vénération. Le gouvernement a toujours été monarchique , et il est si nécessaire au pays , que quand les rois ont manqué , par mort , expulsion ou autres causes , il s'est toujours trouvé des hommes qui ont relevé ces trônes abattus , s'y sont placés et maintenus.

Ap. D. 2834

AV. J. C. 164

Les successeurs d'*Alexandre* confièrent le gouvernement de l'Arménie à deux chefs. Sous *Antiochus* le grand , *Zadriade* et *Artaxias* , qui exerçoient cet emploi , se concertèrent pour lever ensemble l'étendard de la révolte , et se firent rois chacun de leur gouvernement. Ils soutinrent la guerre avec succès , et réunirent à leurs états beaucoup de provinces voisines qui en firent un royaume considérable. Alors ils le divisèrent entre eux. Une partie échut à *Artaxias* , sous le nom de grande Arménie , la petite échut à *Zadriade*. *Antiochus* ne leur avoit pas tranquillement laissé faire leurs conquêtes et leur partage ; mais il fut obligé de céder à leur union. Il les reconnut rois par un traité. Afin de lui ôter toute tentation de les

inquiéter, ils eurent la précaution de s'appuyer de l'alliance des Romains.

Ces alliés étoient souvent dangereux. Tigrane.

*Tigrane*, qu'on a surnommé le Grand, grand à la vérité dans le bonheur, mais petit dans l'adversité, conçut, en montant sur le trône, le hardi projet de former une confédération pour mettre des bornes à l'ambition de ces dangereux républicains. Il trouva dans *Mithridate*, roi de Pont, un prince très-disposé à le seconder. Un décret du sénat venoit d'adjuger, à *Ariobarzane*, la Cappadoce, que *Mithridate* avoit revendiquée. Ce fut le sujet de la guerre dont les rois de Pont et d'Arménie réglèrent ainsi les conditions, que le premier auroit les conquêtes, le second les esclaves et les dépouilles. La main de la fille de *Mithridate*, donnée à *Tigrane*, scella cet engagement. Le succès ne se fit pas beaucoup acheter. *Ariobarzane* s'enfuit à Rome, abandonnant ses états. Un des fils de *Mithridate* fut mis à sa place, et *Tigrane* emporta un butin immense.

On a vu que pendant l'anarchie qui désola l'empire expirant de Syrie, *Tigrane* fut engagé par les peuples à en recevoir le sceptre. Il le porta dix-huit ans avec gloire; pendant ce temps il augmenta son royaume d'Arménie des

AP. D. 3914  
AV. J. C. 84

parties qui échappoient à la Syrie. Mais *Mithridate* perdit la Cappadoce, les Romains la lui enlevèrent, et la rendirent à *Ariobarzane*. *Tigrane* la reconquit, et la remit à son beau-père. Il conduisit ses troupes victorieuses contre les Grecs d'Asie, dont il tira de grandes richesses, et trois cent mille prisonniers. Il les employa à bâtir *Tigranocerte* dont il fit sa capitale.

*Mithridate*, toujours ardent à susciter des ennemis aux Romains, envoya à son gendre une ambassade dont le but étoit de leur faire, non pas une guerre indirecte comme auparavant, en inquiétant leurs alliés, mais de les attaquer eux-mêmes. A la tête de cette ambassade, il avoit mis *Métrodore*, son conseil, plus son ami que son sujet, en qui il avoit une entière confiance. *Tigrane*, avant de se décider, voulut avoir avec lui une conférence particulière. Il le pria de lui dire ce qu'il pensoit de cette guerre. *Métrodore* se laissa gagner par ses instances, et lui dit : « En qualité de  
« chef d'ambassade, je dois vous dire  
« d'embrasser le parti de *Mithridate*  
« contre les Romains, mais en qualité  
« de particulier, je pense que vous ne  
« sauriez agir plus prudemment que de  
« conserver l'amitié d'un peuple puis-



» sant et redoutable ». *Tigrane* fut charmé de la sincérité de l'ambassadeur. Croyant que *Mithridate*, en étant instruit, l'en estimeroit davantage, il lui fit part de la conversation. *Métrodore* mourut subitement en retournant dans les états du roi son maître. On a soupçonné qu'il fut empoisonné. D'où on peut conclure deux choses : la première, qu'on ne doit jamais charger d'une négociation un homme qui n'est pas bien convaincu de ce qu'il va dire ; la seconde, qu'il est dangereux de croire que ce qu'on trouve avantageux pour soi, sera regardé de même par les autres.

*Tigrane* profita de l'avis et ne voulut point prendre part à cette guerre, du moins ouvertement ; mais à la sollicitation de son épouse, il laissa passer quelques-unes de ses troupes au service de son beau-père. Le roi de Pont fut vaincu et forcé de se retirer chez son gendre. Celui-ci ne lui refusa pas un asile, ni même tous les agrémens qu'on peut procurer à un malheureux réfugié, mais il affecta de ne pas le voir, et se remit à faire des conquêtes. Il soumit la Mésopotamie, la Phénicie et les pays maritimes d'Asie jusqu'aux frontières d'Égypte. Soit que ses victoires inquiétassent les Romains, soit plutôt que les

trésors de l'Arménie, grossis des richesses de tant de contrées opulentes subjuguées, tentassent la cupidité de *Lucullus*, ce général romain qui avoit envahi le royaume de Pont, jugea à propos de chercher querelle au roi d'Arménie, sur l'asile qu'il donnoit à *Mithri-date*, et demanda qu'il lui fût livré. Cette prétention révoltante rapprocha le gendre du beau-père.

Ils convièrent d'un plan d'attaque et de défense; mais leurs mesures furent déconcertées par la promptitude de *Lucullus*. Il tomba comme la foudre sur l'Arménie. De ce moment *Tigrane* ne fut plus ce grand général qui subjugoit les empires. On le vit non-seulement se retirer devant les Romains, mais encore donner souvent lui-même à ses soldats l'exemple de la fuite. Il fut battu dans des rencontres : il perdit des batailles. Ses villes, même sa capitale, furent prises, ses trésors pillés. Quoiqu'encore maître de disposer d'armées immenses, jetant son manteau royal, arrachant et cachant son diadème, il fuyoit devant des troupes si peu nombreuses, que lui-même un jour plaisanta de leur audace. Comparant ses deux cent mille hommes, avec les onze mille du général romain; les voyant venir à lui tête baissée, il dit :

« Si ce sont des ambassadeurs, ils sont  
 » en trop grand nombre; s'ils viennent  
 » pour nous combattre, ils sont trop  
 » peu. »

La frayeur s'étoit tellement emparée de *Tigrane*, avoit tellement suspendu toutes les facultés de son ame, qu'il ne songea même pas à profiter de la mésintelligence qui se mit dans les troupes de *Lucullus*. Elles s'aperçurent que ce général ne songeoit qu'à sa fortune particulière, et qu'elles n'étoient que les instrumens de sa cupidité. Après beaucoup d'expéditions infructueuses pour ses soldats, un jour qu'il voulut les faire marcher à une nouvelle conquête, pour toute réponse, ils montrèrent leurs bourses vides. Cependant il les appaisa, et il marchoit, non à de nouvelles victoires, mais à de nouveaux trésors, lorsqu'il apprit que *Pompée* venoit le remplacer. Les deux généraux se virent. *Lucullus* reprocha à *Pompée* son ambition. *Pompée* reprocha à *Lucullus* son avarice, et tous deux, disent les auteurs, avoient raison.

On convient que dans l'état d'affoiblissement où se trouvoit *Tigrane*, réduit presque à quelques villes, il ne restoit plus à *Pompée* que des exploits peu dignes d'un si grand général. La facilité

de son expédition fut encore augmentée par un malheur qui survint au roi d'Arménie. Un de ses fils, du même nom que lui, se révolta si ouvertement, qu'il mena à *Pompée* des troupes contre son père. Ce dernier coup accabla le malheureux *Tigrane*, et lui fit prendre la résolution de se remettre entre les mains de *Pompée*, et de s'abandonner à sa générosité.

Ce fut un spectacle bien flatteur pour les Romains de voir ce roi d'Arménie qui se faisoit servir par des rois, qui, en donnant audience, avoit à chaque côté de son trône, deux monarques auxquels la posture la plus soumise étoit prescrite, de le voir arriver sans gardes dans leur camp. Deux licteurs lui firent mettre pied à terre, sous prétexte qu'il n'étoit pas permis d'y entrer à cheval. Il leur remit son épée. *Pompée* venoit à pied au-devant de lui; *Tigrane* l'apercevant, arrache son diadème, et se prosterne. *Pompée*, touché et ému, le reçoit dans ses bras, et lui remet la couronne sur la tête. Son fils étoit présent à l'entrevue *Pompée*, dans le dessein de tenter une réconciliation, l'invite à souper avec son père. Mais soutenant la férocité de son caractère, le fils ne s'y trouva pas. Cette conduite plus

qu'indécente, disposa *Pompée* en faveur du père. Le lendemain, il les entendit l'un et l'autre, plaidant devant son tribunal. Le juge rendit à *Tigrane* l'Arménie et la Mésopotamie, à condition de payer une somme stipulée pour les frais de la guerre. Quant au fils, il n'eut que deux provinces peu considérables, qu'on dépouilla auparavant des richesses qui y étoient accumulées. Le vainqueur les destina à acquitter une partie des sommes imposées au roi.

Ce jugement déplut au prince, si mal payé de sa rébellion. Du camp, d'où il ne lui étoit pas permis de sortir, il envoie des personnes de confiance pour engager les provinces de son partage à ne pas laisser sortir leurs trésors. *Pompée* le fait charger de chaînes. Dans cet état, il fomenta encore des troubles, excita sous main le roi des Parthes, dont il avoit épousé la fille, à fondre sur les Romains. On sut même qu'il avoit tramé une conspiration contre la vie de son père. Le général romain, justement indigné de ces perfidies, le fait partir pour Rome comme un vil prisonnier. *Tigrane* resta toute sa vie fidèle aux Romains. Ce ne fut pas un attachement de politique, il paroît avoir été sincère. Il le poussa jusqu'à refuser un asile à *Mithridate* lorsqu'il fut

vaincu par *Pompée*; *Tigrane* promet même une récompense à ceux qui lui apporteroient sa tête. Étoit-ce envie d'obliger les Romains, ou vengeance des malheurs dans lesquels son beau-père l'avoit précipité ? Il mourut dans une longue et heureuse vieillesse, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Artuasde. Le règne d'*Artuasde*, son fils, fut très-court. La guerre se déclara contre lui et contre un autre *Artuasde*, roi de Médie, et il réussit à y faire entrer le triumvir *Marc-Antoine*. Mais les deux rois font la paix. Celui d'Arménie n'en avertit pas le général romain, son allié; au contraire, il l'engage à attaquer la Médie, et s'offre à lui servir de guide pour pénétrer dans le royaume d'*Artuasde*. Apparemment cette perfidie étoit concertée entre les deux monarques, comme une condition de leur accommodement. En conséquence, *Artuasde*, l'arménien, se met avec une nombreuse escorte, en qualité de guide, à la tête de l'avant-garde d'*Antoine*, forte de vingt-mille hommes, commandée par *Statien*, son lieutenant, et la mène par des pays si affreux, que bagages et machines de guerre, tout reste dans les chemins. Arrivée en Médie, dénuée, harrassée, cette avant-garde se trouve

Artuasde.

Ap. D. 2962.

Av. J. C. 36.

en tête les Parthes et les Mèdes, qui en font un horrible carnage. *Antoine* vole au secours de ses soldats, ramasse ce qu'il peut de fuyards, échappe lui-même avec peine aux vainqueurs, et ramène son armée en Arménie, après une marche désastreuse.

*Artuasde* vint au-devant de lui avec une armée florissante. Ce n'étoit pas le moment de témoigner son ressentiment. *Antoine* dissimule et le comble d'amitiés. A force de caresses et de promesses, il obtint des quartiers d'hiver en Arménie. Quand ses troupes y sont bien établies, il retourne en Égypte. Delà il écrit à *Artuasde*, et le prie de venir le trouver, pour concerter ensemble la campagne prochaine. Celui-ci, écoutant une juste défiance, que malheureusement il ne poussa pas assez loin, répond qu'il ne peut quitter son royaume, que des affaires importantes l'y retiennent nécessairement. *Antoine* ne se rebute pas, et propose le mariage d'*Alexandre*, qu'il avoit eu de *Cléopâtre*, avec la fille du roi d'Arménie. Les pourparlers se multiplient. *Antoine* rejoint son armée, renouvelle ses instances, ses confidences, ses prières à *Artuasde* de venir l'aider de ses conseils. Il cède, se rend au camp, est sur-le-champ arrêté, et forcé, pour éviter

des traitemens plus rigoureux , d'indiquer le lieu où étoient cachés ses trésors. Le général romain s'en empare , traîne le malheureux monarque , sa femme et ses enfans , chargés de chaînes d'or , aux pieds de *Cléopâtre* dans Alexandrie. Il leur avoit donné ordre de l'appeler la *reine des rois*. Mais ni *Artuasde*, ni aucun des prisonniers de sa nation ne voulurent la sauver de ce titre. *Antoine* donna la couronne d'Arménie à son fils *Alexandre*, et fit trancher la tête à *Artuasde*, justement puni de sa perfidie.

Ap. D. 2967    Les rois d'Arménie devinrent si petits  
Av. J. C: 31 devant les généraux romains qui gouvernoient l'Orient, qu'on peut les regarder comme de vrais fantômes de royauté. Les empereurs se jouoient de leur sceptre. *Auguste* fit succéder à *Tigrane* troisième, son neveu *Artuasde*. Les Arméniens le chassèrent, parce qu'il étoit du choix des Romains, qu'ils détestoient. *Caius*, fils adoptif d'*Auguste*, le rétablit, fut contraint de l'abandonner, accorda à l'Arménie *Ariobarzane*, qu'elle demandoit. Les Parthes la subjuguèrent. *Tibère* soutient contre eux *Mithridate Ibère*, frère de *Pharasmane*, roi d'Ibérie. *Caligula* renversa du trône ce *Mithridate* et le fit conduire à Rome chargé de chaînes. *Claude* le délivra, et lui donna



des troupes pour chasser de son royaume les Parthes, qui s'en étoient emparés. Son frère *Pharasmane* l'aida puissamment dans cette entreprise, mais lui fit payer cher ses services.

*Pharasmane* avoit un fils, nommé *Rhadamiste*, prince de la plus grande espérance, plein de valeur et de courage. Il joignoit à ces qualités brillantes, une ambition dont son père craignit les effets. Ces sortes de caractères ont besoin d'un objet sur lequel il puissent s'exercer. *Pharasmane* tourna l'ambition de son fils sur l'Arménie : « Ce royaume, » disoit-il, que j'ai conquis sur les Parthes, j'ai eu tort de le remettre à *Mithridate*, mon frère, c'est à vous, mon fils, qu'il doit appartenir ». *Pharasmane* et *Rhadamiste* concertent la manière la plus facile de parvenir à leur but. Ils font éclater une espèce de division entre eux. Le fils se plaint de son père, des artifices d'une belle-mère qui le tourmente, et demande à son oncle un asile pour vivre tranquille. Le crédule *Mithridate* reçoit ce serpent, et le réchauffe dans son sein. *Rhadamiste*, durant son séjour, emploie le temps à fomenter les mécontentemens de quelques seigneurs, et à préparer une rébellion. Quand tout est concerté, il se dit recon-

cilié avec son père , et retourne auprès de lui.

Alors , sous un de ces prétextes qui ne manquent jamais, *Pharasmane* entre en Arménie. En même temps la révolte éclate. *Mithridate* troublé, croyant ne voir autour de lui que des traîtres, se renferme dans une forteresse sous la garde d'une garnison romaine. *Rhadamiste* l'assiège , l'oncle est obligé d'en venir à une conférence avec son neveu hors des murs. *Rhadamiste* jure par tous les dieux que *Mithridate* n'aura à craindre ni le fer ni le poison. Près du lieu de l'entrevue , se trouvoit un bosquet sacré , le neveu y entraîne son oncle , pour consacrer son serment par la cérémonie usitée en Arménie. Elle consistoit à lier fortement ensemble le pouce des contractans , le piquer et sucer le sang l'un de l'autre. Au moment que *Mithridate* présentoit la main à la ligature , il est renversé , et garotté de cette même corde qui devoit servir au rite religieux. Sa famille , qui étoit présente , est arrêtée avec lui. *Pharasmane* , instruit du succès de la perfidie , arrive ; il reproche à son frère d'avoir empêché les Romains de le secourir dans une guerre contre les Albaniens : en punition de ce prétendu

crime, il le condamne à la mort. *Rhadamiste* se rend exécuteur de cette cruelle sentence. Mais comme il avoit par serment garanti son oncle du fer et du poison, il le fait étouffier sous ses yeux. La femme de *Mithridate*, fille de *Pharasmane*, et par conséquent sœur de *Rhadamiste*, et plusieurs enfans qu'elle avoit, subirent le même sort.

Cette barbarie ne resta pas impunie. *Rhadamiste* Rhadamiste et Zénobie. *Vologèse*, roi des Parthes, prétendoit avoir des droits sur l'Arménie. Ayant appris la mort funeste de *Mithridate*; et les troubles qui en étoient une suite, il crut le moment propre à les faire valoir. Il donna la couronne d'Arménie à son frère *Tyridate*, et appuya le nouveau roi d'une armée qu'il commandoit en personne. *Rhadamiste* défendit mal ce trône si horriblement usurpé. Il fut chassé par le roi des Parthes jusqu'en Illyrie, où il se réfugia auprès de son père. Des malheurs arrivés à l'armée de *Vologèse*, par l'intempérie des saisons, le forcèrent d'abandonner à son tour l'Arménie. *Rhadamiste* y revient : furieux d'avoir été abandonné par les Arméniens, il appésantit son sceptre sur eux, et les gouverne avec tant de dureté, qu'il se forme contre lui une conspiration si secrète, qu'il est surpris dans

son palais. Ses gardes étoient désarmés avant qu'il eût rien appris de ce qui se passoit. Il n'eut que le temps de monter à cheval et de fuir.

*Zénobie*, sa femme, grosse de plusieurs mois, ne voulut pas l'abandonner; mais son état ne lui permettant pas d'aller aussi vite que lui, et craignant de tomber au pouvoir de ses sujet révoltés, elle prie *Rhadamiste* de la tuer. Le barbare attendri pour un moment, tâche de ranimer le courage de la fugitive; mais voyant que les forces lui manquoient, dans la crainte de la laisser dans la possession d'un autre, il la blesse de son épée. Elle tombe. Il a le courage de la traîner dans une rivière voisine, et l'abandonne au courant. Des bergers la voyant flotter sur l'eau où ses habits la soutenoient, la retirent. Elle n'étoit pas morte. On pansa sa plaie. *Tyridate* la fit venir à sa cour, où elle fut reçue avec les plus grands honneurs, sans doute peu empressée de retourner avec son mari, dont l'histoire ne parle plus.

Les guerres qui suivirent, présentent un cahos presque inextricable d'expéditions militaires et d'intrigues. Les Romains y jouent le principal rôle, tantôt comme agresseurs, tantôt comme auxiliaires; quelquefois Romains contre Ro-

t désarmés  
de ce qui se  
de monter  
se de plu-  
l'abandon-  
permettant  
et craignant  
ses sujet ré-  
de la tuer.  
moment ,  
de la fugi-  
s forces lui  
de la laisser  
autre, il la  
mbe. Il a le  
une rivière  
ourant. Des  
l'eau où ses  
tirent. Elle  
a plaie. Ty-  
où elle fut  
honneurs ,  
e retourner  
eparle plus.  
, présentent  
ble d'expé-  
es. Les Ro-  
ôle , tantôt  
omme auxi-  
contre Ro-

mains, semblables à des animaux car-  
naciens qui se disputent leur proie. Les  
malheureux Arméniens pillés, tourmen-  
tés, déchirés par des protecteurs avides,  
et par des voisins non moins ardens  
pour le butin, demandent des maîtres  
aux Empereurs. *Néron* leur donne  
*Alexandre*, petit-fils d'*Hérode*, roi de  
Judée. Mais *Tyridate*, toujours appuyé  
par *Vologèse*, n'abandonnoit pas ses  
prétentions. Il se soutint avec grandeur  
contre *Corbulon*, vainqueur, et traita  
avec égard *Pretus* vaincu. Cette con-  
duite noble lui mérita l'estime des Ro-  
mains. *Néron* abandonna son fantôme de  
roi *Alexandre*. Il voulut mettre lui-  
même la couronne sur la tête de *Tyri-  
date*. Cette cérémonie se fit à Rome avec  
la plus grande magnificence. *Tyridate*  
rendit l'Arménie heureuse. Les princes  
qui lui succédèrent, furent moins des  
rois que des vassaux de l'Empire. L'Ar-  
ménie resta cependant royaume, jusqu'à  
ce que *Trajan* y ayant réuni la Mésopo-  
tamie, en fit une province romaine.  
Dans la décadence de l'Empire, il repa-  
rut des rois reconnus feudataires de  
Constantin et de ses successeurs. Les Ar-  
méniens ont été assujétis par les Sarra-  
sins, ensuite par les Turcs, après cela  
par les Tartares; sous toutes ces domi-

nations, on voit en Arménie des traces de royauté. On en trouve jusques sous la domination des Perses qui, sous le règne de Sha - Abas, ont causé une énorme dépopulation, en transportant un grand nombre d'Arméniens à Zulpha, faubourg d'Yspahan, leur capitale. Ils se sont partagé ce royaume avec les Turcs, qui nomment leur division Turcomanie. Mais jusqu'à nos jours il a reparu des rois ou princes d'Arménie qui ont inquiété les despotes conquérans.

Quant à la petite Arménie, la plus agréable et la plus fertile des deux, abondante en fruits, en huile, en vins estimés, elle n'a pas été long-temps séparée de la grande. Après avoir eu trois rois successeurs de *Zadriade*, elle se trouva enveloppée dans tous les malheurs de la grande Arménie, livrée comme elle aux déprédations des rois voisins, ou des Romains qui se la disputèrent. *Fompée* dans le temps de sa grande puissance la donna à *Déjotare*, roi de Galatie. La reconnaissance que le monarque devoit à ce général, lui fit embrasser le parti de son bienfaiteur dans la guerre contre *César*. Celui-ci pardonna à la prière de *Brutus*. Quand ce Romain eut tué le dictateur, *Déjotare* envoya des troupes à ses meurtriers. Les triumvirs lui firent

payer par une grosse amende et la distraction de quelques provinces, son attachement au parti qui fut malheureux. Il se soutint avec dignité pendant les factions, ami intime de *Cicéron*, et cependant considéré par *Octave*. *Déjotare* parvint à une extrême vieillesse. Dans son fils qui lui succéda s'éteignit sa famille. Leur couronne, tant d'Arménie que de Galatie, passa à des enfans de la sœur du dernier, delà à un roi de Médie, puis à un roi de Pont, à des princes de Cappadoce et du Bosphore, à *Aristobule*, petit-fils d'*Hérode-le-Grand*, à *Tygrane*, et devint province romaine sous *Vespasien*. Elle fut attachée à l'empire d'Orient, ensuite aux Persans. Elle leur a été enlevée par les Turcs, qui la possèdent encore sous le nom de *Génech*.



## LE PONT.

Dans le Pont se voient plusieurs lieux célèbres dans l'histoire ancienne et moderne. *Amasie* bâtie sur l'*Yris*, qui apporte plusieurs gros vaisseaux jusques sous les remparts de la ville. Elle étoit, dans les derniers siècles, le séjour prescrit aux fils aînés du Grand Seigneur.

Le Pont, entre le Pont Euxin, la petite Arménie, la Colchide et le fleuve Halys.

*Sébastè* suspendit les conquêtes de *Tamerlan*. Elle fut punie de sa résistance , par le supplice de douze mille de ses habitans , que le barbare fit enterrer vifs. Le *Termodon* a vu ses rives habitées par les *Amazones* , qui ont inventé la hache d'armes. La ville de *Cérasus* nous a envoyé les premières cerises. L'arbre qui les porte croît naturellement dans les forêts , d'où il a été transplanté sous nos climats. Le miel du Pont dérange le cerveau de ceux qui se portent bien , et rend la raison à ceux qui sont fous. Cette remarque est tirée d'*Aristote*. *Xénophon*, général des dix mille, avoit éprouvé par la maladie de ses soldats combien l'usage de ce miel est dangereux , puisqu'il leur causa une espèce d'ivresse , et une frénésie furieuse. Ils guérirent et revinrent à leur bon sens. Enfin , *Trébisonde* , ville encore commerçante et riche , a été le séjour des empereurs de la maison de *Commène*. L'air de cette contrée est bon. Les habitans ayant beaucoup de côtes , honoroient principalement *Neptune* , et lui envoïent tous les ans quatre chevaux blancs , qu'ils faisoient noyer dans la mer.

Rois.

La série des rois de Pont , commence à *Artabaze* , Perse d'origine qu'on croit avoir été placé sur le trône , par *Darius* ,



fils d'*Hystape*. Après lui régnèrent neuf princes presque tous de sa famille, nommés alternativement *Mithridate* et *Pharnace*, armés les uns contre les autres, combattans, vainqueurs, vaincus, jusqu'à *Mithridate VI*, qui fut assassiné par ses favoris. Il avoit été allié très-affectionné des Romains. Ni offres, ni promesses, ne purent l'engager à abandonner le parti de la république, dans un moment où tous les princes d'Asie se déclarèrent contre elle. Le sénat par reconnaissance, lui donna la grande Phrygie, mais il l'ôta à *Mithridate VII*, son fils, qu'il laissa mineur. Ce fut le grand *Mithridate*, l'ennemi implacable des Romains, qui leur fit la guerre pendant quarante-six ans, et leur causa plus de pertes que *Pyrrhus*, *Annibal*, et tous les rois de Syrie et de Macédoine ensemble.

On put deviner dès sa jeunesse, ce *Mithridate*. qu'il devoit être un jour. Il avoit été mis Ap. D. 2900 sous la tutelle de sa mère. Elle le traita Av. J.C. 98 sévèrement. Le barbare la fit mourir de langueur dans une prison. Ses gouverneurs redoutant son caractère cruel, lui donnèrent un jour à monter un cheval regardé comme indomptable. Il le mania avec tant d'adresse, qu'il le réduisit. *Mithridate* passoit des mois entiers à la

chasse, pour s'endurcir, conchoit la nuit à terre, et quelquefois au milieu de la neige. On dit qu'il s'accoutuma aux poisons, de manière que les plus violens ne lui faisoient pas d'impression. Ce fait est difficile à persuader à quiconque connoît la structure du corps humain, la délicatesse de nos fibres et de nos membranes. On croiroit plutôt, non pas qu'il empêcha l'activité des poisons pris avant toute précaution, mais qu'il prévint l'action de certains, par des contre-poisons pris d'avance en forme d'antidote. Il se servoit, à ce que l'on conjecture, du fameux remède pharmacien, appelé de son nom *Mithridate*, et dont les historiens le croient l'inventeur.

*Mithridate* épousa *Laodice*, sa sceur, selon la coutume d'orient, et la quitta peu de temps après son mariage, pour parcourir les différens états du continent de l'Asie. Il les visita, accompagné de peu de personnes, observa les coutumes des habitans, étudia leurs lois, apprit jusqu'à vingt-deux de leurs langues, et prit une idée exacte de leurs forces. Ce voyage dura trois ans. Le bruit se répandit qu'il étoit mort. *Laodice*, éprise d'une criminelle passion pour un seigneur de sa cour, se laissa volontiers persuader que son mari n'existoit

conchoit la  
u milieu de  
outuma aux  
plus violens  
sion. Ce fait  
quiconque  
ps humain,  
s et de nos  
tôt, non pas  
poisons pris  
is qu'il pré-  
des contre-  
orme d'anti-  
l'on conjec-  
pharmacien,  
late, et dont  
venteur.  
lice, sa sœur,  
, et la quitta  
ariage, pour  
ts du conti-  
accompagné  
erva les cou-  
ia leurs lois,  
le leurs lan-  
acte de leurs  
rois ans. Le  
t mort. Lao-  
passion pour  
laissa volon-  
ari n'existoit

plus. Elle eut un fils dans son absence. Le meilleur moyen qu'elle trouva, ou de cacher sa faute, ou de la rendre impunie, fut de se présenter à *Mithridate* un breuvage empoisonné. Il ne produisit aucun effet; le roi certain de sa double perfidie, la fit mourir avec tous les complices de ses désordres.

Peu de temps après; il commença l'exécution de ses projets par envahir la *Paphlagonie*, qu'il partagea avec *Nicomède*, roi de *Bithynie*, son allié et son voisin. Les Romains se plaignirent vivement de ce qu'il s'emparoit d'un pays soumis à leur protection. Il répondit à leurs ambassadeurs, que la *Paphlagonie* lui appartenoit à titre d'héritage. « D'ailleurs, ajouta-t-il, je ne vois pas pourquoi la république se mêle des querelles qui surviennent entre les princes d'Asie. » Ils le menacèrent de la guerre. Pour toute réponse, il s'empara de la Galatie, qu'ils protégeoient aussi. Delà il tourna ses vues sur la Cappadoce, dont le souverain nommé *Ariarathe*, étoit son beau-frère, et passoit pour son intime ami. Mais rien n'est sacré pour un ambitieux, ce *Mithridate* le fit assassiner par un scélérat, nommé *Gordius*. *Nicomède*, roi de *Bithynie*, crut pouvoir profiter de

ce crime. Il entra en Cappadoce, chassa du trône le fils du roi défunt, s'en empara et épousa la veuve.

Dépouiller le fils de sa sœur ! *Mithridate*, meurtrier de son ami, traita cette action de crime horrible. Il arma en faveur de l'orphelin, dont le père avoit été tué par son ordre, mais ordre caché et ignoré, et remit son neveu sur le trône. Il faisoit cet acte de justice uniquement pour sauver les apparences. La Cappadoce étoit toujours l'objet de son ambition ; mais ses intelligences y étoient interrompues par l'absence de *Gordius*, que son crime avoit fait bannir. Le roi de Pont exhorte son neveu à rappeler l'assassin de son père. Sur la répugnance que le jeune homme monroit pour cette proposition, *Mithridate* lève une armée de quatre-vingt-dix mille hommes ; mais il trouva le roi de Cappadoce en garde, et à la tête d'une armée aussi nombreuse que la sienne. Le sort d'une bataille étoit incertain, *Mithridate* employa un moyen plus sûr et plus expéditif pour parvenir à ses fins. Il demande à son neveu une conférence entre les deux armées. Le prince s'y rend sans défiance. L'oncle avoit caché un poignard entre les plis de sa robe, et en perce son neveu.

Cette action horrible répandit une telle frayeur parmi les Cappadociens, qu'ils jetèrent les armes. Le roi de Pont, après un tel forfait, s'empara du royaume sans coup férir. Il en donna la souveraineté à un de ses fils, très-jeune, sous la tutelle de son infâme *Gordius*. Il s'empara aussi du trône de *Bithynie*, que la mort de *Nicomède* rendit vacant.

Les Romains commencèrent à s'inquiéter de l'agrandissement du roi de Pont. Leurs généraux se concertèrent et investirent son royaume. Mais il perça la ligne, et après avoir mis en désordre ceux qui l'entouroient, il se répandit comme un torrent dans les pays occupés par les Romains, les força d'évacuer la Phrygie, la Mésie, la Carie, la Lycie, la Pamphilie, la Paphlagonie et la Bithynie. Par-tout, il fut nommé par les peuples, toujours enchantés du changement, *père libérateur, dieu seul monarche de l'Asie*. Il se fit amener le proconsul *Oppius*, chargé de fers, précédé en cet état de ses licteurs, pour tourner en ridicule l'orgueil des Romains. *Aquilius*, autre commandant romain, dont il croyoit avoir à se plaindre, comme ayant excité la Cappadoce à la révolte, subit un châtement dans

lequel la cruauté étoit jointe à la dérision. Il le traînoit après lui, monté sur un âne, ou attaché par un pied à un malfaiteur public. En cet état, on le forçoit de crier : *Je suis Manius Aquilius*. Arrivé à Pergame, il le fit battre de verges, et ordonna qu'on le mît à la torture. Enfin, on lui coula de l'or fondu dans la bouche, pour lui reprocher ainsi qu'aux généraux romains, ses semblables, leur insatiable avarice, qui engouloit toutes les richesses de l'Asie.

C'étoit le prélude du sort que *Mithridate* destinoit à tous les Romains. Il ne se croyoit maître paisible d'aucun des états qu'il venoit de conquérir, tant qu'il y resteroit un seul d'entre eux. Il les regardoit comme autant d'espions chargés d'informer la république de ses démarches, et il les traita comme tels. Tous les gouverneurs et magistrats des villes de l'Asie mineure, reçurent de lui l'ordre secret de faire massacrer, dans un jour qu'il leur indiqua, tous les Romains, leurs enfans et leurs domestiques. Il étoit défendu de leur donner la sépulture. Tous leurs biens devoient être partagés en deux portions, l'une pour le roi, l'autre pour les assassins. *Mithridate* accordoit la liberté aux e

claves qui égorgeroient leurs maîtres, et remettoit aux débiteurs qui tueroient leurs créanciers, la moitié de leurs dettes. En même-temps, il déclaroit que quiconque cacheroit un des proscrits, sous quelque prétexte que ce fût, seroit puni de mort sur-le-champ.

Lorsque le jour fut venu, jour de trouble et d'horreur, on ferma les portes des villes, on mit des soldats à tous les passages, et on publia les ordres du roi, qui répandirent une affreuse contagion, non-seulement parmi les Romains, mais parmi les habitans, qui avoient conservé quelquesentiment d'humanité. Cependant, comme les Romains s'étoient attiré la haine des Asiatiques par leur orgueil et leur cupidité, et que le desir de la vengeance étoit aiguisé par l'appât du gain, les ordres du roi furent ponctuellement exécutés, et l'Asie devint en un seul jour le théâtre sanglant du plus affreux carnage. Entre les traits de cruauté qui font frémir la nature, on n'en peut citer de plus barbare que celui de quelques Cauniens, auxquels tout récemment les Romains venoient de rendre service. Il s'en trouva parmi eux d'assez inhumains, pour torturer des enfans en présence de leurs mères. Quelques-unes en moururent de dou-

leur, d'autres en perdirent l'esprit. Presque tous les historiens font monter le nombre des Romains massacrés en ce jour, à cent cinquante mille hommes et les plus modérés à quatre-vingt mille. Sans doute les exécuteurs sont atroces, mais ceux qui imaginent de pareilles horreurs, qui en dressent le plan, qui en calculent tranquillement les effets, quels monstres ! malheureuse a nation qui en produit de semblables !

Ce massacre en causa une infinité d'autres. Les représailles furent terribles. Elles partirent de *Fimbria* et de *Sylla* : *Sylla*, qui ne connut jamais la pitié ; *Fimbria*, adversaire digne de *Mithridate* par l'habileté et la cruauté : le plus dur des hommes pour lui-même, le plus sévère pour les autres. Agent hors de Rome des ennemis de *Sylla*, qui étoient dans Rome, il serra de près le roi de Pont, gagna une bataille, et le força de fuir. Peu s'en fallut qu'il ne le prît. *Mithridate* se sauva dans une ville où le vainqueur l'assiégea, mais il ne pouvoit l'investir par mer, faute de vaisseaux. Il écrivit au général qui commandoit la flotte romaine. Celui-ci étoit du parti de *Sylla*. Il ne voulut pas contribuer au triomphe du parti contraire. *Mithridate* profita de cette mésintelli-



l'esprit. Pres-  
ent monter le  
ssacrés en ce  
mille hommes  
e-vingt mille.  
sont atroces,  
de pareilles  
le plan, qui  
nt les effets,  
euse a nation  
les!

une infinité  
furent ter-  
*Mimbria* et de  
mut jamais la  
ire digne de  
et la cruauté :  
ur lui-même,  
utres. Agent  
is de *Sylla*,  
serra de près  
bataille, et le  
ut qu'il ne le  
dans une ville  
a, mais il ne  
er, faute de  
éral qui com-  
Celui-ci étoit  
ulut pas con-  
rti contraire.  
e mésintelli-

gence et s'évada. Ses lieutenans obtin-  
rent des succès en plusieurs endroits,  
mais éprouvèrent aussi un grand re-  
vers. Tous ces exploits étoient accom-  
pagnés de massacres effrayans. Villes,  
armées entières égorgées, provinces en  
feu, nations arrachées de leurs terres  
natales, errantes, dispersées, victimes  
de la vengeance d'une république al-  
tière, et de la rage d'un monarque obs-  
tiné à ne point souffrir de Romains au-  
tour de lui. On convint cependant de  
donner quelque relâche aux malheureux  
peuples.

*Mithridate*, le plus maltraité, parce  
qu'il avoit perdu, et sa flotte, comman-  
dée par *Archelaüs*, et cent dix mille  
hommes, commandés par *Taxile*, *Mi-*  
*thridate* fit les avances de la paix auprès  
de *Sylla*. Le Romain consentit à traiter.  
Les négociateurs convinrent des condi-  
tions. Elles furent réglées et consenties.  
Mais avant de les ratifier, le roi de Pont  
demanda une entrevue au général. En  
le voyant, il avance pour l'embrasser.  
Le fier Romain recule, et lui demande  
s'il accepte toutes les conditions. Avec  
*quelques explications*, répond le mo-  
narque. *Sylla* avoit un regard fou-  
droyant. Au mot *explications*, tous  
les symptômes d'une colère redoutable

Paix.

Ap. D. 2914

Av. J. C. 84

se peignent sur son visage. *Mithridate* en est effrayé. Il se soumet à tout. *Sylla* pour lors approche, et se prête à ses embrassemens. De ce champ de paix, plus honorable pour lui qu'un champ de victoire, *Sylla* marche contre *Fimbria*. Les soldats de celui-ci l'abandonnent. Démentant dans cette extrémité sa générosité ordinaire, *Fimbria* veut faire tuer son ennemi. L'assassin se déconcerte au moment de faire le coup, et est arrêté. Malgré cette trahison, *Sylla* fait des propositions. *Fimbria* n'y voyant que l'alternative, ou de céder ou de combattre. « Je sais, dit-il, un moyen « plus simple pour épargner le sang « romain ». Il se perce de son épée et meurt.

Les conditions impérieusement prescrites à *Mithridate*, n'étoient pas de nature à être fidèlement observées par ce prince. Il perdoit des provinces entières, sacrifioit une grande partie de ses vaisseaux, se soumettoit à se voir entouré des Romains, ces ennemis qu'il avoit si cruellement outragés, qui s'étoient si fièrement vengés, et dont il ne pouvoit attendre que la haine qu'il leur juroit lui-même au fond de son cœur. Cette paix n'étoit donc véritablement qu'une trêve pour reprendre haleine,

*Mithridate*  
 tout. *Sylla*  
 prête à ses  
 ap de paix,  
 u'un champ  
 contre *Fim-*  
 i l'abandon-  
 e extrémité  
*imbria* veut  
 sassin se dé-  
 re le coup,  
 te trahison,  
*Fimbria* n'y  
 u de céder ou  
 il, un moyen  
 gner le sang  
 e son épée et

usement pres-  
 oient pas de  
 observées par  
 provinces en-  
 de partie de  
 oit à se voir  
 ennemis qu'il  
 gés, qui s'é-  
 et dont il ne  
 ine qu'il leur  
 de son cœur.  
 véritablement  
 andre haleine,

et recommencer la guerre avec plus de vigueur. Le roi de Pont s'exerça d'abord contre quelques peuples qui s'étoient déclarés contre lui. Ceux de Colchine furent les premiers qu'il attaqua. Ils se soumirent, et demandèrent son fils pour roi. Il le leur accorda. Mais il découvrit qu'ils avoient pris les armes contre lui, uniquement à l'instigation de ce même fils, qui espéroit profiter de leur révolte. Quoique ce prince lui eût rendu de grands services dans la dernière guerre, il le fit attacher avec des chaînes d'or, et le condamna à mort.

Aux grands préparatifs que faisoit *Mithridate*, par terre et par mer, il fut aisé aux Romains de s'apercevoir qu'il ne les laisseroit pas long-temps jouir tranquillement des dépouilles qu'ils lui avoient arrachées. Ils furent même avertis de ses projets par *Archélaus* son ancien amiral, sur lequel le monarque rejetoit les conditions humiliantes du traité de paix. Sachant les reproches du terrible *Mithridate*, *Archélaus* jugea à propos de ne pas attendre les effets de sa colère. Il se sauva chez les Romains, et leur dévoila les projets du roi de Pont. Entre les ressources que le monarque se préparoit, il ne comptoit pas peu sur les troubles de Rome, occasionnés

par les factions de *Marius* et de *Sylla*. En effet, il reçut dans son armée *Marcus Marius* qui lui fut envoyé d'Espagne par *Sertorius*. Ce Romain paroissoit précédé de licteurs, comme s'il eût été consul, et se disoit général en chef. Le roi de Pont, moins jaloux d'honneur que de profit, souffroit ce faste qui lui procuroit le secours des peuples soumis à la république, auxquels il montrait l'aigle romain jointe à ses enseignes.

*Lucullus*, si fameux depuis par ses richesses, fut envoyé contre *Mithridate*. Dans une bataille qu'il gagna, ce prince fut blessé par un Romain qu'il avoit dans ses troupes. Après sa guérison, le roi de Pont rassemble tous les Romains qui servoient dans ses armées, les réunit en un corps, et les fait massacrer jusqu'au dernier. On ne connoît de lui qu'un acte de clémence en faveur d'un Romain. Il se nommoit *Pomponius*. Les soldats de *Mithridate* l'ayant fait prisonnier, le lui amenèrent. Ce prince dans l'intention d'éprouver sa fermeté, lui demande si en lui accordant la vie, il peut se flatter d'obtenir son amitié.

« Oui, répond *Pomponius*, si vous  
 « devenez l'ami des Romains; mais si  
 « vous continuez à leur faire la guerre,  
 « n'y comptez pas ». Peu accoutumé

à des actes d'indulgence de la part de leur maître, les courtisans s'apprêtoient à massacrer *Pomponius*. *Mithridate* arrête leurs transports. « Apprenez, leur dit-il, à respecter la valeur quoiqu'elle soit malheureuse ».

On frémit pour les peuples en voyant à quelles calamités exposent les défaites et les victoires alternatives des ambitieux qui ont choisi pour champ de bataille, le pays qu'ils désolent. Aujourd'hui pris par les uns, demain repris par les autres; en changeant de dominateurs, ils ne font souvent que changer de voleurs ou de bourreaux. Les malheureuses provinces d'Asie n'éprouvèrent que trop ce funeste sort. Les villes de Cyzique, d'Amisie, d'Héraclée ressentirent les horreurs de la famine, et devinrent la proie des flammes. Les eaux de l'Halys et du Thermoodon se rougirent de sang, et plus de deux cents ans après, le soc des charrues ramenoit sur la terre les cuirasses, les casques et les épées des soldats ensevelis dans les plaines.

Chose à remarquer, *Lucullus* et *Mithridate* furent dans cette guerre exposés aux mêmes extrémités : mal obéis par leurs soldats qui refusèrent quelquefois le service dans des occa-

sions importantes , ou qui même désertèrent. Le malheur le plus étonnant dans ce genre , est la désertion de l'armée entière de *Mithridate*. Elle crut qu'elle alloit être abandonnée par son chef, et l'abandonna elle-même la première. Il courut risque de la vie , en voulant la détromper et la retenir , et n'eut d'autre parti à prendre que de fuir. *Lucullus* le serroit de près. *Mithridate* se voyant à tout moment sur le point d'être saisi , semoit sur sa route de la monnoie , des vases et des meubles précieux. L'attention des soldats à les ramasser ralentissoit la poursuite. Il la suspendit tout-à-fait , en faisant trouver au milieu de la troupe la plus avancée , un mulet chargé d'or et d'argent. Le partage donna au roi de Pont le temps de se mettre hors d'atteinte. Il avoit laissé dans une ville nommée *Pharnacie* , ses femmes , ses sœurs et ses concubines : de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des Romains , il envoya un de ses eunuques nommé *Bacchide* , et le chargea de les faire mourir. Le barbare leur présenta des cordeaux , du poison et des épées. La belle *Monime* , une de ses femmes qu'il avoit épousée malgré elle , veut s'étrangler avec son diadème. « Fatal

» bandeau, s'écrie-t-elle, sois-moi du  
 » moins utile en m'aidant à mourir ». Son desir est frustré : le bandeau se casse ; elle présente sur-le-champ son sein au glaive homicide. Une autre de ses femmes, nommée *Bérénice*, deux de ses sœurs, *Roxane* et *Statyra*, s'empoisonnèrent. *Roxane*, la coupe sur les lèvres, maudit la cruauté de son frère, et l'accabla d'imprécations ; *Statyra* au contraire chargea l'eunuque de le remercier de ce qu'étant lui-même exposé aux plus grands dangers, il avoit songé à les soustraire à la brutalité du soldat.

*Mithridate* se retira en Arménie chez *Tigrane*, son beau-père. *Pompée*, chargé de cette guerre par le sénat à la place de *Lucullus*, fit au roi de Pont des propositions de paix. Une des principales étoit qu'il livreroit les déserteurs et transfuges Romains. Ces conditions les alarmèrent, ils menacèrent *Mithridate* s'il les acceptoit. Mais le fier monarque étoit bien éloigné d'y souscrire. Dans une assemblée solennelle, il les assura par les plus terribles sermens, que jamais, tant qu'il auroit un souffle de vie, il ne penseroit à faire aucune alliance avec les Romains. Il recommença donc une guerre qui fut comme un combat

à mort , moins ruineuse cependant pour les peuples que les précédentes , par la générosité de *Pompée*.

Deux batailles suffirent à ce général , pour mettre *Mithridate* hors de mesure. Il fut chassé du royaume du Pont. *Pompée* prit les villes les plus importantes , ses trésors , ses papiers ; il y trouva des renseignemens précieux sur les sources de ses richesses , sur l'assiette des impôts , leur perception et la levée des troupes. On présenta au vainqueur plusieurs de ses femmes et concubines , qui étoient la plupart filles des seigneurs de la cour de *Mithridate*. Il les traita avec respect , et les renvoya à leurs parens. Une d'elles , nommée *Stratonice* , livra aux Romains la forteresse de *Symphorie* , et les trésors qu'elle renfermoit , demandant seulement la vie de son fils *Xipharès* , que son père retenoit auprès de lui , s'il venoit à tomber entre les mains de *Pompée*. Celui-ci le promit à cette mère , et toujours généreux , il fit don des trésors à *Stratonice* , et ne garda que la citadelle.

On étoit bien loin de croire que *Mithridate* , ni aucun de ceux qui l'accompagnoient , reparût jamais. On n'en entendoit plus parler. Depuis sa fuite , on



ne savoit ce qu'il étoit devenu. L'incertitude sur son sort dura deux ans. Pendant ce temps, il s'étoit tenu caché chez un prince Scythe dont les états touchoient aux Palus Méotides. Dans cette retraite, il épioit le moment favorable de rentrer dans son royaume. Ses mesures furent si bien prises, avec un si grand secret, que les Romains n'apprirent son arrivée, qu'au moment qu'il parut à la tête d'une armée formidable. Il s'avance d'abord sur la forteresse de Symphorie. *Stratonice* qui l'avoit livrée à condition qu'on lui conserveroit son fils, vit, du haut des murailles, le malheureux *Xipharès* abandonné par son père aux bourreaux qui lui firent souffrir une mort cruelle.

Il envoya ensuite proposer la paix à *Pompée*. « *Tigrane*, répondit le général romain, est bien venu la demander lui-même. Je mourrai, répondit *Mithridate*, plutôt que de me soumettre à cette humiliation. » A ce moment, il conçut le hardi projet de soulever l'univers contre les Romains. Il leur chercha des ennemis chez les Scythes, envoya des émissaires à tous les princes d'Asie, sur-tout aux Parthes, et forma une confédération avec les Gaulois qu'il savoit en guerre contre

les Romains. Il devoit traverser la Scythie et la Pannonie, se rendre dans les Gaules, joindre son armée à celle qu'il présuinoit devoir l'attendre, et tous ensemble fondre sur l'Italie, et surprendre la république par tant d'audace.

Ces obstacles multipliés s'opposèrent à la réussite de cette entreprise qui paroît gigantesque ; mais qui, d'après l'exemple d'*Annibal*, ne paroissoit pas impossible. Malheureusement quatre des fils de *Mithridate*, dont la valeur pouvoit lui être d'un grand secours, furent livrés par trahison aux Romains. Plusieurs de ses filles qu'il envoyoit pour épouses à des princes Scythes, afin de les gagner, éprouvèrent le même sort. Enfin *Pharnace*, celui de ses enfans qu'il avoit le plus aimé, auquel il destinoit sa couronne, fit révolter l'armée, et renversa les projets de son père par une odieuse perfidie.

Ap. D. 193;     Il paroît qu'elle fut concertée avec  
 Av. J.-C. 63 les Romains. Ils avoient des émissaires employés à semer le murmure et le mécontentement. On représentoit aux soldats le danger d'une expédition dont le moindre risque étoit de les priver pour jamais du plaisir de revoir leur patrie. Il y avoit aussi des plaintes personnelles contre le roi de la part des

officiers : qu'il ne consultoit que des esclaves et de vils flatteurs; qu'il étoit devenu insupportable et cruel pour quiconque n'entroit pas servilement dans ses vues, et osoit lui dire la vérité. En effet, il avoit puni de mort la sincérité d'un de ses fils, nommé *Exipodrate* : pour lui avoir dit son sentiment avec la franchise d'un soldat sur l'expédition projetée.

Peu de temps avant le jour indiqué pour le départ, *Mithridate*, dont l'armée étoit campée sous les murailles d'une ville où il avoit pris son logement, est réveillé de grand matin par un bruit confus venant du camp. Il envoie un de ses serviteurs pour en savoir la cause. On lui répond sans ménagement, que l'armée, indignée de se voir conduite par un roi décrépît, abandonné aux conseils de vils eunuques, en a proclamé un plus jeune qui mérite toute sa confiance. A cette nouvelle, *Mithridate*, croyant que ce n'étoit qu'un simple tumulte que sa présence appaiseroit, monte à cheval, et se fait accompagner de ses gardes; mais à peine sorti de la ville, il en est abandonné. On tire sur lui : son cheval est tué, et il ne voit d'autre ressource que de rentrer dans la ville. Ses amis lui conseillent de demander un

sauf-conduit à *Pharnace*, pour lui et pour eux. Il y consent; mais ses envoyés, ou massacrés, ou entraînés par le torrent de la révolte, ne reviennent pas.

Ne désespérant pas encore, *Mithridate* fait une dernière tentative. Il monte sur le rempart, et s'adressant à *Pharnace*, il lui rappelle avec force la tendresse qu'il lui a toujours témoignée, préférablement à ses autres frères, et combien il l'a distingué dans ses faveurs. Il tâche en même temps de lui faire sentir l'indignité de l'abandonner sans défense aux Romains, ses cruels ennemis; qu'il lui ouvre du moins un chemin pour aller chercher un asile où il pourra se retirer. Mais cette scène attendrissante ne fait aucune impression sur le cœur de *Pharnace*. Alors l'infortuné monarque, voyant que tout étoit désespéré, lève au ciel ses yeux baignés de larmes, et charge son fils d'imprécations. « Puissent, dit-il, en finissant, puissent les  
« dieux te faire éprouver un jour la per-  
« fidie d'un fils dénaturé, et te faire  
« sentir les tourmens qu'une pareille  
« ingratitude fait éprouver à un père  
« tendre »! Se tournant vers ceux qui l'entouroient, il les remercie de leur attachement, leur conseille de se sou-

mettre aux circonstances, et de reconnoître son fils. « Pour moi, dit-il, incapable de vivre dans l'humiliation où me plonge un fils tendrement aimé, je saurai bien me soustraire à ses funestes complots ».

Après ces tristes adieux, il entre dans l'appartement de ses femmes, prend une coupe empoisonnée, boit de la liqueur, en fait boire à ses filles *Nissa* et *Mithridate*, qui étoient à la veille d'épouser, l'une le roi de Chypre, l'autre celui d'Égypte. Il présente aussi la coupe fatale à ses concubines. Un moment suffit pour les plonger toutes dans le sommeil de la mort. Pour lui, familiarisé dès son enfance avec l'usage des poisons, il n'en ressentit aucun effet. Alors il se frappe de son épée. Le coup n'étoit pas mortel. On en avertit *Pharnace*. Il ordonne qu'on panse sa plaie, dans le dessein, à ce qu'on croit, de le livrer aux Romains, et de gagner leurs bonnes grâces par ce présent : mais il n'eut pas cette indigne satisfaction. Un soldat, nommé *Bithécus*, attiré dans le palais par le desir du butin, pénètre jusqu'à l'appartement où *Mithridate*, baigné dans son sang, abandonné de tout le monde, luttoit contre la mort. Frappé de l'air de grandeur qui régnoit

encore sur la personne du monarque , il se retiroit. *Mithridate* l'appelle, et le conjure de lui arracher un reste de vie qui ne faisoit que prolonger ses malheurs. *Bitochus* lui rend ce dernier service ; mais éprouvant tout-à-coup une sensibilité rare dans un soldat, il se retire tristement sans songer au butin qu'il étoit venu chercher.

Ainsi finit *Mithridate*. Les qualités les plus admirables qui forment les grands rois , brillèrent dans sa personne ; mais des vices déshonorans , surtout la cruauté , ternirent l'éclat des vertus qui l'auroient immortalisé. Les victoires célèbres qu'il remporta lui assignent un rang distingué parmi les capitaines les plus fameux de l'antiquité. Il essuya, il est vrai, de sanglantes défaites. Plusieurs fois il vit ses armées taillées en pièces , ses forteresses rasées , ses états ravagés ; mais comme si ses forces eussent pris de l'accroissement par ses pertes , il reparoissoit toujours en campagne plus formidable qu'auparavant. Enfin , malgré tous les efforts de ses ennemis pour l'avoir en leur puissance , il mourut volontairement dans son royaume , et le laissa à ses descendants.

La preuve la moins équivoque du

mérite de ce prince, est la joie universelle du sénat, des peuples et de l'armée romaine, à la nouvelle de sa mort. Un courier, expédié par *Pharnace*, l'apporta à *Pompée*, qui étoit à quelques journées de-là. Impatient de la faire savoir à ses soldats, il n'attendit pas qu'ils lui dressassent un trône de gazon pour les haranguer, comme on faisoit en pareilles circonstances. Ils lui en formèrent un à la hâte, avec les bâts des bêtes de somme. L'armée apprit cet événement avec les plus grands transports de joie, qu'elle exprima par des festins, des danses et des sacrifices. A Rome, les démonstrations de contentement ne furent pas moins éclatantes. *Cicéron*, alors consul, ordonna douze jours de fêtes, pendant lesquels on rendroit aux dieux d'immortelles actions de grâces, pour avoir délivré la république d'un eunemi si puissant et si redoutable. Les tribuns firent aussi décider que *Pompée*, en reconnaissance des grands services rendus dans cette guerre, seroit autorisé à porter, pendant les jeux du cirque, une couronne de laurier et une robe de triomphe, et celle de pourpre aux spectacles ordinaires.

Le lâche *Pharnace*, ne pouvant livrer à *Pompée* son père tout entier, lui

fit du moins hommage de son corps, qu'il avoit fait conserver dans des aromates. On l'avoit armé de pied en cap. Tous les officiers de l'armée, ainsi que les simples soldats, voulurent le voir. *Pompée* témoigna sa sensibilité à ce spectacle. Il détourna la vue. « La haine « des Romains, dit-il, doit cesser à la « mort de ce grand prince ». Il ordonna qu'on lui fît des obsèques magnifiques, et qu'on le portât dans le tombeau de ses ancêtres. On distribua les pièces de son armure ; plusieurs rois voulurent en avoir, et les achetèrent à grand prix. Sa thiare tomba entre les mains d'un Romain, dont les descendans la conservèrent long-temps comme un précieux héritage.

Les trésors que *Pharnace* livra à *Pompée*, ou qu'il lui indiqua et lui laissa prendre, excitèrent l'étonnement du général romain : la simple description abrégée des principales pièces étonnera aussi le lecteur. Dans la ville de Têlaure, que *Mithridate* nommoit sa garde-robe, deux mille coupes d'agate onyx, garnies de cercles d'or et d'argent : les selles et les brides, enrichies de diamans, se trouvèrent en si grand nombre, que les commissaires de la république furent occupés pendant trente



jours , à en dresser l'inventaire. Dans un château, neuf soucoupes d'or massif, garnies de pierres précieuses, d'un travail exquis, et trois grandes tables du même métal, des statues en or massif de *Minerve*, d'*Apollon* et de *Mars*, faites avec beaucoup de goût. Un trictrac de deux pierres précieuses, large de trois pieds, long de quatre. Les différentes pièces du jeu de la même pierre, et une lune d'or, pesant trente livres. Une forteresse dans les montagnes receloit une statue du roi de huit coudées de hauteur, entièrement d'or massif. Son trône, son sceptre, et le lit de *Darius*, fils d'*Hystaspe*. La plupart de ces objets précieux étoient passés de main en main par pillage, de Syrie en Egypte, d'Egypte en Grèce. Outre le moyen du pillage, *Mithridate*, qui ne manquoit pas de goût et qui se piquoit de magnificence, avoit ramassé de tous côtés, pendant un long règne, une grande quantité de choses rares. Elles servirent au triomphe de *Pompée*. Il dura deux jours. On y vit cinq fils et deux filles de *Mithridate*, et trois cent dix-sept captifs de la première qualité. *Pompée* étoit maître de leur vie. Quelques-uns des anciens triomphateurs avoient usé cruellement de ce droit. Celui-ci les renvoya dans

leur patrie, excepté les enfans du roi qui furent gardés à Rome.

**Pharnace.** C'étoit peut-être pour ne pas donner d'ombrage à *Pharnace*, qui se conduisoit en vil complaisant des Romains. Il déclara ne vouloir prendre le titre de roi qu'avec leur agrément. Cette bassesse ne lui fit cependant obtenir qu'une très-petite partie des états de son père, sous le nom de royaume de Bosphore. Rampant devant les plus forts, comme autrefois devant *Mithridate* son père, il ne manquoit pas de courage à la guerre. Il profita des troubles civils de Rome pour se mettre en possession de l'Arménie et de la Cappadoce. *César* étoit alors occupé en Egypte. *Pharnace* sut que des affaires pressantes appelleroient le dictateur en Afrique aussitôt qu'il seroit débarrassé de l'expédition d'Alexandrie : c'est pourquoi il tâcha de l'amuser par des propositions de paix ; mais *César* s'étant mis à la tête de mille chevaux, parut au moment qu'on l'attendoit le moins, fondit sur les soldats de *Pharnace*, en s'écriant : « Un parricide aussi « barbare ne sera-t-il donc pas puni » ? et remporta une victoire complete. C'est à cette occasion qu'il écrivit à ses amis ces paroles célèbres : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

*Pharnace* s'enfuit et se renferma dans une citadelle, où *Domitius*, lieutenant de *César*, l'assiégea. Il demanda à capituler, et pour toute condition, à se retirer dans le Bosphore avec ceux qui voudroient l'accompagner. On lui accorda sa demande; mais comme le sauf-conduit, qui parloit des cavaliers, n'exprimoit pas les chevaux, on lui fit l'affront de les tuer. Il se retira à pied chez les Scythes, où il ramassa quelques troupes qui lui donnèrent des espérances; il osa avec elles attaquer *Asandre*, que les romains avoient investi de son royaume et il périt dans le combat. Depuis *Pharnace*, le royaume de Pont, démembré ou réuni suivant la volonté ou le caprice des factions républicaines et ensuite des empereurs, fut donné successivement à plusieurs chefs, dont quelques-uns méritent à peine le nom de rois. On remarque sous *Caligula* un *Polémon*, qui, sur la réputation de la beauté de *Bérénice*, fille d'*Agrippa*, roi des Juifs, se fit concire pour l'obtenir. Sa conversion de l'idolâtrie au judaïsme, opéra si peu sur ses mœurs, que son épouse le quitta, fatiguée du spectacle de ses débauches. Ce fut sous *Vespasien* que le Pont devint sans retour province romaine. Elle sortit de son obscurité après les croi-

sades, sous les princes *Commènes*, qui y établirent l'empire de Trébisonde. *Mahomet* second renversa ce trône, et attacha à l'empire turc celui de *Trébisonde* et le royaume de Pont. On cherchoit en vain des objets de curiosité dans les ruines qui couvrent ces pays, habités en grande partie par des descendants des Grecs dégénérés du moyen âge.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

ènes, qui  
nde. Ma-  
ne, et at-  
de Trébi-  
On cher-  
curiosité  
ces pays,  
es descen-  
noyen âge.

L I M E .

---

# T A B L E

## DES TITRES DU TOME II.

---

|                                |         |
|--------------------------------|---------|
| <i>LACÉDÉMONIENS,</i>          | pag. 1. |
| <i>Ligue Achéenne,</i>         | 54.     |
| <i>Ætoliens,</i>               | 77.     |
| <i>Athènes ( province ),</i>   | 85.     |
| <i>Béotiens,</i>               | 93.     |
| <i>Acarmaniens,</i>            | 95.     |
| <i>Épirotes,</i>               | 97.     |
| <i>Ionie,</i>                  | 99.     |
| <i>Sicile,</i>                 | 112.    |
| <i>Rhodes,</i>                 | 194.    |
| <i>Crète,</i>                  | 207.    |
| <i>Cypre,</i>                  | 215.    |
| <i>Samos,</i>                  | 219.    |
| <i>Iles Grecques,</i>          | 225.    |
| <i>Macédoniens,</i>            | 236.    |
| <i>L'Asie après Alexandre,</i> | 352.    |

T A B L E.

|                  |      |
|------------------|------|
| <i>Egypte ,</i>  | 414. |
| <i>Arménie ,</i> | 476. |
| <i>Le Pont ,</i> | 495. |

Fin de la Table du Tome II.

414.

476.

495.

Tome II.

